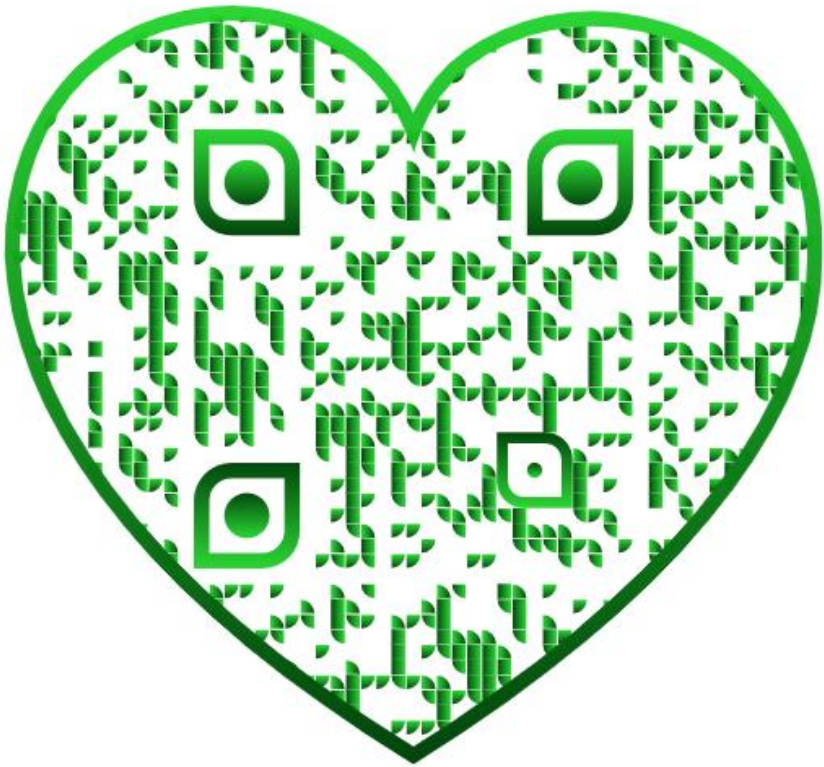
CHANTALE D'AMOURS

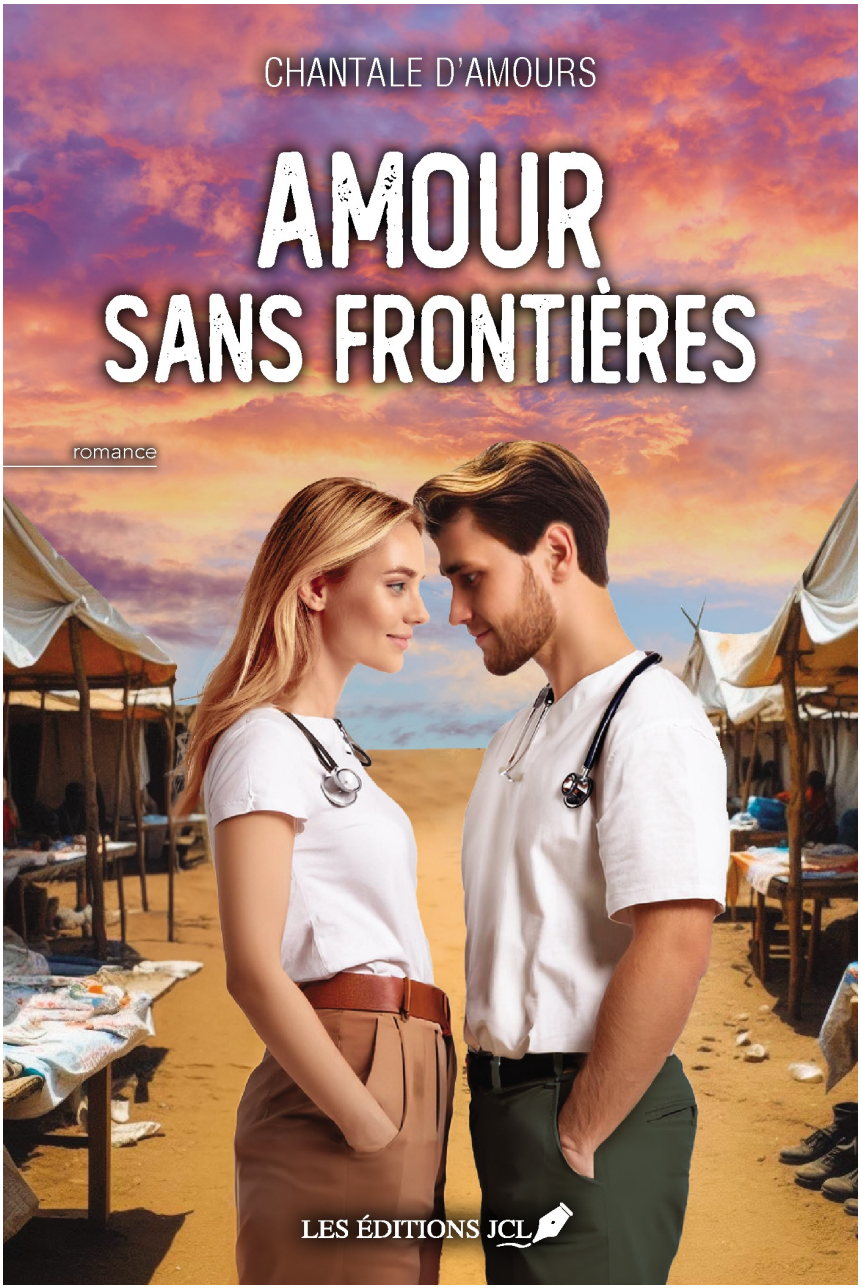
AMOUR SANS FRONTIÈRES

romance



LES ÉDITIONS JCL




CHANTALE D'AMOURS
AMOUR
SANS FRONTIÈRES
romance
LES ÉDITIONS JCL

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Amour sans frontières / Chantale D'Amours
Nom : D'Amours, Chantale, 1982- , auteure
Identifiants : Canadiana 20240028058 | ISBN 9782898043925
Classification : LCC PS8607.A544 A62 2025 | CDD C843/.6–dc23

© 2025 Les éditions JCL

Couverture : Adobe / Illustration partiellement
créée à l'aide de l'imagerie générative

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

Édition
LES ÉDITIONS JCL
editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messageries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS
servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque nationale de France

CHANTALE D'AMOURS

AMOUR SANS FRONTIÈRES

LES ÉDITIONS JCL

De la même auteure
aux Éditions JCL

Une romance country

Sara et Édouard, 2021
Cassie et Nick, 2021

À tous les professionnels de la santé
qui ont la bonté, la force et le courage
d'offrir un coup de main.

Vous êtes de véritables héros porteurs d'espoir.

Note de l'auteure

J'ai placé à ta disposition une bande sonore sur Spotify, comprenant toutes les chansons citées dans ce roman. Ça te permettra de vivre ta lecture à cent dix pour cent.

Pour y accéder, ouvre l'application Spotify, clique sur recherche, puis sur l'appareil photo en haut à droite. Ensuite, dirige l'objectif de ton téléphone sur l'image ci-dessous. Bonne écoute !



Ou rends-toi au www.chantaledamours.com et clique sur l'onglet Amour sans frontières.

1

Lana

— J'aiii peuuur, pleurniche la patiente, allongée sur la table d'opération, les poignets attachés sur les appuie-bras à l'aide de sangles, dans la même position qu'était cloué Jésus sur la croix.

Il est cinq heures vingt, on a opéré toute la soirée et une grande partie de la nuit. Je suis épuisée et je n'aurais qu'une seule envie : injecter d'un trait l'agent anesthésique dans les veines de la malade pour qu'elle s'endorme au plus vite. Elle a trente-deux ans et elle se comporte comme si elle en avait quatre. On a dû négocier avec elle au moins trente minutes avant qu'elle accepte de grimper sur la table d'opération et cinq minutes supplémentaires pour qu'elle veuille bien me laisser lui installer le soluté. Je comprends que ce peut être effrayant, une salle d'opération, mais il n'en demeure pas moins que ma patience a des limites.

Malgré tout, mon côté tendre l'emporte sur mon manque de sommeil. Je prends le temps de rassurer la jeune dame en lui serrant la main, histoire de lui transmettre un brin de sympathie. Ensuite, je demande à l'inhalothérapeute de lui injecter un sédatif, pas seulement pour son bien, mais pour soulager les oreilles de tous. L'équipe chirurgicale est déjà prête, debout et stérilement vêtue à côté de la table d'instruments. Je déteste qu'on attende après moi, mais c'est ainsi que le veut la médecine : lors d'intervention chirurgicale, l'anesthésiologiste se doit de prendre en charge le patient avant que le chirurgien puisse opérer.

Lentement, je sens la jeune dame se détendre et ses larmes cessent de couler.

— Quand on s'endort avec une belle pensée, le réveil est serein, annoncé-je d'une voix douce. Choisissez-vous un beau rêve, j'injecte le médicament qui va vous endormir.

— Ah non, je vais me mettre… à… à faire des… des niaiseries…, bâille-t-elle en résistant en vain contre les effets du produit anesthésiant.

— Au moins, cette fois, vous aurez une bonne raison…, ricane l'inhalothérapeute, ce qui déclenche une avalanche de gloussements dans la salle.

Évidemment, la patiente n'a conscience de rien ; elle est déjà dans les bras de Morphée.

— Ouf…, réplique le chirurgien, un peu découragé. Tout ça pour une bouteille de Coca-Cola plantée dans le rectum !

De fait, tout ça aurait pu être évité si elle n'avait pas essayé de se donner du plaisir avec ladite bouteille de verre. Enfin, on soupçonne qu'elle souhaitait se donner du plaisir puisqu'elle a tout nié. Selon ses dires, c'était pour calmer une démangeaison au derrière.

Évidemment, c'est une version qui nous rend tous un peu perplexes, mais semble-t-il que nous n'aurons jamais le fin mot de l'histoire. C'est un peu pour cette raison que nous nous amusons à inventer des variantes loufoques, juste pour le loisir de passer une nuit moins pénible.

Trois heures plus tard, avant de partir du Centre hospitalier de l'Université de Montréal, je reçois un message texte de ma mère.

Maman : On vous attend pour le réveillon !

Je soupire en levant les yeux au ciel. Je lui ai pourtant déjà expliqué que j'étais dans l'obligation de prendre la garde, le soir de Noël…

Moi : Je serai en service, maman. Je ne peux pas me joindre à vous pour le réveillon.

Et même si je n'étais pas de garde, je m'inventerais sans aucun doute un autre prétexte pour m'épargner ce supplice familial.

Comme je m'assois dans ma voiture, l'entrée d'un nouveau texto émet un tintement de clochettes.

Maman : Évidemment, l'hôpital. Toujours l'hôpital…

Un second soupir m'échappe.

Pour ma mère, réussir dans la vie signifie être marié et avoir des enfants avant l'âge de vingt-sept ans. J'en ai vingt-neuf et je n'ai ni bague au doigt ni enfants. Ça donne une idée du retard que j'ai à rattraper si je veux être à la hauteur de ses attentes. Contrairement à moi, Corine, ma petite sœur, a compris que pour plaire à ma mère, elle devait remplir toutes ses exigences, ce qui fait en sorte que les réunions familiales sont désastreuses. Je me transforme systématiquement en mouton noir et, la plupart du temps, je pars avant la fin de la soirée parce que j'en ai assez. Alors, tant qu'à passer un Noël pitoyable à être comparée sans vergogne à ma petite sœur ou à subir des jugements non fondés, aussi bien travailler avec des collègues dévoués.

Les yeux fixés sur mon téléphone, je grince des dents. J'en ai assez de devoir toujours me justifier… En plus, je suis épuisée.

À bout de patience, je pianote une réponse remplie de sarcasme qui, je l'espère, la fera réfléchir. Ensuite, je m'engage dans le trafic avec ma Audi, au moment même où le texto indique « envoyé ».

> Moi : Vraiment navrée d'avoir comme ambition de sauver des vies. Quelle ingrate je suis !

Je ne peux pas croire qu'à vingt-neuf ans, je sois encore obligée de lui fournir des explications… J'avais espoir que, rendue à un certain âge, on me prendrait au sérieux et que je serais libérée d'avoir à livrer ce genre d'excuse, que je serais assez vieille pour prendre mes propres décisions et qu'on me respecterait, peu importe mes choix. Eh bien, semble-t-il que, dans ma famille, personne ne fonctionne de cette façon. Mes parents se foutent de ce qui est important pour moi. Du moins, ma mère. Tout ce qu'elle veut, c'est que je rentre dans un moule. *son* moule…

Découragée par le tournant que prend ma vie ces derniers temps, je m'arrête à un feu rouge en massant mes tempes.

Cette année, j'ai tout manigancé pour travailler à Noël ; les festivités ne me disaient rien qui vaille. Il n'y a qu'à l'hôpital que je me sens bien, car avec Julien, je ne suis plus sûre de rien. Notre couple bat de l'aile depuis déjà quelques mois. Du moins, de mon côté. Je n'ose même pas aborder le sujet avec lui de peur d'être la seule à ressentir cet éloignement qui se crée peu à peu entre nous. Ma mère dirait sans doute que c'est de ma faute, que je travaille trop et que c'est moi qui ai engendré ce fossé infranchissable, puisque Julien est parfait à ses yeux.

Pour ma part, je répondrais que ce sont des soucis habituels de couple. Enfin, je crois… Après trois ans de vie commune, c'est normal de passer par là, non ? De se rendre compte que la magie n'opère plus comme avant ? Qui sait, peut-être que cette épreuve nous propulsera vers la renaissance d'une relation amoureuse plus heureuse et épanouie sexuellement ? En tout cas, je le souhaite… Parce que, pour l'heure, ma sexualité est un véritable fiasco. J'ai l'impression de n'être jamais à la hauteur de ce dont Julien a besoin. Et, inversement, je ne peux pas dire qu'avec lui j'ai souvent atteint l'extase. À vrai dire, j'ai espoir qu'un jour il apprendra à quoi peut bien servir un clitoris.

À bien y penser, on devrait peut-être envisager une thérapie de couple… Possible qu'on en soit rendus là. Mais je doute que Julien accepte, il n'est pas vraiment le genre d'homme à s'accorder des moments d'introspection. En général, c'est plus souvent la faute des autres…

J'ai sûrement juste besoin de réfléchir à tête reposée, alors inutile de proposer à Julien quoi que ce soit qui pourrait nous achever. Rien n'empêche que, pour l'heure, la situation entre lui et moi est trop lourde à supporter pour que je passe plus de huit heures d'affilée chez moi. C'est pour cette raison que je préfère me changer les idées en anesthésiant des patientes qui s'enfoncent des bouteilles de verre dans le derrière…

Quand j'entre chez moi, mon *chum* est sur le seuil, prêt à partir avec son sac d'escalade sur le dos.

— Tu t'en vas ?

Plié en couteau de poche pour nouer ses lacets, il émet un bruit de gorge affirmatif.

— Je pars pour la journée avec Tony. Il veut absolument me faire découvrir une cascade de glace. À ce qu'il paraît, c'est gigantesque.

Un immense soulagement s'immisce instinctivement en moi à l'idée de me retrouver seule toute la journée. Puis, ce sentiment est vite remplacé par une grande incompréhension.

— Mais… ta sœur ?

— Quoi, ma sœur ? répète-t-il sans démontrer d'intérêt, tout en cherchant ses gants dans la penderie.

— Elle arrive aujourd'hui, en fin d'après-midi.

— Non, demain.

— Mmm, je suis pas mal sûre que c'est aujourd'hui, dis-je en ouvrant le groupe de discussion familial pour vérifier nos derniers échanges de textos. C'est écrit blanc sur bleu ici : « Nous arriverons vers seize heures le 21. » On *est* le 21, ajouté-je en tournant l'écran de mon téléphone vers lui.

Cette fois, Julien s'immobilise, arque un sourcil qui donne l'impression qu'il se fout carrément de la situation, puis hausse une épaule désinvolte.

— Tu es une grande fille, accueille-les en attendant que je revienne, annonce-t-il en s'éloignant vers la porte. Bye, *babe*.

Je reste sans mots, l'espace d'une seconde, avant de me ressaisir.

— Quoi ? Mais non…

Comme j'accours vers la sortie, Julien s'engouffre dans sa voiture.

— As-tu préparé la chambre d'a…mis… ? terminé-je sans entrain en le voyant mettre le véhicule en marche arrière.

Décontenancée, je le regarde s'en aller sans se soucier de mon désarroi. J'ai le goût de pleurer de rage tellement il me rend à bout. De lui arracher la tête et de la botter comme un ballon de football pour qu'elle traverse le quartier en filant à toute allure.

Le pire, c'est que cette colère n'est rien comparativement à l'accablement qui m'envahit lorsque je retourne à l'intérieur. Non seulement la chambre d'amis n'est pas prête à accueillir ma belle-famille, mais en plus, le duplex est sens dessus dessous. Tout est à nettoyer : la vaisselle, la salle de bain, le salon. On dirait qu'un tsunami a passé la soirée ici. Je suis absente pendant seize heures et il réussit à foutre le désordre partout sans aucun remords…

J'ai l'impression qu'un poids lourd vient de déverser un voyage de briques sur mes épaules. Comment on a fait pour en arriver là ? Comment j'en suis venue à devoir prendre soin de mon *chum* comme s'il était un enfant ? Un enfant égoïste de surcroît. Tout a tellement changé entre nous depuis nos débuts ensemble. Avant, il était attentionné et charmant. Maintenant, c'est tout le contraire…

Comme je me retourne pour monter à la chambre, j'ai un haut-le-cœur. Les chaussettes sales de Julien gisent encore sur la première marche de l'escalier. J'étais curieuse de savoir combien de jours il allait devoir les enjamber avant de les ramasser. C'est à croire qu'il ne les voit plus… À l'évidence, je devrai m'en charger personnellement, encore une fois.

Je pousse un long soupir dépité. Ce n'est pas d'une thérapie de couple que j'ai besoin, mais d'une chirurgie à couple ouvert !

2

Jackson

Le visage de marbre, je consulte une dernière fois les cartes que le croupier m'a remises plus tôt, ne faisant que soulever le strict nécessaire. Deux as. *C'est bon*, me dis-je en poussant au centre de la table une tour de jetons bleus. Avec les trois dix que le croupier a posés sur le tapis vert, ça me donne une *full*.

J'ai le cœur qui bat à toute allure alors que l'excitation est à son comble. C'est maintenant que je me refais de mes pertes. Ensuite, je pourrai aller me coucher.

Contre toute attente, mon voisin me relance en poussant une mini-tour de jetons rouges. Il a du front ! S'il savait ce que je cache dans mon jeu, il se coucherait… *Pauvre crétin*, me dis-je en souriant dans ma barbe, *même si tu avais deux rois, je te battrais à plate couture !*

Sans hésiter, j'égalise le montant en tâchant de dissimuler ma fierté. Pourtant, lorsque le croupier nous demande de retourner nos cartes, je me sens ramollir de la tête aux pieds. Un carré ! Ce salaud détenait le quatrième dix !

Les mâchoires crispées, je dois lutter pour ne pas lancer mes cartes sur la table en étouffant un juron. L'air victorieux de mon imbécile de voisin me hérisse le poil des avant-bras. C'est moi qui aurais dû gagner, pas lui… Quelles étaient les probabilités qu'il retourne le quatrième dix ? Presque nulles ! Sérieux, c'est n'importe quoi aujourd'hui…

Heureusement pour moi, le vainqueur du dernier tour décide de se retirer avec sa montagne de jetons. Bon débarras ! J'aurai peut-être plus de chance de gagner s'il n'est pas là.

D'instinct, je consulte ma montre. Il est seulement treize heures, il me reste encore du temps avant que ma mère ne débarque en ville pour les fêtes de Noël. Par contre, je dois reconnaître que je commence à ressentir la fatigue cumulée de ma dernière nuit de garde au bloc opératoire du Morgan Stanley Children's Hospital de New York. Au lieu de retourner tout de suite chez moi en sortant du boulot, j'ai décidé de faire un détour par le casino, histoire de me changer les idées avant de me mettre au lit. La nuit a été rude avec moi, mon moral en a mangé un coup. Vers minuit, deux jeunes garçons ont été conduits à notre hôpital par ambulance pour de graves blessures par balles. Le plus jeune – le plus amoché – est vite monté au bloc opératoire pendant que le plus stable des deux a été pris en charge par l'équipe médicale de l'urgence.

Mason, douze ans… J'ai tout donné pour lui. Trois balles au total l'avaient transpercé. Une dans la vessie, une dans la rate et l'autre dans l'enveloppe du cœur. J'ai tout fait pour le sauver, mais il s'est littéralement vidé de son sang sur ma table d'opération. Les transfusions massives ne comblaient pas ses pertes sanguines.

Douze ans… Il était âgé de seulement douze ans…

Tout ça pour être sorti de chez lui au mauvais moment. Comment le hasard peut-il être aussi cruel ?

Devant moi, le croupier me remet deux cartes, faces cachées, ce qui me sort instantanément de mes pensées.

Encore un tour, me dis-je en consultant mon jeu. *Juste pour me permettre de me refaire, ensuite je vais me coucher. Je le sens, cette fois, ce sera la bonne.*

3

Lana

Un bruit lointain me tire de mon sommeil, mais je suis trop bien pour ouvrir les yeux. À demi assoupie, je m'étire et me tourne sur le côté pour mieux sombrer dans mes rêves. Une dizaine de secondes s'écoule, dans le silence feutré de ma chambre, puis un toc-toc impatient s'écrase sur la porte d'entrée. Cette fois, je me réveille en sursaut, fais voler les couvertures dans un mouvement sec et bondis sur mes pieds, le cœur battant à tout rompre.

— Merde ! soufflé-je entre mes dents, mon peignoir flottant derrière moi. Merde, merde, merde…

Je dévale l'escalier en maudissant mon réveil de ne pas avoir sonné, passe près de me virer une cheville en glissant sur les chaussettes sales de Julien et me rue sur la porte d'entrée.

— Il était temps ! lâche Brenda, ma belle-sœur, avec son petit dernier dans les bras. Hubert est affamé, ça fait dix minutes qu'il réclame le sein !

Comme elle entre en me bousculant avec un bébé qui hurle de faim, je me confonds en excuses :

— Vraiment désolée, j'ai travaillé toute la nuit et j'essayais de récupérer. Je n'ai pas vu l'heure passer.

— Ça va, me rassure Marco en tirant les valises, suivi de près par les deux autres gamins qui se mettent à courir partout avec leurs bottes enneigées. Ne sois pas aussi mal à l'aise, on est arrivés plus tôt que prévu. Eh, les garçons, le tapis ce n'est pas pour les chiens ! Retirez vos bottes, s'il vous plaît.

Le cerveau encore engourdi, je consulte ma montre et remarque qu'effectivement, ils ont deux heures d'avance. Je prévoyais me lever dans une heure pour tout nettoyer afin de les accueillir convenablement, mais le duplex est dans le même état lamentable qu'à mon arrivée. Une vraie honte…

Après avoir pris deux minutes pour me changer, je me mets à ramasser les morceaux de vêtements qui traînent un peu partout dans l'appartement. À balayer la vanité de la salle de bain d'un mouvement de bras précis, en laissant tomber tous les produits de beauté dans un tiroir réservé à cet effet. À récupérer à la presse les verres vides qui gênent la table du salon… À croire qu'une dizaine de personnes sont venues manger de la pizza durant mon absence ; une pile de boîtes en papier kraft encombre le coin du comptoir. J'exécute tout ça de façon multitâches en entretenant la conversation avec mes invités sans toutefois laisser transparaître mon irritabilité parce que, dans les faits, je bous de l'intérieur. Je dois hurler pour enterrer les cris de gamins qui jouent à l'épée autour de moi.

Quand Julien arrive enfin, vers seize heures trente, j'en suis à ranger la dernière assiette de la vaisselle qui m'a été imposée.

— Eh, saluuut, s'exclame-t-il en s'élançant dans le salon pour embrasser sa sœur et offrir une poignée de main à Marco. La route s'est bien déroulée ?

Il s'assoit avec eux pour se mettre à discuter comme si de rien n'était. Comme si je ne venais pas de tout ramasser. Comme si je ne m'étais pas fait réveiller une heure plus tôt que prévu pour accueillir *sa* famille. Comme si c'était tout à fait normal que des gamins courent dans la cuisine en hurlant leur vie. Comme si je n'avais pas besoin d'aide pour préparer le souper.

Comme si… comme si… comme si…

Les deux mains dans le frigo pour sortir la laitue romaine et la vinaigrette, j'écoute d'une oreille distraite les conversations qui me proviennent du salon. Julien est en train de bercer le poupon qui s'est endormi après sa tétée. J'essaie de me calmer en cuisinant, parce que j'adore faire à manger. En général, ça me détend. Enfin, quand ce n'est pas un acte imposé, tout le contraire du moment présent. J'ai donc un peu de mal à trouver le calme intérieur. J'ai beau respirer, me dire que ça va passer, que le temps des fêtes arrive et qu'il est normal de cuisiner pour les invités, rien à faire, les nerfs de mon cou restent crispés.

Soudain, une bribe de conversation me vient du salon.

— Et vous, demande Brenda, c'est pour quand, les bébés ?

Je lève la tête, à la fois confuse et dépassée, le couteau en suspens au-dessus de la planche à découper. Vient-elle vraiment de nous demander si nous prévoyons avoir bientôt des enfants ?

C'est bien la dernière chose dont j'ai besoin à l'heure actuelle ! Ai-je seulement envie de devenir mère ? C'est moi ou il fait chaud tout d'un coup ? J'étire le col de mon chandail pour me donner un peu d'air et essuie mon front du revers de la main.

— Bientôt, ose répondre Julien qui est loin de se douter du branle-bas qui se passe dans ma tête. Pas vrai, *babe* ? On est prêts pour fonder notre famille.

Mais *babe* n'est plus là. *Babe* est dépassée par la tournure des événements. *Babe* étouffe dans cette maison…

De l'air, j'ai besoin d'air… !

— Hein ? fais-je, le souffle court. Je… je crois que je vais aller en ville chercher quelque chose pour le souper. Qu'est-ce que vous voulez manger ? Pizza ? suggéré-je en enfilant mon manteau et mes bottes sans attendre de réponse. OK. Va pour de la pizz. Je devrais être de retour dans une heure…

Comme je referme la porte derrière moi, les bottes et le manteau détachés, je poursuis en marmonnant pour moi-même :

— Ou deux, ou trois… C'est selon…

Je dois respirer, m'évader. Vomir, peut-être ? Il faut que je voie Élodie. C'est ma meilleure amie, elle saura m'écouter. Je dois absolument vider mon sac, vider tout le contenu que j'ai besoin de sortir de ma gorge. Tous les mots qui me viennent à l'esprit et que je retiens depuis trop longtemps. Ça ne va pas du tout… Je dois cesser de me mettre la tête dans le sable et agir.

4

Lana

Quand mon amie m'ouvre enfin, je suis en train de marteler sa porte d'entrée avec mon poing. J'entre en coup de vent sans attendre d'invitation et me mets à tout débiter d'un trait, mélangeant les propos, passant des bébés au désordre domestique tout en bifurquant vers mon manque de sommeil. Je m'abstiens toutefois de lui parler de la vraie personnalité de Julien – celle que je suis la seule à connaître –, puisqu'elle n'est au courant de rien. Personne n'est au courant de rien…

— Woh, woh, woh, m'interrompt Élodie, qui semble avoir du mal à me suivre. Tu as un *chum* parfait, un luxueux duplex, une carrière bien entamée… Et corrige-moi si je me trompe, mais, aux dernières nouvelles, tu as toujours voulu des enfants.

— Je… je ne sais plus, me lamenté-je en me laissant choir sur le canapé, le visage enfoui dans les mains. Je crois que… que j'ai besoin de recul.

— Ou d'un café !

Déterminée à m'aider, Élodie se dirige vers la cuisine pour démarrer la cafetière. Je me détends un peu en retirant mon manteau. Je connais Élodie depuis toujours, on a même étudié la médecine ensemble. Elle sait tout de moi… ou presque. Je lui demande souvent des conseils professionnels lorsque j'ai des questionnements qui concernent les mâchoires des patients ; elle est chirurgienne maxillo-faciale au même centre que le mien. Et je rapplique chez elle chaque fois que j'en ai besoin. Elle n'a pas encore trouvé la femme de sa vie alors elle habite seule.

Soudain, une question me taraude : pourquoi tout le monde croit-il que Julien est parfait ? Il l'est peut-être en apparence, mais comme le dit si bien le proverbe : les apparences sont souvent trompeuses… À moins que je sois trop exigeante ? Est-ce normal dans un couple de se sentir inférieure à l'être aimé chaque fois qu'il s'adresse à nous en privé ? Est-ce moi qui suis aveuglée par tous les petits détails qui m'agacent ? Ou ce sont les autres qui idéalisent la version de Julien qu'ils connaissent ? Je suis un peu confuse… Peut-être ai-je une maladie mentale ou suis-je au seuil d'une dépression ?

Dans le coin du salon, un sapin de Noël scintille de rouge et de blanc. Je n'ai même pas décoré le mien. Décidément, j'ai peut-être un problème psychologique.

— Est-ce que je suis cinglée ?

— Quoi ? s'étonne Élodie avant de se mettre à rire de bon cœur depuis la cuisine. Pourquoi dis-tu ça ? Tu n'es pas malade, tu as juste besoin d'être un peu éclairée.

À la télévision, des images choquantes provenant du Soudan du Sud attirent mon attention, au point que je n'entends plus ce que dit mon amie. Un peuple pauvre, démuni, vivant dans des conditions extrêmes. Une femme qui porte fièrement les couleurs de Médecins Sans Frontières témoigne devant la caméra avec beaucoup de rancœur :

— Je ne comprends pas… Ils sont où, les gens ? Le besoin est criant…

Derrière elle, les habitants ont manifestement été victimes d'une catastrophe naturelle. Des maisons détruites et des débris s'entassent partout. C'est le chaos.

— On a besoin de spécialistes, reprend la femme avec fermeté. Médecins, sages-femmes, logisticiens. Ces malades ne souffrent pas moins parce qu'ils sont loin. Ils ont besoin d'aide. De soins. Et c'est *urgent*. Il faut s'engager avec MSF maintenant !

J'ai l'impression d'être victime d'une illumination, comme si la télévision descendait directement du ciel, accompagnée d'une lumière blanche et d'un chant religieux.

— Laaanaaa ? Ouh, ouuuh…

Sortant de ma transe, je me tourne vers mon amie qui tient devant moi une tasse de café fumant.

— Pourquoi te crois-tu folle ?

— Ton ordi, dis-je sans préambule. Donne-moi ton ordi et vite !

— OK…, répond-elle, un peu surprise, en s'activant. Qu'est-ce qui presse autant tout d'un coup ?

— Je dois vérifier quelque chose… Confirmer si j'ai vraiment trouvé une issue ou si ma vie est vouée à l'échec. Peut-être suis-je seulement due pour pimenter ma carrière ? Me sentir réellement utile quelque part afin de m'épanouir davantage dans mon couple ?

Mon amie prend un air perplexe.

— Tu es déjà très utile au CHUM, je ne vois pas pourquoi ça changerait quoi que ce soit avec Julien…

Néanmoins, elle me remet l'ordinateur et s'installe à mes côtés sur le canapé.

Je lis tout dans les moindres détails : les besoins exacts de MSF, les tâches diverses qu'exécutent les anesthésiologistes dans ces conditions précaires où les hôpitaux sont faits de tentes et de conteneurs spécialisés et où il est difficile de se procurer du matériel médical approprié, les étapes à suivre pour postuler. Penchée sur l'ordinateur, j'essaie de parcourir les onglets de façon posée sans me précipiter ni prendre de décisions hâtives, mais plus je lis, plus je me sens interpellée et plus les frissons d'excitation s'accumulent sur mon corps.

— Travailler chez MSF est l'une des principales raisons pour lesquelles j'ai étudié en médecine. Je ne comprends pas pourquoi j'ai mis ce projet de côté. C'est comme si ma mémoire avait supprimé l'un de mes plus grands rêves. Comment j'ai pu me perdre à ce point ces dernières années et en oublier mes valeurs les plus profondes ?

Mon amie soulève une épaule.

— En fait, je crois qu'à la base, Julien n'était pas super d'accord pour que tu partes en mission… J'imagine que l'amour t'a rendue aveugle… ou amnésique.

Son analyse me saute aux yeux.

— *God*…, soufflé-je comme si tout me revenait en mémoire en un claquement de doigts. J'avais complètement oublié ce détail…

Je reste sidérée quelques secondes, ressentant un goût d'amertume monter dans ma bouche. Puis, comme si le fait de réaliser que Julien avait jadis mis un frein à mes projets me donnait soudain des ailes, je clique sur « postuler maintenant ».

— Tu es sûre de vouloir le faire ? demande Élodie avec un soupçon

d'inquiétude dans la voix.

J'ai l'impression qu'elle est aussi fébrile que moi.

— Élo, on se connaît depuis combien de temps déjà ? la questionné-je.

Elle prend une demi-seconde pour compter mentalement.

— Environ vingt-huit ans.

— Et combien de fois t'ai-je cassé les oreilles avec mon désir de faire partie de Médecins Sans Frontières ?

— À peu près trois cents fois.

— OK… Donc, maintenant que je suis à un cheveu de me lancer dans la réalisation de mon rêve le plus précieux, je t'interdis d'essayer de me décourager.

Haussant les sourcils, elle secoue la tête avec ses grands yeux gris rivés sur moi.

— Jamais je n'essaierais de te décourager, tu me connais mal. Je voulais juste être certaine que tu aurais les couilles d'aller jusqu'au bout.

Je souris, la poitrine gonflée de confiance.

— Regarde-moi bien aller.

5

Jackson

— *All in*, dis-je avec un air impassible en poussant la totalité de mes jetons.

Cette fois, je suis confiant ; c'est vraiment la bonne. Avec le jeu qui repose sur la table et celui que je tiens dans mes mains, c'est impossible qu'on me batte. Ma quinte *flush* vaut plus que tout étant donné que, dans ce cas-ci, une quinte *flush* royale est improbable. Alors, forcément, c'est moi qui repars avec la cagnotte.

Pendant que le tour de table se poursuit et que la majorité des joueurs se couche, une jolie blonde aux yeux bleus et au décolleté plongeant me fait du charme avec sa longue paire de faux cils. Je dois reconnaître qu'une partie de jambes en l'air ne serait pas de refus après une nuit blanche et une victoire éclatante…

Je lui envoie un clin d'œil enjôleur, histoire de m'assurer qu'elle me réservera le reste de sa soirée. Par le sourire étincelant qui illumine son visage, je sais tout de suite que c'est dans la poche. Ces filles, je les repère à cent lieues à la ronde. La plupart du temps, elles flânent dans le casino jusqu'à ce qu'elles aperçoivent un joueur pour qui la chance a enfin tourné en sa faveur. Elles viennent se poster près de sa table et attendent gentiment qu'il devienne riche. Ensuite, elles les enjôlent avec leurs plus beaux atouts.

En toute honnêteté, je me fiche royalement qu'elles courent après mon argent. Je sais d'avance qu'elles et moi, ça n'ira jamais plus loin qu'un *one night,* alors pourquoi je ne saisirais pas l'occasion pour me satisfaire ? Je veux dire… elles profitent bien de moi, non ?

Comme le croupier me déclare gagnant, je vide mon gin cul sec et

me lève en ramassant mon butin.

— Mon tour se termine ici. Bonne fin de soirée !

Les poches pleines de jetons, je contourne mes adversaires et m'arrête devant la blonde aux faux cils. Je tends une main confiante.

— Jackson.

Mordillant sa lèvre enduite d'un *gloss* lustré, elle s'empare de mes doigts d'une main fragile.

— Mary.

— Enchanté, Mary. Je peux t'offrir un verre ?

Sans grande surprise, elle accepte avec un sourire coquin, puis se met à rouler des hanches devant moi alors que je me dirige vers le bar.

Sa compagnie est somme toute agréable. Nous discutons de tout et de rien, mais demeurons vagues sur nos vies respectives. C'est mieux ainsi. Il ne sert à rien d'élaborer, car, de toute façon, demain matin, ce sera déjà terminé. En outre, ça ne nous empêche pas de passer une bonne soirée.

Ainsi, quand nous rentrons chez moi, je suis un peu amoché par l'alcool et le manque de sommeil. Mary est en feu. J'ai à peine le temps de régler la note au chauffeur de taxi qu'elle est déjà en train d'essayer d'avaler mes amygdales. Je sens que la nuit va être torride !

Je devinais bien qu'une bombe sexuelle sommeillait en elle, mais j'étais loin de me douter qu'elle se transformerait à ce point ! Je dois carrément l'empêcher de me déshabiller dans le hall de mon immeuble. Ce n'est donc pas une surprise de la voir se déchaîner une fois que la porte de mon appartement se referme. Sans plus attendre, elle me retire ma chemise en faisant voler les boutons et se délecte de mon torse nu en se frottant goulûment contre mon sexe en érection. Plus rien ne l'arrête.

Enfin, mis à part le verre d'eau froide que nous recevons en plein visage. J'ai brutalement l'impression de ressusciter des morts, comme si le nuage dans lequel je baignais venait de se dissiper tout d'un coup.

À la fois perdu et saisi par la température du liquide, je cligne des paupières à plusieurs reprises pour chasser l'eau en tournant le regard vers la provenance de l'attaque. Mon visage se décompose.

— *Fuck*…

J'avais complètement oublié que ma mère arrivait ce soir, que j'avais prévu de dormir un peu avant de l'accueillir convenablement…

D'ailleurs, quelle heure est-il exactement ?

Confus, je fronce les sourcils en jetant un œil sur ma montre intelligente. La batterie est à plat, tout comme celle de mon téléphone…

Le regard sévère, ma mère siffle entre ses dents :

— Je te conseille de retourner ta petite perruche chez elle sur-le-champ.

Ma petite perruche…, soupiré-je intérieurement en me retenant pour ne pas rouler les yeux.

Toutes les femmes qui portent de longs ongles affûtés et un peu trop de couleurs sur le visage se méritent ce surnom ridicule de la part de ma mère.

Pourtant, je n'ai besoin que d'un bref contact visuel pour comprendre que je n'ai pas intérêt à m'obstiner. Je ne peux pas croire que je devrai renoncer à Mary sans même avoir pu profiter de ses charmes…

— Désolé, lui dis-je avec une grimace, tu ferais mieux de rentrer chez toi.

Essuyant d'un revers de main son visage trempé, Mary cille à plusieurs reprises pour dégager sa vision. Les yeux de biche qu'elle lève ensuite sur moi en disent long. Néanmoins, dans un silence désarmant, elle se résigne à récupérer son sac à main doré avant de disparaître derrière la porte d'entrée.

Les poings sur les hanches, ma mère me fusille de son regard froid du haut de ses cent cinquante centimètres alors que je me rends dans la cuisine.

— J'ai essayé de te joindre au moins vingt-cinq fois, commence-t-elle en me suivant. J'étais super inquiète…

— Je ne suis plus un enfant, maman…

Elle s'arrête tout près de l'îlot central.

— Peut-être, mais tu es mon fils et ce genre de comportement ne te ressemble pas.

— Ma batterie était morte, marmonné-je dans une serviette alors que je m'essuie le visage. J'ai dû rester à l'hôpital pour aider un

collègue.

Je croise mentalement les doigts pour qu'elle avale mon mensonge afin d'écourter ce supplice. J'étais loin de me douter qu'à trente-cinq ans, je subirais encore les remontrances de ma mère…

— Ah oui ? questionne-t-elle en se déplaçant doucement pour se planter devant moi et sonder mon regard. J'ai pourtant pris la peine de téléphoner à ton travail pendant que je t'attendais en vain à la gare et l'un de tes collègues m'a affirmé t'avoir vu sortir de l'hôpital ce matin. Selon lui, il n'était pas plus de neuf heures.

Je pousse un long soupir épuisé ; j'aurais dû me douter qu'elle avait fait sa propre enquête. Elle a de l'expérience en la matière…

— Écoute, maman… J'ai passé une sale nuit de garde à l'hôpital et je n'ai pas dormi de la journée. J'aimerais aller me coucher, OK ? On discutera de tout ça demain matin à tête reposée.

— Pourtant, si je me fie à ce que j'ai vu à ton arrivée, tu semblais plutôt prêt à passer une autre nuit blanche.

— Disons qu'à choisir entre partager mon lit et me disputer avec ma mère, je préfère une nuit blanche à une autre, marmonné-je en ouvrant le frigo pour en sortir une eau pétillante.

— Qu'as-tu dit ? Je ne t'ai pas entendu…

— Non, rien, laisse tomber… On devrait vraiment en discuter demain, dis-je en me retournant. Je suis claqué.

Le regard rivé au mien, elle me dévisage un long moment avant d'abdiquer à contrecœur :

— Demain, sans faute… Tu m'inquiètes, Jacky…

Soulagé, je sors mon téléphone de la poche de mon jean pour le brancher avant d'aller me coucher quand j'entends le bruit sourd d'un objet qui se met à rouler sur le plancher. Il arrête sa course aux pieds nus de ma mère. À cette vision, je sens ma tête se vider de son sang.

Dans un silence des plus assourdissants, elle se penche pour récupérer le seul jeton du casino que j'avais oublié d'échanger contre de l'argent.

— Non, souffle-t-elle en secouant la tête. Non, non, non… Tu… tu ne peux pas. Pas toi…

Je reste muet, les yeux baissés pour éviter de croiser la déception dans son regard.

— Dis-moi que tu n'as pas passé la journée au casino. Dis-moi que… que je ne t'ai pas attendu pendant des heures à la gare alors que tu essayais de déjouer le hasard. Dis-moi que je ne me suis pas morfondue pour toi toute la soirée pendant que tu te ruinais en jouant aux cartes !

Plus elle parle, plus le timbre de sa voix s'élève. Elle termine ses supputations en criant presque.

— Je n'ai pas passé la journée au casino, répété-je machinalement, comme un robot sans émotion.

Un second silence de mort s'installe entre nous et le pschitt de ma canette me paraît soudain beaucoup trop bruyant.

J'ai menti… À deux reprises en seulement quelques minutes. C'était même un très gros mensonge… Je déteste raconter des histoires à ma mère, je me suis toujours juré que ça n'arriverait pas.

— Ma foi, souffle-t-elle enfin, les yeux remplis de larmes. Tu deviens comme lui…

Son commentaire me fait tressaillir une seconde, mais je fais comme si de rien n'était en avalant une gorgée de mon eau.

— Mais non, je passais devant et je m'y suis arrêté pour me changer les idées. C'est tout.

Elle secoue la tête comme si je la dégoûtais.

— Au début, c'était peut-être pour te changer les idées, mais ensuite tu ne pouvais plus t'arrêter, c'est ça ? Tu ressentais ce fort besoin de te « refaire », articule-t-elle en mimant les guillemets avec ses doigts.

Comme si ses jambes étaient soudain incapables de la supporter, elle traîne les pieds jusqu'à un tabouret et s'y hisse délicatement.

— Tu es pareil à lui, ajoute-t-elle dans un murmure étouffé.

Je prends le temps d'avaler deux goulées d'eau pétillante avant de répondre, non seulement pour me permettre de ventiler, mais aussi pour m'aider à déloger la boule d'émotion qui vient de se loger au fond de ma gorge.

— Non, dis-je simplement.

— Oui ! Tu es comme lui ! Mêmes mensonges, même dépendance, même indifférence. Plus tu vieillis, plus tu lui ressembles !

— C'est faux ! riposté-je, furieux, en déposant ma canette sur le

comptoir plus brusquement que je ne l'avais envisagé.

Des éclaboussures se répandent partout sur le marbre et sur mon avant-bras.

— C'est vrai ! pleure ma mère. Et tu le sais très bien… Nom de Dieu, Jacky, prends-toi en main pendant qu'il est encore temps. Je t'en prie. Tous ces mensonges, ces absences et ces pertes d'argent que j'ai dû endurer pendant des années. Je ne peux pas croire que tu t'apprêtes à me faire revivre le même cauchemar !

— C'est ma vie, maman. Inutile de te l'approprier. Aucun cauchemar ne t'appartient.

— Tu comprends ce que je veux dire ! s'écrie-t-elle dans un sanglot refoulé. Ne fais pas ça, s'il te plaît, se met-elle à chuchoter. Je ne pourrai pas le supporter une fois de plus. Sinon…

Elle prend une grande inspiration en fermant les yeux.

— … sinon, ça voudra dire que tu ne vaux pas mieux que ton père.

Ça ou recevoir un coup de batte de baseball derrière la tête, l'effet est à peu près le même. Saisissant, douloureux et insultant. Mais le pire, c'est que dans les deux cas, la douleur est cruelle. Elle est présente pour vrai. Et la raison est simple : au fond de moi, je sais qu'elle a raison.

Dévasté, je me laisse glisser contre l'îlot jusqu'à ce que mes fesses atteignent le plancher de céramique. Puis, j'éclate en sanglots, laissant mes épaules tressauter au gré de ma souffrance. Ma mère vient s'installer à mes côtés, pleurant à chaudes larmes.

— Ça fait mal, je sais. Mais rappelle-toi toujours ceci : si la vérité tue, celle que l'on tait s'envenime. C'est Friedrich Nietzsche qui l'a dit. Il n'est jamais trop tard pour renverser la vapeur, mon chéri.

6

Jackson

Il faisait beau ce jour-là. Le soleil était flamboyant et le ciel était d'un bleu si uni que je savais que je passerais une belle journée. Du moins, je l'espérais de toute mon âme.

Ça faisait des mois que j'attendais ce moment. Qu'on me chante « Joyeux anniversaire » pour qu'enfin j'atteigne le même âge que mes camarades. J'en avais assez qu'on me traite de bébé de classe parce que j'avais presque un an de différence avec eux. Pourtant, je n'y étais pour rien si j'étais né au mauvais moment ! Comment je pouvais savoir qu'en naissant à la fin du mois d'août, on me classerait dans la catégorie des poupons, à l'école ?

Néanmoins, c'était enfin ma journée. Mon père m'avait promis de m'offrir un nouveau vélo et ma mère devait se charger de me confectionner le plus beau de tous les gâteaux. En tout cas, à mes yeux ! À l'époque, j'adorais les Pokémon. Je collectionnais les cartes et je regardais religieusement tous les épisodes sans en manquer un seul. Ma mère m'avait donc cuisiné un gigantesque gâteau en forme de Pikachu. J'étais fou de joie à mon retour de l'école lorsque je l'ai découvert en fouillant dans le frigo. Dix chandelles rouges picoraient son beau visage jaune. Je les avais comptées une à une à deux reprises pour être bien certain que ma mère ne s'était pas trompée. Lorsque mon père arriverait avec mon vélo après le boulot, je pourrais enfin officialiser mes dix ans.

— Il est à ton goût ? a demandé maman derrière mon dos alors que j'étais en train de le contempler, la porte du frigo grande ouverte.

Je me suis retourné vers elle avec un sourire flamboyant.

— Il est parfait ! Merci, maman !

Je l'ai serrée de toutes mes forces. Il ne manquait plus que mon père pour que ma journée soit complète. J'étais plus que prêt à monter sur mon vélo et à faire le tour du quartier.

Mais ce jour-là, mon père ne s'est jamais pointé. Enfin, oui, il a bien fini par rentrer, mais au beau milieu de la nuit et les mains vides. Je m'étais donc résigné à souffler mes bougies, seul avec ma mère, le cœur rempli de larmes, et ce, après une interminable attente. Ensuite, je m'étais mis au lit en entendant ma mère étouffer ses sanglots alors qu'elle s'était enfermée dans la salle de bain tout près de ma chambre. Je savais que c'était à cause de papa, c'était presque toujours à cause de lui. Du moins, dans la dernière année…

Incapable de trouver le sommeil, j'enfile un pantalon de jogging noir et me dirige vers la cuisine pour récupérer mon téléphone. L'appartement est si calme… Pourtant, j'ai encore l'impression d'entendre ma mère me crier ses déceptions. Sa voix ne cesse de résonner dans ma tête, comme si elle essayait de me rappeler la promesse tacite que je lui ai faite par le passé.

Éclairé par les lumières multicolores du sapin, je m'allonge sur le canapé, face au mur de verre qui donne une vue imprenable sur les gratte-ciel de Manhattan.

J'ignore si c'est la fatigue trop intense qui m'empêche de dormir ou si c'est la discussion fortuite que j'ai eue plus tôt avec ma mère, mais quelque chose me ronge de l'intérieur. Il a beau être quatre heures et quart, même si mon corps est las, mon cerveau tourne en boucle comme si un hamster s'amusait à le déranger.

Moi qui avais espoir de roupiller comme un bébé pour récupérer le sommeil perdu. De toute évidence, je me suis planté…

C'est à cause de cette promesse, me lance une petite voix dans ma tête.

Je l'ai fait pleurer. Je me suis toujours promis que jamais elle ne verserait une seule larme à cause de moi. Que jamais je ne la ferais souffrir. Que jamais je ne lui mentirais. Ce soir, j'ai renié toutes mes promesses. La limite à ne jamais franchir…

Découragé, j'ouvre mon téléphone et décide de passer le temps sur les réseaux sociaux en attendant que Morphée veuille bien de moi dans le monde des rêves. En faisant défiler mon fil d'actualité, une publication de MSF attire mon attention. C'est un ancien collègue qui l'a partagée. Dès que mes yeux se posent sur l'image, les poils de mes avant-bras se dressent doucement, puis un besoin vital se fait sentir au

creux de mon ventre. Impossible de l'ignorer, c'est trop intense. C'est le genre de réaction qui ne ment jamais, peu importe la situation dans laquelle on se trouve.

Médecin Sans Frontières réclame de l'aide médicale et cette réquisition me parle désespérément.

7

Lana

Trois mois plus tard

— Tu devrais annuler, lance Julien d'une voix beaucoup trop sérieuse.

Adossé à la tête du lit, il m'observe attentivement tandis que j'en suis à finaliser ma valise. Je fronce les sourcils.

— Pourquoi je ferais une chose pareille ?

Réalisant qu'il manque mon pantalon de jogging préféré, je me mets à fouiller dans mon tiroir pour l'ajouter à mon bagage. Selon le guide de vie que m'a fourni MSF, il n'est pas approprié de se promener en dehors du *compound*[1] avec des shorts ou des vêtements très serrés. Semble-t-il que ce serait un manque flagrant de respect pour les habitants.

— Tu es nerveuse, tu vas craquer, une fois là-bas. Tu ferais mieux de rester ici… avec moi. Sinon, qu'est-ce que je vais faire sans toi ?

Son manque de confiance en mes capacités me vexe profondément, mais j'essaie de ne pas m'y attarder. Ce n'est pas le temps de semer le doute dans mon esprit.

— Je pars seulement sept semaines, ce sera bien vite passé, tempéré-je en jouant à Tetris avec mes vêtements.

— Je ne crois pas… Je n'ai jamais été d'accord pour que tu partes, je ne le suis pas plus aujourd'hui. En plus, ça fait vingt fois que tu vérifies le contenu de ta valise. Clairement, tu crains quelque chose.

Concentrée, je tente de faire fi de ses paroles décourageantes en

m'assurant que mon nécessaire à tricot ainsi que ma liseuse sont dans mes bagages.

— Je veux être certaine de ne rien oublier. Ce qui me stresse le plus, c'est de ne pas être capable de communiquer convenablement.

Là-bas, à Bentiu, l'anglais est la langue utilisée entre les professionnels de la santé. Pour ce qui est des habitants, et donc des patients, il faut parler le nuer, une langue dont je ne connais pas un traître mot…

Julien étouffe un rire sardonique.

— Tu es vraiment bizarre. Il y a bien pire à craindre…

La vérité, c'est que, quelque part, je sais qu'il a raison. Je suis terrorisée à l'idée de ne pas y arriver. C'est gros, comme première mission. Selon une formation obligatoire que j'ai dû suivre concernant la différence culturelle, le camp des personnes déplacées a été construit par MSF après qu'un boom de violence a forcé des milliers d'habitants à fuir leur ville. C'est donc dire à quel point la situation est précaire…

— Tant que tu n'es pas dans l'avion, rien ne te force à y monter, ajoute-t-il au bout d'un moment.

— Et renoncer à mon engagement ! J'ai donné ma parole. Des gens comptent sur moi.

— OK, parce que je ne compte pas ?

Son ton est presque tranchant. Ça me saisit, mais j'essaie de rendre la conversation moins dramatique en désamorçant la bombe, sinon on risque l'explosion.

— Tu sais bien que ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est juste que… je te l'ai répété à plusieurs reprises : je ressens jusqu'au plus profond de mes tripes ce besoin de vivre l'expérience. Je me dois de le faire, Julien, tu comprends ? dis-je en prenant le temps de le regarder dans les yeux pour qu'il m'entende bien. J'imagine que c'est la crise de la trentaine…, ajouté-je en haussant les épaules.

— Comment veux-tu que je comprenne qu'on souhaite se mettre volontairement dans la misère en tentant d'aider d'autres personnes ? argumente-t-il avec un regard mi-furieux, mi-incrédule. C'est complètement absurde.

— Comment peux-tu être aussi égocentrique ? glapis-je avec l'impression d'avoir la rage qui me monte à la tête. Je ne me mets pas

dans la misère, je…

Je décide de ne rien dire de plus pour ma défense parce que ça ne mènera à rien. Cette discussion, on l'a eue plus d'une fois et elle n'a jamais abouti à une fin constructive. Au lieu de terminer mon idée, je respire un bon coup et feins un sourire attentionné.

— C'est ma dernière soirée avec toi, je ne veux pas qu'on se chicane. J'aimerais qu'on passe du bon temps ensemble. Pas toi ?



Huit heures plus tard

Sans regarder derrière moi, je place ma valise dans le coffre arrière de la voiture et referme la portière du taxi en prenant une grande inspiration.

— À l'aéroport, s'il vous plaît.

Lentement – longuement –, j'expire tout l'air de mes poumons et inspire de nouveau. Comment j'ai pu en arriver là ? Quel genre de conjointe suis-je si tout ce que j'attends depuis des jours, c'est de monter à bord de ce taxi pour enfin me rendre à l'aéroport et pouvoir respirer ? Si j'ai hâte que mon vol décolle pour que je n'aie plus à feindre d'orgasme pour les sept prochaines semaines ? Peut-être suis-je brisée ? Peut-être qu'avec les années, je suis devenue une conjointe défectueuse, impossible à combler sexuellement et, qui plus est, en perte de libido ?

Découragée, j'appuie mon coude contre la portière et ma main sur mon front. Je suis une cause perdue…

Parallèlement, quand j'y pense, il faut dire que Julien n'est pas l'homme le plus axé sur l'acte non plus. Hier, on a de toute évidence fait l'amour pour la forme, parce que je ne pourrais pas dire lequel d'entre nous était le moins intéressé par l'autre. Personnellement, tout ce que je souhaitais, c'était que l'acte se conclue au plus vite… J'essayais par tous les moyens de le faire jouir rapidement, mais rien n'y faisait.

Je plisse un œil en y songeant plus sérieusement. Après mûre réflexion, ça fait des mois que c'est de plus en plus long et laborieux. Peut-être que Julien est atteint de l'éjaculation tardive ? Ça pourrait expliquer bien des choses…

Comme la sonnerie d'un message texte entrant résonne, je me surprends à prier pour que ce ne soit pas Julien. Je soupire de

soulagement en voyant le visage de mon amie.

Élodie : Bon voyage ! ! ! Essaie de revenir en vie ! HA ! HA ! HA !

Moi : Merci, Élo… Dis-moi, est-ce de la folie, ce que je m'apprête à faire ?

Les mots que Julien a prononcés hier me trottent encore dans la tête, se forgeant un chemin à travers mes pensées. Aussitôt, un petit instant de panique me prend de court, puis je pianote un autre message.

Moi : Oh mon Dieu, évidemment que c'est de la folie ! Le Soudan du Sud est classé comme étant le pays le plus dangereux au monde pour le personnel humanitaire ! À quoi ai-je pensé ? ? ?

Je sens mon pouls s'accélérer et des tremblements gagner mon corps en entier.

Élodie : Bien sûr que non, tu seras bien entourée. C'est l'expérience d'une vie.

Moi : Tu crois que j'y arriverai ?

Élodie : Évidemment, pourquoi pas ?

Moi : J'ai toujours eu un peu de mal à prendre ma place.

Élodie : Alors c'est parfait, ça t'obligera à sortir de ta zone de confort. 😉 Profites-en au max et essaie d'oublier tous tes tracas, l'espace d'un voyage, OK ? Pense à toi, à tes patients et à tout le bien que tu apporteras autour de toi. Et savoure toutes les secondes qui s'écouleront pendant que tu seras là-bas.

Qu'est-ce que je peux l'aimer ! Elle trouve toujours les bons mots pour me ramener à l'ordre. En plus, je dois reconnaître qu'elle a raison. J'ai maintenant droit à sept semaines pour lâcher prise sur mon existence merdique du moment. Je dois en tirer profit. Sinon, à quoi me servira cette dangereuse escapade ?

1. Endroit sécuritaire où habitent les expatriés sur le camp de personnes déplacées pour la protection des civils.

8

Lana

Après quarante-cinq heures de vols et d'escales, j'arrive enfin à Juba, la capitale du Soudan du Sud. Même si l'atterrissage s'est bien passé, je suis nerveuse et sur mes gardes. Semble-t-il que cet aéroport est classé comme étant le pire au monde en matière de corruption, alors tant et aussi longtemps que je ne serai pas assise en sécurité dans le VUS de MSF, je vais marcher les fesses serrées.

L'endroit est si petit et chaotique, j'ai du mal à croire que je suis vraiment dans un aéroport. Les gens se poussent, ne font pas la queue, essaient de se frayer un chemin dans la foule pour profiter de la première occasion pour dépasser les autres.

Le temps nécessaire pour accomplir les formalités qui me permettent d'entrer à Juba se déroule de façon un peu désorganisée, mais somme toute, je vais bien. Du moins, si je tiens compte du fait que l'homme devant moi s'est fait arrêter arbitrairement par du personnel de toute évidence corrompu, je vais plus que bien !

Une fois admise, le front perlant de sueur, je dois pratiquement me battre pour récupérer ma valise. Il n'y a qu'un tapis et il n'est accessible que d'un côté pour des dizaines de passagers, alors c'est un vrai merdier. Néanmoins, j'ai la chance d'avoir choisi un bagage aux couleurs très vives. Je me rue sur celui-ci dès que je l'aperçois et m'empresse de me diriger vers la sortie.

— *Hey, beautiful girl !* lance soudain un homme beaucoup trop près de moi.

Comme je me retourne, une tension sur ma valise se fait sentir alors qu'il tente de me la voler.

— Quoi ? *No ! no ! no ! no !* vociféré-je en resserrant ma prise sur la poignée pour tirer de toutes mes forces vers moi. *Heeelp ! Please, heeelp !*

Je hurle si fort que j'atteins des décibels que je croyais hors d'atteinte !

Tandis qu'un garde se réveille et vient à ma rescousse, l'homme qui essayait de me voler lâche ma valise pour prendre ses jambes à son cou, me laissant tomber à la renverse, alors que j'étais en train de tirer comme si ma vie en dépendait.

— Je dois sortir d'ici au plus vite !

Effrayée, je me relève d'un bond et file vers la sortie en trottinant d'un pied chancelant, sans manquer de m'assurer que la sécurité poursuit mon assaillant.

Ce n'est qu'en mettant les pieds dehors que je respire enfin, lorsque mon regard s'arrête sur le légendaire VUS blanc de Médecins Sans Frontières qui m'attend sagement devant l'aéroport.

— *Thank God*, il est là…

C'est la première fois que la vue d'un Land Cruiser me rassure à ce point. Sans perdre une seconde, je me dirige vers le chauffeur à la peau noire qui porte un t-shirt à l'effigie de l'organisation humanitaire. Plus vite il me conduira au quartier général de MSF, plus vite je me sentirai en sécurité.

Le *planning* des quatre prochains jours est simple : repos pour contrer l'important décalage horaire que mon corps vient de subir, puis les *briefings* de sécurité, de soins médicaux et de logistique afin de me préparer aux six semaines intenses qui m'attendent au camp des personnes déplacées pour la protection des civils à Bentiu.

Durant la semaine, je profite du fait que même si ma chambre est petite et loin d'être cinq étoiles, je possède ma propre salle de bain et une climatisation efficace. J'ai la lourde impression qu'une fois à Bentiu, tout ce « luxe » sera de l'histoire ancienne.

En toute honnêteté, ça me fait un peu peur. Pas que je sois princesse dans la vie de tous les jours, loin de là. Seulement, j'ai été élevée avec un minimum de confort et je crains que ces commodités me manquent terriblement lors de mon arrivée au camp. Je pense entre autres aux toilettes telles que je les connais et à la douce

sensation de se doucher sous l'eau chaude. Disons qu'un jet froid est beaucoup moins réconfortant…

Tous les soirs, j'essaie de donner des nouvelles à Élodie et à Julien, mais la plupart du temps, ils sont encore au travail alors nos discussions sont écourtées. En outre, dans le quartier général, la connexion fait souvent défaut alors j'essaie de couper court. J'ai tout de même créé un groupe Facebook que j'ai intitulé *Une anesthésiste en mission à Bentiu*. Ça me permettra de communiquer plus facilement avec un maximum de gens sans répéter plusieurs fois les mêmes anecdotes.

Durant les *briefings* et les activités de la vie quotidienne, je rencontre des gens formidables qui s'occupent de l'organisation et de la coordination des projets de MSF de tout le Soudan du Sud. Ça me permet d'échanger avec d'autres professionnels et de mieux comprendre le fonctionnement de MSF. Ici, le personnel est vraiment sympathique. On a même droit à un service de voiturage qui nous permet de sortir en ville sans trop être exposé au danger.

C'est lors de l'une de ces sorties au restaurant que j'ai la chance de rencontrer Ingrid Vanderberg, une pédiatre néerlandaise qui participera à la mission Bentiu en même temps que moi, à la différence qu'elle devra y demeurer six mois. Elle vient d'Amsterdam. Je l'adore. Elle est simple, dynamique et, elle et moi, ça clique ! En outre, elle parle super bien le français. C'est comme un ange qui a été placé sur ma route. Une bouée de sauvetage qui me permet de me sentir en sécurité, même en dehors du quartier général et malgré l'instabilité du pays. Bon, disons plutôt que la présence de nombreux gardes armés un peu partout en ville y est aussi pour beaucoup, mais j'aime bien me balader avec Ingrid. Bien qu'elle soit un peu extravertie à ses heures, la confiance en soi qu'elle dégage est pour moi une bénédiction.

— Prête pour demain ? lui demandé-je alors que nous descendons du Land Cruiser une fois revenues dans nos quartiers après une dernière séance de magasinage à Juba.

D'ailleurs, j'en ai profité pour acheter un petit souvenir à Élodie et à mes parents.

— Plus que jamais, lance-t-elle avant de remonter ses longs cheveux de lin et d'en faire une vulgaire queue-de-cheval. Toi ?

J'hésite à peine avant de répondre :

— Ouais. Enfin, je crois.

Souriant de ses minces lèvres, ma nouvelle amie me taquine d'un coup de hanches.

— Ne sois pas aussi craintive. Tu vas être excellente, j'en suis certaine. Fais-toi confiance.

— Facile à dire, c'est ta troisième expérience avec MSF.

Mesurant plus d'une tête que moi, Ingrid passe un bras rassurant autour de mes épaules et me serre amicalement contre elle.

— Peut-être, mais c'est ma première fois à Bentiu. Chaque mission vient avec son lot d'embûches et son manque de ressources. Quoi qu'il en soit, tu vas vite t'apercevoir que goûter à MSF, c'est dangereux. On en devient accro.

Je souris.

— Si tu savais comme je le souhaite. C'est tout ce que je demande : trouver un sens à ma vie.

9

Jackson

— Foutue chiasse de bienvenue, marmonné-je en sortant des latrines, les jambes un peu chancelantes et le front en sueur.

Je ne peux pas croire que je devrai travailler dans cet état encore aujourd'hui. Je commence à avoir hâte que l'inconfort devienne plus supportable… À mon arrivée, on m'a avisé que ce genre de désagrément arrivait à la plupart des expats. Mais, sérieusement, je suis à Bentiu depuis six jours et c'est la troisième journée que je vide mes intestins jour et nuit. Il serait grand temps que mon corps s'habitue à l'eau et à la nourriture d'ici.

— Ça va ? me demande William, un coordinateur avec lequel je m'entends plutôt bien.

J'acquiesce en me prenant le ventre d'une main tremblante.

— Je vais m'en sortir, il est hors de question que ces désagréments viennent à bout de moi. Ce n'est qu'un bref passage obligé…

Empathique, il sourit en donnant une tape amicale sur mon omoplate.

— Tu préfères passer ton tour pour le jogging matinal ?

Je secoue la tête en buvant une gorgée d'eau dans ma bouteille métallique.

— Certainement pas, j'en ai besoin pour survivre. Je me chausse et je vous rejoins.

— Comme tu veux. On t'attend là-bas.

La musique dans les oreilles, je sillonnais Central Park au pas de course,

en me répétant sans cesse : « Ne réfléchis pas, continue, c'est tout. C'est dur, c'est vrai, mais personne n'a dit qu'arrêter de jouer serait facile. Le jogging t'aide à garder la tête hors de l'eau, alors ne geins pas et cours. »

Je haletais, mes tempes pulsaient, ma gorge brûlait, mais je continuais de placer un pied devant l'autre en tâchant de garder le cap.

Courir pour me sentir mieux. Ça faisait partie de la thérapie, c'est ma psy qui me l'avait dit. La production d'endorphine et de dopamine adoucissait le sevrage. Elle remplaçait le pseudo-plaisir que provoquait le jeu en moi. Évidemment, ça m'était arrivé de sauter une journée ou deux d'entraînement parce que je n'étais pas d'humeur à bouger ou parce que je me sentais plus fatigué. Résultat : je m'étais retrouvé au casino.

Cette rechute m'a fait chier. Ma faiblesse pour le jeu me faisait chier. Ressembler à mon père me faisait chier. Et même si ma psy me disait de ne pas voir la rechute comme un échec, que ça faisait partie intégrante du processus de changement, ça continuait de me faire chier.

Donc, à partir de ce moment, j'ai pris l'habitude de courir tous les matins. Sans aucune exception. Malade ou pas, épuisé ou pas, soleil ou pas. J'enfilais mes souliers de course et j'allais courir, point barre. C'était ma seule façon de tenir le coup.

Je regarde William s'éloigner et je passe une main sur mon front humide avant de me masser les tempes. Je me demande comment je vais faire pour suivre le groupe. J'ai l'impression d'avoir les jambes qui flageolent.

Néanmoins, j'inhale un grand coup, me botte les fesses, passe rapidement à mon *toukoul*[2] pour récupérer mes chaussures de course et me joins au groupe d'expats tout près du terrain de volleyball.

Notre routine pour amorcer la journée est toujours la même : jogging matinal sous le lever du soleil autour du territoire des Nations unies. On en profite avant que la chaleur étouffante nous écrase. La nuit, la température descend vers les vingt-trois degrés et, durant la journée, elle grimpe au-dessus de quarante. Une chaleur qui accable. Littéralement.

On est vingt-cinq expats à vivre sur le *compound* dans de petits *toukouls* rudimentaires composés respectivement de deux chambres attenantes. J'ai la chance d'avoir William comme voisin. C'est en partie pour cette raison qu'on est vite devenus aussi proches. En outre, il est originaire des États-Unis, tout comme moi.

Ce matin, on est une dizaine à s'être levés pour jogger. On est tous

vêtus du t-shirt blanc à l'effigie de MSF. C'est obligatoire de le porter quand on se balade dans le secteur des Nations unies, car on doit toujours afficher notre appartenance à MSF dans le but d'informer les gardes armés que nous ne voulons de mal à personne. C'est pour notre protection.

À mes côtés, j'entends William étouffer une envie de rire.

— Je peux savoir ce qui t'amuse à ce point ?

Il secoue la tête comme s'il essayait d'oublier ce à quoi il vient tout juste de penser.

— Nah. Laisse tomber.

— Oh, allez ! le supplié-je. Tu ne peux pas me laisser dans l'ignorance de cette façon !

Joggant au même rythme que moi, il mord sa lèvre, ses courtes tresses rebondissant sur sa tête à la même cadence que ses pas.

— Tu vois, Mark et Lindsay, comme ils donnent l'impression d'être distants l'un de l'autre ? confie-t-il dans un chuchotement. Eh bien, quand je me suis levé cette nuit pour aller aux chiottes, j'ai vu Lindsay sortir en catimini du *toukoul* de Mark.

— Nooon, m'étonné-je avec plaisir. Pour être franc, j'avais un doute depuis quelques jours ; j'ai surpris un de leurs regards complices durant un repas, susurré-je ensuite. Et je te jure, ça n'avait rien à voir avec les bonnes sœurs.

Comme William n'arrive pas à retenir son éclat de rire, les deux principaux intéressés jettent un regard par-dessus leur épaule pour vérifier ce qui nous amuse autant. Ça n'arrête pas mon ami qui reprend de plus belle les potins en remuant à peine les lèvres :

— Regarde-les. Ils jouent les indépendants devant nous durant la journée, mais c'est pour mieux forniquer en douce la nuit.

Sans cesser de suivre le groupe malgré mon manque d'énergie, je pousse un rire sourd.

— Ça explique la présence d'une distributrice à condoms dans les douches !

— Si tu savais tout ce qui se passe dans les *toukouls* la nuit ! dit William. Tu pourrais être surpris.

Lindsay est une excellente pédiatre et Mark, un microbiologiste très dévoué. On échange bien des stupidités, mais en réalité, ce sont des

gens vraiment sympathiques.

— Bah, fais-je pour dédramatiser la situation, j'imagine qu'ils profitent de leurs derniers moments ensemble.

— Ouais, on accueille deux nouveaux expats aujourd'hui alors Lindsay repart demain. Le plus triste, c'est la pauvre femme cocue de Mark qui l'attend sagement à la maison en croyant que son mari pense à elle jour et nuit. Si tu veux mon avis, MSF est uniquement bon pour les célibataires, parce qu'il est rare que les couples y survivent ! Et crois-moi, je sais de quoi je parle…

Oh ! À ce que je sache, William est marié depuis quelques années. Malheureusement, je n'ai pas le temps d'approfondir la question, puisque la radio haute fréquence attachée à ma taille se met à grésiller :

— Dr Hill, s'il vous plaît, docteur Hill, merci de transférer sur la trois.

— Oh, désolé, *man*, on se voit plus tard.

Comme je m'arrête pour changer de canal, le reste du groupe continue sans moi.

— Dr Hill à l'écoute.

Un grésillement se fait entendre de nouveau, suivi de près par la voix d'une femme.

— C'est au sujet du jeune Kamal que vous avez opéré il y a deux jours. Sa condition s'est détériorée. Il respire à vingt-huit, sa fréquence cardiaque est à cent trente-deux et il est en diaphorèse. Il est très souffrant…

Je grogne intérieurement. Ça sent le début d'un choc septique.

— J'arrive tout de suite.

Sans perdre une minute, je reprends mon pas de course vers l'hôpital. Préoccupé par mon patient, je salue les gardes armés qui circulent partout dans le secteur des Nations unies en repassant en mémoire la chirurgie à laquelle j'ai procédé. Kamal est un jeune de seize ans qui a été blessé par une lance artisanale lors d'une stupide querelle sur le camp. Même si les dommages étaient plutôt importants, j'étais certain qu'il guérirait rapidement puisque l'opération s'était somme toute bien déroulée.

Une fois revenu sur le *compound*, le front toujours trempé, je traverse une clôture de roseaux munie d'une porte grillagée et me

dirige directement vers la tente où Kamal est hospitalisé. Une vingtaine de vieux lits métalliques sont entassés de part et d'autre de la salle, laissant un étroit passage au centre. Je remarque rapidement que le visage de Kamal est beaucoup moins serein que lors de ma dernière tournée, hier après-midi ; ses traits sont crispés par la souffrance et sa peau noire perle de sueur.

— Bonjour, Kamal, commencé-je gentiment alors que l'infirmière traduit en nuer tout ce que je lui dis. Laisse-moi t'examiner, tu veux bien ?

Doucement, je m'assois à côté de son corps décharné et baisse la mince couverture pour palper délicatement son abdomen. Il est dur comme de la roche et sa peau me paraît brûlante. Une grimace de douleur apparaît aussitôt sur son maigre minois et un gémissement lui échappe.

— Il est très souffrant, docteur, s'inquiète l'infirmière.

Je pousse un faible soupir. Si seulement j'avais accès à un *scanneur* pour valider mes doutes…

— Je sais… Je crains une fistule anastomotique, lui chuchoté-je avant de m'adresser au garçon avec empathie. Écoute, quand je t'ai opéré, j'ai dû retirer un petit bout d'intestin que la lance avait perforé. Ensuite, j'ai suturé ensemble les deux bouts d'intestins restants pour créer un nouveau passage. Tu comprends ?

Suivant à la fois mes paroles, celles de l'infirmière-interprète et mes gestes qui miment mes actes, mon patient hoche la tête pour signifier qu'il saisit ce que je lui explique. Je poursuis lentement :

— Je redoute qu'il y ait une fuite au niveau de cette jonction. Si c'est bien le cas, du liquide intestinal s'en écoule, ce qui est en train de créer une infection dans ton ventre. C'est une complication qui arrive parfois après ce genre d'opération. Je crois que le mieux serait de retourner au bloc opératoire pour que je puisse régler le problème. Sinon, tu risques de t'infecter davantage et de faire un choc septique important.

Réalisant soudain tout ce que cela implique, Kamal lève sur moi des yeux tristes, puis essuie une larme accrochée à ses cils en acquiesçant. Néanmoins, je rage intérieurement. Sans trop laisser transparaître mon émotion, je lui tapote l'épaule pour le rassurer et me lève en demandant à l'infirmière de contacter l'anesthésiste pour l'aviser qu'on devra bientôt retourner au bloc opératoire. Ensuite, je tourne les talons pour sortir de la tente en maugréant furieusement contre moi-

même. Je ne peux pas croire que l'un des points de l'anastomose a lâché… Pourquoi fallait-il que ça se produise ici alors que je n'ai accès à aucun test, mis à part l'examen clinique du patient, pour valider mes craintes ?

Merde !

---

2. Petite habitation munie d'un toit de chaume.

10

Lana

Autour de nous, le plancher de l'avion est jonché de boîtes de médicaments et de fioles vides. Des sièges ont même été arrachés pour permettre d'allonger des patients. On nous a informés à notre embarquement que deux blessés venaient tout juste d'être transférés pour être soignés, ce qui explique le fouillis dans le minuscule Cessna Caravan.

— Oh… mon… Dieu, soufflé-je, estomaquée, en repérant depuis les airs le camp des personnes déplacées, entouré d'eau.

— À qui le dis-tu ! renchérit Ingrid, le nez planté dans son hublot. Je n'avais pas réalisé l'ampleur de la situation.

— Moi non plus. Et pourtant, c'est exactement ce qu'on nous a dépeint durant notre formation… Je crois que le fait de constater le tout de cette façon rend le problème encore plus réel. C'est complètement fou, ajouté-je dans un murmure atterré. On dirait que le camp est isolé du reste du pays.

Sous nos yeux, une petite étendue d'à peine plus de deux kilomètres carrés est séparée en cinq secteurs égaux – excluant le *compound* – qui semblent définir les quartiers résidentiels et commerciaux. Le tout est entouré d'une énorme digue de terre qui est surmontée de clôtures munies de barbelés.

— C'est le résultat des pluies diluviennes de 2018, nous informe le copilote. Les inondations ont envahi les champs en détruisant toute forme de vie qui s'y trouvait, incluant les futures récoltes et le bétail. Cette catastrophe naturelle a tout de suite plongé les habitants du site dans une famine extrême.

Je ressens un soubresaut dans ma poitrine.

— C'est d'une tristesse infinie…, susurré-je, sans cesser d'écouter les explications.

À ce qu'il paraît, à cause des inondations, aucune route ne mène à la base. L'unique façon d'y accéder, c'est par avion ou en chaloupe, qu'on soit des êtres humains ou de la marchandise. Ce qui, par la bande, devient l'un de leurs meilleurs moyens de défense. C'est grâce à la construction d'énormes remblais de terre à l'aide de bulldozers que le campement a survécu à ces eaux ; une solution qui devait être temporaire, mais qui s'est finalement avérée permanente.

— Depuis les inondations, les changements climatiques ont fait en sorte que la flotte ne s'est jamais retirée, poursuit le copilote. Les réfugiés se sont donc retrouvés sans eau potable, sans toilette et sans nourriture.

— *Damn*, pousse Ingrid, qui n'avait pas encore prononcé un seul mot depuis le début. Ces conditions précaires favorisent bien évidemment la transmission des maladies.

L'homme grisonnant dans le *cockpit* acquiesce en nous regardant par-dessus son épaule.

— Et c'est sans parler du fait qu'ils sont plus de cent quinze mille Nuers entassés les uns sur les autres dans une minuscule superficie. Même si le camp a été construit par les Nations unies pour accueillir les réfugiés d'une guerre civile impitoyable, avec le temps, il est également devenu un endroit pour les réfugiés climatiques…

C'est un peu ce que j'avais cru comprendre lors de la lecture du document qu'on m'a fourni, mais la description des événements par cet homme remet dans l'ordre toute l'histoire du camp en un claquement de doigts. Et maintenant que j'ai une vision directe sur la problématique, dans ma tête, tout prend son sens.

Heureusement pour moi, j'ai la chance de venir travailler ici durant la saison sèche, alors le sol semble sablonneux et aride, mais à ce qu'il paraît, durant la saison des pluies, tout le campement se transforme en une gigantesque piscine de boue.

D'ailleurs, plus l'avion baisse en altitude, plus je distingue quelques détails qui ne manquent pas de m'impressionner. Le niveau de l'eau est plus haut que le site, c'est assez curieux comme vision. Ce sont vraiment les digues qui empêchent l'inondation de l'île. Et, au loin, j'aperçois des enfants qui jouent dans un immense bassin de retenue

des eaux de pluie. Ce n'est rien pour freiner la propagation des infections…

Il est aux alentours de midi lorsque l'avion atterrit, après deux heures de vol, sur une terre battue au beau milieu du site.

— Que l'aventure commence ! lance Ingrid avec un jeu de sourcils qui démontre toute son excitation.

Je souris en hochant la tête, à la fois déterminée et fébrile.

— Que l'aventure commence !

Maintenant que je réalise l'ampleur de la situation désastreuse, je suis gonflée à bloc. *Je suis Dre Lana Demers. Je suis compétente et je suis ici pour faire une différence, alors je compte bien laisser une trace positive derrière moi.*

Munie de mon lourd sac à dos de voyage et de ma valise, je me dirige vers la sortie en inspirant un bon coup pour m'armer de tout mon courage. Je suis aussitôt frappée par la chaleur extrême qui m'écrase, la poussière rougeâtre qui reste en suspens dans l'air et l'état lamentable des maisons dans lesquelles habitent les Nuers.

Enfin, « maison », c'est un bien grand mot. Ça ressemble davantage à des abris improvisés dont les murs sont fabriqués de plusieurs bouts de tôle ondulée, de roseaux et de plaques de boue, le tout surmonté d'une bâche en plastique en guise de toit…

Un certain William nous reçoit gentiment avec ses yeux d'un noir profond et son rayonnant visage couleur noisette.

— Oscar aurait dû vous accueillir, mais malheureusement, il est cloué au lit alors vous devrez vous contenter de moi !

C'est avec un humour subtil qu'il nous invite à monter à bord du Land Cruiser blanc de MSF et à verrouiller nos portes. Un détail insignifiant qui me procure pourtant un frisson d'horreur. Quand on sait qu'avant mon départ du Québec, j'ai dû remplir un formulaire en cas de décès – pour que l'organisation sache qui contacter advenant le cas où je rendrais l'âme – ainsi qu'un formulaire de preuve de vie au cas où je serais kidnappée – pour qu'on puisse m'identifier facilement et avoir la preuve que je suis encore en vie –, cette consigne anodine est plus que terrifiante.

Cela dit, le VUS nous transporte sans pépin jusqu'au secteur des Nations unies. Une fois la barrière de sécurité franchie, je remarque que tous les gardes sont armés pour assurer la protection des lieux. C'est plutôt aberrant de réaliser que l'hôpital se retrouve dans ce

secteur quand on sait que MSF repose sur les principes d'impartialité, de neutralité et de tolérance zéro envers les armes. D'ailleurs, un autocollant est fixé à l'arrière du véhicule pour afficher notre pacifisme et, dans le *compound* de MSF, il y a des panneaux partout pour prôner l'interdiction des armes à feu dans ce lieu.

Le VUS nous dépose tout près d'une minuscule maison couverte d'un toit de chaume.

— C'est votre *toukoul*, vous serez logées ici pour les semaines à venir. Lana, à gauche, et Ingrid, à droite.

Cette façon de prononcer mon prénom à l'anglaise me fait sourire à tout coup : *Lââânâ Diiimeurs*. C'est à la fois drôle et charmant.

Comme un filet moustiquaire vert est dressé devant notre étroit porche pour empêcher les serpents, scorpions, moustiques et chauves-souris de se faufiler dans notre « humble » demeure, William nous aide à porter nos bagages. Il est cependant dérangé par la radio attachée à sa taille par laquelle on l'interpelle sans arrêt à travers un bruit intermittent de friture. Je l'entends grogner dans sa barbe de trois jours.

— Je les avais pourtant informés que je devais vous accueillir… Je vous laisse le temps de vous installer, OK ? Je dois régler un truc. Je reviens dans moins d'une heure pour vous faire visiter. La cuisine est de ce côté si vous voulez de quoi manger et les latrines de l'autre, nous renseigne William. *Welcome to Bentiu Paradise !* nous lance-t-il avec un large sourire qui expose ses dents blanches.

Sur ce, il ouvre les bras de façon théâtrale, puis tourne les talons en répondant à son interlocuteur.

Un peu ébranlée, je dévisage Ingrid, qui est encore sur le seuil de sa porte, et me retourne vers ma chambre en analysant le contenu de la pièce : un lit de camp surmonté d'un filet moustiquaire blanc, un simple plancher de béton, un plafond conçu avec une bâche blanche en plastique, un ventilateur, une chaise en bois et un coffre de rangement qui sert également de table basse. Au mur, une affiche répète les dernières paroles de William.

— *Welcome to Bentiu Paradise*…, chuchoté-je en lisant les mots qui divergent étrangement de ce que je vois en ce moment.

Néanmoins, l'ironie me soutire un sourire complice. Après tout, j'ai toujours trouvé que le confort rudimentaire avait un petit quelque chose de charmant…

Je prends quelques minutes pour ouvrir ma valise et « m'installer », même si, dans les faits, vu l'espace de rangement plutôt restreint, je n'ai pas grand-chose à placer. J'essaie tout de même de trouver une façon d'ordonner mes vêtements dans le coffre pour ne pas vivre dans mes valises pendant six semaines.

— Toc, toc ! fait Ingrid en frappant à ma porte entrebâillée. Je vais explorer le *compound*, tu viens avec moi ?

J'acquiesce en enfouissant ma dernière balle de laine dans un sac en tissu. Nous commençons par les installations sanitaires qui ressemblent étrangement au coin vaisselle d'un terrain de camping. Directement à l'extérieur, mais à l'abri des intempéries sous une pergola de tôle, éviers et miroirs sont à notre disposition pour nous permettre d'effectuer notre toilette du matin et du soir.

— OK…, soupiré-je en déposant mes poings sur mes hanches. Pour l'instant, ce n'est pas si mal.

Comme je tords la bouche de façon critique, Ingrid m'attrape par la main pour m'attirer je ne sais où.

— Attends, tu n'as encore rien vu.

L'habituée des missions MSF ouvre une première porte de tôle ondulée pour que je puisse voir le reste des installations. Comme j'étire le cou pour y jeter un œil, je ne peux m'empêcher de grimacer.

— C'est censé être une douche, ça ?

Navrée, mon amie hoche la tête en pinçant ses minces lèvres.

— C'est mieux que ça en a l'air…

Une autre expression de dégoût m'échappe tandis que j'avance d'un pas hésitant pour évaluer plus facilement la situation. Un plancher de béton aux couleurs douteuses, une porte branlante et trois murs recouverts d'une bâche de plastique blanche dont la partie inférieure est tachée d'éclaboussures aussi douteuses que le plancher. Attachée à l'un d'eux, une distributrice à condoms est prête à dépanner qui le veut bien.

— Je me demande comment les gens arrivent à baiser dans ce genre de conditions… Honnêtement, je ne crois pas que je pourrais y arriver.

— Tu serais surprise de la quantité d'employés qui se fréquentent lorsqu'ils sont en mission.

— Sérieux ?

Comme Ingrid acquiesce, je grimace de nouveau et ramène mon attention sur la cabine devant nous. Longeant le mur du fond, un tuyau métallique monte en hauteur afin de redescendre au centre de la pièce pour mener à une pomme de douche rouillée.

— C'est un peu dégueu comme endroit…

— Au moins, on peut se laver, relativise mon amie.

— J'avoue…, finis-je par dire après avoir avalé de travers.

Sur ce, Ingrid ferme la porte et m'attire une fois de plus vers un lieu inconnu.

— *Next !*

Je sais déjà que la prochaine vision sera la pire de toutes… Pourtant, ça n'arrête pas mon amie qui avance d'un pas décidé.

— As-tu déjà vu de vraies latrines ?

— Seulement en photo, dis-je en secouant la tête. Et je t'avoue que ça me fait un peu peur. *Oh… my… God…*, pesté-je devant la porte de tôle que mon amie vient d'ouvrir. À quoi j'ai pensé de m'infliger ça ? Je suis folle ou quoi… ?

Dans la minuscule pièce qui sert de petit coin se trouve un sol en béton muni d'un simple trou en guise de toilette. Une ouverture au-dessus de laquelle on devra se tenir en position de « squat » et avoir assez de visou pour faire notre commission au milieu du trou ! Avec la chiasse de bienvenue qui nous attend, je comprends pourquoi on a cru bon de poser une chaudière juste en dessous d'un robinet installé sur le mur du fond. Au moins, il y a de quoi nettoyer nos dégâts…

— Tu n'es pas folle, juste un peu dérangée, lance Ingrid avec une note d'humour. Alors, si tu as mal au cœur, je te conseille d'utiliser la chaudière, parce que vomir la tête dans le trou, ça risque d'être un peu trop violent comme expérience !

Tandis que l'image me traverse l'esprit, un haut-le-cœur me prend de court en même temps qu'un éclat de rire.

— C'est vraiment dégueulasse… Au moins, il y a du papier de toilette. Un minimum !

— C'est bien, sourit la pédiatre, tu portes déjà tes lunettes roses ! Tu vois, tu t'adaptes plus vite que tu ne le pensais !

Je pouffe en coulant un autre regard critique vers les latrines. Le plus étonnant, c'est que l'endroit est relativement propre. En fait, je

crois que, côté propreté, la douche est plus dégoûtante que les latrines…

— En tout cas, je te jure que je ne perdrai pas mon temps ici !

— Oh que non, on se dépêche de faire ce qu'on doit faire et on dégage ! Ça sent carrément le fumier, c'est horrible…

11

Lana

Notre après-midi est plutôt bien rempli. William nous fait visiter le *compound* et nous présente à l'équipe des ressources humaines. Plus spécifiquement, au fameux Oscar qui aurait dû nous accueillir dans les règles de l'art quelques heures plus tôt. Malheureusement, un malaise l'a cloué au lit. Ce n'est que vers quinze heures qu'il a pu reprendre suffisamment de forces pour nous rencontrer.

Tout en discutant, on me rappelle qu'en plus des vingt-cinq expatriés qui vivent sur le *compound*, environ cinq cents employés sud-soudanais travaillent au sein du projet de la protection des civils à Bentiu. Quand on y réfléchit bien, cinq cents employés, c'est énorme pour un endroit comme celui-ci…

Question d'officialiser notre poste, on nous remet un « présent », une radio haute fréquence que nous devrons trimballer avec nous vingt-quatre heures sur vingt-quatre le temps de notre séjour ici. C'est notre principal moyen de communication. Toutes les radios sont réglées sur le même canal et, lorsqu'un membre du personnel souhaite s'entretenir avec un médecin en particulier pour des raisons professionnelles, on lui demande d'utiliser un canal différent pour leur permettre de discuter avec un peu plus de « confidentialité ». On s'entend, n'importe qui peut jouer aux espions… Donc, en résumé, on entendra les appels de tout un chacun résonner dans l'appareil à toute heure du jour ou de la nuit.

À cette idée, j'anticipe déjà un manque flagrant de sommeil. C'est possible qu'à l'occasion je me couche tôt, histoire de récupérer autant qu'il le faut pour me permettre de survivre à mes gardes… Heureusement, on est six médecins sur le *compound*, alors avec un peu

de chance, ils ne demanderont pas de l'aide toutes les dix minutes.

Comme Oscar nous propose de visiter l'hôpital, je l'informe que je dois d'abord passer aux latrines.

— Pas de soucis, prends ton temps. De toute façon, vu l'heure tardive, la *cédule* du bloc opératoire est sans doute terminée alors rien ne presse, vous ne verrez personne en action.

Je ne peux m'empêcher d'être un peu déçue. J'aurais bien aimé voir l'installation et connaître le fonctionnement des appareils avant de commencer demain matin. Que je le veuille ou non, l'adaptation aux équipements très élémentaires comparativement à ceux que nous possédons au Québec reste pour moi un stress omniprésent qui, je l'espère, s'apaisera au fil des semaines…

Quelques minutes plus tard, après avoir fait mes besoins, je remonte mon pantalon à la hâte, je m'écarte du « trou » pour éviter de faire perdurer le supplice et grimace en songeant que ces fameuses latrines sont une expérience en soi…

Sans perdre une seconde de plus dans cet endroit nauséabond, j'ouvre la porte et tombe nez à nez avec…

— Jackson ? m'écrié-je, horrifiée, avant de m'arrêter net sur le seuil. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Sous le choc, je sens mon cœur s'emballer. J'étais loin de me douter que je connaîtrais quelqu'un sur ce *compound*. Et surtout pas quelqu'un comme Jackson Hill…

Il n'a pas changé… malheureusement pour moi. Il possède toujours une aussi belle gueule et un physique qui est loin de passer inaperçu…

Devant moi, Jackson arque un sourcil châtain-blond, mi-irrité, mi-surpris.

— Je pourrais te retourner la question…

Je plisse un œil sans pouvoir m'empêcher de le détailler de la tête aux pieds. Il possède toujours ce même regard d'ange d'un bleu gris acier qui arrive à me transpercer l'âme, des cheveux mi-longs lissés vers l'arrière qui m'énervent au point de vouloir y glisser les doigts pour les ébouriffer, une mâchoire carrée garnie d'une courte barbe blonde taillée à la Leonardo DiCaprio, ainsi qu'un corps svelte et musclé qui rappelle le physique de Brad Pitt.

Je dois me gifler mentalement pour freiner les émotions qui refont surface et je me déteste d'avoir à le faire. Depuis le temps, ces

sentiments devraient être morts et enterrés.

Secouant imperceptiblement la tête pour effacer mes pensées, je reprends mon masque de femme furieuse.

— J'imagine que tu es le chirurgien avec qui j'aurai l'immeeense honneur de travailler, dis-je avec un sarcasme peu subtil qui ne manque pas de l'agacer.

Je vois les muscles de sa mâchoire se crisper tandis qu'il inhale un grand coup.

— Et toi, la nouvelle anesthésiste avec qui j'aurai l'immeeense plaisir de travailler, lance-t-il sur le même ton. Pourvu que tu ne me fasses pas faux bond, je devrais pouvoir survivre, ajoute-t-il sur une note de reproche.

Plus ou moins certaine de comprendre, j'adopte un air sceptique.

— Pourquoi je te ferais faux bond ?

Comme s'il se perdait dans ses pensées une fraction de seconde, il me dévisage, puis hausse tout bonnement les épaules.

— Je ne sais pas, une mauvaise habitude. Tu permets que j'utilise les latrines ou tu tiens à y passer le reste de la journée ?

Son ton cassant me tord l'estomac.

Décontenancée, je libère le chemin pour qu'il puisse entrer. Ce faisant, il garde un silence pesant qui me rend triste. Je ne comprends pas pourquoi il me déteste autant, c'est moi qui ai toutes les raisons du monde de le maudire, pas l'inverse… Et puis, pourquoi croit-il que je lui ai fait faux bond dans le passé ? Il est pourtant bien placé pour en connaître la raison. À moins qu'il soit imbu de lui-même au point de n'avoir aucune capacité d'autocritique ?

Je soupire en me dirigeant vers Ingrid et Oscar, qui discutent avec une dame asiatique, tout près du terrain de volleyball. Des gens semblent vouloir y entamer un match amical.

Comme je m'approche de mes collègues, j'entends la dame d'une cinquantaine d'années exprimer toute son admiration pour quelqu'un.

— … Vous aurez un excellent chirurgien pour travailler avec vous. Dr Hill est super compétent et professionnel.

Je grogne intérieurement.

— Oh ! fait Oscar en me voyant à proximité. Docteure *Diiimeurs*, je te présente Dre Nguyen, l'anesthésiste que tu devras remplacer à partir

de demain.

Encore un peu ébranlée par mon accrochage avec Jackson, j'adopte mon visage le plus impartial et lui tends la main.

— Enchantée… J'ai hâte de visiter le bloc opératoire, je sens que j'aurai plusieurs questions à vous poser. L'appareillage risque d'être très différent de ce avec quoi j'ai l'habitude de travailler.

— Ça me fera plaisir de vous aider, c'est vrai qu'il faut parfois improviser. Demain, on va passer la matinée ensemble alors je pourrai vous fournir de bons conseils qui vous seront utiles éventuellement. Au moins, comme je disais tout à l'heure, vous serez entre bonnes mains avec Dr Hill. Il est extraordinaire !

Ma foi, elle le vénère ou quoi ?

— Je vois, dis-je en feignant un sourire aimable. J'espère que je serai à la hauteur. À ce que je peux voir, il est déjà une légende…

J'ai à peine le temps de terminer ma phrase qu'Oscar s'adresse à quelqu'un derrière moi.

— En parlant du loup… Docteure *Diiimeurs*, je te présente Dr Hill, notre fabuleux chirurgien.

Je dois fermer les paupières une demi-seconde et respirer profondément pour ravaler ma haine avant de me retourner. Ceci fait, je me sens coincée entre deux options : informer le groupe qu'on se connaissait déjà avant Bentiu ou feindre l'innocence.

Voyant que Jackson semble aussi incertain que moi, je décide de prendre les rênes et de jouer les innocentes, de me comporter comme si je ne l'avais jamais rencontré. Comme si je ne le détestais pas. Comme si je ne l'avais jamais désiré.

Tel un automate, je tends la main en simulant un sourire amical.

— Enchantée, tu peux m'appeler Lana.

— Jackson, répond-il un peu trop sèchement.

— Tu es ici depuis longtemps ? tenté-je pour alléger l'atmosphère.

Sachant que les spécialistes de l'équipe chirurgicale demeurent en mission pendant six semaines, je m'informe subtilement afin de savoir si je devrai l'endurer tout au long de mon séjour ici ou si j'aurai la chance de le voir partir plus tôt.

— Mmm…, fait-il, pensif, comme s'il réfléchissait réellement alors que je sais déjà qu'une réplique désagréable suivra. Environ une

semaine… Enfin, je crois… Je ne sais plus, j'ai un peu perdu la notion du temps. Je suis trop occupé à devenir une « légende »… Maintenant, excusez-moi, tout le monde, j'ai vraiment besoin de jouer au volleyball pour me changer les idées. J'ai eu une dure journée.

Je dois lutter pour ne pas rouler les yeux. Évidemment, il fallait qu'il m'ait entendue alors que je le louangeais avec sarcasme, sarcasme que lui seul pouvait déceler, d'ailleurs.

Dre Nguyen grimace en le regardant s'éloigner.

— On a dû intervenir de nouveau auprès d'un jeune patient ce matin pour une fistule anastomotique et il ne l'a toujours pas digéré, chuchote-t-elle. Il est très dur envers lui-même. Je crois qu'il ne tolère pas beaucoup les « échecs »…, nous confie-t-elle ensuite.

Soudainement frappée par une vague d'empathie, je lance un regard navré vers Jackson qui se démène comme un forcené sur le terrain pour éviter que le ballon touche le sable. Je ne connais que trop bien le goût amer du venin qui se cache derrière le sentiment de culpabilité. Est-ce que j'aurais pu faire mieux ? me dis-je souvent. Ai-je fait une erreur ? Ai-je manqué de minutie ? Ai-je manqué de jugement ? Ai-je pris la bonne décision ?

Pour moi, il est clair qu'une reprise d'anastomose n'est pas un échec en soi. Oui, c'est une chirurgie supplémentaire et oui, la convalescence sera plus longue, mais la fistule n'est pas nécessairement une erreur médicale. Elle peut être causée par plusieurs facteurs. Pourtant, cette complication majeure réussit chaque fois à semer le doute dans la tête d'un chirurgien. Alors, oui, je peux comprendre la mauvaise humeur de Jackson.

Le regard encore rivé sur le match, j'analyse du coin de l'œil les faits et gestes du chirurgien. À un certain moment, il semble tellement entêté à vouloir donner une raclée au ballon – ou se défouler de ses émotions – que j'en deviens mal à l'aise.

J'accepte donc volontiers l'offre d'Oscar quand il nous propose de visiter l'hôpital.

12

Jackson

Tout donner pour oublier. Je dois absolument me défoncer sur le terrain pour me changer les idées.

Tout à l'heure, j'ai bien essayé de garder une contenance quand j'ai vu Lana sortir des latrines, mais avec le malstrom d'émotions que j'ai ressenti à l'intérieur de moi, j'ai bien cru que mes jambes étaient sur le point de m'abandonner. J'étais loin de me douter que je la reverrais un jour. Encore moins ici, à des milliers de kilomètres de chez moi. Honnêtement, je ne suis pas persuadé que de travailler avec elle s'avère une bonne nouvelle en soi. Néanmoins, la première pensée qui m'a traversé l'esprit en la voyant c'est : *Elle est encore si belle !*

La même Lana qu'il y a trois ans. À la différence près que son regard a changé. Il me semble voilé par une espèce de morosité. Elle était pourtant si rayonnante à l'époque où je l'ai connue. Ses yeux vert perçant m'ont longtemps hanté…

Trop longtemps, même…

Ses magnifiques cheveux sont différents, eux aussi. La couleur est la même – un balayage naturel de blond miel et de reflets caramel –, mais ils sont franchement plus longs qu'auparavant. Tout le reste de sa personne est demeuré statique. Aussi sublime qu'elle l'était dans mes pensées.

Quand j'ai réalisé que c'était elle, j'ai carrément eu l'impression de recevoir un direct en plein centre de la poitrine. Le choc, sans doute. Ça m'a projeté dans de vieux souvenirs que j'avais enfouis au plus profond de mon âme. Évidemment, c'était avant d'apercevoir la rancœur s'infiltrer dans la grisaille au fond de ses yeux. Sa colère a

vite attisé la mienne et, soudainement, je n'avais plus qu'une seule envie : la blesser autant qu'elle m'a déçu ce soir-là.

J'étais sur le point de terminer ma résidence en chirurgie générale et de m'engager dans une année de fellowship au Boston Medical Center pour me perfectionner en traumatologie. C'était un aspect de mon futur métier qui me passionnait particulièrement. Et, comme j'avais l'intention de pratiquer la médecine dans la dense ville de New York – là où la traumato était omniprésente –, c'était dans mon intérêt de me parfaire dans cette spécialité.

Je m'étais donc inscrit au colloque de traumatologie qui se déroulait à l'hôtel Sheraton à Boston. Quatre jours de conférence à écouter les plus grands experts mondiaux en traumatologie et à échanger des connaissances avec d'autres médecins spécialistes.

— Qui aurait cru que je serais aussi heureux d'être de nouveau sur le marché du célibat ? a lancé mon ami Raph en regardant passer sans retenue une jolie brune qui portait des escarpins à talons beaucoup trop hauts.

Je lui ai envoyé une tape du revers de la main sur l'estomac pour le ramener à l'ordre, lui arrachant un bruit de gorge étouffé.

— Tu peux prendre une pause, aussi. Pas obligé de te ruer sur la première venue.

Mon ami a pris un air offusqué.

— Si tu crois que je vais me priver à présent que je me suis enfin libéré des griffes de Sophie, tu te mets le doigt dans l'œil !

J'ai souri.

Raph était sans doute le plus grand dragueur que je connaissais. Je ne comprenais même pas pourquoi il était resté aussi longtemps avec Sophie. Pour lui, six mois de relation amoureuse, ça relevait du miracle. Quand j'avais appris leur rupture, j'avais d'abord cru que j'allais devoir lui changer les idées tout au long du colloque pour lui remonter le moral. J'avais vite compris que ce serait tout le contraire ! Pour être franc, je n'étais même pas certain qu'il avait eu à se remettre de sa rupture amoureuse tant il la voyait comme une libération.

Il y avait un moment qu'on n'avait pas passé de temps ensemble. Ce colloque était l'endroit tout indiqué pour nous retrouver, nous remémorer de vieux souvenirs. Contrairement à moi, il était là non pas en tant que médecin, mais plutôt en tant que représentant d'une compagnie d'instruments médicaux.

C'était bon de le revoir. Raph avait fait partie intégrante de ma vie jusqu'à mes dix-huit ans. Ensuite, nos chemins s'étaient séparés pour nous permettre d'entreprendre plus sérieusement nos études, mais nos retrouvailles avaient toujours été hautes en couleur et à la hauteur de notre amitié.

Debout dans le hall de l'hôtel Sheraton, nous attendions pour effectuer l'enregistrement de notre arrivée. La file était terriblement longue. C'était à croire que tous les participants s'étaient donné le mot pour arriver en même temps.

— Clairement, je sens que ce sera la semaine de tous les possibles, a continué de rêver mon ami en scrutant les membres de la gent féminine derrière nous.

Curieux de voir quelle sorte de déesse il venait d'apercevoir dans la file voisine, j'ai suivi son regard par-dessus mon épaule jusqu'à ce que mon attention s'arrête sur un magnifique brin de femme aux cheveux d'un blond miel balayé de reflets caramel. Ébloui par la lumière qui en émanait, je n'ai pas pu m'empêcher de me retourner à demi pour mieux l'observer. Même si elle paraissait être seule, un homme lui parlait sans arrêt alors qu'il semblait attendre dans la file derrière elle. Mon but n'était pas de la dévisager ni de la mettre mal à l'aise, loin de là, mais j'étais incapable de détourner les yeux. Comme si un aimant m'attirait à elle. Comme si son apparence rayonnante était si contagieuse que je ne pouvais m'empêcher de la regarder. Je me suis même surpris à sourire comme un débutant de première année en la voyant rire de bon cœur en guise de réponse à son interlocuteur. Qu'est-ce que j'aurais donné cher pour être plus près d'elle !

— Eh, dude, tu m'écoutes ? s'est impatienté Raph en passant sa main devant mon visage comme pour me sortir de mes pensées. À moins que… tu sois trop occupé… à observer cette fille ? a-t-il articulé lentement en plaçant sa tête près de la mienne pour s'assurer de repérer la bonne personne. Woh, j'avoue qu'elle est chick.

— Nah, ai-je fait en grimaçant sur le qualificatif qu'il venait de lui octroyer. Elle est beaucoup plus que ça. Prends le temps de l'observer comme il faut. Regarde-la, elle frôle la perfection. Resplendissante, soignée, sans artifice. Sans compter qu'elle dégage un… un je ne sais quoi… ?

Un je ne sais quoi qui m'attire follement…, ai-je ajouté en moi-même.

— Elle a peut-être un caractère de cochon, a tout bonnement fait remarquer mon ami.

J'ai pincé les lèvres comme si ça pouvait m'aider à mieux réfléchir.

— Peut-être… Mais si tu veux mon avis, j'en doute.

À mes côtés, mon ami a poussé un « mmm » pensif.

— Dans ce cas, il n'y a qu'une seule façon de le savoir.

Sans me consulter, Raph a proposé à la dame derrière nous de prendre notre place. Comprenant vite sa tactique, j'ai pouffé en reculant à mon tour, le plus subtilement possible pour éviter d'attirer les soupçons. Nous avons utilisé la même ruse avec les huit personnes qui attendaient derrière nous, nous amenant ainsi à une personne près de nous tenir juste devant la femme qui nous avait convaincus d'inventer toute cette mise en scène. J'arrivais même à entendre sa voix, un timbre enveloppant et cristallin. Elle aurait pu lire le dictionnaire de la langue française à haute voix, je l'aurais écoutée sans rechigner, même si je comprenais seulement un mot sur trois. Elle possédait un joli accent qui ressemblait à celui des Québécoises.

Soudain, sans demander la permission au dernier type qui nous séparait de notre but, Raph et moi nous sommes écartés à la hâte pour le pousser respectueusement devant nous et nous insérer derrière lui. Un simple regard, c'est tout ce que nous avons eu besoin d'échanger, mon ami et moi, pour nous comprendre. Elle venait de se tourner vers l'arrière pour répondre à son interlocuteur accaparant. On n'avait pas le choix, on devait saisir cette occasion rêvée de franchir la dernière étape de notre mission, et ce, sans avoir l'air de deux vrais imbéciles…

Submergé par une ancienne douleur qui refait surface, je m'élance au filet pour tenter une solide attaque, mais nos adversaires réceptionnent le ballon comme des champions. J'ai beau essayer de tout faire pour oublier, mes efforts sont complètement vains. La présence de Lana me trouble beaucoup trop. Un mélange de rancune et de nostalgie s'est incrusté dans tous les pores de ma peau et refuse de la quitter.

L'option envisageable de jouer au poker en ligne s'immisce tout à coup de façon hypocrite dans l'un de mes neurones.

Non, Jack… tu ne vas pas céder à la facilité même si tu as eu une sale journée. Tu dois seulement te défouler. Te dépenser. Tout donner pour sécréter des endorphines. Ainsi, ton désir de jouer va se dissiper tranquillement.

Tandis que j'envoie un deuxième service, le ballon frôle le filet et prend de court nos adversaires.

— *Yesss !* soufflé-je en tapant joyeusement dans la main de mes coéquipiers. Point de match ! m'écrié-je ensuite en me préparant à

servir de nouveau.

Quand je frappe la balle, un long échange s'ensuit, faisant monter la tension sur le terrain. C'est finalement un de mes coéquipiers qui manque son coup en envoyant une attaque dans le filet.

— Nooon, se lamente-t-il, déçu.

— *No stress, man*. On reprend ça, dis-je pour l'encourager.

Ressentant encore la présence de Lana alors que je me prépare à réceptionner le service, un frisson me parcourt le dos. Je crois qu'en ce moment, je préférerais ne jamais l'avoir connue, oublier ce court passage de mon existence où j'ai eu la naïveté de croire, l'espace de quelques jours, que j'avais peut-être trouvé la femme de ma vie.

Quand enfin je la vois s'éloigner avec Oscar, je suis pris au dépourvu par un pincement douloureux au cœur, qui descend jusque dans mon ventre. Je devrais pourtant éprouver un réel soulagement de la voir partir…

Comme un ado obnubilé par la déesse de l'école, je m'arrête de jouer, les yeux rivés sur Lana qui s'en va tranquillement en discutant avec Oscar, Dre Nguyen et la nouvelle pédiatre.

Cinq semaines, pensé-je aussitôt. *Il me reste cinq semaines ici et je compte bien les utiliser à bon escient pour comprendre ce qui s'est passé*.

13

Lana

Je me réveille en sursaut à cause d'un vacarme étouffé qui provient de l'entretoit. Mon cœur bat si vite que j'ai l'impression d'être à bout de souffle. Figée comme une statue, je tends l'oreille pour essayer de deviner ce qui se trame là-haut. On dirait qu'une volée d'oiseaux essaie d'entrer par le toit…

— *Oh God*, soufflé-je en consultant ma montre.

Il n'est que minuit…

Un peu craintive que des bêtes m'attaquent pendant mon sommeil, je m'empresse de m'assurer que le rebord du filet moustiquaire, qui est suspendu à une structure au-dessus de mon lit, est bien coincé sous mon matelas.

Et puis, j'y pense. Ce sont sans doute des chauves-souris qui sont coincées entre la toiture de chaume et la bâche de plastique très peu insonorisée qui me sert de plafond. J'ai la vague impression que je devrai m'habituer à leur présence nocturne durant les nuits à venir…

Tandis que je tente de me rendormir avec l'intention de trouver un aspect soporifique au tapage que font mes invitées noctambules, je repasse en mémoire ma visite de l'hôpital. C'était un moment plus qu'agréable. Probablement le meilleur depuis mon départ du Québec.

Étant donné que nous sommes considérés comme un centre secondaire isolé de la guerre et que nous offrons des soins de santé en pédiatrie, en maternité et en chirurgie, trois conteneurs spécialisés ainsi que des tentes, comprenant respectivement une vingtaine de lits chacune, sont disposés stratégiquement sur le site. Trois tentes sont

disponibles pour le service de pédiatrie, une pour l'urgence, deux pour la médecine interne adulte, une pour les cas plus complexes de maternité, car la plupart des femmes accouchent chez elles sur le camp. Une tente est réservée pour la néonatalogie, une autre pour les cas qui nécessitent d'être isolés et les trois qui restent sont affectées aux soins postopératoires. Quant aux salles de réveil, de chirurgie mineure et d'opération, elles se cachent chacune dans leur propre conteneur spécialisé. Ceux-ci sont reliés les uns aux autres. Grâce à l'efficacité de notre bloc opératoire, nous offrons non seulement des traitements médicaux aux résidents du camp, mais nous servons également de centre de référence pour les cas plus complexes de la région. C'est gratifiant tout de même de savoir que malgré le manque de ressources, nous réussissons à offrir des soins de qualité.

Agacée par le bruit qui persiste, je soupire en me tournant sur le côté et allonge le bras contre mon oreille dégagée, histoire de camoufler les bruissements d'ailes et les petits cris dérangeants. Ça semble fonctionner partiellement…

Durant ma visite, j'ai été touché par la pauvreté des lits. Une simple structure en métal rouillée ici et là et munie d'un mince matelas d'à peine dix centimètres d'épaisseur. Tout pour ressentir chaque travers métallique du sommier qui s'enfonce dans le dos des usagers. Je connais plusieurs patients québécois qui s'en plaindraient au bout d'une demi-journée, alors qu'ici, ce n'est même pas une préoccupation secondaire…

Pour ce qui est du bloc opératoire, l'endroit où je passerai la majeure partie de mes journées, il est installé dans un conteneur spécialisé un peu plus luxueux que les autres départements. Enfin, si on peut considérer que des murs en carton, un plancher en contre-plaqué et une climatisation défectueuse sont des éléments qu'on retrouve dans un abri cossu…

J'ai été ravie que Dre Nguyen ait l'amabilité de nous suivre durant la visite. Elle a déjà pu me transmettre plusieurs précieux conseils qui me seront fort utiles tout au long de mon séjour ici. Après la tournée des lieux, nous avons effectué le transfert des patients qui requièrent un suivi en anesthésie. Étant donné que je prendrai la relève demain matin et que Dre Nguyen quittera Bentiu sur l'heure du dîner, c'était le moment idéal de me résumer l'histoire médicale de chacun des malades pour nous libérer de cette tâche qui requiert temps et concentration. La plupart sont des patients en soin postopératoire.

Je n'ai pas vraiment été surprise d'apprendre qu'à l'exception du

bloc opératoire, les tentes ne sont pas équipées de moniteur pour suivre l'évolution des signes vitaux des patients. Il est possible de prendre à l'occasion le taux d'oxygène dans leur sang grâce à un saturomètre portatif et de mesurer leur tension artérielle manuellement, mais aucun signe vital n'est lu en continu. Pour ce qui est des prises de sang, nous recevons les résultats après une longue attente de vingt-quatre heures, alors inutile de compter sur elles pour effectuer un diagnostic urgent. Aussi, il n'y a aucun respirateur à notre disposition, donc aucun patient ne peut être plongé dans un coma artificiel.

J'ai parfois l'impression d'être transportée au dix-neuvième siècle, où la médecine était très clinique. Ça rend l'approche infiniment plus complexe que dans les grands centres d'aujourd'hui… Une chose est sûre, c'est que cette mission sera pour moi un défi de taille.

Je devrai commencer par réussir à dormir malgré ce bruit horripilant ! Moi qui m'étais couchée tôt pour être en forme à ma première journée de travail. Clairement, c'est raté !

Je soupire une fois de plus en laissant mes pensées dériver vers Jackson. C'est plus fort que moi, sa présence ici m'irrite tellement ! Surtout quand je repense à celui qu'il était quand je l'ai rencontré… Tout aurait pu être si différent s'il ne s'était pas comporté comme un con…

C'était vraiment la merde. Non seulement je me retrouvais seule au colloque parce que mon amie était tombée malade en début de semaine, mais en plus, j'avais égaré mon téléphone.

Tandis que j'étais en train de faire la queue dans le hall de l'hôtel Sheraton pour récupérer la clé de ma chambre, je fouillais frénétiquement dans mon sac à main, dans mes poches, dans les compartiments frontaux de ma valise. Pourtant, je savais très bien qu'il n'y avait aucune chance qu'il y soit puisque je ne le rangeais jamais ailleurs que dans les poches de mon pantalon. J'espérais… sans doute ! Au cas où il s'y était téléporté comme par enchantement…

Comme je recommençais le même manège en tapotant les poches arrière de mon jean, l'homme derrière moi s'est approché délicatement.

— Tout va bien ?

Je l'ai remercié d'un faible sourire gêné. Je me trouvais soudain stupide d'accorder autant d'importance à cet appareil électronique.

— Je ne sais pas, ai-je marmonné au bout d'un moment. Je crois que

j'ai perdu mon téléphone.

— Oh, a fait le type aux cheveux noirs comme le jais. Vous souhaitez utiliser le mien pour vous lancer un coup de fil ? S'il est tout près, on l'entendra sonner.

J'étais tellement reconnaissante qu'il m'ait offert cette opportunité que je n'ai pas su refuser. Sans perdre une seconde, j'ai composé mon numéro en espérant entendre ma sonnerie résonner quelque part autour de moi. Hélas, rien n'y fit. Mon téléphone était vraiment perdu à jamais, ainsi que tous mes contacts, toutes mes photos, et mon cerveau en entier, en fait. J'y notais tout ! J'affrontais la fin de ma quatrième année de résidence en anesthésiologie et mes neurones étaient sur le point de surchauffer. Je devais y enregistrer tout ce qui ne concernait pas les études ou le boulot, sinon j'oubliais d'emblée. Mon cerveau était si saturé qu'il devait filtrer ce qui importait ou non pour ma réussite pédagogique. D'ailleurs, j'ignorais totalement pourquoi j'avais cédé aux supplications de mon amie concernant l'inscription à ce colloque. J'allais devoir encore emmagasiner de nouvelles connaissances, utiles certes, mais non essentielles pour performer durant mes stages.

Déçue, j'ai mis fin à l'appel tandis que le message de ma propre boîte vocale me parvenait. C'est avec une grimace navrée que mon bon samaritain a récupéré son téléphone.

— Je sympathise… Croyez-moi, je comprends votre déception pour avoir passé par là il y a seulement quelques mois. Cet engin contient carrément toute notre vie !

— Je sais, soufflé-je, la mine basse. Je l'ai sans doute perdu dans l'autobus. J'espère qu'une âme charitable cherchera à me le rendre.

— Je vous le souhaite… Je m'appelle Julien, en passant, a-t-il dit en tendant la main. Je me trompe ou vous venez du Québec ?

— Oh ! Ouais, mon anglais n'est pas parfait, désolée. Enchantée.

Comme je serrais sa main, il a commencé à s'exprimer dans un français cent pour cent québécois.

— Aucun souci. J'habite à Montréal.

— Ah ! ai-je fait, à la fois surprise et ravie. Et moi, à Québec ! Je suis présentement résidente en anesthésiologie à l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Je m'appelle Lana… Lana Demers.

Il était très séduisant. Cheveux noirs bien coiffés, un peu plus longs sur le dessus de la tête, ce qui lui donnait un air fort élégant. Une élégance qui détonnait avec sa barbe de trois jours et sa cravate noire relâchée sur une

chemise blanche. C'était comme s'il avait tiré avec nonchalance sur le nœud pour se donner plus d'air. Tandis que je le détaillais brièvement du regard, je l'ai vu esquisser un sourire ravi avant de poursuivre notre discussion.

— Oufff, la résidence… Dieu merci, c'est maintenant derrière moi ! Je suis patron depuis un an maintenant et je te rassure, c'est moins exigeant que ce passage obligatoire.

Sans crier gare, il venait de me tutoyer. J'ai donc poursuivi sur la même lancée.

— Tu es chirurgien général ?

— Chirurgien orthopédique, a-t-il vite corrigé en insistant sur sa spécialité comme si je venais d'insulter son honneur. Je travaille au Centre intégré de traumatologie à Montréal.

Naturellement, nous nous sommes mis à échanger à propos de nos professions et de nos milieux de travail. Étant donné que je n'avais pas encore choisi l'hôpital de prédilection où je souhaitais bosser une fois ma résidence terminée, son expérience des grands centres de Montréal m'intéressait particulièrement. Or, secrètement, je préférais de loin la ville de Québec à celle de la grande métropole, mais il était si enchanté de me livrer son parcours professionnel que je n'osais pas le lui avouer.

Il était sympathique et savait user de son charme. Son sourire était ravageur. J'avais du plaisir à écouter ses blagues et à rigoler avec lui.

J'étais en train de lui raconter une histoire professionnelle pas possible quand l'homme devant moi m'a accroché le bras.

— Oh, pardon, s'est-il exprimé en anglais avant de m'adresser un magnifique sourire mi-amusé, mi-enjôleur.

— Ça va, ai-je dit en croisant son regard bleu acier l'espace d'une seconde.

C'était une seconde de trop. J'ai eu l'impression d'être percutée par un train de marchandises. D'être transpercée par une douceur violente qui a vite fait d'éveiller une volée de papillons dans mon bas-ventre.

Comme je ramenais mon attention sur Julien, une tempête prenait vie dans mon corps. J'étais stupéfiée par l'effet dévastateur que l'inconnu venait d'avoir sur moi, si bien que je ne pouvais pas résister à l'envie de le regarder de nouveau, c'était plus fort que tout. J'essayais également de comprendre pourquoi il venait d'apparaître devant moi comme par enchantement alors qu'une minute plus tôt, c'était un homme grisonnant qui me précédait…

— Vous êtes ici pour le colloque ? a-t-il demandé en tendant sa main sans vraiment attendre une réponse en retour. Jackson Hill, chirurgien général. Je m'apprête à suivre un fellow en trauma ici au Boston Medical Center.

Comme son ami se présentait également à Julien, j'ai accepté son geste de politesse en articulant avec assurance :

— Lana Demers, bientôt R5 en anesthésiologie.

Le doux contact de sa main m'a refilé un frisson grisant. Je ne m'y attendais pas et je suis devenue un peu confuse. La réaction viscérale inexpliquée de mon propre corps face à cet homme me donnait le sentiment de perdre le contrôle. Je me suis donc empressée de couper court à notre échange courtois pour me présenter au type qui l'accompagnait.

— Moi, c'est Raph, a-t-il annoncé avec un large sourire. Je suis représentant chez MPS. Jackson et moi sommes de vieux amis d'enfance. On est venus ensemble pour profiter des f…

Comme Jackson passait un bras amical plutôt insistant autour de ses épaules, Raph s'est arrêté avant de reprendre :

— … pour profiter de la bouffe, bien entendu, et des soirées.

— On est surtout ici pour échanger avec les spécialistes, l'a corrigé Jackson.

Soudain, j'ai senti Julien se rapprocher d'un peu trop près. Une proximité qui ne correspondait pas avec notre niveau d'intimité… Un rapprochement qui m'a non seulement surprise, mais qui m'a également mise mal à l'aise. Au point que j'ai ressenti le besoin de clarifier notre relation vis-à-vis de Jackson et Raph en m'écartant légèrement de lui.

— On vient tout juste de faire connaissance, Julien et moi. On est tous les deux du Québec. J'ai perdu mon téléphone et il m'a aidée à… Enfin, ai-je ajouté avec un geste las de la main, ce n'est pas important…

Le sourire juvénile de Jackson m'a carrément fait faiblir. Je le trouvais de plus en plus charismatique. Il avait un style bien à lui avec ses cheveux châtain clair parsemés de mèches pâlies par le soleil. Habillé de façon décontractée, à la limite bohème, avec une chemise en lin kaki aux manches roulées jusqu'aux coudes et un pantalon beige qui semblait confortable, il donnait l'impression d'être en parfait contrôle de toutes les situations.

Vu la longueur interminable de la file, nous avons entamé une conversation légère. C'était agréable et, même si, d'un côté, la présence enveloppante de Jackson me rendait de plus en plus nerveuse, de l'autre,

j'aimais le fait qu'il s'intéresse à ce que je faisais. Je ne voulais pas que ce moment s'arrête, qu'on arrive à la réception et qu'on parte chacun de notre côté. Je ne voulais tout simplement pas qu'il s'éloigne de moi pour la simple et bonne raison qu'il me fascinait.

Littéralement.

14

Lana

— Salut ! lance la voix rayonnante d'un homme qui apparaît dans la salle à manger commune. Bien dormi ?

Comme je lève les yeux sur lui, il se tire une chaise et s'assoit devant moi. Installée à la grande table très rudimentaire devant une assiette pleine de nourriture, je m'apprête à goûter à mon déjeuner, préparé par le cuisinier sud-soudanais. Salade de fruits, yogourt, pain et œuf. Le nécessaire pour passer l'avant-midi.

— Pas trop, non, dis-je sincèrement avant d'avaler une cuillerée de yogourt, cherchant qui peut-il bien être. J'ai cru à une attaque de chauve-souris toute la nuit.

Amusé, l'homme sourit en hochant la tête tandis qu'il m'observe avec ses yeux noisette.

— On s'y habitue, vous verrez… En tout cas, je m'y suis habitué. Mais, attention, je ne suis pas le porte-parole de tous les expats, je ne voudrais pas mettre tout le monde dans le même bateau et vous créer de faux espoirs !

— J'aimerais bien monter à bord de votre bateau, dis-je en pouffant. Je refuse de croire que ces chauves-souris m'empêcheront de dormir pendant des semaines…

Je m'en veux d'avoir oublié mes bouchons d'oreilles à la maison. Ils auraient été d'une grande utilité ici… Par contre, avec la garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre, aurais-je vraiment pu me permettre de dormir avec des bouchons ? Je ne suis pas certaine. Entendre la radio, la nuit, est une nécessité absolue. Je ne pourrais jamais me pardonner

d'avoir mis la vie d'un patient en danger à cause de mes petits besoins personnels.

Sourire aux lèvres, l'homme laisse flotter un court silence en me regardant manger.

— J'ai rencontré Dre Vanderberg, hier soir, alors j'en déduis que vous êtes la nouvelle anesthésiste ? Vous êtes probablement la seule personne du *compound* que je n'avais pas encore croisée.

De toute évidence, il est d'origine italienne. Son accent ne ment pas.

— Effectivement, je suis Dre Demers, confirmé-je en tendant une main qu'il saisit aussitôt. Lana Demers.

— Enchanté. Moi, c'est Leonardo Bonanno, un des trois médecins généralistes qui partagent la garde. Et je vous assure, je n'ai rien à voir avec la mafia !

Comme il lève les mains pour se défendre, je pouffe doucement.

— Merci pour l'information, je m'en vois rassurée. Dites-moi, docteur Bonanno, où sont les autres ? J'ai l'impression qu'ils ont tous disparu.

— Ils sont allés jogger dans le secteur des Nations unies. Ils devraient revenir d'une minute à l'autre.

— Vous n'y êtes pas allé ?

Il secoue la tête.

— J'avais trop de sommeil à rattraper, je vais me reprendre demain. Ici, c'est important de rester actif, sinon on devient complètement fou. On doit faire sortir le méchant, mais il faut aussi apprendre à respecter ses besoins. Et ce matin, mon corps me criait de rester au lit pour récupérer.

— Je comprends… Je risque d'avoir du mal à faire sortir le méchant parce que je ne suis pas très sportive. Enfin, je l'ai déjà été, mais je ne le suis plus, avoué-je avec une grimace coupable.

— Qui sait ? C'est peut-être à Bentiu que vous vous remettrez en forme.

— J'en doute fort, mais sait-on jamais ! Je vais commencer par essayer de m'adapter…

Je termine en étouffant un petit rire spasmodique qui ne passe pas inaperçu chez mon interlocuteur.

— Hmmm, je me trompe ou je vous sens nerveuse ?

Je pousse un faible soupir en jouant dans ma salade de fruits avec ma fourchette.

— Disons que j'ai hâte d'être à l'aise professionnellement… À ce qu'il paraît, le chirurgien est très compétent. J'ai peur de ne pas être à la hauteur. Tout est si différent de chez moi. C'est ma première expérience avec MSF.

— Je vois…, fait Dr Bonanno en croisant les bras, les coudes appuyés sur la table. C'est vrai que le chirurgien est très compétent et qu'il faut parfois improviser, mais faites-vous confiance. Suivez votre instinct. Habituellement, il ne se trompe pas. Dites-vous que si vous êtes ici, c'est que vous avez les compétences nécessaires pour relever le défi.

Attentive à ses paroles précieuses, j'acquiesce discrètement, les yeux rivés sur lui alors que j'essaie de m'imprégner de chacun de ses mots.

— Je vais tâcher de m'en souvenir… Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Trois mois… Ou peut-être quatre ? fait-il en comptant mentalement, un œil semi-fermé. Je ne sais plus, j'ai perdu la notion du temps. Vous la perdrez sans doute, vous aussi.

Sur ce, il se lève en rigolant pour se rendre à la cuisine. Au même moment, un groupe de joggeurs entre dans la salle à manger. Une odeur subtile de fumier se met à flotter partout dans la pièce climatisée. Depuis mon arrivée, cet effluve ne cesse d'agresser mes narines. Je commence à penser que c'est peut-être l'odeur habituelle du site… *Le parfum du Bentiu Paradise*, me dis-je avec un léger sourire amusé. Ensuite, je grimace à l'idée de devoir endurer cette puanteur vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. C'est plutôt dérangeant. Surtout quand on mange…

— Ça ne te disait pas de venir avec nous ? me demande Ingrid, en sueur, en s'assoyant à mes côtés avec une bouteille d'eau.

Je secoue la tête.

— Je ne jogge pas.

Du coin de l'œil, je vois Jackson passer devant nous, la tête droite et le visage de marbre, pour récupérer son assiette.

— Il y a un début à tout, répond Ingrid. Tu as manqué un fichu de

beau lever de soleil. Demain, tu dois venir avec nous.

— Je ne pense pas, non…

Surtout pas avec Jackson dans les parages, ajouté-je pour moi-même. *Déjà que je devrai l'endurer au bloc opératoire, je ne ferai pas exprès pour le suivre, encore moins au pas de course…*

Mais mon amie ne démord pas.

— Oh que oui, tu viendras ! J'ai besoin que ma pote soit avec moi.

Sur ce, elle se met à battre des cils de façon théâtrale en faisant la moue. J'éclate de rire.

— Dit la fille au physique athlétique qui pourrait dépasser tout le monde en deux temps, trois mouvements… Arrête de papillonner des yeux, cet air tristounet ne te va pas du tout. On dirait un chien battu.

— Eh, tu changes de sujet, là, fait-elle remarquer en conservant la même expression faciale qui lui enlève trente ans d'âge mental.

— Pas du tout. Je m'exprime de façon très adéquate. C'est toi qui fais une fixation avec le jogging.

— Pfff, fait-elle en se levant pour récupérer son déjeuner. N'importe quoi.

Comme Jackson repasse devant nous pour aller s'asseoir à l'autre extrémité de la table avec le type qui nous a accueillies hier, j'avale ma bouchée de pain de travers. Il est si froid et amer que je ressens un pincement dans ma poitrine. De toute évidence, mes journées en sa compagnie seront horribles…

15

Lana

Au poste, juste avant d'entrer dans la salle de chirurgie, un grand tableau blanc est fixé au mur pour afficher l'horaire de la journée. Le nom, le sexe, l'âge du patient, le type d'intervention et l'ordre de priorité y sont inscrits au crayon effaçable noir. Puisque la tournée des malades est effectuée entre huit et dix heures, j'ai déjà rencontré tous mes patients pré et postopératoires. La glace est donc brisée. À plusieurs reprises, j'ai eu besoin d'un interprète pour m'aider à communiquer avec les bénéficiaires, parce que la plupart d'entre eux parlent uniquement le nuer, une langue que je me promets d'apprendre partiellement au fil de mon séjour ici, ne serait-ce que pour échanger des formules de politesse avec eux.

Je dois avouer que, pour une première journée de travail, je me débrouille plutôt bien. J'apprivoise tranquillement la machine d'anesthésie. Elle est si petite qu'elle entre dans une mallette de transport, mais elle n'en est pas moins efficace pour autant, car en cas de panne électrique, elle ne nécessite ni électricité ni batterie. Pas de danger d'être prise au dépourvu ! Par conséquent, ça implique qu'il n'y a aucune ventilation mécanique. Tout est manuel, ce qui signifie que je dois insuffler moi-même chacune des respirations au patient lorsqu'il est intubé. Disons que mes infirmiers-anesthésistes seront d'une aide primordiale lorsque le patient sera instable « hémodynamiquement » et que je devrai transfuser du sang. Impossible de maintenir une ventilation adéquate en effectuant d'autres tâches importantes…

Heureusement pour moi, Kariem, l'infirmier-anesthésiste qui m'assiste – autrement nommé inhalothérapeute au Québec – est très

expérimenté. Et, après le départ de Dre Nguyen, il me guide le temps de me familiariser avec le vaporisateur à faible résistance calibré pour l'halothane[3] et la titration de la kétamine[4] lors d'anesthésie générale ou de sédation profonde. Ce sont deux produits que l'on n'utilise peu ou plus du tout pour ce genre d'intervention au Québec. Du moins, pour les humains ! Utiliser adéquatement la kétamine est carrément un art en soi…

J'essaie de faire abstraction de la présence distante de Jackson, de me concentrer sur mon patient, sur ses signes vitaux, sur le fonctionnement de la machine d'anesthésie, mais c'est presque impossible. Tous mes sens tendent vers sa voix, vers ses gestes, vers sa présence… Et pourtant, je suis incapable de lui adresser la moindre parole, de peur qu'il me fusille avec son regard meurtrier. Néanmoins, nous devons communiquer. C'est la base de la réussite dans un bloc opératoire. Cela dit, en ce moment, nous sommes assurément en situation d'échec. Aucun travail d'équipe n'est effectué. Si ce n'est de se dire « c'est bon, tu peux commencer » et « c'est terminé, merci, tout le monde ».

Je déteste ça ! Je déteste me sentir de cette façon. Je suis en colère contre lui ; je lui en veux pour ce qu'il a fait. Pour ce qu'il *nous* a fait. Et même si je le hais du plus profond de mon être, j'éprouve de la tristesse de ne pas pouvoir lui parler. J'aurais tellement de choses à lui dire. À lui crier. À lui reprocher…

Par chance, il n'est pas méchant avec moi. Il m'ignore, tout simplement. Mais dans un contexte comme celui-ci, je crois que cette attitude est encore plus dévastatrice que la méchanceté. Ça me rend mal à l'aise, confuse et coupable. Pourtant, je sais très bien que je n'ai pas à m'en vouloir pour quoi que ce soit… Au contraire, c'est lui qui a agi comme un sac à merde par le passé.

Soudain, tandis que je suis en train d'effectuer une anesthésie dissociative avec la kétamine sur un enfant d'un an, je reçois une notification provenant de mon téléphone. La connexion Internet est vraiment pourrie ici durant la journée, c'est plutôt étonnant que les messages réussissent à me parvenir malgré tout. Avant de consulter mon appareil, je m'assure que le regard du bébé est fixe, que ses pupilles ne réagissent pas à la lumière et que Jackson peut travailler sans difficulté.

— Tout est OK de ton côté ? osé-je demander comme si de rien n'était en jetant un œil par-dessus les champs opératoires de tissu vert.

Le petit corps brûlé de Nhial me procure un soubresaut dans la

poitrine. Chaque fois que je le regarde, je souffre pour lui. Plus de vingt pour cent de sa peau se soulève et se compose de plaies rose vif. Il a accidentellement reçu une marmite d'eau bouillante sur le bas du corps, tandis qu'il jouait tranquillement pendant que sa mère cuisinait. À ce qu'il paraît, c'est le genre d'histoire qui se répète souvent ici. *Trop* souvent. Les Nuers vivent tous entassés les uns sur les autres. Ainsi, les accidents sont presque inévitables et beaucoup trop nombreux. Dans le camp, près de quarante pour cent de la population sont des enfants. La polygamie en est la principale cause puisque les hommes sont autorisés à fréquenter plusieurs femmes, ce qui crée des familles nombreuses. C'est pourquoi l'unité de pédiatrie est aussi grande que celle des soins postopératoires.

Sans lever la tête pour me regarder, Jackson répond simplement :

— Ça va.

Son timbre des plus secs provoque un frisson glacial sur tout mon dos, malgré la chaleur infernale de la pièce. Je m'assois donc en regrettant aussitôt de lui avoir adressé la parole et vérifie mon message entrant. C'est Julien.

> Julien : Tu m'as oublié ou quoi ? Ça fait une éternité que je n'ai pas eu de tes nouvelles. Tu es partie depuis une semaine et tu es déjà passé à quelqu'un d'autre ? Je savais que c'était une mauvaise idée, cette mission. Réponds-moi, babe.

Je dois lutter pour ne pas soupirer. C'est le deuxième message du genre qu'il m'écrit aujourd'hui. J'ai reçu le premier plus tôt ce matin alors qu'il était environ minuit au Québec. J'étais incapable de lui répondre à cause de la mauvaise connexion Internet. J'imagine que, voyant que je n'ai pas réagi à son premier message, il a paniqué et a cru bon de me rafraîchir la mémoire. Pourtant, on s'est parlé il y a deux jours, la veille de mon départ de Juba…

Je pousse un faible soupir. J'ai beau m'être habituée à ce genre de texto, je les trouve toujours aussi lourds.

— J'ai terminé, annonce sèchement Jackson. Il ne reste que les bandages à mettre en place.

Laissant de côté les caprices de mon *chum*, j'enfouis mon téléphone dans la poche arrière de mon uniforme d'hôpital et prends soin de mon petit patient. Après tout, c'est la véritable raison de ma présence ici.

Somme toute, ma première journée de travail s'est bien déroulée.

Mais, Dieu du ciel, j'ai sué une grande partie de l'après-midi ! Je sentais des gouttes de transpiration couler en chute libre dans mon dos et entre mes deux seins. Sérieusement, outre le fait d'avoir à tolérer la présence de Jackson dans la même pièce que moi, je crois que mon plus rude défi sera de m'habituer à la chaleur extrême de l'après-midi et à la poussière rougeâtre qui nous colle à la peau.

J'appréhendais la douche froide, mais en fin de compte, je crois que c'est le meilleur moment de la journée. C'est tellement satisfaisant !

— *Oh God*, soufflé-je en fermant les paupières pour savourer chaque seconde et éviter de voir l'état insalubre du décor.

Même si elle n'est pas chauffée, l'eau n'est pas aussi froide que je l'anticipais. Le soleil s'occupe de la tempérer à travers les deux grands réservoirs métalliques, alors elle est juste assez froide pour nous rafraîchir.

Soudain, j'entends une musique s'élever de la douche voisine à partir d'un haut-parleur portatif et une voix féminine se mettre à chanter. C'est Ingrid, j'en mettrais ma main au feu. Souriant de toutes mes dents, je me mets à suivre le rythme de la musique, nue sous le jet d'eau tiède, projetant des éclaboussures sur le sol de béton autour de moi avec mes Crocs rouges en forme de ballerine.

---

3. Agent anesthésique volatil utilisé pour maintenir le patient endormi lors d'une anesthésie générale.
4. Drogue dissociative qui produit un sentiment de détachement entre le corps et l'esprit, bloquant les messages de douleur vers le cerveau.

16

Jackson

De la torture pure et dure…

Me retrouver dans la même pièce que Lana s'est avéré encore plus difficile que je le croyais. J'avais le sentiment qu'une oppression m'empêchait de respirer. L'ambiance était tendue et, inévitablement, tout le personnel le ressentait. C'était lourd… *très* lourd. Et c'est sans compter le fait que son doux parfum venait sans cesse aguicher mes narines. Un effluve subtil de vanille et de saveur fruitée. J'ai eu du mal à me concentrer comme jamais je n'en ai eu dans toute ma carrière de chirurgien.

Pendant un temps, la présence de Dre Nguyen a rendu l'atmosphère plus légère. Par contre, dès qu'elle a quitté le bloc pour retourner chez elle, j'ai eu le sentiment que l'air de la pièce se raréfiait…

On sait tous qu'une bonne communication entre le chirurgien et l'anesthésiste est essentielle dans un bloc opératoire. Eh bien, je vois difficilement comment nous pourrons en arriver là, à moins que l'un de nous deux tempère sa colère envers l'autre…

C'est pourquoi la partie de volleyball était vitale pour moi et que le *beer yoga* était aussi apprécié. J'ai pu faire le vide avant de passer à la douche pour me rafraîchir et de rejoindre tout le reste des expats à la salle à manger pour déguster mon souper. Quand j'y arrive, je prends soin de m'installer loin de Lana pour manger en paix et pour ne pas créer de malaise autour de nous.

Nous sommes une vingtaine de personnes à bavarder autour du festin alors, rapidement, un bourdonnement s'élève dans la pièce aux murs défraîchis et aux meubles dépareillés. C'est toujours un moment

agréable, comme si c'était notre récompense pour avoir bien travaillé. J'ai réalisé avec le temps qu'à force d'être réunis matin, midi et soir dans des conditions d'une grande intensité comme celles que nous vivons présentement, nous développons des liens étroits à vitesse grand V, comme c'est le cas entre William et moi. Notre amitié n'existe que depuis une semaine, mais j'ai l'impression de le connaître depuis des années.

— Tu veux en parler ? lance-t-il soudain, sans préavis.

J'arque un sourcil incrédule, stoppant net ma mastication, comme si ça pouvait m'aider à mieux réfléchir.

— De quoi ?

Enfournant une bouchée de ragoût, il lève sur moi ses yeux noirs inquisiteurs, l'air de me dire tacitement : « Sérieux, tu ne vois vraiment pas de quoi je parle ? » Pourtant, rien ne me vient à l'esprit…

— Dre Demers, précise-t-il enfin. La nouvelle anesthésiste… Je vois bien comment tu la regardes. Il s'est passé quelque chose avec elle aujourd'hui ?

Je secoue la tête en prenant le temps d'avaler un morceau de pomme de terre.

— C'est gentil de t'en soucier, mais je préfère ne pas en parler.

Loin d'être convaincu que tout va bien, William me dévisage avec un peu trop d'intensité.

— Tu en es sûr ?

Je baisse les yeux sur mon assiette en acquiesçant.

— Oui, ça n'a rien à voir avec le travail.

L'air déçu, il pousse un long soupir sans toutefois me manquer de respect.

— Comme tu veux, mec ! Mais sache que je suis là si tu as besoin de te confier.

Je hoche la tête avec un regard rempli de reconnaissance.

— Merci, Will… Je l'apprécie.

Après le souper, une partie de la bande s'installe dans le jardin de repos à l'autre bout du *compound* pour discuter tranquillement. Certains sont couchés dans des hamacs, une bière à la main, d'autres

sont assis dans des chaises longues. Les autres sont affairés à jouer aux dés autour d'une table de plastique. Je me joins à eux, avec ma guitare acoustique pour créer une ambiance décontractée. Tandis que je gratte une mélodie bien connue de tous – *Good Riddance* de Green Day –, Ingrid se met à fredonner quelques paroles sans cesser de suivre la conversation des autres expats. C'est une chic fille, cette Ingrid, un vrai rayon de soleil sur deux pattes !

— J'ai une idée ! lance-t-elle au bout d'un moment. Et si on prenait l'habitude de nommer à voix haute une gratitude tous les soirs ? Juste souligner une chose qui, même si notre journée a été de la vraie merde, illumine une infime partie de cette chiotte ! Je commence, parce qu'avec tous ces enfants gravement malades que j'ai examinés aujourd'hui, j'ai vraiment besoin de mettre le doigt sur quelque chose de positif. Donc, ma gratitude de la journée, poursuit-elle solennellement, c'est… le délicieux ragoût sud-soudanais que nous a concocté Bakary, notre merveilleux cuisinier !

Comme la plupart d'entre nous approuvent son affirmation, Ingrid effectue une révérence en guise de remerciement avant de reprendre :

— À toi, Lana.

Sans lever les yeux de ma guitare, je tends l'oreille pour entendre les paroles qui sortiront de la bouche de la femme qui accapare mes pensées depuis deux jours.

— D'accord, hummm, fait-elle en se raclant timidement la gorge. Je ne sais pas trop… Je… je crois que ma gratitude de la journée est d'avoir survécu à mon premier jour de travail ici. J'étais nerveuse à l'idée de me lancer dans cette aventure, mais maintenant que j'ai les pieds dedans, je pense que je vais m'y plaire… À toi, William.

— Eh bien, moi, commence mon ami en allongeant ses jambes pour croiser les chevilles de façon décontractée, ma gratitude vous concerne tous. Vous êtes un beau groupe et c'est un plaisir de vous côtoyer jour après jour.

Tandis que tout le monde le remercie de vive voix ou d'un coup de tête, il ajoute :

— À toi, Jackson. Quelle est ta gratitude de la journée ?

Je réponds en donnant l'air de ne pas avoir réfléchi, mais, au contraire, j'ai pris tout le temps qu'il me fallait pour forger cette réponse idiote. Parce que, si je veux être honnête, aucune autre gratitude ne me vient à l'esprit…

— M'être enfin débarrassé de la chiasse de bienvenue ! m'écrié-je en plaquant un accord sur ma guitare.

Des éclats de rire s'élèvent ici et là, suivis de près par une acclamation de William :

— Alléluia !

Pendant que le reste de la bande poursuit la tournée de reconnaissance, je vois Ingrid sortir un jeu de cartes. C'est mon *last call*. Rien qu'à l'idée de voir des as de cœur et de m'imaginer des quintes *flush*, j'en ai des vertiges. Au même moment, Lana reçoit une notification sur son téléphone qui semble l'exaspérer au plus haut point. Sans le vouloir, nous nous levons pratiquement en même temps.

— Je vous laisse, dis-je en premier en empoignant le manche de ma guitare. Bonne fin de soirée, tout le monde.

— Je dois y aller aussi, j'ai un appel à passer, explique Lana avant de me devancer d'un pas pressé.

De toute évidence, elle me fuit ; elle souhaite éviter de me faire la conversation, ça crève les yeux.

C'est à ce moment que je décide que c'en est assez. Je désire mettre fin à notre guerre d'enfants entêtés qui ne mènera nulle part. Non seulement c'est nul pour nous, mais ce l'est également pour le reste des expats.

Saluant mes collègues une dernière fois de ma main libre, je tente de rattraper Lana en l'interpellant gentiment. Elle s'immobilise aussitôt sans toutefois se retourner, ce qui indique qu'elle obéit à contrecœur. Ça risque d'être encore plus difficile que je l'appréhendais…

Inspirant un bon coup, je la contourne pour me dresser devant elle.

— Écoute, commencé-je en cherchant mes mots, je sais que tu me détestes, même si j'ignore pourquoi, et crois-moi, c'est un sentiment réciproque. Mais je pense que pour le bien des patients et du reste de l'équipe, on devra faire un effort afin de collaborer lorsqu'on est dans le bloc. Sinon, notre séjour ici sera le pire de toute notre vie.

Sur ce, elle arque les sourcils, abasourdie.

— Wow, désolée de gâcher ton expérience, lance-t-elle, offusquée, en tentant à son tour de me contourner.

Je l'attrape par le poignet pour l'empêcher de fuir.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire et tu le sais très bien, rétorqué-je avant qu'un frisson me parcoure l'échine au contact de sa peau douce.

J'arrête presque de respirer. J'ai agi sans réfléchir et, maintenant, cette proximité dont j'ai rêvé pendant des mois me remue l'estomac.

Délicatement, pour ne pas dire à regret, je la libère, sans pouvoir détourner mes yeux des siens. Une émotion soudaine vient d'apparaître dans ses prunelles, mais la faible lueur du réverbère m'empêche d'en distinguer la nature exacte. Est-ce de la confusion ? De l'incompréhension ? De la nostalgie ?

— Je me suis mal exprimé…, rectifié-je avant de me racler la gorge. J'ai trouvé ma journée difficile à gérer émotionnellement… avec toi… tout près. Et… si on souhaite tous les deux apprécier notre expérience ici, on devra mettre de l'eau dans notre vin. Du moins, pour le bien des patients et de l'équipe. Tu comprends ? Tu es loin d'être un boulet, Lana…

Sans rien dire, elle acquiesce lentement, ses magnifiques iris verts rivés aux miens. Un léger silence nous enveloppe, vite brisé par des éclats de rire lointains qui proviennent du jardin. Tandis qu'une montée d'émotions me submerge à mon tour, formant une boule douloureuse au fond de ma gorge, je tente de la dégager en avalant difficilement.

— Je…, commence-t-elle avant de se taire, interrompue par une nouvelle notification d'un message entrant, ce qui nous sort de notre transe.

Donnant l'impression d'être mal à l'aise, elle consulte son téléphone, puis me regarde de nouveau.

— Je dois y aller…, annonce-t-elle d'une voix chaude. Mais je suis d'accord avec toi. J'essaierai de faire un effort de mon côté.

— Merci.

C'est tout ce que j'arrive à dire. Aucun autre son ne parvient à traverser mes cordes vocales paralysées. Je la regarde donc partir sans bouger, ma guitare et mon cœur en bandoulière.

17

Lana

Je m'éloigne de Jackson d'un pas incertain, presque tremblant. J'étais loin de me douter qu'il viendrait me parler. Depuis mon arrivée ici, j'ai le sentiment qu'il me fuit. Et le plus étonnant, c'est qu'il ait tenté d'arranger les choses entre nous. Avec Julien, c'est toujours moi qui prends les devants pour ce genre de « réconciliation », alors je suis un peu déstabilisée. Si bien que je m'arrête et me retourne à demi pour jeter un œil à Jackson par-dessus mon épaule. Il n'a pas bougé, le regard rivé sur moi.

— Merci… Jackson…, hésité-je d'un ton faible. J'apprécie ton intervention.

Gardant le silence, il esquisse un mouvement de tête reconnaissant. Je lui retourne donc un sourire en coin pour adoucir la relation tendue entre nous avant de reprendre mon chemin vers le coin intime dédié aux appels téléphoniques. Je sens que Julien sera dans tous ses états… L'ennui, c'est qu'il est passé vingt-deux heures et que je meurs de fatigue. Je suis restée debout uniquement pour attendre qu'il soit seize heures au Québec afin de lui permettre d'être plus disponible pour me parler. Par contre, j'aurais souhaité avoir avec lui une discussion sereine…

Un peu nerveuse, je m'installe dans la petite pièce munie d'un téléphone et d'une chaise, puis compose le numéro.

— Sérieux, *babe* ! s'écrie-t-il dès qu'il décroche, furieux.

C'est encore pire que ce à quoi je m'attendais… Je n'ai même pas droit à un « bonjour » ou un « Dieu merci, tu es en vie ».

— Je sais, je suis désolée, dis-je pour éteindre le brasier, mais je t'assure que ce n'est pas aussi simple que tu le crois.

— Je me trompe ou on se parle en ce moment ? fait-il remarquer sèchement. Ça n'a rien de bien compliqué… Tu saisis le téléphone et tu composes le numéro, c'est tout… J'ai l'impression que ta petite bulle d'aide humanitaire t'a monté au cerveau… Tu sembles déjà oublier que j'existe.

Découragée, je m'adosse à la chaise en soupirant dans le silence. Pour la centième fois en moins d'un an, je me demande pourquoi tout le monde le croit parfait. Suis-je la seule à connaître sa véritable personnalité ? Parfois, j'ai l'impression d'avoir seulement droit à ses mauvais côtés, comme s'il gardait ses plus beaux atouts pour les autres et qu'il montrait une autre facette de lui avec moi. Oui, il s'est comporté en homme idéal au début de notre relation. Cependant, depuis qu'on a emménagé ensemble, il y a deux ans, il a changé. Évidemment, il lui arrive d'être parfait avec moi, mais uniquement devant les gens. Et j'ai le sentiment que c'est pire depuis que je lui ai annoncé mon intention de partir en mission avec MSF.

— Je ne t'ai pas oublié, Julien, c'est juste qu'hier je me suis couchée tôt pour être…

— Un petit message par écrit aurait suffi, *babe*, m'interrompt-il. Juste quelques mots…

— C'est vrai, désolée…, capitulé-je en me frottant les tempes. J'avoue que j'aurais pu t'aviser par écrit… C'est juste qu'ici la connexion Internet est tellement lente que je n'y ai même pas pensé. Ce serait plus rapide de t'envoyer un message par pigeon voyageur, tu vois le genre ?

J'essaie d'utiliser l'humour pour dédramatiser la situation, mais Julien semble s'en foutre complètement.

— Eh bien, la prochaine fois, penses-y !

My God, est-ce vraiment l'inquiétude qui le rend dans cet état ? Suis-je normale de croire que sa réaction est un peu intense ? Il est chirurgien, il devrait pourtant savoir que, tout comme dans un vrai hôpital, je peux avoir des imprévus et être incapable de communiquer avec lui tous les soirs.

— OK, OK… Inutile de t'emporter, rétorqué-je, pour le calmer. De toute façon, je crois que l'idéal serait que je t'appelle les week-ends sinon ce sera trop difficile pour moi de maintenir le rythme. Je serai

forcée de me coucher tard pour te laisser le temps de terminer ta journée et ce sera contre-productif pour moi. Je dors mal et j'ai besoin de sommeil. Je ne peux pas me permettre de veiller tous les soirs pour discuter. Je suis de garde vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour les six prochaines semaines, je dois récupérer dès que je le peux si je veux survivre.

— Wow, pousse-t-il avec une teinte de sarcasme, c'est fou comme j'ai l'air de te manquer…

C'est plus fort que moi, je roule les yeux avant de fermer les paupières, consternée. C'est immanquable… Chaque fois que je nourris l'espoir qu'il éprouve un minimum d'empathie, il réussit à me surprendre. Et c'est rarement de façon positive…

— Ce n'est pas la question, Julien, et tu le sais très bien. Les six heures de décalage qui nous séparent et nos horaires de travail complexes ne jouent pas du tout en notre faveur en ce moment, expliqué-je avant de changer de sujet pour que cette querelle cesse sur-le-champ. Sinon, si ça t'intéresse, ma première journée ici s'est bien passée. Par contre, je dois partager mon *toukoul* avec une bande de chauves-souris et je me demande vraiment comment je vais faire pour dormir plus de trois heures d'affilée sans me réveiller en sursaut au beau milieu de la nuit.

Silence radio. Aucun bruit ne s'élève du téléphone. J'en suis à me demander s'il est encore présent au bout du fil quand je réalise soudain que j'entends le bourdonnement des voitures qui roulent derrière lui. Il est sans doute en train de sortir de l'hôpital pour retourner au duplex.

— Écoute, ajouté-je après un long soupir, je suis fatiguée, alors soit tu profites de ce moment pour qu'on discute un peu de mon expérience ici, soit tu me laisses aller me coucher et on se dit à samedi.

Cette fois, je l'entends soupirer à son tour.

— J'ai installé un nouvel implant aujourd'hui… Tu te souviens, le produit innovant dont je t'ai parlé avant ton départ, on l'a reçu hier et…

Lui, encore lui…, ne puis-je m'empêcher de penser aussitôt en sentant des larmes me piquer les yeux. Parfois, je me demande si ma vie l'intéresse réellement. J'aimerais qu'il redevienne attentionné comme avant… Du temps où il me regardait comme si j'étais une perle.

Néanmoins, je ravale ma déception et fais semblant de m'intéresser à ce qu'il me raconte, car, plus vite il se sentira comblé, plus vite je pourrai raccrocher et me mettre au lit…

— MSF à Bentiu ? s'est-il écrié en me dévisageant avec des yeux horrifiés. Au Soudan du Sud… Tu es folle ou quoi ?

Je savais qu'il ne m'offrirait pas des félicitations encourageantes ni ne pousserait des acclamations de joie, mais j'espérais qu'il tenterait davantage de me comprendre plutôt que de me traiter de la sorte…

Je suis devenue encore plus nerveuse que je l'étais déjà, remettant presque en question mes propres convictions.

— Je ne suis pas folle, ai-je dit à voix basse sans oser le regarder. Je veux réaliser un rêve, c'est différent.

— Un rêve…, a-t-il rétorqué avec incompréhension. On en a discuté des dizaines de fois déjà ; je croyais pourtant que tu t'étais résignée à satisfaire ce besoin stupide de vouloir sauver le monde à tout prix. Ça fait plus de deux ans que tu n'as pas soulevé le désir de partir en mission avec MSF. Pourquoi ça ressurgit tout d'un coup ?

Dépassé par les événements, il a glissé une main furieuse dans ses cheveux en faisant les cent pas dans le salon.

— Parce que la vie a fait en sorte que j'ai fini par l'oublier. Mais maintenant, je ressens cet appel plus que jamais. Je crois qu'il est toujours resté enfoui au plus profond de moi.

— Donc, tu rêves de risquer ta vie pour sauver celle des autres…, a-t-il lancé sans comprendre mon engouement. Tu as pensé à moi là-dedans ? J'ai quand même un mot à dire, non ?

J'ai dû faire des efforts surhumains pour camoufler l'impatience qui est montée en moi. Sinon, sa réaction aurait été encore plus désastreuse…

— Ce sera sûrement deux mois difficiles à gérer, mais je pense que ce sera un mal pour un bien.

— Un bien ? Je vois difficilement où est le bien… Tu m'annonces un mois avant ton départ que tu t'en vas pendant sept semaines dans un pays où le niveau de risque est super élevé et je devrais voir ça de façon positive ? Sérieux, babe, tu abuses…

Il était impossible de le raisonner. Et c'était un peu de ma faute…

Je savais que j'aurais dû lui dire plus tôt pour MSF, le mettre au

courant que j'avais postulé pour une mission à l'étranger, mais je n'en avais pas la force. Je voulais attendre une réponse positive de l'organisme avant de me lancer dans ce genre de discussion ingérable avec lui. Puis, la réponse est enfin arrivée, les entrevues se sont enchaînées. Plus le temps avançait, plus je craignais la réaction de mon chum. Alors, j'ai repoussé ce moment, encore et encore, jusqu'à ce qu'on me fasse parvenir les dates exactes de ma mission et l'endroit où j'allais devoir vivre l'expérience d'une vie. J'en étais au point où je devais demander des congés à mon travail et je ne pouvais plus cacher ce projet à qui que ce soit. J'étais acculée au pied du mur.

— C'est peut-être un pays dangereux, mais je serai dans un endroit sécurisé. MSF existe depuis plus de cinquante ans, Julien, ce ne sont pas des débutants. Je dois leur faire confiance.

— Plus facile à dire qu'à faire…

Voyant qu'il ne voulait rien entendre, j'ai décidé pour une fois dans ma vie de prendre le taureau par les cornes et de lui tenir tête, de me choisir et de respecter mes besoins avant de penser aux siens, chose que je ne m'étais pas permis de faire depuis presque trois ans.

— Je sais, mais il le faut… Ce projet, j'y tiens, ai-je dit avec fermeté. C'est important pour moi de faire une différence, de fournir des soins d'urgence à des gens qui vivent dans des conditions catastrophiques. J'en ai besoin, tu comprends ? Je le ressens au plus profond de mes tripes, ai-je ajouté en me prenant le ventre avec conviction, les larmes aux yeux.

— Te comprendre ? a-t-il questionné avant d'émettre une courte pause. Impossible… Je ne pourrai jamais te comprendre. C'est comme si tu me demandais d'accepter de te voir te jeter la tête la première dans un brasier…

— Dans un brasier ? ai-je répété, incompréhensive. Ce n'est pas un peu exagéré ?

— Je ne vois pas en quoi j'exagère. Je suis réaliste, c'est tout.

— La réalité, c'est que je vais revenir. La majorité des médecins reviennent, ils ne sont pas tous en danger de mort. Ce n'est qu'un faible pourcentage des expats qui ont la malchance d'être attaqués. De toute façon, je vais y aller que tu le veuilles ou non. Ma décision est prise.

Offusqué par ma détermination, il a poussé un rire sardonique en me dévisageant, comme s'il avait du mal à en croire ses oreilles. Il faut dire que je n'avais jamais été aussi sûre de moi. Du moins, pas avec lui. Une attitude qui m'a moi-même surprise sur le coup et que j'ai un peu regrettée

par la suite.

Son regard sévère encore rivé sur moi, Julien a secoué la tête en se dirigeant vers l'entrée.

— Ce n'est pas possible, a-t-il susurré suffisamment fort pour que je l'entende. Comment as-tu pu devenir aussi égoïste en si peu de temps ?

Dans un silence alarmant, il a ouvert la porte et l'a refermée dans un claquement sec.

18

Lana

— Docteur Hill, docteure Demers, docteure Vanderberg, s'il vous plaît. Docteur Hill, docteure Demers, docteure Vanderberg, merci de syntoniser la trois.

Je me réveille en sursaut en attrapant d'instinct ma radio, que j'avais pris soin de placer à côté de mon oreiller, et m'empresse de changer le canal. À travers le grésillement des ondes, la voix de Jackson s'élève, suivie de près par celle d'Ingrid. Le cœur battant à tout rompre, je réponds à mon tour d'une voix éraillée :

— Dre Demers à l'écoute.

Trois médecins demandés en même temps, pensé-je aussitôt. *De toute évidence, quelque chose ne tourne pas rond.*

— On a besoin de vous de toute urgence au bloc opératoire, annonce une voix féminine.

À tour de rôle, nous répondons :

— J'arrive tout de suite.

Je ne pose aucune question. Même si je ne sais même pas pourquoi je dois y aller, il est clair que ce n'est pas pour une bouteille de verre dans le derrière !

Déjà, je sens l'adrénaline se répandre dans mes veines comme une traînée de poudre. En moins de deux, j'enfile un t-shirt blanc de MSF et un pantalon que j'avais préparé avant de me coucher. J'émerge de mon *toukoul* en même temps qu'Ingrid.

— J'ai le sentiment que c'est notre première césarienne, déduit-elle,

horrifiée, alors que nous remontons simultanément nos longs cheveux en queue-de-cheval.

Dehors, il fait encore nuit. Un coup d'œil rapide à ma montre m'indique qu'il est à peine une heure.

— Tu crois ?

Elle pince les lèvres, plutôt sûre d'elle.

— Sinon, pourquoi auriez-vous besoin de moi ?

— Ah ! Touché…, suis-je forcée de reconnaître en trottinant à ses côtés.

Elle est grande, j'ai besoin de deux enjambées quand elle en fait une seule.

— Je vais m'informer et je te rejoins au bloc tout de suite après, OK ?

Poussant la porte grillagée qui sépare l'hôpital du *compound*, j'acquiesce en regardant Ingrid s'éloigner au pas de course. Comme j'entre dans le conteneur spécialisé dans un mouvement pressé, Jackson est en train de sortir du vestiaire en faisant une boucle dans le cordon de son pantalon d'uniforme vert.

— C'est un *placenta praevia*[5] en choc hémorragique, m'annonce-t-il avec ce qui ressemble à de l'horreur au fond des yeux.

J'arrête carrément de respirer et me rue dans le vestiaire à mon tour.

— *Fuck ! Fuck, fuck, fuck*…

— Je sais…

Tandis que je me change en vitesse, je me souviens que Kariem, l'infirmier-anesthésiste qui devait m'assister cette nuit, est malade. Je serai donc seule pour m'occuper de tout !

— Merde ! marmonné-je furieusement en enfilant mon uniforme. Merde, merde, merde !

Comme je sors du vestiaire en passant autour de mon cou la ganse de la clé servant à ouvrir l'armoire à narcotiques, Ingrid entre dans le conteneur, le souffle court.

— C'est un *placenta praevia* et elle pisse le sang !

Je ne réponds rien, trop occupée que je suis à paniquer dans ma tête. Je ne peux pas croire que je serai seule pour gérer tout ce

merdier… En plus, je n'ai même pas eu le temps de me familiariser avec les espaces où est rangé le matériel.

Affairée à sortir le nécessaire dont j'aurai besoin pendant la chirurgie, j'ai l'impression de perdre la moitié de mon temps à chercher tout ce dont j'aurai besoin. Je marmonne de gros mots en montant à toute vitesse le *kit* de perfusion pour la solution saline, puis en préparant la médication d'urgence, et ce, sans cesser de réfléchir au type d'anesthésie que je devrai utiliser pour le bien de la patiente et pour le mien.

Quand la femme entre dans la salle d'opération, allongée sur un brancard maintenu aux extrémités par deux hommes, j'ai enfin un rapport plus complet. Enceinte de trente-sept semaines, elle s'est mise à saigner activement il y a plus d'une heure. Le manque de moyen de transport l'a empêchée de se rendre ici plus tôt. C'est sa troisième grossesse, elle est semi-consciente et son taux d'hémoglobine frise le soixante g/l alors que la normale se situe entre cent vingt et cent quatre-vingts. Je réalise vite que la situation est trop urgente pour que j'exerce une rachianesthésie et que l'hémodynamie est trop instable pour que je me permette une anesthésie générale. Je serai seule pour gérer les transfusions sanguines ainsi que les vasoconstricteurs. Comment vais-je arriver à maintenir une ventilation adéquate à travers toutes les manipulations que je serai forcée d'effectuer pendant la césarienne ?

Pas le choix ! me crie ma conscience, comme pour me convaincre.

Pendant que l'infirmier badigeonne le ventre rebondi de la patiente qui gémit malgré son état léthargique, je lui fourre un masque de plastique sur le visage pour lui transmettre un maximum d'oxygène – à elle et au bébé, en fait. J'installe les électrodes, le saturomètre et le brassard à pression pour suivre les signes vitaux, puis, par le soluté déjà en place, je lui administre de la kétamine, qui se chargera de faire en sorte que son cerveau ne reçoive plus les messages de douleur que son corps lui envoie. Ensuite, je prie !

Je prie parce que je ne peux pas croire que je me risque à faire une anesthésie dissociative pour une césarienne et que je me sens si démunie que la foi est l'unique option qu'il me reste. En temps normal, j'aurais fait une anesthésie générale standard. J'aurais intubé la patiente pour protéger ses voies respiratoires et je l'aurais ventilée avec la machine d'anesthésie. Mais actuellement, c'est physiquement impossible à réaliser ; je manquerais de mains pour tout orchestrer.

En théorie, quand la kétamine est bien titrée, les patients

continuent de respirer par eux-mêmes, leur hémodynamie a tendance à rester plus stable et, même s'ils ont les yeux ouverts, ils sont déconnectés de leur corps et n'ont aucune perception de la douleur. Donc, si j'exécute bien mon travail, ça devrait aller. Du moins, je l'espère…

Je suis en nage ; je sue à grosses gouttes sur les tempes, le dos et entre les seins ! La climatisation est encore défectueuse et la température est insupportable…

— Jackson, tu vas devoir faire de la magie sur ce coup-là, dis-je en vérifiant les pupilles de la patiente.

Aucune réaction.

— Je sais…, répond-il, vêtu d'une blouse stérile bleue en s'approchant avec son bistouri. Je peux y aller ?

— Fais vite, dis-je en plaçant mes doigts sur le poignet de la patiente. Quelqu'un peut s'assurer que le labo est bien en train de nous apporter du sang ?

— Je m'en charge, annonce une sage-femme qui a eu l'amabilité de venir nous prêter main-forte pour s'occuper du bébé avec Ingrid.

Sans grande surprise, la pression est à plat et le pouls est filant, je le sens glisser sous mes doigts. J'injecte de l'adrénaline pour fouetter le cœur afin qu'il propulse avec plus de puissance le peu de sang encore en circulation dans le corps. Ensuite, je prie, encore une fois, tout en tentant d'installer une deuxième voie veineuse, histoire d'être prête lorsque je recevrai le culot à transfuser.

— La banque de sang est vide pour son groupe sanguin, annonce la sage-femme.

Je sens mon cœur manquer un battement. Mortifiée, je me redresse pour la dévisager avec un regard meurtrier.

— C'est une mauvaise blague, j'espère ?

Même si le temps est vraiment mal choisi pour des blagues de mauvais goût, je préférerais de loin qu'elle se mette à rire plutôt que de secouer la tête comme elle le fait présentement, le téléphone à l'oreille.

— C'est la vérité, docteure.

J'ai l'impression qu'une tornade me retourne l'estomac en ravageant tout sur son passage.

— Maudit crisse ! maugréé-je en bon québécois. Demande à l'équipe du labo de trouver du sang, ajouté-je ensuite à l'intention de la sage-femme. Ça urge, sinon on va la perdre ! Son hémoglobine est catastrophique et elle continue de se vider de son sang.

Sous les champs stériles, les draps sont imbibés et dégoulinent sur le sol, créant une mare visqueuse rouge vif.

Par chance, bien que Jackson ne soit pas gynéco-obstétricien, il est un excellent chirurgien. Je suis forcée de reconnaître qu'il mérite sincèrement son titre de légende.

Plus l'opération avance, plus j'entends les bruits de succion s'intensifier, aspirant du sang, du liquide amniotique. Et encore du sang… Beaucoup de sang.

— Je confirme, c'est bien un *placenta praevia*, marmonne-t-il. Le bébé est moche…, lance-t-il à Ingrid. Et le liquide est teinté de méconium[6].

Comme je lève la tête, j'ai tout juste le temps de voir Ingrid partir avec le bébé dans ses bras. Un bébé silencieux et mou comme un chiffon.

À part le bruit de l'aspiration qui occupe tout l'espace sonore, c'est le silence absolu. Un bébé qui naît et qui ne prononce aucun son, c'est la pire angoisse qu'une équipe médicale puisse ressentir.

— Alors, ce sang ? m'informé-je en administrant de façon carabinée de la médication pour que l'utérus se contracte.

— Ils vont essayer de trouver un membre de sa famille compatible, qui acceptera de lui donner du sang.

Pendant que je m'accroche à cette lueur d'espoir, je tâche de maintenir la patiente en vie en titrant la kétamine comme Kariem me l'a enseigné et en administrant tout ce qui est disponible dans mon chariot et qui pourrait favoriser l'hémostase. Heureusement, une fois le placenta retiré, la source de saignement disparaît, mais l'utérus demeure flasque et difficile à contracter, ce qui entraîne une perte de sang secondaire.

Je suis épuisée. En tenant compte de tout ce que j'administrais déjà à la patiente pour contrôler l'hémodynamie, j'alterne la médication pour que l'utérus reprenne du tonus et que l'hémorragie cesse une bonne fois pour toutes. Mais, même si je tolère des tensions artérielles plus basses pour aider l'hémostase et que j'évite d'administrer à la patiente trop de solution saline pour ne pas diluer le sang, ce n'est pas

suffisant. C'est d'un culot que j'aurais besoin…

— Ça semble fonctionner, annonce enfin Jackson en massant l'utérus.

Je pointe mon visage en nage par-dessus le champ opératoire pour valider ses paroles. Effectivement, l'organe rose en forme de petit poulet paraît moins atone.

— L'utérus reprend du tonus tranquillement.

C'est à ce moment que je réalise qu'on a réussi, lui et moi. On a communiqué, comme deux êtres civilisés. Pour le bien de la patiente. De l'équipe. Et pour le nôtre… Pour notre bien-être mental.

Une urgence vitale. C'est tout ce qu'il nous fallait pour briser officiellement la glace entre nous. Comme si, en un claquement de doigts, on avait tout oublié, comme s'il ne s'était rien passé et que tout ce qui comptait pour le moment était la patiente. Juste elle. Et son bébé.

Ce n'est qu'à la fin de la chirurgie que le sang arrive enfin, fraîchement prélevé de la sœur de la patiente, qui possède le même groupe sanguin. Un beau don tout chaud, prêt à être transfusé. Je suis si émerveillée devant ce précieux présent que je le vois littéralement comme un cadeau descendu directement du ciel.

Je me mets au lit une heure plus tard, complètement vidée et envahie par un flot d'émotions contradictoires.

On n'a pas réussi à sauver le bébé…

J'ai beau me répéter que la mère est en vie ; je déteste perdre des patients, ça me bouleverse chaque fois.

Il faut savoir qu'ici, à Bentiu, la mentalité est différente de la nôtre. On n'effectue pas une césarienne pour sauver la vie du bébé, mais plutôt lorsque celle de la mère est en danger. C'est absurde, je le sais. Pourquoi ne pas tenter de sauver les deux ? J'ai encore du mal à comprendre. Pour les gens d'ici, l'important, c'est que la mère reste en vie pour enfanter de nouveau. Et ça, c'est tellement difficile à encaisser comme façon de penser… Oui, on a sauvé la mère, mais dans ma tête, on a tout de même perdu le bébé. Un être vivant qui aurait dû avoir la même chance de vivre que tous les autres patients…

Quand je me réveille, deux heures plus tard, je décide de rendre visite à la patiente en deuil avant de déjeuner, histoire de m'assurer

que son hémodynamie est stable et qu'elle n'est pas trop souffrante. Encore un peu endormie, je traverse la clôture de roseaux pour me rendre dans la tente dédiée aux suivis postopératoires. J'ai à peine le temps d'y mettre les pieds que je repère vite ma patiente parmi tous les autres malades. Allongée sur le côté, sous un filet moustiquaire blanc, elle sourit, donnant l'impression d'être en pleine forme, tandis qu'elle est en train d'allaiter !

— Mais… mais… le bébé… ? soufflé-je à une infirmière, tout près. Je croyais qu'il était mort-né…

Ne sachant pas trop de qui je parle, elle suit la direction de mon regard ébahi avant de valider :

— Oh, le bébé d'Anila ? Il était en mauvais état quand il est né, mais il a repris des forces depuis…

J'ignore si c'est dû à la fatigue accumulée en raison des dernières nuits blanches ou à la scène incroyable qui se déroule sous mes yeux, mais je dois me retirer pour accueillir une soudaine montée d'émotions. Cachée sur le côté de la tente, je laisse libre cours à mes sanglots.

Ensuite, quelques minutes plus tard, j'essuie les larmes qui serpentent sur mes joues, tentant de reprendre le contrôle de ma respiration saccadée en avalant la boule qui s'est logée au fond de ma gorge. Puis, comme si ça allait de soi, je lève les yeux au ciel en susurrant :

— Merci, mon Dieu…

---

5. Placenta situé au-dessus du col de l'utérus.
6. Substance intestinale qui se trouve dans le fœtus et qui est expulsée lorsque ce dernier est en souffrance.

19

Jackson

Pour terminer notre séance de jogging en beauté, William, Ingrid et moi revenons vers le *compound* de MSF dans un sprint final infernal. Devant nous, courant comme une dératée, Ingrid nous jette un regard critique par-dessus son épaule.

— Allez, les gars ! nous encourage-t-elle alors que mon cœur et mes poumons sont déjà sur le bord de l'implosion. Un dernier *blitz* !

Mais au lieu de nous encourager, son intervention produit l'effet contraire. William et moi abandonnons en même temps.

— Nom de Dieu, s'époumone mon ami en ralentissant ses enjambées. De quoi elle est faite, au juste ? Elle est insensible ou quoi ?

Sentant mon cœur battre jusque dans ma tête, je m'immobilise à mon tour pour reprendre mon souffle.

— Elle est sans doute tombée dans une potion magique à sa naissance, plaisanté-je en haletant, plié en deux. Comme Obélix.

C'est si poussiéreux partout sur le site que mes chaussettes grises et mes souliers de course sont pigmentés de rouge, comme si j'avais joggé directement dans une teinture en poudre.

Ce matin, le lever du soleil était magnifique. Les nuages étaient teintés de rose bonbon et de jaune orangé. Et, pour couronner le tout, le temps était parfait, ni trop chaud ni trop frais. Après la douche tiède, le jogging matinal est mon moment préféré de la journée. Cette routine m'aide à rester ancré dans la réalité. À garder le *focus* en maintenant une sorte de train-train quotidien qui s'apparente à ma vie

new-yorkaise.

Une fois dans le *compound*, je retire mon t-shirt et me dirige vers le coin des douches pour me rafraîchir, mon gel douche dans une main et ma serviette sur l'épaule. Au même moment, Lana sort des latrines, blanche comme un lavabo et donnant l'impression d'être faible comme une coquille d'œuf.

— Mmm, fais-je, soupçonneux. La chiasse de bienvenue ?

Elle acquiesce d'un bref mouvement de tête en ne pouvant s'empêcher de lorgner mon torse nu du coin de l'œil. Ensuite, elle ramène son regard fautif sur mon visage, l'air de rien.

— J'avais espoir de m'en sauver…

Sans diminuer le pas pour se rendre à son *toukoul*, elle pose un pied devant l'autre en prenant soin de garder son équilibre. J'esquisse un sourire compatissant.

— Tout le monde y goûte, malheureusement… Rassure-toi, ça finit par passer au bout de quatre ou cinq jours de torture.

— Cinq jours ? répète-t-elle, désespérée, en se massant le ventre pour atténuer ses crampes, une larme au coin des yeux. Ça n'en fait que deux et j'ai le sentiment d'être complètement vide…

Je sympathise.

— Essaie de te reposer et hydrate-toi le plus que tu peux, ça aidera à te remettre sur pied.

Elle grimace en poussant un bruit de gorge dubitatif.

— Plus facile à dire qu'à faire quand on est appelé à toute heure du jour et de la nuit…, marmonne-t-elle tandis qu'une brise vient jouer dans ses longs cheveux aux reflets caramel. Ça me fait penser… Je ne t'ai pas félicité pour la césarienne, il y a deux jours… Les autres expats avaient raison : tu es très doué.

Je fais un signe las de la main comme pour balayer son compliment. Mais en réalité, venant d'elle, il me percute le cœur et je ressens une bouffée de chaleur.

— Je suis loin d'avoir le doigté d'un gynéco-obstétricien, mais je me débrouille. Après avoir postulé pour MSF, j'ai passé trois mois à pratiquer avec le meilleur gynéco-obstétricien de mon hôpital…

Je marque une courte pause avant d'ajouter :

— Tu as assuré, toi aussi.

Un sourire sincère apparaît doucement sur son visage, comme si mon commentaire la touchait véritablement.

— J'ai eu chaud, mais c'était pour une bonne cause, acquiesce-t-elle avant de tourner les talons pour poursuivre son chemin.

J'interromps son mouvement en reprenant :

— On est capables de former une bonne équipe, toi et moi.

Mon commentaire a l'effet escompté. Elle se retourne vers moi, le regard hésitant, puis un sourire s'accroche au coin de sa bouche. Elle opine imperceptiblement de la tête, l'air songeur. Ses magnifiques yeux perçants brillent sous les chauds rayons du soleil.

— C'est vrai qu'avec un peu de pratique, on formera une excellente équipe.

Voyant que, pour une rare fois, on est tous les deux sur la même longueur d'onde, j'en profite pour lui confier d'une voix un peu nerveuse :

— Tu sais… Je… je t'ai attendue… ce soir-là… Mais tu ne t'es jamais présentée.

J'ai l'impression qu'elle a besoin de quelques secondes avant de saisir que je fais allusion au colloque à Boston. Elle fronce les sourcils, comme si elle avait du mal à comprendre, puis secoue finalement la tête.

— Honnêtement, je crois que tu étais beaucoup trop occupé pour « m'avoir attendue », comme tu le dis, lance-t-elle sur un ton qui se veut sarcastique, en mimant des guillemets.

À l'évidence, elle ne s'attendait pas à ce genre de conversation parce que je la sens se raidir tout d'un coup, comme si elle n'acceptait pas le fait que je revienne sur le sujet. Un sujet qui aurait pourtant dû être abordé il y a des années…

J'en conviens, avec cette fragilité intestinale qui la rend un peu chancelante, le moment était peut-être mal choisi pour en discuter. Mais c'est plus fort que moi, j'ai besoin de répondre à ce questionnement qui me hante depuis trop longtemps si je veux développer avec elle une relation saine, aussi bien amicale que professionnelle. Sinon, j'aurai le sentiment qu'une histoire captivante restera à jamais inachevée entre nous. Une histoire qui aurait pu se poursuivre indéfiniment jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Pas certain de comprendre ce qu'elle insinue par « trop occupé pour

l'avoir attendue », je soutiens son regard en plissant un œil dubitatif, puis remue négativement la tête.

— Trop occupé… ? Non, je t'assure que…

— Tu n'as pas eu trop de mal à te remettre de ton sprint ? demande soudain Ingrid avec un sourire amusé dans la voix tandis qu'elle passe à mes côtés. La prochaine fois, je vais vous laisser une longueur d'avance, à Will et à toi. Deux vrais faiblards, ces Américains…

Elle s'esclaffe de sa propre blague en s'engouffrant dans l'une des cabines de douche disponibles. De mon côté, je souris à peine, trop préoccupé par la conversation que j'entretenais avec Lana. Comme je me retourne vers cette dernière pour poursuivre notre discussion, je m'aperçois qu'elle est déjà en train de s'éloigner pour retourner à son *toukoul*, marchant d'un pas chancelant comme si elle risquait de s'effondrer à tout moment.

Irrité, je pousse un profond soupir en envoyant un coup de pied dans la porte de tôle que je suis en train de tenir entrebâillée.

— Merde…

Appelé par Dr Bonanno pour examiner la jambe surinfectée d'un patient, j'entre dans la tente de la médecine interne en enfilant des gants. L'homme amaigri de cinquante ans est allongé sur son lit métallique, la partie inférieure de sa jambe pansée de blanc. Je m'aperçois tout de suite que son niveau de scolarité est un peu plus élevé que la moyenne des réfugiés puisqu'il comprend bien l'anglais.

Après m'être présenté, je me concentre sur le but premier de ma visite, déroulant prudemment le pansement pour dégager la plaie. Chaque fois que je touche le pourtour enflé de la zone noircie entre le mollet et le tibia, Mustafa grimace de douleur. L'infection s'est répandue le long des couches de tissu adipeux, peut-être même le long des muscles.

— C'est une fasciite nécrosante, conclus-je sans trop de difficulté, plus communément appelée « la maladie mangeuse de chair ». Comment cette blessure a-t-elle commencé ?

— Je me suis blessé avec une pelle en travaillant il y a trois jours. Ma femme a tenté de me soigner à la maison, mais c'est devenu chaud et enflé, et la peau s'est mise à changer de couleur, la plaie à s'agrandir à vue d'œil. La douleur est vite devenue insupportable,

grogne-t-il, le crâne rasé tout en sueur, tandis que je l'examine.

De toute évidence, il fait de la fièvre. Sa peau est brûlante.

— Dr Bonanno a commencé un traitement d'antibiotique, m'informe l'infirmière.

J'opine de la tête pour l'informer que j'ai compris, mais je sais très bien que, lorsque les tissus sont morts et que les vaisseaux sanguins sont affectés par l'infection, l'efficacité des antibiotiques est restreinte.

Tandis que je suis affairé à analyser la situation, je demande à Mustafa de me raconter comment il est arrivé sur ce camp, histoire de détourner ses pensées de son mal.

Comme plusieurs autres réfugiés, il a été forcé de quitter sa maison pour fuir les violents conflits qui ont fait rage entre les forces de l'opposition et celles gouvernementales en 2013. Avant que tout explose, il menait une vie tranquille avec sa femme et ses sept enfants. Il possédait plusieurs vaches et un joli jardin bien garni de légumes divers.

L'air pensif, il sourit.

— J'adorais m'occuper de mon bétail, confie-t-il avec nostalgie tandis que je recouvre la plaie avec le bandage. Vous savez, se réfugier ici n'était pas une question de choix, mais plutôt une question de survie. Rester à la maison n'était plus envisageable. Les tirs d'artillerie s'abattaient partout sur la ville et les cadavres s'accumulaient sur le bord de la rue. Ma femme et moi avons rassemblé nos enfants et nous sommes enfuis.

Bien sûr, ils espéraient pouvoir retourner chez eux rapidement, que le conflit prendrait fin après quelques semaines, voire quelques mois, comme par le passé, mais cette fois, c'était différent. De nouveaux réfugiés arrivaient au camp chaque semaine et la population ne cessait d'augmenter. Ils ont été forcés de rester malgré les conditions catastrophiques.

— Le problème, raisonne l'infirmière à nos côtés, c'est que le site n'a pas été conçu pour abriter autant d'habitants à long terme. Et le tiers des réfugiés partagent le même vécu que Mustafa.

Je lève sur mon patient chétif un regard empathique, puis m'assois sur le rebord de son lit pour mieux écouter la suite de son récit avant de lui annoncer une triste nouvelle. Ses traits sont tirés par la fatigue et sa peau noire brille de fièvre sous l'éclairage naturel du jour.

— Voilà, approuve Mustafa. Le plus difficile, c'est qu'ici, on n'est

pas nécessairement plus en sécurité. Malgré le travail de l'ONU, la nuit, la violence reste omniprésente… On ne peut jamais dormir l'esprit tranquille. Dès la noirceur tombée, les coups de feu résonnent et ça devient très difficile de trouver le sommeil. On doit rester aux aguets continuellement, sinon on risque d'être victime d'un vol à main armée. Et si les réfugiés n'obtempèrent pas aux demandes des voleurs, bam ! ils leur tirent dessus…

Tout ce qu'il y a de plus banal, quoi ? pensé-je sarcastiquement. Je ne peux pas croire que des gens vivent au quotidien ce genre de situation stressante… C'est atroce. Rien de moins.

Comme un silence s'installe entre nous, j'ouvre la bouche pour parler, mais mon patient reprend en secouant la tête, les yeux baissés sur son propre corps à demi dénudé :

— Regardez-moi ça… Dire que j'ai déjà été fort et costaud.

Je pince les lèvres pour ne pas argumenter. En ce moment, il est tout sauf fort. Ses cuisses sont à peu près grosses comme mon biceps…

Mustafa est un excellent conteur, j'ai l'impression d'écouter un sage. Ça me fait de la peine de devoir l'informer sur son sort.

— Je…, fais-je avant de me racler la gorge. Je n'ai pas de très bonnes nouvelles pour vous, Mustafa. Dans un premier temps, je vais devoir vous opérer. C'est inévitable. Je dois débrider la plaie et tenter de sauver votre jambe, puis retirer les tissus infectés et morts. Cependant, l'infection est féroce. Si la contagion est trop profonde, il est possible que je sois forcé de vous amputer… jusqu'au-dessous du genou… pour optimiser vos chances de guérison. Vous comprenez ?

Pour la première fois depuis que je suis à son chevet, Mustafa perd son sourire, celui qu'il avait gardé tout au long de son récit malgré les atrocités qu'il m'a racontées.

— Je suis désolé, ajouté-je tandis que mon patient garde le silence, mais le délai de traitement a été très long depuis l'origine de votre blessure. Si on n'intervient pas à temps, une septicémie, ou plus simplement une infection du sang, pourrait se mettre de la partie et vous être fatale.

Ensuite, je respecte son silence de longues secondes. Songeur, il baisse ses yeux tristes sur sa jambe malade, puis essuie une larme au coin de son œil. Je retire un gant pour poser ma main sur la sienne, histoire de créer un contact plus humain.

— Écoutez, ça vous va si je vous promets que je ferai tout pour la

sauver ?

Complètement démuni, Mustafa lève sur moi ses iris noirs reconnaissants, puis ferme les paupières en guise d'approbation.

20

Lana

Ma mère a littéralement explosé de rire, le genre qui s'expulse de nos cordes vocales lorsqu'on nous raconte une bonne blague. J'étais outrée et profondément blessée, mais il n'était pas question de le laisser paraître. Je l'ai donc dévisagée sans broncher. Au bout de quelques secondes à rire seule, voyant que je n'étais pas d'humeur à m'esclaffer avec elle, elle s'est contentée de pousser un ricanement moqueur.

— Je ne te crois pas.

J'ai arqué les sourcils avec une moue navrée.

— Je suis on ne peut plus sérieuse, ma-man.

J'ai articulé cette dénomination en deux syllabes bien distinctes pour qu'elle comprenne mon agacement. Contrairement à elle, mon père s'est approché de moi pour me prendre dans ses bras et me chuchoter à l'oreille :

— C'est une magnifique nouvelle, ma chérie.

— Merci, papa, ai-je répondu en resserrant mon étreinte.

— Mais voyons, Bernard, comment peux-tu l'encourager à aller de l'avant dans ce genre de projet absurde ? s'est offusquée ma mère. C'est clair comme de l'eau de roche qu'elle n'y arrivera pas, elle ne tiendra même pas une semaine !

Même si sa réaction venait de me blesser encore plus que je ne l'étais déjà, je n'en étais pas vraiment surprise. Elle n'avait jamais vraiment cru en moi et en mes rêves, tout simplement parce que je n'aspirais pas à la vie bien rangée qu'elle espérait pour moi.

Mon père s'est écarté pour la questionner :

— Pourquoi donc ?

Après avoir un peu bégayé quelques syllabes inintelligibles, elle a dévisagé mon père, puis moi.

— Il me semble que c'est évident, non ? Ne faut-il pas être un peu dérangée pour s'exposer à un tel danger ? Aux premières embûches, elle voudra revenir au Québec. Elle… elle dormira dans un trou à rat, elle côtoiera des gens qui meurent de faim et des enfants qui sont si mal en point qu'ils n'ont même pas la force de chasser les mouches qui se posent sur leur visage.

Comme si elle avait été parcourue d'un désagréable frisson, elle a tressailli de la tête aux pieds.

— Je crois que tu comprends mal mes intentions ; c'est justement dans le but d'améliorer leurs conditions que je m'engage avec MSF. Je veux les aider à chasser les mouches de leur visage, ai-je dit en accompagnant mes paroles d'un geste de la main. Tu vois le genre ?

Évidemment, mon arrogance a tout de suite piqué son égo. Elle a continué de me fournir des dizaines de bonnes raisons pour me dissuader d'y aller, dont : « Et puis tu as pensé à Julien là-dedans ? Pauvre Julien, il s'est toujours bien occupé de toi… » Mais ce qu'elle ignorait, c'est que ces mots, aussi vexants qu'ils puissent être, venaient de me donner toute la motivation nécessaire pour mener à terme cette mission et relever le défi avec brio. Moi, j'y croyais. C'était tout ce qui m'importait.

Assise sur la chaise à roulettes, je suis en train de remplir la feuille d'anesthésie pendant que Kariem s'occupe de ventiler le patient endormi. Jackson essaie tant bien que mal de sauver la jambe de Mustafa. C'est long. La plaie est horrible et je crois qu'il ferait mieux de lui amputer une partie de la jambe. Pourtant, il s'entête à essayer de trouver du tissu sain là où il n'y en a pas.

J'ai chaud, je suis assaillie de crampes abdominales depuis des jours et ma patience commence à atteindre sa limite.

Me sentant irascible tout d'un coup, je ferme les paupières et inspire un grand coup avant d'expirer longuement dans mon masque d'intervention. Je suis en train de flancher et je refuse que ça m'arrive. Pas question que je donne raison à ma mère. Surtout pas pour une histoire de caca et de manque de sommeil. Depuis mon arrivée ici, j'ai passé une seule nuit sans me faire réveiller soit par la radio, soit par le brouhaha des chauves-souris, soit par une envie pressante de me rendre aux latrines…

Affairé à gratter la plaie coûte que coûte, Jackson ne bronche pas d'un poil lorsque je jette un œil curieux par-dessus les champs stériles.

— Ça va ? m'informé-je au bout d'un moment d'observation.

Il y a littéralement un cratère entre le mollet et le tibia du patient. Un cratère de tissus morts, de vaisseaux infectés, de muscles et d'os mis à nu.

— Oui.

Je garde le silence une seconde avant de poursuivre :

— Si tu veux connaître mon avis, je crois que l'amputation est inévitable.

Grattant encore et encore avec une pince et un bistouri, il prend le temps de réfléchir avant de répondre :

— Peut-être pas…

Les deux infirmiers sud-soudanais, celui chargé du service interne et celui du service externe, me lancent des regards suppliants, comme s'ils m'imploraient de le convaincre de couper la jambe. Ça me donne le courage de maintenir mon point de vue. Ils ont l'habitude, ils en ont vu de toutes les couleurs depuis le temps qu'ils travaillent ici. On peut se fier à leur jugement.

— Jackson, on n'est pas à New York… On voit bien que l'infection s'est répandue jusqu'à l'os. Tu sais comme moi que l'amputation est la seule solution.

Je le vois prendre une profonde inspiration et la pousser lentement dans son masque d'intervention. Je crains le pire, qu'il se mette à me crier dessus ou qu'il me demande de me mêler de mes affaires. Au lieu de ça, il avoue d'une voix éteinte, semi-butée, semi-autoritaire :

— Je lui ai promis d'essayer… Alors j'essaie…

Cette fois, je saisis : il a peur. Peur de décevoir. Peur d'éprouver ce sentiment de culpabilité agaçant qui nous habite lorsque nous devons ensuite faire face à notre patient. Il craint de prendre la mauvaise décision, d'adopter une stratégie inadéquate. Il doute littéralement de son propre jugement en lequel il devrait avoir confiance à cent pour cent.

En médecine, le doute est le pire rapace mangeur d'âme qui existe. Autant il peut s'avérer un moteur puissant qui nous force à demeurer sur le qui-vive et nous pousse à la rigueur, autant il peut se transformer en une multitude d'incertitudes qui nous rendent

vulnérables.

— OK, fais-je d'une voix douce en acquiesçant lentement. Je comprends… Mais là, tu as largement dépassé l'étape de l'essai.

— Pas encore…, s'entête-t-il, les yeux rivés sur la jambe ouverte de Mustafa.

— Oui. Et tu le sais très bien…

— Docteur…, chuchote l'infirmier au service interne. Je crois qu'elle a raison.

Mais Jackson ne s'arrête pas, grattant encore et encore des tissus nécrosés.

— Jackson, regarde-moi, lui ordonné-je gentiment.

J'attends patiemment qu'il accepte de lever la tête. Ses yeux pâles sont si tristes qu'ils me transpercent le cœur.

— La plupart des gens qui sont amputés au-dessous du genou arrivent à fonctionner de façon indépendante. Tu as essayé… Maintenant, la meilleure option pour cet homme, dans les conditions actuelles, c'est l'amputation.

21

Jackson

Le soleil était radieux comme la météo l'avait annoncé. Mes parents m'avaient promis que, si le temps était suffisamment doux, nous pourrions aller à la plage tous les quatre. Du moins, essayer d'y aller. Avec mon petit frère handicapé, on n'allait jamais bien loin. C'était trop compliqué avec le fauteuil roulant et tout. Eden ne pouvait pas marcher. Étant donné qu'il avait manqué d'oxygène à la naissance, son cerveau était paralysé. Enfin, je ne savais pas vraiment ce que ça voulait dire, mais c'était toujours ce que mes parents répondaient quand les inconnus leur posaient des questions à propos de son handicap. Le vrai mot était trop difficile à retenir…

J'étais tellement excité que je m'étais habillé avant même de me rendre à la cuisine pour manger mon déjeuner. D'habitude, ça me prenait toujours une éternité à me vêtir. J'aimais bien passer la journée en pyjama pour jouer avec mes Pokémon.

Dans la cuisine, Eden était installé dans sa chaise avec ma mère à ses côtés. Elle était en train de brancher une tubulure à son estomac pour le nourrir par le tuyau qui lui sortait du ventre. Il était incapable de mâcher les aliments comme moi ; c'était trop dangereux qu'il s'étouffe avec de la nourriture solide.

— Salut, toi ! ai-je lancé joyeusement à Eden en lui secouant les cheveux. Tu as hâte d'aller à la plage ?

La bouche grande ouverte et ses petits bras désarticulés qui allaient dans tous les sens, il a prononcé un son inintelligible en esquissant une expression rieuse. Affairé à cuire les crêpes, mon père a souri en nous regardant interagir.

— Bien dormi, bonhomme ? m'a-t-il demandé tandis que je me jouquais sur un tabouret.

— Oui, comme un bébé ! Tous mes trucs pour aller à la plage sont prêts. J'ai fait mon sac hier soir avant de me coucher.

Mon père a glissé mon assiettée devant moi avec un air amusé. Il semblait de bonne humeur, il discutait rarement avec moi. Il était toujours trop occupé avec son travail ou avec les soins à offrir à Eden. Heureusement pour moi, c'était une bonne journée. J'en ai donc profité pour lui énumérer tout ce que je pensais apporter.

— J'y ai mis des petites pelles en plastique, deux seaux en forme de château, un maillot, une serviette, de la crème solaire… Oh ! Et mes flotteurs. Très important, ai-je ajouté en levant mon index avant d'attaquer ma crêpe.

— Wow ! a-t-il soufflé, ébahi. Tu as préparé ça tout seul ?

J'ai pouffé, la bouche pleine, avant d'avaler ma bouchée.

— Jamais de la vie ! Maman m'a aidé. Sinon, c'est sûr que…

— Eden ? a soudain crié ma mère d'une voix apeurée, me faisant sursauter. Eden ? Regarde-moi, mon chéri.

Elle lui donnait de petites tapes sur le visage, comme pour le sortir de son inertie.

— Ryan, il fait une crise ! a-t-elle ajouté à l'intention de mon père.

Ça lui arrivait de temps à autre de faire des crises. Ses yeux se révulsaient et il se mettait à trembler de partout. Je détestais ça, même si, en général, ça ne durait que quelques secondes. Ma mère paniquait chaque fois.

— Attends, ai-je dit en sautant en bas de mon tabouret, je vais t'aid…

— Tasse-toi ! a grogné mon père en me poussant d'une main robuste.

L'élan m'avait littéralement jeté sur le derrière. J'avais senti des larmes me monter aux yeux tandis que mes deux parents essayaient de réveiller mon petit frère. C'était toujours comme ça. Je ne pouvais jamais avoir leur attention plus de dix minutes ; Eden passait toujours avant moi. Il m'était déjà arrivé de me dire que j'aurais préféré qu'il ne soit pas là. Tout aurait été tellement plus facile pour moi. Pour nous…

Avant d'éclater en sanglots, je m'étais empressé de me relever pour courir jusqu'à ma chambre et m'y enfermer avec ma guitare. Il n'y avait qu'avec elle que mon esprit pouvait s'apaiser dans de tels moments, que

tous mes tracas finissaient par s'évaporer, le temps d'une chanson. Je m'étais donc penché sur la dernière partition que j'avais apprise, reniflant mon chagrin jusqu'à ce que j'en oublie de pleurer.



Semi-allongé dans un hamac au jardin de repos, je suis en train de gratter un air des Beatles sur ma guitare en me balançant tranquillement à l'aide d'un pied posé dans le sol sablonneux. Le temps est confortable. Le soleil est sur le point de se coucher et il fait un peu moins chaud qu'en milieu de journée.

Je suis seul. J'avais besoin de m'isoler, de me réfugier dans la musique pendant que les autres expats dégustaient leur repas. Perdu dans mes pensées, je me mets à fredonner imperceptiblement quelques paroles de *Let It Be*.

J'ai du mal à décrocher, à cesser de revoir en boucle le visage déconfit et larmoyant de Mustafa qui fixe le vide créé par la partie manquante de sa jambe.

Je déteste les échecs. Je déteste vivre avec le sentiment de culpabilité qui me ronge lorsqu'une opération ne s'est pas déroulée comme je l'avais anticipé. Et, par-dessus tout, je déteste remettre en question mon esprit critique. Je sais très bien qu'à New York, le même patient aurait été pris en charge plus tôt et qu'il m'aurait sans doute été possible de lui épargner ce deuil. Car, oui, pour certaines personnes, cette dure épreuve peut être comparable à un deuil.

Le vague à l'âme, je ferme les paupières et tente de porter mon attention sur la douce mélodie pour effacer de ma mémoire les images intempestives qui y circulent sans fin. Je me concentre sur la brise tiède qui vient jouer dans mes cheveux, sur l'odeur typique et peu ragoûtante du *compound*, sur les cordes de ma guitare qui glissent sous mes doigts.

Je suis sur le point de réussir à lâcher prise quand j'entends, au loin, des éclats de voix qui se rapprochent tranquillement. C'est Ingrid, William, Lana et trois autres expats qui viennent tout juste de terminer leur souper. Sans trop se soucier de savoir si je veux être seul ou non, ils s'installent tous autour de la table avec la boîte d'un jeu de société.

— Tu viens, Jackson ? lance Lana en ouvrant ladite boîte de carton abîmée avec les années. On va jouer une petite partie de poker avec de l'argent Monopoly.

Un irrépressible frisson me parcourt le dos. J'arrête littéralement de

respirer.

Jouer… Ce serait si bon…

Interrompant le fil de mes pensées, je secoue la tête et me lève d'un bond pour me diriger vers le trottoir de pierres qui mène à mon *toukoul*. Je dois m'éloigner de la tentation. Impossible pour moi de rester là à les regarder parier, ce serait de la torture.

— Jackson ? s'inquiète Lana, qui m'a suivi, tandis que je place un pied devant l'autre pour créer le plus de distance possible avec ce jeu. Ça va ?

Faisant la sourde oreille, je continue mon chemin, bien décidé à ne pas flancher. Mais, une fois enfermé dans mon *toukoul*, j'ai l'impression de ressentir un besoin vital de jouer. J'ai beau respirer, faire les cent pas autour de mon lit, respirer de nouveau, l'envie s'est incrustée en moi comme la morsure d'une vipère lubrique.

Sentant le manque monter de plus en plus, je m'assois sur mon lit avec ma guitare. Les yeux rivés sur mon téléphone, qui se trouve à un mètre de moi, j'inspire profondément et expire longuement pour éviter de flancher, me parlant à voix haute comme pour me convaincre :

— Je ne céderai pas… Je-ne-cé-de-rai-pas… Je ne prendrai pas mon téléphone pour jouer en ligne… Je suis plus fort que ça…

Respire, ajouté-je en moi-même, les yeux fermés. *Cinq minutes. Donne-toi cinq minutes pour que l'envie s'estompe. Tu peux y arriver. Tu vas y arriver. Tu…*

Trois coups discrets à la porte interrompent le fil de mes pensées.

— Jackson ? C'est Lana… Je peux entrer ?

Confus, je redresse la tête en fixant la porte, comme si la pièce de bois allait m'éclairer sur la raison de cette visite. Ne sachant pas trop quoi faire, je reste immobile quelques secondes, oubliant presque de respirer.

— Jackson ? ajoute-t-elle en cognant deux coups supplémentaires. Tu es là ?

D'une voix presque inaudible, je marmonne un « oui » hésitant avant de sortir complètement de mon état de stupéfaction

— Oui. Je… Tu peux entrer…

Assis en tailleur sur mon lit, je la regarde ouvrir la porte prudemment, puis la refermer derrière elle, un sourire incertain

vacillant sur les lèvres. La pièce me paraît petite tout d'un coup, comme si sa proximité m'était à la fois délicieuse et insupportable, un curieux mélange que j'ai du mal à gérer tandis qu'un tourbillon fait rage dans ma poitrine depuis que Lana est entrée.

Pas trop certain de la raison de sa présence ici, je la questionne du regard alors qu'elle se dirige discrètement vers une chaise.

— Je peux ?

J'acquiesce sans rien dire, jouant avec le pic de ma guitare pendant qu'elle s'assoit.

— Je… hum, commence-t-elle en fuyant mon regard comme si elle ne savait pas, elle non plus, ce qu'elle était venue faire ici. Je… voulais juste m'assurer que tu allais bien… Tu es parti si vite que… Enfin, j'ai cru que j'avais peut-être fait quelque chose de…

— Non, la coupé-je pour éviter qu'elle se sente coupable inutilement. Tu n'as rien à te reprocher.

— Ah…, fait-elle d'une voix douce, l'air un peu soulagée.

J'aurais pu la laisser se morfondre avec cette idée, histoire de la voir souffrir autant que j'ai eu mal il y a trois ans, mais je l'estime beaucoup trop pour lui imposer un tel sentiment. Je suis carrément incapable de la blesser. En tout cas, pas de mon plein gré.

Un silence ouaté s'installe entre nous tandis que quelques éclats de rire lointains nous parvenant du jardin de repos viennent le briser de temps à autre. Au bout de plusieurs secondes, l'ambiance devient inconfortable.

— Je suis désolée, susurre-t-elle soudain en se levant, je n'aurais pas dû venir ici. C'était idi…

— J'ai un problème de jeu, lancé-je sans préavis pour interrompre son élan.

Je ne veux pas qu'elle s'en aille. J'ai besoin de me confier à quelqu'un… À elle. Je dois me libérer de cette douleur qui me brûle l'intérieur et qui, pourtant, me paraît tellement moins lancinante depuis qu'elle est devant moi et qu'elle me regarde avec ses beaux yeux verts.

Devinant sans doute que je suis sur le point de lui livrer une partie de mes secrets, elle s'arrête net, puis hésite une seconde avant de reprendre sa place sur la chaise.

— Enfin… *j'avais* un problème de jeu, précisé-je avant de prendre le

temps de réorganiser la suite de mes paroles. Je… je suis sorti du cycle de la dépendance depuis le Nouvel An… Mais c'est si difficile de ne pas flancher ! Dès qu'une journée se passe moins bien, que je perds un patient ou que je doute d'avoir bien fait mon travail, le jeu m'appelle… En général, j'arrive à me contrôler avec l'activité physique et la musique, mais je suis encore trop fragile pour être capable de tenir un jeu de cartes dans mes mains. Tu comprends ?

Tandis que je la vois opiner du chef sans trop avoir l'air de me juger, je pousse un profond soupir en passant une main dans mes cheveux pour glisser une large mèche rebelle derrière mon oreille.

— J'ai peur qu'un jour je…

— Hé…, m'interrompt-elle en cherchant mon regard. Aujourd'hui, tu as agi parfaitement. Tu as fait preuve d'une grande minutie. Tu as pensé à ton patient et tu m'as écoutée… et entendue. Tu as eu confiance en mon jugement et en celui de tes autres collègues. Tu as fait tout ce que tu pouvais pour sauver la jambe de ton patient selon les ressources disponibles… À partir de maintenant, la balle est dans mon camp et dans celui de Mustafa. Je m'occuperai de gérer sa douleur pendant qu'il cheminera vers l'acceptation. OK ?

Soupçonnant qu'elle n'a pas terminé de parler, j'acquiesce en silence, jouant machinalement avec une corde de ma guitare.

— Maintenant, reprend-elle, corrige-moi si je me trompe, mais ce problème de jeu est une infime partie de toi, non ? Ou plutôt, une infime partie de ton passé… Depuis combien de temps n'as-tu pas joué ?

— Trois mois et demi… Je n'ai pas touché à un seul jeu de cartes depuis…

Elle acquiesce doucement avec un air épaté en soufflant :

— Wow…

Un faible sourire me prend de court.

— C'est loin d'être un exploit, tu sais… C'est grâce à ma mère si j'ai arrêté, c'est elle qui m'a ouvert les yeux. Elle avait raison sur toute la ligne… J'avais perdu le contrôle. Je pouvais passer des jours entiers au casino. Je jouais plus d'argent que mes moyens me le permettaient. Encore quelques mois à agir comme mon père et un gouffre financier m'attendait inévitablement.

Comme si une mouche l'avait piquée, je la vois tressaillir avant de m'observer, pensive.

— Parce que ton père a eu ce parcours, tu crois qu'à coup sûr ce sera le tien ?

J'ai l'impression de recevoir un uppercut en plein ventre. Elle n'a pas changé malgré les années, le manque de franchise ne l'a jamais étouffée. Du moins, pas avec moi.

— Non, je… enfin, bredouillé-je, soudain déstabilisé. Je… peut-être… Argh, je ne sais pas…, terminé-je dans un soupir désemparé.

Ma psy serait découragée si elle m'entendait. On a abordé ce sujet maintes et maintes fois… Un côté de moi sait très bien que Lana a touché le bobo. En plein centre. Mon père, l'homme que j'ai renié depuis des années, est aussi celui à qui j'anticipe le plus de ressembler.

— *Tu n'es pas lui,* m'assure Lana. Tu es toi. Ce gouffre financier n'est jamais arrivé puisque tu t'es repris en main à temps, chose que peu de joueurs ont le courage de faire. Cette période de jeu est derrière toi, alors *dépine* ton *trailer* et va de l'avant, OK ?… *Tu n'es pas ton père, tu es toi.* Et tu es sans doute l'homme le plus fort psychologiquement que je connaisse.

Je pouffe mollement, lissant ma courte barbe avec mes doigts de part et d'autre de ma bouche.

— On se connaît à peine.

Et pourtant, j'ai l'impression de la connaître depuis toujours…

— Peut-être, réplique-t-elle, mais suffisamment pour savoir que j'ai raison.

22

Lana

Comme tous les matins, je me rends à la salle à manger pour avaler quelque chose avant de commencer ma journée, à la différence près qu'aujourd'hui, étant donné l'arrivée du week-end, le cuisinier n'est pas là pour préparer le déjeuner. Je suis un peu engourdie par le manque de sommeil dû à ma nuit écourtée, alors je me suis permis de me lever un peu plus tard. De toute façon, ici, week-end rime avec repos. Donc, en théorie, quand j'aurai terminé ma tournée de quarante patients et la planification allégée du bloc opératoire, je pourrai relaxer tout le reste de la journée. À moins d'une urgence, bien entendu. Mais personnellement, je prendrais bien une petite pause.

Cette nuit, j'ai été appelée en catastrophe pour une autre césarienne. Cette fois-ci, le fœtus était décédé depuis un certain temps alors ce n'était pas une urgence extrême. Par contre, c'était assez difficile à supporter visuellement. Selon la grosseur du bébé et son niveau de décomposition, nous avons estimé que le décès avait eu lieu plus de deux mois auparavant. C'est un miracle que la patiente ne soit pas arrivée en choc septique. Je me rends compte de plus en plus que les habitants d'ici sont terriblement forts. Aussi dénutris puissent-ils être, ils arrivent à sortir vivants d'une épreuve qui nous serait possiblement fatale.

Mais le plus aberrant, c'est que même si l'ambiance dans la salle d'opération était maussade, la passionnée de médecine en moi était captivée par l'analyse que Jackson et moi avons dû effectuer afin d'estimer l'âge gestationnel du bébé. C'était aussi fascinant que troublant, mais j'avais besoin de le faire, aussi bien pour mon boulot que pour prendre le temps de me recueillir auprès du fœtus.

Étant donné que les grossesses sont nombreuses à cause de la polygamie, que la plupart des femmes accouchent quelque part dans le camp et que nous n'intervenons qu'en cas de danger pour la mère, la quantité de femmes qui se présente à l'hôpital dans un état d'urgence alarmant est très importante. C'est un fait auquel j'aurai nettement du mal à m'habituer lors de mon séjour ici puisque je m'évertue toujours à vouloir sauver la mère et le bébé… Cependant, les délais inévitables de prise en charge mélangés à la souffrance fœtale qui se manifeste souvent bien avant que la vie de la maman soit en danger sont de réels obstacles à mes convictions de vouloir sauver tout le monde. Et je trouve ça terriblement difficile…

Quand je vois Jackson entrer dans la salle à manger, le visage en nage, je ne peux pas m'empêcher de lui adresser un petit sourire en coin, comme si nous partagions un secret bien gardé. Ce qui, dans les faits, n'est pas tout à fait faux.

Hier, après m'avoir révélé ses plus grandes craintes, Jackson a continué de se livrer à moi. J'ai donc passé une partie de la soirée avec lui. Je me suis sentie privilégiée d'avoir droit à un coin de son jardin secret. J'irais même jusqu'à dire que j'étais émue. Je me suis sentie importante de savoir qu'il avait confiance en moi à ce point.

Il m'a expliqué que la ludopathie de son père est apparue à la suite du décès d'Eden, son petit frère handicapé. Jackson était alors âgé de huit ans, presque neuf. Les années qui ont suivi ont été infernales pour sa mère et lui. Elle pleurait sans cesse, espérant jour et nuit que son mari accepterait enfin de se faire aider.

En vain. Jackson et elle ont fini par le quitter au bout de plusieurs années qui leur ont paru une éternité de supplices continuels. De ce que j'ai compris, désormais, il entretient une relation solide avec sa mère, tandis qu'avec son père, c'est le néant absolu. Jackson l'a renié depuis que sa mère et lui sont partis.

À plusieurs reprises, j'ai eu le cœur gros. J'ai même dû me retenir pour ne pas le rejoindre sur son lit afin de le prendre dans mes bras. J'avais envie de lui transmettre un peu de réconfort, un peu de chaleur humaine, de serrer contre moi le petit garçon qui a manqué d'amour et de bonheur pendant une grande partie de son enfance… Mais je ne l'ai pas fait. Néanmoins, je crois que ma présence lui a été d'un grand support, car, avant mon départ, il a posé sur moi un regard doux pour me remercier sincèrement.

J'ai eu une petite pensée pour Julien. L'une des rares dans la dernière semaine. Je me suis demandé ce qu'il aurait pensé de savoir

que j'étais ici avec Jackson, si près de lui… dans la même minuscule pièce. Si je veux être honnête, cette pensée m'a rendue un peu mal à l'aise alors j'ai souri gentiment à Jackson et je suis partie. Ensuite, comme je l'ai fait chaque soir depuis notre dernier appel téléphonique, j'ai pris soin d'écrire à Julien.

Moi : Je vais bien, on s'appelle demain. Je t'embrasse xxx

Et, comme chaque soir, il m'a répondu avec un simple *thumbs up*…

— J'ai toujours été attirée par le travail humanitaire. Depuis que je suis toute petite, je sais qu'un jour je ferai partie de l'équipe de MSF. C'est drôle, pas vrai ? Comment on peut être aussi jeune et déjà savoir quelle sera notre destinée ? ai-je raconté à la dame qui était présente au kiosque de Médecins Sans Frontières, tout en récupérant un feuillet explicatif.

Si je me fiais à l'épinglette qui était fixée à son veston noir, elle se prénommait Suzie. J'étais heureuse de discuter avec elle, le colloque était l'endroit idéal pour attirer de nouvelles recrues.

— Parfois, il ne faut pas chercher à comprendre, a-t-elle dit en s'approchant de moi, tout sourire. Certaines personnes sont tout simplement nées pour faire une différence. MSF est une aventure extraordinaire. C'est très addictif. Trente pour cent des gens qui partent en mission décident d'y retourner.

— C'est vrai ? me suis-je étonnée pour ensuite la voir acquiescer énergiquement. Wow… Ça me donne encore plus le goût de partir avec vous !

Suzie s'est aussitôt esclaffée, puis m'a couverte d'un regard bienveillant.

— Il vous reste combien d'années d'étude avant l'obtention de votre diplôme ?

— Seulement un an…, ai-je répondu en tripotant mon feuillet. J'entame bientôt ma cinquième année de résidence en anesthésie.

À voir son expression faciale se transformer, j'ai compris qu'elle ne s'attendait pas à ça.

— Ah oui ? Je croyais que vous étiez beaucoup plus jeune que ça. Habituellement, mon œil ne me trompe pas.

Derrière Suzie, une vidéo avec des images percutantes défilait sur un grand écran plat, histoire d'attirer visuellement le plus de médecins possible désireux de se lancer dans l'aide humanitaire.

— Je vais le prendre comme un compliment, ai-je répliqué fièrement. J'aurai vingt-sept ans demain. Mais je dois avouer que dans mon cœur, j'en ai encore vingt-deux.

— Je vous comprends. Mon corps et ma tête ont quarante-six ans, mais mon cœur est demeuré dans la vingtaine, s'est-elle esclaffée avant de revenir à la raison de ma présence au kiosque. L'important, c'est que vous reteniez que MSF exige six mois d'expérience clinique avant la postulation.

J'ai opiné de la tête, le regard perdu dans le vague.

— Donc, si tout va bien, dans un an et demi, je pourrai entamer les démarches…

À ce moment, un frisson grisant m'a traversé le dos. Était-ce l'appel à l'aventure ou l'effet indéniable que Jackson avait sur moi ? Il venait tout juste d'apparaître à mes côtés, dégageant autour de lui une odeur enivrante qui me donnait presque le tournis. Le savoir si près de moi accaparait à tout coup toutes mes pensées. Je ne faisais que sentir son corps frôler le mien et un tsunami remontait aussitôt à l'intérieur de ma poitrine. Je ne le connaissais que depuis quarante-huit heures, mais nous avions passé presque la totalité de notre temps ensemble, ne nous éloignant que pour dormir chacun dans notre chambre. Plus je passais des moments avec lui, plus j'espérais que ce congrès ne se termine jamais. Non seulement il était séduisant, mais il dégageait une telle aisance et une telle confiance en lui qu'il captivait toute mon attention. Et ça, c'était sans parler de l'attirance palpable que je ressentais lorsqu'il était tout près de moi. Tous mes sens se réveillaient.

— J'ai cru entendre que, demain, ce sera ton anniversaire ? m'a-t-il questionnée, l'air de rien, avant de porter son attention sur les feuillets qui ornaient la table.

Mon épaule effleurait son torse couvert d'une chemise bleu ciel et j'avais du mal à respirer ; sa proximité me déstabilisait au plus haut point.

Le souffle coupé, j'ai souri en acquiesçant, la lèvre inférieure entre les dents.

— Je prévoyais le souligner avec mon amie, mais malheureusement elle est tombée malade juste avant le colloque, alors ce sera pour une autre fois…

— Ou pas…, a-t-il lancé, espiègle, avant de lever les yeux sur mon visage. Si tu veux bien me laisser t'inviter, on pourrait fêter ça comme il se doit.

J'ai bien cru entendre mon cœur fondre de tendresse.

— C'est vrai ? me suis-je étonnée dans un chuchotement étouffé avant de sentir le rouge me monter aux joues. Je… je ne voudrais surtout pas que tu aies pitié de moi.

Il a secoué la tête en se retournant complètement vers moi, comme s'il cherchait à me rassurer.

— Si je l'offre, c'est que j'en ai envie, ça n'a rien à voir avec la pitié. Viens me rejoindre à la chambre 2901 vers dix-neuf heures, demain soir, je vais t'amener dans le meilleur restaurant de la ville. Ce sera une soirée à la hauteur de tes vingt-sept ans.

Le clin d'œil qui accompagnait sa promesse se voulait complice, amusant, amical. Tout sauf grivois. Pourtant, j'étais persuadée d'avoir senti une vague de chaleur monter de mon bas-ventre jusqu'à mon cœur. J'ai même cru que ce dernier avait cessé de battre avant de repartir de façon effrénée.

23

Lana

J'ai pu profiter de mon après-midi et de ma soirée pour relaxer. J'ai donc mis à profit mon temps libre pour tricoter quelques bonnets qui serviront aux nouveau-nés. J'ai pris soin d'utiliser une laine toute douce pour épargner leur peau délicate.

Même si j'étais en « congé », mes pensées continuaient de tourner en boucle dans ma tête. Je songeais surtout à Mustafa. Il était souffrant lorsque je lui ai rendu visite ce matin. J'ai dû changer sa prescription pour le soulager davantage. Bien que sa chirurgie soit fraîche, j'ai tout de suite eu le sentiment que je n'étais pas près d'en avoir fini avec lui. Au contraire, un défi de taille m'attendait, concernant la gestion de sa douleur. J'ai eu l'impression que le syndrome du membre fantôme était en train de s'installer et que, bientôt, je devrais sortir mes talents de spécialiste de la douleur…

J'ai toutefois eu le bonheur de constater que mes crampes intestinales semblaient s'être apaisées et ma chiasse de bienvenue aussi. En tout cas, mes allers-retours aux latrines m'ont semblé moins fréquents qu'hier, ce qui m'a permis de passer un peu de temps avec le cuisinier sud-soudanais. Avec son aide, j'ai essayé d'apprendre quelques phrases en nuer, histoire de m'imprégner de plus en plus de la culture du pays.

Après avoir soupé, je m'installe sur la chaise grinçante – pas très confortable – de la minuscule pièce dédiée aux appels téléphoniques. J'ai le sentiment que les responsables ont fait exprès de placer la chaise la plus incommodante du *compound* dans cette pièce, pour que les appels durent moins longtemps…

Il est présentement dix-neuf heures, ce qui signifie qu'au Québec, c'est le début de l'après-midi, calculé-je rapidement avant de décrocher. Le timbre de voix de Julien est plus chaud que la dernière fois. Ça fait du bien de discuter avec lui sans me prendre la tête, même s'il m'informe en début de conversation que Tony passera le chercher bientôt pour une séance d'escalade, ce qui nous laisse peu de temps pour discuter.

— D'accord, je vais tenter de faire vite… Comment ça se passe au Québec ? demandé-je en jouant distraitement avec un fil qui dépasse de mon pantalon de jogging.

En raison de la distance qui nous sépare, il y a un léger décalage avant qu'il réponde à ma question.

— Bien. J'ai terminé ma garde ce matin. Par chance, on n'en fait pas plus d'une par semaine ; j'ai passé la nuit à opérer, m'informe-t-il avant de pousser un long soupir. Une journée de pluie verglaçante suffit pour que toutes les personnes âgées se retrouvent à l'urgence avec une fracture de la hanche…

— J'imagine…

— Et toi, tu survis ? demande-t-il. Est-ce que ta vie ici commence à te manquer ?

Trop heureuse qu'il s'informe enfin sur mon expérience, je me redresse sur ma chaise pour répondre :

— Pas vraiment… En tout cas, je peux te dire qu'avec toute cette chaleur, on est loin de la pluie verglaçante, ici ! Je suis…

— Sérieux ? me coupe-t-il sur un ton cassant. Je ne te manque même pas un tout petit peu ?

Je deviens mal à l'aise tout d'un coup. Je n'avais pas pensé à ce détail important, mais il est vrai de dire que ma vie au Québec ne me manque pas. Ni mon confort ni Julien. Je pourrais toujours lui mentir et lui raconter que je pense à lui jour et nuit, mais ce n'est pas le cas. Alors, j'essaie de m'en sortir autrement…

— Je n'ai pas vraiment le temps de m'ennuyer. Toutes mes pensées vont à mes patients… Je travaille pour eux durant le jour et si je me réveille la nuit, je m'inquiète pour eux. Je suis ici pour…

Julien m'interrompt une fois de plus avec un long rire sardonique. Je comprends vite que mes explications ne lui sont pas suffisantes.

— Sérieusement, *babe*. Tu as changé…

— Quoi ? fais-je, confuse. Je n'ai pas changé, je fais seulement mon travail et j'essaie de l'exécuter avec bienveillance et dévotion. Après tout, c'est pour cette raison que je suis ici. Je…

— Je veux dire… avec moi. Tu as changé avec moi. Tu ne te donnes plus à moi au lit, tu t'en vas à l'autre bout du monde et tu n'es même pas foutue de penser à moi… Tu deviens de plus en plus égoïste. Il serait temps que tu arrêtes de ne penser qu'à ton petit nombril…

Le dos rond et le cœur en miettes, je ravale mes larmes et marmonne :

— Si tu le dis…

— Si je le dis ? Évidemment que je le dis. Il était temps que tu avoues tes torts.

Dans les faits, je n'avoue rien du tout. Je veux seulement que cette discussion s'arrête ou, du moins, qu'on change de sujet, parce que même si je n'admets rien, je suis rongée par les remords et les remises en question.

Tout compte fait, il a peut-être raison… Et si je n'étais pas normale ? Je pense rarement à lui, c'est vrai. Quelle sorte d'amoureuse part à des milliers de kilomètres de la maison sans se morfondre au moins un tout petit peu de l'absence de son copain ?

Je l'entends soupirer à l'autre bout du combiné.

— Tony vient d'arriver, je dois te laisser. Bonne semaine, *babe*.

— Oui, bonne semaine…

Incapable de prononcer un seul mot supplémentaire, je raccroche avant de me frotter les yeux avec mes paumes pour effacer mes larmes et tous les soucis qui s'y rattachent.

— *Oh God*… Comment j'ai fait pour me mettre dans une situation pareille ?

Est-ce vraiment le fait d'avoir toujours l'esprit occupé avec mes patients qui me rend aussi distante ou est-ce plutôt la distance qui me sépare de lui ? Complètement perdue, je pousse le plus long et le plus lourd des soupirs. J'ai l'impression de ne plus être sûre de rien.

Parallèlement, je suis partie en mission pour prendre du recul, pour faire le point sur mes propres intérêts, pour me retrouver, pour savoir si je me sens mieux loin de Julien ou près de lui. Alors, quelque part, j'imagine que je suis normale de me poser toutes ces questions…

Si j'y réfléchis un peu plus longuement, je suis forcée de reconnaître que, cette semaine, je me suis sentie de plus en plus détachée de lui. Et je crois que j'en avais besoin. J'en suis même à douter de mes propres sentiments. Suis-je encore amoureuse de cet homme avec qui je partage ma vie depuis trois ans, et un duplex depuis deux ?

Plus perdue que jamais, je me prends la tête à deux mains.

Et si tout ça avait un lien avec le retour de Jackson dans ma vie ? Ouais, possible… D'un autre côté, je pense que Julien n'est peut-être pas un homme pour moi. Ou devrais-je dire qu'il n'est *plus* un homme pour moi. Parce qu'il l'a déjà été, quand on a commencé à sortir ensemble. Quand il prenait soin de moi. Quand il était plus… supportable.

Soudainement envahie par une envie de me confier, je décroche de nouveau le combiné et compose le numéro d'Élodie. Lorsqu'elle répond avec son ton enjoué habituel, je ressens un réel soulagement. Si bien que je me mets à pleurer à chaudes larmes en babillant :

— Élo… C'est La… na…

— *Oh my God ! Oh my God !* s'exclame-t-elle si fort que je pourrais jurer qu'elle est en train de sauter de joie. Es-tu correcte ? Pourquoi tu pleures ?

Je me mets à glousser entre mes larmes.

— Ce sont des larmes de joie ? tente-t-elle de deviner. Dis-moi que ce sont des larmes de joie !

— Oui…, soufflé-je.

— Ouf, j'ai eu peur… Maintenant, dis-moi tout ! Allez ! J'avais tellement hâte d'avoir de tes nouvelles ! débite-t-elle à toute allure. Je ne t'ai pas écrit parce que je voulais te laisser vivre ton expérience à fond, mais… bon Dieu, j'ai dû me gifler à plusieurs reprises pour m'en empêcher !

Je dois me retenir pour ne pas m'écrier : « Enfin quelqu'un qui se soucie de moi ! »

Je souris, tâchant de reprendre le dessus sur le mélange d'émotions contradictoires qui m'assaille.

— Tu me manques, chuchoté-je en essuyant mes larmes. C'est bon d'entendre ta voix.

Aussitôt dits, ces mots résonnent dans mon crâne comme un

tambour qui annonce l'arrivée d'une révélation fracassante. *Tu me manques. C'est bon d'entendre ta voix.* C'était si spontané ! Si franc, si profond… Ma meilleure amie me manque. Ça veut donc dire que j'arrive encore à éprouver des sentiments pour quelqu'un !

— Tu me manques aussi, tu sais…, avoue-t-elle. Maintenant, raconte-moi tout. Je veux tout savoir !

Je m'installe donc aussi confortablement que possible pour lui parler du charme du *compound,* malgré ses mauvaises odeurs et ses décorations dépareillées, de la solidarité des expats, des conditions précaires au camp, des chirurgies auxquelles nous avons procédé jusqu'à maintenant et du défi de vivre ici tous les jours.

— Malgré tout, je me couche tous les soirs en remerciant le ciel d'être là où je suis, ajouté-je avec l'impression d'avoir des étoiles dans les yeux. Sérieusement, Élo, c'est l'aventure d'une vie. On a de la chance d'habiter au Québec et on n'en a même pas conscience.

— Awww, s'émerveille-t-elle, tu m'as déjà l'air enchantée par ton expérience.

Je soupire de bonheur, le sourire fendu jusqu'aux oreilles.

— Vraiment…

Plus je discute avec mon amie, plus je me rends compte que je suis à ma place, que je suis sur mon X, complètement alignée avec mes besoins, mes convictions et mes valeurs. Si je ne fais que penser à moi – à mon petit nombril, comme le dit si bien Julien –, je dois avouer que je me sens parfaitement en symbiose avec tout ce que j'ai toujours voulu dans la vie…

Lorsque je rejoins les autres expats qui sont installés sous le *gazebo* pour se protéger des moustiques indésirables, je me sens un peu mieux qu'après avoir raccroché avec Julien. Sans le savoir, Élodie m'a en quelque sorte ouvert les yeux. Néanmoins, lorsque l'occasion se présente au courant de la soirée, je me rapproche de William pour discuter avec lui. Même s'il n'est pas très vieux, comparativement à nous, ses quarante-deux ans lui donnent l'allure d'un sage.

Rapidement, notre conversation s'approfondit, alors je lui pose une question un peu plus personnelle, histoire de voir si je suis la seule à vivre ce genre de situation étrange.

— Je me demandais, Will, est-ce que tu t'ennuies de ta femme ?

— *Nope !* fait-il spontanément. Pas du tout !

Je me surprends à arquer un sourcil, étonnée par sa franchise.

— Dans ce cas, comment tu fais pour préserver ton couple ? À ce que je sache, tu es marié depuis plusieurs années, non ?

Occupé à avaler une gorgée de bière, notre coordinateur de projet sourit de toutes ses dents blanches avant de lever un doigt pour attirer mon attention.

— Moi ? commence-t-il avant de pouffer d'amusement, je songe à divorcer… Avant de postuler, on devrait nous mentionner qu'avec MSF, notre mariage est en péril !

Comme ma bouche se transforme en un O, tous les autres expats se mettent à rire. Je ne suis donc pas la seule dont le couple bat de l'aile !

— Tu sais quoi ? ajoute-t-il après avoir réfléchi plus mûrement. La vraie question qu'on devrait se poser, c'est : veux-tu véritablement sauver ton couple ?

24

Jackson

Évidemment, elle est en couple…, ne puis-je m'empêcher de me répéter intérieurement.

Je m'en doutais, bien entendu, mais la confirmation n'en est pas moins déchirante, et ce, même si sa situation amoureuse ne semble pas de tout repos. Je m'attache à Lana de plus en plus et je crains de souffrir le martyre lorsque je devrai la quitter… Si je veux être honnête, cette simple idée me terrifie. Pas de l'avoir dans ma vie, mais plutôt de la perdre à nouveau. De devoir m'en séparer et d'apprendre à vivre dans un monde fade sans sentir sa présence apaisante à proximité. Cette femme merveilleuse me plaît. Elle me fait du bien, et je serais prêt à me battre contre vents et marées pour avoir le privilège de me réveiller à ses côtés tous les matins.

Hier, rien qu'en discutant avec elle, j'ai senti mon envie de jouer s'estomper comme par enchantement. Je me suis confié comme jamais je ne l'ai fait auparavant, et c'était bon. C'était libérateur. Et sans prise de tête. Jamais je ne me suis senti jugé. Et pour ça, je lui en serai éternellement reconnaissant.

J'ignore quel homme est suffisamment chanceux pour l'avoir dans sa vie, mais s'il ne réalise pas le privilège qu'il a, c'est qu'il ne la mérite pas… J'irais même jusqu'à dire que c'est un enfoiré de première qualité…

Tandis que les expats les plus exténués se lèvent à tour de rôle en bayant aux corneilles, je continue de gratter une mélodie sur ma guitare, même si cela implique de laisser en suspens les sujets de conversation du moment. J'ai le bonheur de constater que malgré son

manque d'entrain et ses petits yeux qui se referment de temps à autre, Lana semble vouloir rester.

Lorsque William se lève à son tour, il s'étire en grognant et nous envoie la main :

— À demain, les amis… J'ai du sommeil à récupérer.

D'une seule voix, Lana et moi répondons :

— Bonne nuit, Will, à demain…

Ne restant plus que nous deux en tête à tête, un silence s'installe vite entre nous, donnant toute la place aux accords de ma guitare. Outre ses traits tirés et sa fatigue extrême, Lana me paraît songeuse. Son regard fixe est perdu dans le vague pendant qu'elle se balance avec l'aide de son pied, bien enfouie dans son grand hamac multicolore. Est-ce seulement l'épuisement qui la rend aussi taciturne ou sa relation avec son enfoiré de copain ? Je l'ignore, mais la source de ses tracas me chiffonne terriblement.

Au bout d'un moment, je décide de briser la glace en m'adressant à elle d'une voix douce :

— Pourquoi MSF ?

Elle met quelques secondes avant de sortir de sa bulle de pensées, comme si elle réalisait à retardement que je viens tout juste de lui parler. Elle détourne le regard vers moi, cligne des paupières, donnant l'impression de revenir sur terre après un long voyage, puis sourit, belle comme un ange descendu tout droit du ciel.

— Un rêve…, répond-elle simplement. Un rêve que j'ai fini par oublier avec le temps, mais qui m'a fait vibrer pendant des années…, précise-t-elle. Et toi ?

Je gratte un accord en haussant une épaule avec nonchalance.

— Un peu de tout. Le besoin de faire une différence. De revenir à la base. De me recentrer… Tu vois ce que je veux dire ?

Elle opine de la tête en pinçant les lèvres.

— Oui, susurre-t-elle avant de pousser un long soupir exaspéré. Je vois beaucoup trop, en fait…

Je lui adresse un sourire compatissant sans lâcher les cordes qui vibrent sous mes doigts. Je distingue mal son visage à cause de la noirceur, mais suffisamment pour savoir que quelque chose ne va pas.

— Tu veux en parler ? lui proposé-je sans m'attendre à grand-chose

en retour.

Sans grande surprise, elle secoue négativement la tête en se mettant à jouer avec un fil qui dépasse de son hamac. Comprenant vite qu'elle n'a pas l'intention de me confier ses tourments, je laisse tomber le projet et décide de me concentrer sur ma musique. J'imagine qu'elle l'apprécie puisqu'elle ne s'en va pas.

— Tu connais Lewis Capaldi ? demandé-je en entamant les premiers accords de l'un de ses plus grands succès.

Reconnaissant la mélodie de *Someone You Loved*, elle affiche un sourire gai.

— C'est un chanteur que j'aime beaucoup…

Comme si elle profitait à plein du moment, elle garde le regard braqué sur moi, un sourire oublié sur les lèvres. Je ne peux m'empêcher de lui répondre avec un clin d'œil complice, marmonnant pour moi-même quelques paroles. C'est un instant magique. Elle est avec moi, moi avec elle. Et rien d'autre. Juste nous deux, avec ma guitare.

— Je… hum… je suis au courant pour le pari, lance-t-elle soudain sur le bout des lèvres comme si elle essayait de se débarrasser de cette information qui la brûlait.

Tournant la tête à demi, je plisse un œil interrogateur, sans cesser de me concentrer sur mes accords.

— Quel pari ?

— Celui que tu as fait ce soir-là avec Raph à propos de moi, précise-t-elle sans oser lever les yeux. Inutile de le nier, Julien vous a entendus parler.

Elle a craché les derniers mots comme une vraie diarrhée verbale. Triturant avec encore plus d'ardeur le fil qui dépasse de son hamac, elle fait mine de rien, mais à voir la nervosité qui se transmet dans ses mouvements, je sens qu'elle se dirige vers un sujet qui ne la rend pas aussi indifférente qu'elle le laisse paraître.

Et puis, tout d'un coup, comme s'il avait mis un certain temps avant de faire son chemin dans mes synapses, le prénom qu'elle vient de prononcer me dresse le poil de la nuque.

— Par Julien, tu veux dire l'orthopédiste fendant ?

Cette fois, Lana lève la tête comme si je l'avais pincée et ouvre de grands yeux offusqués.

— L'orthopédiste fendant, comme tu dis, m'imite-t-elle en empruntant le même ton condescendant que j'ai utilisé, eh bien, il s'avère que c'est mon copain depuis bientôt trois ans.

Je suis à court de mots. Tandis que je sens la rage bouillir à l'intérieur de moi, je la dévisage, les yeux ronds comme des billes, laissant un accord résonner longuement jusqu'à ce qu'il se taise par lui-même, puis je me mets à compter sur mes doigts. L'évidence me saute au visage comme une araignée affamée.

— Nooon…, ne puis-je m'empêcher de conclure, sidéré. Tu… tu veux dire que vous avez commencé à vous fréquenter tout de suite après le congrès ?

Pour toute réponse, elle penche la tête sur le côté et opine avec un mouvement presque imperceptible, comme si c'était une évidence. Si j'étais encore en rogne contre elle, je lui en voudrais pour le restant de mes jours. Julien-le-fendant est l'enfoiré de première qualité qui a conquis son cœur à ma place…

Nom… de… Dieu…

— Wow…, ajouté-je dans un souffle, n'en croyant pas mes oreilles, avant de me souvenir qu'elle a parlé d'un pari. OK… Et tu le crois… ? Tu penses vraiment que j'aurais le profil pour faire ce genre de pari ?

Je la vois ravaler une réponse pour ensuite se contenter de me dévisager avec un regard insistant comme si elle essayait de me transmettre ses pensées. Après un long silence pesant, je finis par comprendre.

— OK, oui, je l'admets, j'ai déjà eu le profil d'un *gambler*, concédé-je en me souvenant de ma discussion de la veille, mais je n'ai jamais parié quoi que ce soit concernant une femme. J'ai plus de respect que ça pour la gent féminine.

Sceptique, elle arrête de tortiller son fil pour me fixer longuement, comme si elle tentait de lire la vérité sur mon visage. Au bout d'un moment, son regard change, s'adoucit.

— Pour quelle raison Julien m'aurait-il menti ? demande-t-elle enfin, déconcertée.

Plusieurs raisons me viennent en tête, dont la jalousie. Pourtant, je prends le temps de réfléchir avant de répondre, recommençant à gratter doucement des accords sur ma guitare.

— Je n'en sais rien… Pour que tu cesses de t'intéresser à moi, peut-être ?… *Anyway*, ça ne sert à rien d'essayer de comprendre qui a fait

quoi pour quelle raison, mais plutôt de faire ressortir la vérité, expliqué-je avec un air détaché tandis qu'au fond de moi, une rage meurtrière me brûle comme de la lave.

Julien…

Julien-le-fendant…

Lui au lieu de moi…

Lui qui a volé mon avenir avec elle…

Prenant une grande inspiration, je tâche de contrôler la hargne qui risque de transparaître dans ma voix et ajoute :

— La vérité, c'est qu'il n'y a eu aucun pari ayant rapport avec toi ni avec qui que ce soit. Je me souviens que Raph a lancé une stupidité du genre durant le congrès, mais…

Pas tout à fait sûre de me suivre, Lana me coupe, abasourdie :

— Tu veux dire que Raph a parié, lui ?

— Non, non, rectifié-je aussitôt. Bien sûr que non. Pendant qu'on était au bar avec des gens du colloque, il a lancé avec amusement : « Je te parie que ce soir, je pourrai ramener cette serveuse dans mon lit. » Mais moi, je n'ai absolument rien dit du… Attends…

Je m'arrête net en plaquant une main sur les cordes de ma guitare pour la faire taire, puis lève la tête vers Lana en tentant de me remémorer ce qui s'est réellement passé ce soir-là. Au début, tout est flou, comme l'image d'un appareil photo qui peine à effectuer le *focus*, mais plus j'y pense, plus l'image devient claire.

— Je crois que… Julien était avec nous à la table à ce moment-là, divulgué-je en refermant un œil pour m'aider à me concentrer. Oui, je pourrais mettre ma main au feu qu'il était avec nous.

Lana reste muette, tout comme moi, pendant que nous assimilons simultanément mes propres paroles.

— Tu crois qu'il… ? ajouté-je avant de me taire de nouveau.

— Qu'il aurait confondu vos paroles ? tente de poursuivre Lana à ma place.

Je reste muet à mon tour, un long moment, histoire de mettre de l'ordre dans mes idées, histoire de ne pas prononcer de gros mots à l'égard du crétin de sac à merde qui m'a joué dans le dos pour me piquer la femme de mes rêves.

Prenant une grande inspiration, j'arque un sourcil, méditatif.

— À moins qu'il ait inventé de toutes pièces mes paroles après s'être inspiré de celles de Raph…

Cette fois, Lana prend un air horrifié, cessant carrément de respirer.

Je ne viens pas de faire une supputation, mais bien une affirmation. À l'époque, quelques heures passées avec ce type m'avaient suffi pour déchiffrer le personnage. C'était un homme vaniteux, égocentrique et manipulateur qui n'avait d'yeux que pour Lana. Et il me détestait, c'était écrit en crayon fluorescent au beau milieu de son front.

— Non…, souffle Lana en secouant obstinément la tête. Je… je ne pense pas que Julien puisse faire un truc aussi dé…

Au lieu de terminer sa phrase, elle plaque une main sur sa bouche, braquant sur moi des yeux ronds comme des pastèques.

— … dégradant ? tenté-je de deviner. Dégueulasse ? Débile ? Pour être honnête, je ne suis sûr de rien… Mais je peux t'assurer une chose, ajouté-je en articulant bien chacun des mots, les yeux rivés dans les siens, pour être certain qu'elle m'écoute attentivement, c'est que lorsque je te dis que je n'ai jamais parié à propos de toi, c'est la vérité absolue. Compris ?

Pour toute réponse, elle acquiesce lentement, sans pouvoir détourner ses iris verts de mes yeux.

25

Lana

Qu'est-ce que je disais déjà : week-end rime avec repos ? N'importe quoi… Jackson et moi avons été réveillés au petit matin par notre radio. On nous a annoncé l'arrivée de deux blessés par lance artisanale ; le contrecoup d'une chicane sur le camp. Résultat : on est levés depuis quatre heures du matin, et bien qu'il ne soit que huit heures, je suis tellement fatiguée que j'ai du mal à me tenir debout. J'ai l'impression de tanguer sur un bateau qui navigue en pleine mer houleuse.

Je n'ai pas dormi de la nuit, ou très peu. J'avais peut-être réussi à m'assoupir quelques minutes quand la radio a grésillé avant l'annonce. J'étais trop préoccupée à penser, tentant de trouver une qualité soporifique au bruit causé par les bruissements d'ailes des chauves-souris.

Hier, William m'a fait réfléchir. « La vraie question qu'on devrait se poser, c'est : veux-tu véritablement sauver ton couple ? » À cette interrogation, j'ai bogué. Littéralement. Je suis presque certaine que s'il avait été suffisamment attentif, il aurait pu entendre le biiip strident qui s'est manifesté entre mes deux oreilles à cet instant précis. Le même silement agaçant qui sort du haut-parleur d'une télévision multicolore lorsqu'un canal est en veille. Sa question m'a confrontée au plus haut point, si bien que j'ai été assaillie par un chapelet de réflexions, toutes plus importantes les unes que les autres. À quel point avais-je envie de sauver mon couple ? Julien comptait-il suffisamment pour moi pour que je me batte pour lui ? Étais-je encore importante à ses yeux ? Comment réagirait-il si je le quittais ? Aurais-je seulement le courage de le laisser ? Est-ce que la vie de couple me

manquerait ou ce serait plutôt une sorte de soulagement ?

C'était trop…

Et ça, c'était juste en tenant compte des paroles de William. Parce que si, en plus, j'ajoutais la révélation-choc de Jackson… *God !* Je n'arrivais plus à penser… Il avait carrément réussi à me jeter par terre en m'assurant qu'aucun pari n'avait eu lieu ce soir-là. En lui avouant que je savais pour le pari, mon but était de le surprendre, de l'acculer au pied du mur afin de lui faire comprendre pourquoi je l'ai autant détesté. Au final, c'est lui qui m'a prise au dépourvu avec son aveu. Était-ce possible que Julien eût transformé à ce point la vérité pour que la situation tourne en sa faveur ? Pour que je m'éloigne à tout jamais de Jackson ?

Je me sentais trahie, affligée, dégoûtée et désemparée. Je ne savais plus quoi penser, qui croire. J'avais du mal à avaler la version de Jackson. Après tout, je ne le connaissais que partiellement et je ne l'avais pas revu depuis des années. En revanche, à l'époque, j'avais cru si facilement celle de Julien… Pourquoi ? Et le pire, c'est que même si la version de Jackson était déroutante, elle tenait la route, et il me semblait on ne peut plus franc avec moi.

Je me suis donc mise au lit, complètement déboussolée. J'avais perdu le nord. Je ne savais plus du tout où j'en étais. J'ai bien pensé reprendre le téléphone pour parler à Julien, mais après réflexion, je me suis dit qu'il valait mieux attendre. Laisser la poussière retomber et me permettre de faire le point sur mes sentiments. De toute façon, je n'étais pas en état de lui parler et il n'était pas disponible pour m'écouter, puisqu'il était en pleine séance d'escalade. J'ai donc ravalé ma peine et laissé mes pensées s'éparpiller… jusqu'à ce que la radio se manifeste en demandant notre aide, à Jackson et à moi.

À notre arrivée dans la tente où reposaient les deux blessés, j'ai vite constaté que l'un d'eux était vraiment mal en point. On aurait dit la scène d'un crime sanglant. Les deux patients geignaient de douleur, chacun transpercé par une lance artisanale. Tandis que l'un d'eux était recroquevillé sur le côté, littéralement embroché, l'autre se prenait la cuisse à deux mains comme pour atténuer la douleur. La victime qui jouait à faire concurrence à une brochette de poulet était le plus instable. Le tissu de sa chemise était déchiré à plusieurs endroits et gorgé de sang qui continuait de se répandre sur le matelas pour terminer sa course sur le sol. Deux infirmières étaient affairées à lui installer une voie veineuse.

J'avais du mal à en croire mes yeux. Comment était-ce possible

qu'une telle violence survienne aussi régulièrement ? C'était déjà le deuxième cas de ce genre que j'avais à affronter depuis mon arrivée et mon petit doigt me disait que ce ne serait pas le dernier. Jamais de ma vie je n'aurais cru qu'un jour j'allais devoir soigner un homme transpercé par un javelot !

À présent assise dans la salle d'opération, j'appuie de façon rythmée sur le ballon qui insuffle les respirations au patient intubé pendant que Jackson fait tout en son pouvoir pour réparer les blessures. La lance a perforé le petit intestin et l'estomac, puis a effleuré de justesse l'aorte en rétropéritoine. Il a été chanceux dans sa malchance, car une dissection de l'aorte lui aurait été fatale.

Ces blessures liées à la hausse des actes de violence sont beaucoup trop fréquentes, ici, à Bentiu. Selon Kariem, l'an dernier, les statistiques s'élevaient à environ un cas par jour. C'est énorme et totalement inacceptable. Mais c'est la triste réalité du *Bentiu Paradise*. Les abris sont trop près les uns des autres ; des espaces restreints remplis de personnes venant de différents horizons créent des tensions un peu partout dans le camp. Et c'est sans compter la pauvreté, la vengeance et les conditions extrêmement difficiles qui sont également des sources de conflits.

Soudain, le mouvement de ma tête tombant dans le vide me réveille en sursaut tandis que je suis encore en train de tenir le fameux ballon qui maintient mon patient en vie. Surprise de m'être assoupie une demi-seconde, je reprends la ventilation en jetant un œil à Kariem qui m'observe, amusé, un large sourire camouflé par son masque d'intervention.

— J'en connais une qui aura bientôt besoin d'un Coca-Cola ! lance-t-il en s'approchant pour me remplacer. Donnez-moi votre place et allez vous dégourdir un peu, histoire de vous réveiller. On doit opérer l'autre patient après celui-ci, vous devez reprendre des forces.

Je n'ai jamais été une grande *fan* de boissons gazeuses, mais à ce qu'il paraît, c'est un goût qui se développe ! Étant donné qu'ici, le Coca-Cola est fourni en abondance par le service d'approvisionnements et que c'est nettement plus rafraîchissant qu'une boisson chaude lorsqu'il fait quarante degrés, on ne survit pas au café, mais bien à grands coups de Coca-Cola ! En plus, ça tient éveillé, alors on fait d'une pierre deux coups.

Me jetant un regard inquiet par-dessus le champ stérile, Jackson me questionne tacitement d'un simple coup de tête inquisiteur. Lui aussi paraît épuisé ; ses traits sont tirés et ses yeux bleus semblent encore

plus pâles qu'à l'habitude.

— Ça va, le rassuré-je d'une main lasse. Je manque de sommeil, c'est tout. Je vais aller boire un Coca-Cola et je serai de retour, fraîche comme une laitue !



— Comment vont tes intestins ? me demande Jackson en passant à mes côtés alors que je m'installe dans une chaise longue pour tricoter de nouveaux bonnets de laine pour les bébés naissants.

Quelques expats commencent à se réchauffer sur le terrain de volleyball.

J'ai pu m'accorder une petite sieste après avoir soigné les deux blessés et effectué rapidement la tournée de mes patients. Même si je suis encore fatiguée, je me sens un peu plus énergique que ce matin.

Je lève le regard sur Jackson. Il est en train de retirer son t-shirt pour se mettre à son aise.

— Mieux… Mes symptômes s'estompent tranquillement. Je crois que je suis sur la bonne voie.

— C'est à mon tour de me vider de tout mon contenu depuis hier, se lamente Ingrid en s'échouant dans une chaise près de la mienne, une main sur le ventre. Mamaaan, viens me chercheeer, ajoute-t-elle avec la voix la plus nasillarde qui existe.

J'éclate de rire devant le talent théâtral de mon amie malgré le fait que je sympathise de tout cœur avec son état pitoyable.

— Rassure-toi, ça finit par passer…

Amusé, Jackson sourit, rassemblant ses cheveux mi-longs vers l'arrière en un mince *man bun* doré.

— Tu veux jouer avec nous ? demande-t-il en s'adressant à moi. Il nous manque un joueur.

Sa bonne humeur me rassure. La discussion que nous avons eue hier ne semble pas avoir affecté notre relation. Quand on s'est laissés pour nous rendre à notre *toukoul* respectif, il m'a assuré qu'il saisissait mieux pourquoi tout avait foiré entre nous à ce moment-là et qu'il ne m'en voulait pas. Mais qu'il ne pouvait pas en dire autant à propos de mon copain… Et je le comprenais à cent dix pour cent.

Comme Jackson attend une réponse de ma part, je tords la bouche dans une moue gênée.

— Je n'ai jamais été très douée.

Il hausse les épaules en jouant habilement avec le ballon bleu et jaune.

— On s'en fout, on est tous là pour s'amuser et faire le vide cérébral.

— Allez, Lana, m'incite Ingrid. Décoince-toi un peu et va t'amuser. J'irais bien jouer à ta place, mais je risquerais de salir mon pantalon.

Une fois de plus, les stupidités d'Ingrid me font glousser. Qu'est-ce qu'elle peut être idiote quand elle le veut…

Tandis que Jackson manie la balle devant moi pour se réchauffer, je l'observe attentivement. Son offre me fait hésiter et, pourtant, je me lève sans réfléchir davantage en laissant mon tricot de côté.

Un fiasco, voilà ce que je suis ! Le ballon me pince les avant-bras chaque fois que je fais une manchette, mes services passent de justesse au-dessus du filet et j'ai du mal à faire une touche acceptable, mais je m'en moque ! Tout simplement parce que je m'amuse comme une petite folle ! Chaque équipe a son boulet, alors on est de calibre égal. Et même si je suis nulle à chier, personne ne me fait sentir comme une merde. En les regardant jouer toute la semaine, j'ai fini par comprendre que la deuxième passe servait souvent de pilier pour effectuer une attaque. Évidemment, je n'ai aucun talent pour sauter aussi haut afin de fouetter le ballon comme il se doit, mais j'arrive à passer la balle à la bonne personne pour que celle-ci marque un point. On s'encourage, on se tape dans les mains et on rit à gorge déployée. Avec la nuit et la journée que j'ai vécues, c'est un sentiment inouï qui n'a pas de prix.

Je me surprends même à loucher de temps à autre vers le torse nu de Jackson. C'est plus fort que moi, il est si délicieux à regarder que j'ai du mal à résister. J'ai beau me dire que je n'ai pas le droit, mes yeux n'en font qu'à leur tête !

Je me déteste de ressentir encore le besoin de contempler chacun de ses muscles qui se dessine sous sa peau ambrée… Je me déteste de ressentir cette attirance pour lui après toutes ces années. Quatre jours avec lui à Boston ont suffi pour faire chavirer mon cœur à jamais, et ce, malgré la douleur et la déception que j'ai ressenties lorsque je me suis rendu compte que Jackson était un enfoiré. Par chance, à l'époque, j'ai eu Julien pour me remonter le moral. Ou plutôt, devrais-je dire, à l'époque, j'ai cru avoir la chance que Julien me remonte le moral sur le chemin du retour, mais à présent, je n'en suis plus si

sûre…

26

Lana

Assise à côté de ma patiente, je contemple avec adoration le magnifique portrait qu'elle m'offre avec son bébé. Bien installée sur le dos, Roma fait le contact peau à peau avec ce petit trésor qui a tenté de naître à la façon de Superman.

Heureusement, quand j'ai été appelée vers trois heures trente, cette nuit, je dormais depuis un long moment déjà puisque je m'étais mise au lit tôt. J'étais tellement crevée que je n'ai même pas pris la peine de penser. Après la séance de volleyball, j'ai soupé, j'ai décollé mon ventilateur, puis je me suis affalée sur mon lit. J'ai sombré dans un profond sommeil à peine deux minutes après avoir déposé la tête sur mon oreiller. Dieu sait à quel point j'en avais besoin ! Évidemment, ma nuit a été interrompue, donc je ne me sens pas complètement reposée, mais je le suis tout de même plus qu'hier matin.

À son arrivée dans le bloc opératoire, Roma était souffrante. Le bébé était positionné en transverse et son petit poing pendouillait à l'extérieur de sa vulve. Même si la mère n'était pas dans une situation critique à ce moment-là, il était évident qu'un accouchement vaginal était impossible et que sa vie serait éventuellement en danger. Et moi, avec ma mentalité me venant du Québec de vouloir sauver tout le monde, tout ce que je pensais, c'était : *Le bébé… le cœur du bébé décélère de façon soutenue… On doit sauver le bébé…*

J'avais besoin de le garder en vie, de voir du beau et du bon ressortir de cette nuit écourtée. J'ai donc fait une femme de tête de moi-même et j'ai pris le taureau par les cornes. Pendant que je demandais à l'infirmier de positionner la maman sur le côté en position fœtale, je me suis préparée pour effectuer la rachianesthésie.

— *Let's go*, tout le monde ! ai-je lancé, alors que je trouvais que l'équipe était beaucoup trop *chill* à mon goût. On sauve ce bébé… Jackson, va te brosser. Gatphan, appelle Dre Vanderberg pour qu'elle vienne s'occuper du bébé et demande à la sage-femme de venir m'aider, s'il te plaît. Je suis seule et j'ai besoin de mains.

De fait, Kariem n'était pas là. Certes, mon ton directif a pris tout le monde par surprise, mais grand Dieu qu'il a été efficace ! J'ai inséré l'aiguille au bas de la colonne de ma patiente en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Le reflux du liquide céphalo-rachidien s'est tout de suite égoutté de l'embase où j'ai pu injecter le produit anesthésiant. Sans blague, ma rapidité aurait presque valu une main d'applaudissements ! J'ai eu l'impression d'avoir des doigts de fée… Et que dire de tous les petits soldats verts qui se sont mis à se démener partout autour de nous pour que la césarienne se déroule dans les meilleurs délais ? Wow, l'entraide était tout simplement magique.

Bien installé sur la poitrine de sa mère, le petit à la peau teintée d'un rose violacé boit au sein pendant que Jackson finalise la fermeture chirurgicale. J'ai le sourire aux lèvres tellement je suis comblée. Il est cinq heures du matin et tout ce que je trouve à faire, c'est de sourire jusqu'aux oreilles. Définitivement, plus le temps passe, plus l'expérience Bentiu me donne des ailes…

Une fois la patiente transportée à la salle de réveil, je troque mon uniforme pour mes propres vêtements et sors du conteneur spécialisé qui nous sert de bloc opératoire, accompagnée de Jackson. L'aube est en train de se pointer, de faibles lueurs commencent à percer la noirceur.

— Si on va se coucher à cette heure, on va être brisés pour le reste de la journée, fait remarquer Jackson en passant une main dans ses cheveux blonds pour les lisser vers l'arrière. Aussi bien la commencer tout de suite avec une séance de jogging. Tu te joins à moi ?

J'arque un sourcil sceptique. Sait-il seulement que je ne cours pas ?

— Oh, allez, insiste-t-il avec ses yeux de charmeur invétéré tandis qu'il ouvre la porte grillagée en s'écartant pour me laisser passer. Tout le monde est encore couché et je n'ai pas envie d'y aller seul.

J'hésite, sachant néanmoins qu'il a raison. Si je vais au lit pour une heure, ma fatigue va s'amplifier au lieu de s'effacer.

Lisant sans doute les réticences sur mon visage, il ajoute à sa supplication un sourire Colgate à mille dollars. Cette fois, je pouffe d'amusement.

— D'accord, je veux bien, mais je suis loin d'être une joggeuse professionnelle, alors je t'interdis de te moquer de moi, l'avertis-je avec un index qui se veut tout sauf menaçant.

— Aucun danger, ça me fera du bien de courir pour le plaisir. Avec Ingrid, ça n'a rien de bien relaxant…

Le temps de passer à notre *toukoul* respectif pour enfiler un t-shirt MSF, histoire d'assurer notre sécurité, nous nous retrouvons à fouler le sol sablonneux du secteur des Nations unies. Je suis vite à bout de souffle, mais Jackson reste bienveillant. Il respecte mon rythme sans grogner tel qu'il me l'a promis tandis que le sol défile sous nos pieds dans un nuage de poussière rouge.

L'endroit est si calme… Seuls quelques gardes nous observent passer en nous saluant d'un mouvement de tête amical. Je n'étais pas encore sortie du *compound* depuis mon arrivée au camp. Ça fait du bien de voir autre chose que des *toukouls* et des tentes, même si le paysage n'a rien d'époustouflant. C'est le crépuscule, donc il fait encore sombre, mais une clarté diffuse commence à blanchir à l'horizon, nous éclairant suffisamment pour que nous voyions où nous posons les pieds.

Au final, c'était une bonne idée de venir courir, j'avais oublié le sentiment de liberté qui nous submerge une fois que nous avons pris notre second souffle. Ce n'est qu'à notre retour que les lueurs lointaines du lever du soleil se pointent avec plus d'intensité.

— Merci, dis-je à Jackson à notre retour près des *toukouls*. Tu as peut-être réussi à me donner le goût de me lever un peu plus tôt pour vous accompagner les matins de semaine.

Il se met à rire fièrement, faisant un geste victorieux avec son bras comme s'il venait de gagner une partie de volleyball.

— *Yesss*, je savais que je te donnerais la piqûre ! Six heures quinze, tous les matins, tu seras la bienvenue. Mais attention, ajoute-t-il en chuchotant comme s'il me confiait un secret, Ingrid se croit aux Olympiques. N'essaie surtout pas de la suivre ; elle est complètement tordue.

Comme il termine sa confidence en tournant son index vis-à-vis de sa tempe, j'éclate d'un rire franc avant de plaquer en vitesse une main sur ma bouche pour éviter de réveiller tous les expats qui dorment encore.

— D'accord, chuchoté-je avec euphorie, c'est noté !

Tandis qu'il me couvre d'un regard complice, il reste planté devant moi un moment sans rien dire et sans détourner les yeux, un sourire lascif flottant sur ses lèvres. Plus les secondes s'écoulent, plus mon cœur s'emballe inutilement.

— C'était *nice* de travailler avec toi cette nuit…, dévoile-t-il enfin avec une sincérité qui m'émeut. Tu as bien fait de nous ramener à l'ordre. On garde tellement en tête de sauver la mère à tout prix qu'on en oublie parfois le bébé…

Je hoche la tête pour lui signifier que je comprends, me revoyant tandis que je donnais des ordres à tout le monde comme un lieutenant dans l'armée. Ça déclenche en moi une envie de rire.

— Lana *big boss* est là ! dis-je en faisant un salut militaire.

Il sourit.

— Justement, laisse-le sortir plus souvent, ce *big boss*… Il te va comme un gant.

Je me sens rougir tout d'un coup. Néanmoins, charmée par son compliment, je mords ma lèvre pour éviter de sourire de manière exagérée et écarte le filet moustiquaire qui me donne accès à mon *toukoul*.

— Je vais tâcher de m'en souvenir, dis-je avec l'impression idiote de ressentir des papillons dans mon bas-ventre. On se revoit tantôt ?

Il acquiesce sans bouger, les yeux rivés sur moi.

— Ouais… on se revoit tantôt…

Lorsque j'entre dans ma chambre, je dois rester plaquée quelques secondes contre ma porte, les paupières closes, pour reprendre le contrôle de mes pensées. Et de mes émotions… Tout ça en me répétant dans un chuchotement :

— Julien-Julien-Julien-Julien…

Nom de Dieu, je n'ai pas le droit ! ai-je envie de hurler. *J'ai Julien !* À quoi je joue en passant autant de temps avec Jackson ? Tant et aussi longtemps que je n'aurai pas pris de décision à propos de Julien, c'est insensé de me laisser distraire par mon collègue ! Certes, l'éloignement n'aide pas… J'ai parfois l'impression que ça me rend distante par rapport à tous mes problèmes de couple. Un peu comme si je me mettais la tête dans le sable pour ne rien voir… Néanmoins, je dois faire face à la réalité – *ma* réalité – et à tous les problèmes qui viennent avec. Il est impératif que je fasse le point sur mes sentiments.

Et vite…

Dans un élan de profond désespoir, je sens une montée soudaine d'émotion me piquer les yeux, puis une douleur lancinante me tordre la gorge. Pourquoi est-ce si difficile de se décider ? Comment savoir si l'on fera le bon choix ? Comment savoir si Jackson dit vrai et si Julien dit faux, si je ne suis pas en train de m'enliser davantage dans un gouffre sans fond ?

Coincée dans un mal interne intense, je me laisse glisser lentement contre la porte jusqu'à ce que mes fesses touchent le sol.

Mes épaules sont prises de violentes secousses.

Puis, mes larmes se mettent à couler.

27

Jackson

Les journées passent à une vitesse folle, les nuits de sommeil sont courtes et les blanches sont longues, mais, somme toute, je ne regrette en rien le fait d'être ici à travailler comme un forcené dans cette canicule. Je me suis souvent demandé pourquoi le fait de bosser dur à Bentiu était aussi différent de bosser avec autant d'ardeur à New York. Parce que, oui, parfois, il nous arrive d'en avoir assez de travailler comme si nous n'avions que ça à faire dans la vie. Mais pas ici. Et après réflexion, j'en suis venu à une conclusion logique.

Nous avons tous volontairement enduré des heures et des heures d'avion et d'attente lors d'escales dans le but de contribuer, de nous donner le défi d'offrir aux patients des soins de qualité malgré des ressources limitées, ce qui nous pousse à faire preuve de créativité à un niveau impossible à atteindre dans les grands centres. Nous sommes tous ici pour vivre une aventure parfois périlleuse, certes, mais ô combien enrichissante. Chaque jour, un défi nous attend, car on constate vite la présence de besoins criants et l'impact qu'ont nos soins sur la vie des gens, ce qui devient *addictif*.

Évidemment, le fait de partager les *toukouls* avec d'autres expats comme si c'était une grande villa interculturelle apporte un charme à l'aventure et solidifie le travail d'équipe qui est très particulier dû au contexte difficile que nous vivons. Je me suis aperçu que de ne pas être seul comme j'ai l'habitude de l'être à New York m'aidait personnellement par rapport à mon problème de jeu. Vivre en communauté, c'est agréable, d'autant plus que nous avons tous un point en commun : celui de vouloir aider les autres coûte que coûte.

Après la séance de volleyball du vendredi soir, nous nous installons

pour le *beer yoga*, histoire de décompresser un peu à la suite de notre journée de travail. Le principe est assez simple. On est une dizaine d'expats à suivre Pat, la yogi qui nous sert d'enseignante, et chaque fois que nous entendons le mot *shavasana*, qui signifie la posture du cadavre, nous sirotons une gorgée. C'est assez amusant, à la condition très stricte de rester raisonnable avec la bière. Une seule consommation est tolérée. Nous avons le droit de relaxer, mais nous devons garder en tête que nous sommes en service en tout temps.

Lana est sur le tapis voisin du mien. Voulant jouer au bouffon du roi, je pose ma canette sur ma tête et tente de rester en équilibre sur une jambe en prenant la posture du flamant rose. Des éclats de rire fusent de partout, ce qui me soutire un sourire en coin. J'aime bien nourrir de temps à autre ce besoin d'amuser les gens. Mais le plus important, c'est le rire cristallin de Lana qui vole jusqu'à mes oreilles. Mon objectif était de la faire sourire et c'est réussi. Attrapant ma canette sur ma tête, je maintiens mon équilibre en prenant une gorgée tandis que je lui jette un regard amusé en coin.

J'ai passé très peu de temps avec elle cette semaine. Elle était songeuse et semblait plus réservée. J'imagine qu'elle prenait du temps pour elle, pour encaisser tout ce dont nous avions discuté un peu plus tôt en semaine. Du moins, je l'espère… Parce que sinon, il est fort possible que son isolement soit en partie à cause de moi. Il faut dire que j'aime passer du temps avec elle et que j'ai un peu de mal à la savoir aussi près sans la chercher continuellement du regard. Lana est une femme d'exception, une femme forte, même si j'ai parfois l'impression qu'elle est aussi fragile que de la porcelaine…

Elle s'est montrée très dévouée avec Mustafa, ces derniers jours. Notre patient a développé une douleur fantôme à son membre amputé et Lana a dû jouer avec la médication disponible et les dosages pour tenter d'engourdir son mal. J'aime travailler avec elle. Elle est brillante et son intelligence me surprend tous les jours.

J'ignore si c'est uniquement l'histoire du pari qui a tout fait foirer entre nous, mais si c'est le cas, Julien ferait mieux de ne jamais recroiser mon chemin, parce que je ne donne pas cher de sa peau.

À la fin de notre séance de *beer yoga*, tout le monde se lève de son tapis pour aller manger ou aller à la douche, sauf Lana. Elle s'est endormie durant la séance de relaxation… Contrairement à ce qui s'est passé cette semaine, alors qu'un creux se dessinait souvent au milieu de son front à force de trop penser, son visage est complètement détendu. J'ai remarqué que sa peau blanchâtre comme

le lait à son arrivée au camp a commencé à prendre une jolie teinte ambrée. Une touche de couleur qui la rend encore plus désirable qu'elle ne l'était déjà. Charmé par sa beauté, je roule mon tapis en ne pouvant m'empêcher de sourire tendrement. Sa bouche en cœur est entrouverte, signe évident qu'elle a vraiment décroché.

Levant les yeux au ciel, je chuchote pour moi-même :

— Seigneur, merci de l'avoir placée sur mon chemin une deuxième fois. Je promets de tout faire pour profiter de cette chance supplémentaire.

Je termine en embrassant la croix qui orne la chaîne pendue à mon cou, m'approche d'elle sans faire de bruit, mon tapis sous le bras, puis m'accroupis prudemment près de son corps. Sa queue-de-cheval à demi relâchée est étendue en un éventail de blond et de caramel sur le côté de sa tête, lui donnant un air de petite poupée. Je la contemple un instant avant de poser délicatement une main sur la sienne.

— Lana, chuchoté-je, ce qui la sort de son sommeil dans un sursaut.

Elle paraît perdue, me dévisageant d'abord d'une drôle de façon avant de comprendre qu'il ne reste que nous deux à la séance de *beer yoga*.

— Ça va, la rassuré-je. Tu t'es endormie seulement à la fin… C'est l'heure de la douche.

J'ai beau me dire que mes sentiments pour elle sont démesurés, que sa réalité est loin de la mienne, qu'elle a Julien alors que je n'ai rien d'autre qu'un amour à sens unique pour elle, je n'arrive pas à me résoudre à rester loin d'elle.

— J'ai fait un rêve…, lance-t-elle d'une voix ensommeillée tandis qu'elle s'étire de tout son long avant de reprendre un air sérieux.

Je suis littéralement ensorcelé…

— Ah bon… ? Et c'était un beau ou un mauvais rêve ? Parce qu'à voir ta tête, je ne suis pas tout à fait certain.

De nouveau pensive, elle reste allongée sur son tapis, plissant ses petits yeux fatigués. Autour de nous, la noirceur commence à s'installer. Une petite brise vient jouer dans mes cheveux.

— Un peu des deux, répond-elle en oscillant la tête sur le sol. Ça m'a permis de comprendre certaines choses…

De plus en plus, ses tourments se peignent sur ses traits. Un pli vient d'apparaître entre ses sourcils et ne semble plus vouloir la

quitter.

— Comme quoi ?

Elle réfléchit quelques secondes en fixant le ciel nuageux au-dessus de ma tête.

— Je sais mieux qui se préoccupe de moi pour les bonnes raisons. Qui veut avoir de mes nouvelles et qui se fout de mon absence. Élodie, ma meilleure amie, veut tout savoir, mon père et ma sœur aussi, ils se sont tous les deux informés via le groupe que j'ai créé sur les médias sociaux pour leur donner de mes nouvelles. Quant à Julien et à ma mère, j'ai un sérieux doute. Ils ne s'informent pas – ou très peu – de mon expérience ici.

Je pince les lèvres avec un air qui se veut navré, tout en me disant que je suis un peu ravi. Je sais, c'est dégueulasse et égoïste de me réjouir que son copain se foute de son absence, car elle ne mérite pas de se faire traiter de la sorte par un pareil imbécile. Cependant, je ne peux pas m'empêcher de me dire que si elle s'éloigne de lui, elle acceptera peut-être de se rapprocher de moi…

— J'ai réfléchi cette semaine…, ajoute-t-elle en s'assoyant en tailleur. Beaucoup…

Voyant qu'elle n'a pas l'intention de se lever tout de suite et qu'elle semble vouloir discuter, je m'installe à mon tour confortablement dans la poussière de sable fin compacté.

— C'est vrai ? demandé-je, intéressé. Par rapport à Julien ?

Je m'abstiens d'ajouter « le fendant »…

— Oui…

— Tu lui as reparlé ?

Elle secoue la tête avec un air triste.

— Pas encore… Je n'ai pas osé… En fait, je ne sais pas du tout comment aborder le sujet pour lui tirer les vers du nez à propos du pari.

S'amusant à tracer avec le bout de son index un dessin abstrait sur le sol sablonneux et à l'effacer ensuite, elle garde la tête baissée vers son œuvre.

— Je ne sais pas non plus…, avoué-je en haussant les épaules. Je ne le connais pas vraiment, mais il m'a toujours semblé être un homme assez manipulateur alors il faut essayer de le déjouer. De le faire

réagir indirectement pour qu'il s'empêtre dans ses mensonges sans le mettre sur la défensive…

Elle acquiesce longuement en silence, sans me regarder, comme si elle était trop engagée dans ses propres pensées.

— L'autre jour…, souffle-t-elle au bout d'un moment avec une hésitation dans la voix, tu… tu m'as dit que tu m'avais attendue, ce soir-là…

Un peu surpris qu'elle ramène le sujet qu'elle a tant pris la peine de fuir la dernière fois, je fais signe que oui sans rien dire, ce qui la force à me regarder pour connaître la réponse. Je ne sais pas où elle veut en venir, mais elle a effectivement beaucoup réfléchi puisque je perçois une ouverture à la discussion, même si ses yeux semblent inquiets.

— Eh bien, reprend-elle, tu dois savoir que je suis allée te rejoindre à ta chambre… et tu étais pourtant bien occupé… avec une autre fille.

Aussitôt, je prends un air surpris, tournant la tête sur le côté, comme si j'avais du mal à saisir.

— Avec une autre fille… ? répété-je, dubitatif, avant de l'inciter à poursuivre. Mais encore ?

Un peu irritée que je lui demande de préciser sa confession alors que le sujet semble lui être aussi lourd qu'un fardeau, elle répète comme si c'était une évidence que je devais connaître :

— Avec cette fille… La serveuse que tu as embrassée dans les toilettes.

Cette fois, je me sens brusqué, moi qui étais déjà sur mes gardes. Avec la conversation étrange que nous avons eue la semaine dernière ainsi que les réalités qui en sont ressorties, je ne peux pas faire autrement. J'ai constamment l'impression que la vérité – *ma* vérité – a été truquée.

— O… K…, articulé-je lentement pour ne pas m'emporter. Je ne sais pas si tu as rêvé à ça, mais j'ai l'impression que tu es en train de me décrire un bout de ma vie que je ne connaissais pas… De un, j'ignore complètement de quelle fille tu es en train de parler et encore plus à quel baiser tu fais allusion. Mais de toute évidence, tu m'as pris pour quelqu'un d'autre. De deux, j'ai bien passé une partie de la soirée à t'attendre dans ma chambre sauf que j'étais seul, l'assuré-je. *Très* seul, précisé-je avec plus de conviction.

En outre, elle avait perdu son téléphone alors j'étais incapable de la joindre.

Sceptique devant ce que j'affirme, Lana tourne brièvement la tête vers moi en me dévisageant avec ses yeux à demi refermés, de sorte qu'ils ne sont plus que deux fentes minces.

— Je me suis pourtant rendu à la chambre 333 – un numéro que je me souviens très bien pour l'avoir vérifié à trois reprises avant de cogner –, et c'est cette fille en petite tenue qui m'a ouvert.

Avant même qu'elle ait terminé sa réplique, je ressens un réel soulagement. L'espace d'une seconde, j'ai eu peur à un autre coup bas de Julien.

— Eh bien, voilà où est le problème, fais-je avec un sourire encourageant. J'étais situé au dernier étage pour avoir une vue sur la ville. Je croyais pourtant t'avoir donné le bon numéro de chambre quand je t'ai invitée au restaurant…

— C'est le cas, m'interrompt-elle en plissant un œil interrogateur. C'est Julien qui m'a dit que tu lui avais demandé de m'aviser de ton changement de chamb…

Elle s'arrête pour réfléchir, comme si, à la lumière de notre dernière discussion sérieuse, elle faisait des liens elle-même. Quant à moi, le simple fait qu'elle ait prononcé le prénom de son copain me hérisse le poil des avant-bras. Je ne peux pas croire qu'il ait également saboté cette soirée. *La* soirée qui aurait pu tout changer entre elle et moi. *La* soirée que j'avais minutieusement orchestrée pour que tout soit parfait, pour qu'elle passe un anniversaire digne de ce nom.

— Non…, souffle-t-elle, outrée. Est-ce possible que… ?

Elle se tait de nouveau, comme si elle essayait de mettre de l'ordre dans ses pensées, puis reprend, réfléchissant à voix haute :

— À bien y penser, dans la chambre, je n'ai vu que la fille. Ou plutôt, voir la fille m'a suffi… J'étais tellement sous le choc que Julien ait raison que je n'ai même pas validé si tu étais réellement avec elle… La douche coulait et j'ai tenu pour acquis que… Oh mon Dieu…

Portant une main à sa bouche alors qu'elle réalise la bourde qu'elle a commise, elle me dévisage, ses magnifiques iris verts disparaissant derrière un rideau de larmes. Je pourrais mettre fin à cette conversation, mais je tiens à ce qu'elle connaisse la suite. *Ma* suite. Celle qui m'a achevé…

— En revanche, dis-je avec lenteur et franchise absolue, non pas pour lui faire du mal, mais pour qu'elle comprenne à quel point j'ai souffert, je t'ai bien vue avec lui au bar après t'avoir attendue en vain

dans ma chambre pendant des heures. Et tu semblais plutôt bien t'amuser…

28

Lana

Tâchant de remettre les événements de cette soirée en ordre dans ma tête, je pars loin dans mes pensées, le regard rivé à celui de Jackson.

J'étais démolie… Je me trouvais complètement stupide d'y avoir cru. D'avoir pensé qu'il pouvait être un homme bien. Un homme loyal. Un homme qui respectait les femmes… De toute évidence, je m'étais trompée sur toute la ligne. Au final, tout ce que ce type souhaitait, c'était d'avoir une femme dans son lit. J'avais le regret de reconnaître que Julien avait raison ; Jackson n'était ni plus ni moins qu'un don Juan. Un as de la quéquette, comme il aimait si bien le dire ! Et rien que d'y penser me faisait mal à l'intérieur. J'ignorais comment cela pouvait être possible en si peu de temps, mais je m'étais attachée à lui. Tout de lui me plaisait, de son physique à sa façon de s'exprimer ou de poser ses yeux sur moi. Je lui avais trop facilement accordé ma confiance, je la lui avais littéralement offerte sur un plateau d'argent. Quelque part, j'étais en partie responsable de cette déception. J'aurais dû me méfier de ce genre d'homme ; c'était trop beau pour être vrai.

— Joyeux anniversaire…, ai-je marmonné en déambulant comme une âme en peine dans le long couloir de l'étage alors que je m'éloignais de la chambre 333.

Je n'avais qu'une idée en tête : m'enfermer dans la mienne et y rester jusqu'à ce que mon autobus parte le lendemain matin. Heureusement pour moi, le colloque était terminé. Les chances de recroiser Jackson étaient donc plutôt minces. Je me sentais trop humiliée pour être capable de lui parler de nouveau. De toute façon, je n'avais aucun droit sur lui, nous n'étions pas ensemble. Je m'étais simplement emballée, inventé un tas de

scénarios nés directement de mon imagination.

En entrant dans l'ascenseur, j'ai ressenti une soudaine envie de boire un verre pour me détendre un peu. J'ai donc fait un détour par le bar de l'hôtel pour me commander une bière avant de monter une fois pour toutes à ma chambre.

— Tiens, bonsoir ! a lancé Julien, derrière moi, pendant que j'attendais ma consommation.

Je lui ai retourné un sourire las.

— Salut…

— Oufff…, a-t-il grimacé en s'installant sur le tabouret à mes côtés, un verre d'alcool à la main. J'ai l'impression que ta soirée ne s'est pas déroulée comme tu l'espérais…

— Disons plutôt que j'ai été naïve et que tu avais raison, alors je vais passer le reste de ma soirée dans ma chambre pour éviter de me ridiculiser davantage.

— Pourquoi t'enfermer dans ta chambre le soir de ton anniversaire ? Tu n'as qu'à rester ici avec moi. On pourra en profiter pour discuter un peu et arroser tes vingt-sept ans comme il se doit.

J'hésitais. Je n'avais aucune envie que ma soirée soit pire encore. Je savais qu'en restant seule avec moi-même, personne d'autre ne pourrait me décevoir. Quoi qu'il en soit, j'appréciais la présence de Julien. Il était de bonne compagnie et on avait le Québec en commun. J'ai donc décidé de rester.

On a passé la soirée ensemble à discuter de tout et de rien, à rire un bon coup et à boire plus d'un verre. C'était agréable et, malgré mon hésitation du départ, je me suis vite aperçu que j'avais pris la bonne décision. Si j'étais montée dans ma chambre, j'aurais ruminé mon état d'âme alors qu'avec Julien, j'ai fini par oublier ma mauvaise expérience avec Jackson.

À la fin de la soirée, Julien m'a même offert de l'accompagner en voiture le lendemain matin pour retourner au Québec au lieu de prendre l'autobus.

— Ce serait beaucoup plus rapide pour toi et vraiment moins ennuyeux pour moi que de conduire seul pendant des heures.

J'ai grimacé, incertaine.

— Je ne voudrais surtout pas abuser.

Julien s'est mis à rire de bon cœur.

— Tu n'abuses de rien du tout, je te l'offre. C'est à prendre ou à laisser. Mais si j'étais toi, je sauterais sur l'occasion. C'était bien ce soir, pas vrai ? a-t-il fait remarquer. Eh bien, ce sera encore mieux demain ! Une fois à Montréal, il ne te restera que deux heures d'autobus à endurer avant d'arriver à Québec.

— J'avoue que je sauverais au moins trois heures de route…, ai-je dit à voix haute.

— Voilà ! La question est réglée. On se donne rendez-vous à neuf heures, demain matin, dans le hall.

À la lumière de ce que Jackson vient de me révéler, je me sens comme la pire chipie de tous les temps de lui en avoir voulu pendant ces trois dernières années. Pour rien… Pour rien du tout… Je réalise même que la fautive, c'était moi ! D'autant plus que ce n'était pas moi qui avais vu la scène avec la fille dans les toilettes. Je m'étais une fois de plus fiée aux paroles de Julien. Pourquoi avais-je été si naïve ?

Quand je déglutis, horrifiée, j'entends distinctement le bruit guttural que produit ma gorge. Je suis sous le choc. Je n'aurais jamais cru que Julien était aussi bon menteur et manipulateur. C'est tellement dégoûtant ! Comment a-t-il pu monter un tel bateau contre Jackson ? Et m'induire en erreur en inventant que le chirurgien avait lancé un pari avec son ami à propos de moi ? Sans compter qu'il a également menti au sujet de cette serveuse que Jackson avait embrassée avec passion dans les toilettes, alors que ce n'était même pas lui, et sur le fait qu'il lui avait demandé de m'informer de son changement de chambre, cette fameuse chambre où j'ai surpris ladite serveuse qui attendait comme par hasard en petite tenue.

À cette idée, mon sang se glace, je crois même sentir mon cœur remonter dans ma gorge. Mais même si tout mon corps est paralysé, mon cerveau tourne à toute allure, comme si plusieurs morceaux de casse-tête s'emboîtaient soudain pour former un tout. Un tout peu agréable, mais qu'il était nécessaire que je réalise.

— Jackson… Je… je suis profondément désolée, dis-je au bout d'un moment, sous le choc, une larme roulant sur ma joue. Si j'avais su plus tôt que tu n'avais rien à voir là-dedans, je…

— Mais tu ne l'as pas su plus tôt, rectifie-t-il doucement avant de serrer les mâchoires. Et ce n'est pas de ta faute. En revanche, j'ai la vague impression que Julien a quelque chose à voir avec tout ce gros malentendu. En tout cas, c'est un détail qui vaudrait la peine d'être clarifié avec lui.

Meurtrie de l'intérieur, j'opine lentement, navrée comme jamais je ne l'ai été.

29

Lana

Je n'ai pas mangé à l'heure du souper, même si la nourriture de Bakary était délicieuse. La façon d'agir de Julien me répugnait à un point tel que j'avais l'impression d'avoir une boule au niveau de la gorge. Tout me roulait dans la bouche et rien n'arrivait à m'ouvrir l'appétit, alors j'ai décidé d'arrêter de piocher dans mon assiette et de sortir de table sous le regard inquiet de Jackson.

Ces derniers jours, j'ai bien réfléchi, tâchant tout de même de ne pas me laisser ensevelir sous le poids de mes lourdes pensées. Des bribes de conversations échangées avec Julien au colloque me revenaient en rafale et j'avais la tête qui tournait.

— Tu devrais l'oublier… Je l'ai vu embrasser la serveuse dans les toilettes des hommes tout à l'heure et, honnêtement, je ne crois pas qu'il se soit contenté de sa bouche, si tu vois ce que je veux dire… De toute évidence, ils finiront dans le même lit ce soir.

— Tu es sûr que c'était lui ?

— Yep ! Je pourrais mettre ma main au feu. Et pourtant, le représentant de MPS lui a lancé un défi… Jackson a parié avec lui une bouteille de champagne qu'il serait capable de t'avoir dans son lit. Alors, méfie-toi, veux-tu ?

D'un côté, j'avais du mal à croire que Julien ait pu tout inventer uniquement dans le but d'avoir ce qu'il voulait. Et de l'autre, j'étais la mieux placée pour savoir qu'il pouvait se montrer très persuasif quand il s'y mettait et qu'il devenait difficile de différencier le vrai et le faux.

Même si j'étais tourmentée par les décisions que je devais prendre

par rapport à Julien, je ne l'ai pas contacté de la semaine. Enfin, mis à part les brefs messages que je lui ai envoyés en fin de soirée pour l'informer que j'étais encore en vie. Je voulais me faire une idée sans me laisser influencer par ses paroles qui servaient parfois à déformer la réalité. Et avec la discussion que je viens d'avoir avec Jackson, je suis contente d'avoir agi ainsi. Sinon, Julien m'aurait joué dans la tête et j'aurais eu encore plus de difficulté à faire le point.

Néanmoins, malgré mon manque de sommeil et d'énergie, je me suis levée tôt tous les matins pour rester fidèle au jogging matinal. Fatigue ou pas, j'ai attaché ma radio à la taille de mon pantalon et je me suis jointe à l'équipe avant d'attaquer l'horaire de travail bien rempli de la journée. Je crois que cette routine m'a aidée à tenir le coup. En plus, j'ai eu beaucoup de boulot, surtout avec Mustafa. Je me suis énormément cassé la tête pour lui. Plus les jours avançaient, plus la douleur du membre fantôme s'installait. Du moins, j'avais un doute qu'elle s'installait puisque j'ai dû lui tirer les vers du nez. Les Nuers sont si peu plaignards, ils tolèrent la douleur comme si elle était normale. C'est aussi la mentalité des infirmiers – ils n'ont pas le réflexe de soulager le mal –, alors si je n'essaie pas de faire cracher le morceau à mon patient, il souffre en silence.

Après avoir longuement discuté avec Mustafa, il a fini par m'avouer qu'il avait l'impression qu'un tisonnier chauffé à blanc était planté dans son tibia. J'avais donc un sérieux protocole à implanter pour atténuer la douleur. Cependant, comme la plupart du temps ici, j'étais très limitée côté médication. J'ai donc dû doser et agencer convenablement les molécules disponibles.

Avec l'impression d'avoir une boule dans le ventre, je me dirige vers la petite pièce destinée aux appels téléphoniques. C'est l'heure de vérité…

À bien y penser, c'est sans doute la nervosité qui m'a coupé l'appétit. J'étais déterminée à appeler Julien ce soir, à rester éveillée suffisamment tard pour lui parler, même si notre appel était prévu pour demain. Alors, inévitablement, avec tout ce stress, la faim a foutu le camp. Je ne peux tout de même pas passer une nuit supplémentaire à rester avec ce problème coincé en travers de la gorge. Non, c'est trop douloureux. D'autant plus qu'à présent, je doute de plus en plus de la franchise de Julien. S'il a réussi à foutre la merde entre Jackson et moi en l'espace de quelques jours, quoi d'autre a-t-il manigancé ces trois dernières années ?

Ravagée intérieurement, je m'assois sur la chaise inconfortable et

pousse un long soupir avant de décrocher. Ne reste plus qu'à espérer qu'il coopérera…

— *Babe ?* s'inquiète Julien en répondant. Ça va ? Je croyais qu'on devait s'appeler demain.

— Je sais, mais j'ai eu une grosse semaine et j'ai eu envie de te parler. Es-tu encore à l'hôpital ?

J'essaie de rester naturelle, mais je ne suis pas convaincue moi-même. Comment faire comme si tout allait bien quand c'est tout le contraire et que l'autre personne ne doit surtout pas s'en apercevoir ?

— Non, je viens tout juste de rentrer à la maison, répond-il, tandis que je l'entends déposer les clés sur ce que je devine être la console décorative de l'entrée.

Comme il pousse un long soupir épuisé, le grincement de la chaise berçante retentit dans le combiné.

— Je commence à avoir hâte que tu reviennes… C'est pénible de devoir penser au souper tous les soirs.

Piquée au vif non seulement par son commentaire déplacé, mais également par l'accumulation de toutes les vérités que j'ai découvertes ces derniers jours, je réponds du tac au tac :

— Imagine, c'est ce que je vis depuis qu'on habite ensemble !

Il se met à rire, sans tenir compte de mon timbre agacé.

— Tu es tellement bonne cuisinière, ce serait idiot que je m'en charge.

Outrée, je lève les yeux au ciel en prenant une grande inspiration. Ensuite, je décide de parler de mon expérience ici pour faire changement et pour en venir tranquillement au sujet que je souhaite aborder avec lui. Je commence en lui glissant un mot sur l'excellent travail de notre cuisinier. Je lui parle de Mustafa et des chirurgies rocambolesques auxquelles on a dû procéder, Jackson et moi, en prenant soin de bien prononcer le prénom du chirurgien à plusieurs reprises. Je suis heureuse que, pour une fois, il me laisse la chance de lui raconter mes aventures ici.

Soudain, il m'arrête en demandant, comme s'il cherchait à valider une pensée qu'il a eue :

— Jacksooon, tu dis… ?

Je me trémousse sur ma chaise, jubilant en silence qu'il ait mordu à

l'hameçon.

— Jackson Hill, précisé-je avec légèreté en jouant l'innocente. C'est notre chirurgien. On l'avait rencontré lors de notre colloque à Boston, tu te souviens ? Il est ici en mission po…

— Hein ? s'insurge-t-il aussitôt. Ça veut dire que vous êtes restés en contact pendant tout ce temps ?

Mon visage en entier se contracte en une énorme grimace confuse et un « *What the fuck ?* » me traverse l'esprit. Comment peut-il croire que je lui ai joué dans le dos pendant trois ans ?

— On n'a jamais été en contact, qu'est-ce que tu crois ? Si on est ici en même temps, c'est par pur hasard.

— OK, et je suis censé gober ça ?

— Oui, glapis-je avec impatience, puisque c'est la vérité !

Contrairement à ce qui se passe d'habitude, je ne lâche pas le morceau, parce que je me suis fixé un but et je compte bien l'atteindre.

Il émet un « pfff » sonore, suivi de près par un rire offensé.

— Tu t'es arrangée pour partir en mission en même temps que lui, avoue… Je croyais pourtant qu'on s'en était débarrassés…

Cette fois, son commentaire me retourne l'estomac.

— Pourquoi tu dis « je croyais qu'on s'en était débarrassés » ? demandé-je calmement tandis que toutes les fibres de mon corps vibrent de contrariété.

Suis-je en train d'accomplir la mission que je m'étais fixée en décrochant le combiné ? Même si une partie de moi s'excite, l'autre est horrifiée.

— Parce que…, répond-il vivement. Il me semble que c'est évident… Avec tout le mal qu'il t'a fait, je pense que je peux m'inclure là-dedans, non ?

Le regard rivé sur une araignée qui tisse sa toile dans un coin inférieur de la pièce, je secoue lentement la tête.

— Non… je ne crois pas, non…

Je garde le silence une seconde puis, tâchant de rester stratégique, je décide de mettre le paquet pour voir si la présence de Jackson interpellera sa jalousie de mâle dominant. D'ordinaire, Julien a besoin

d'être glorifié au détriment des autres.

— En tout cas, reprends-je, mine de rien, il est vraiment très compétent. C'est un excellent chirurgien. Il sert de gynécologue, d'urologue, d'ophtalmologiste, de chirurgien général et d'orthopédiste.

Une fois de plus, il lâche un faible rire qui me paraît teinté de dégoût.

— Il ne peut pas être bon dans tout, c'est impossible.

Oh ! pensé-je aussitôt. *Son égo vient d'en prendre pour son rhume.*

— Bah, il se débrouille plutôt bien, corrigé-je avant d'oser pousser ma chance encore plus loin. Et le plus étonnant, c'est qu'il n'a toujours sauté personne depuis qu'il est ici. C'est drôle, non, pour un as de la quéquette qui n'arrivait même pas à se retenir plus d'une journée au colloque ?

Je pourrais entendre un bruit de criquets tellement sa réaction tarde à venir. Est-ce le sujet qui l'étonne ou le fait que je l'aie insidieusement abordé comme si de rien n'était ?

Un nouveau grincement de chaise se fait entendre, comme s'il venait de bondir sur ses deux pieds.

— Ce n'est qu'une question de temps, assure-t-il tandis que je l'imagine faire les cent pas dans le salon. C'est évident ! Ce genre de gars ne change pas du jour au lendemain…

— Pourtant, il est ici depuis trois semaines déjà, alors je le trouve plutôt résistant comparativement à ce soir de colloque où il a sauté sur la serveuse après avoir parié qu'il m'aurait également dans son lit, dis-je en haussant le ton pour marquer un passage que je soupçonne être un mensonge. D'ailleurs, on a reparlé un peu de ce qui s'était passé au colloque et il m'a juré n'avoir jamais participé à quelque pari que ce soit… J'ai bien aimé sa franchise, la vérité est tellement plus puissante que le mensonge… Tu ne trouves pas ?

— Je n'ai aucune envie de débattre sur la puissance de la vérité ou du mensonge. Je me demande surtout comment il a fait pour t'enfirouaper au point d'en arriver à te faire croire ses salades…

J'ai envie de lui répondre : « Il ne m'a pas enfirouapée, il s'est confié avec sincérité et ça m'a suffi. » Mais au lieu de ça, je lui retourne une question.

— Et si tu t'étais trompé à son sujet ? Se pourrait-il que tu aies confondu Jackson pour quelqu'un d'autre dans les toilettes ?

Plus je parle, plus je prends de l'assurance. Je commence à en avoir assez de toute cette mascarade. J'ai besoin de connaître la vérité absolue et, pour ça, je dois réussir à faire avouer Julien.

— Qu'est-ce que ça changerait ? Il resterait le même couillon, ose-t-il répondre sans détour, ce qui a le don de m'agacer.

Je dois même me tourner la langue à trois reprises pour arriver à répliquer avec un calme olympien :

— Mmm, pas tout à fait… mais tu détournes encore la question, j'aimerais que tu répondes. Est-ce possible que tu te sois trompé ? Ou que tu aies truqué la vérité en ta faveur ?

— Pourquoi j'aurais fait ça ? tonne-t-il aussitôt.

Une chance que je ne l'ai pas en face de moi parce que je perdrais toute ma patience.

— À toi de me le dire, parvins-je tout de même à articuler avec une légère hésitation dans la voix.

— C'est n'importe quoi. Je ne peux pas croire qu'on en soit rendus là. On est ensemble, un point c'est tout, alors à quoi bon ressasser le passé ?

— Ça ne te sert à rien de crier après moi, ça ne te donne pas plus d'autorité, alors s'il te plaît, baisse le ton, OK ? Fais juste répondre à la question.

Je me surprends moi-même. C'est clairement le fait de le savoir loin de moi qui me rend aussi téméraire, parce que je ne suis pas certaine que je pourrais l'être autant si je l'avais en face de moi. Néanmoins, je voudrais être un petit oiseau pour pouvoir lire la culpabilité sur son visage.

— Je me sens persécuté en ce moment, avoue-t-il. Ça me choque de voir que tu lui fais confiance à ce point. Tu crois vraiment cet homme plutôt que moi ?

— Je cherche surtout à savoir ce qui s'est réellement passé. Ça me préoccupe beaucoup ces temps-ci.

Il est sur le point de semer le doute dans mon esprit et, pourtant, tout était clair avant que je l'appelle. Les faits étaient là.

— C'est tout ? Tu as fini ? Parce que si tu continues à chercher ainsi, tu vas te retrouver à la rue ! Tu ferais mieux de te préoccuper de notre couple plutôt que de perdre ton temps à penser à ce type et à ce qu'il a fait dans le passé.

J’ai l’impression que ma tête vient de se vider de son sang. Comment peut-il dire une chose pareille alors que je ne suis même pas là pour me défendre ? Non seulement ses paroles sont toutes sauf douces, mais j’ai également l’impression qu’elles sont dépourvues d’émotions humaines. Moi qui espérais le coincer, voilà que tout se retourne contre moi.

C’est donc avec le cœur dans la gorge que je décide de céder, de lui laisser le dernier mot. Encore une fois… De toute façon, ce n’est pas au téléphone que je pourrai régler mes problèmes de couple. C’était vraiment idiot de ma part de croire que j’arriverais à connaître la vérité ce soir… Tout ça va devoir attendre. Je suis condamnée à vivre encore quatre semaines dans le néant, sans savoir si mon *chum* est sincère ou pas. Cela dit, ce n’est que partie remise. Ce sujet, je devrai trouver le courage de l’aborder de nouveau à mon retour au Québec. C’est une promesse que je me dois de tenir. Et si je ne le fais pas pour moi, je le ferai pour Jackson.

30

Jackson

Pour une fois, on a droit à un vrai dimanche de congé. Du moins, pour l'instant, puisqu'on ne sait jamais ce qui nous pend au bout du nez. Et comme planif de la journée, nous avons prévu visiter le camp pour nous acheter une chèvre afin que Bakary nous concocte un somptueux méchoui. C'est pour cette raison que Lana et moi avons commencé notre tournée quotidienne un peu plus tôt.

— Il n'y a rien à l'horizon, me chuchote Lana en remuant à peine les lèvres comme si elle avait peur qu'une réjouissance trop évidente nous attire du boulot monstre pour nous punir. Pas de césarienne. Pas de morsure de serpent. Pas de brochette de javelots.

Je souris en lui offrant ma main pour qu'elle y tape subtilement la sienne en signe de victoire.

— On va l'avoir, cette visite du camp !

On en parle depuis hier comme si c'était notre sortie de l'année. On est seulement cinq ou six à vouloir visiter la tribu, mais on sera une vingtaine d'expats à prendre en charge les coûts de la pièce de viande. Ce sera un réel festin, une fête qu'on a décidé de se payer pour passer du bon temps « en famille ».

Nous terminons donc notre tournée un peu avant le dîner. Pour la plupart, nos patients se portent bien ; la convalescence va bon train et j'ai même pu donner congé à quelques-uns d'entre eux, dont le jeune homme que j'avais dû réopérer à la suite d'une fistule anastomotique. Pour d'autres, c'est plus laborieux et la guérison demande plus de temps.

Nous partons donc vers le camp à bord de deux Land Cruiser blancs de MSF tout de suite après avoir dîné. Prenant soin de verrouiller les portières, Lana et moi nous installons à l'arrière et William à l'avant de notre VUS.

— Je suis excitée comme une puce ! nous confie Lana en donnant l'impression d'essayer de contenir sa fébrilité.

Nous partons tous d'un grand éclat de rire. C'est bon de la voir aussi enjouée, car hier, elle m'a paru un peu songeuse. J'ignore ce que Julien lui a dit la veille lorsqu'elle lui a téléphoné, mais ça lui a joué dans la tête toute la journée. Elle s'est montrée plus taciturne qu'à l'habitude, comme si c'était douloureux pour elle de réfléchir, et elle s'est isolée. Et puis, aujourd'hui, tout va pour le mieux ! Ou du moins, elle fait comme si…

Roulant tranquillement sur les chemins de poussière cahoteux, nous nous engouffrons enfin dans les méandres de *Bentiu town* et de ses environs. Je voudrais pouvoir dire que le paysage est de toute beauté, mais la réalité, c'est qu'on en est bien loin. C'est la pauvreté à l'état pur.

Le camp est divisé en différents secteurs, l'un plus commercial et l'autre plus résidentiel. Dans ce dernier, des huttes construites à l'aide de roseaux et de bâches de plastique en guise de toit sont entassées les unes sur les autres. Pourtant, les gens semblent heureux. Enfin, pour la plupart… Une multitude d'enfants jouent ensemble avec des jouets de fortune fabriqués de disques métalliques et de tiges de roseau. D'autres nous regardent passer, jouqués sur l'un des remblais de terre géants que forment les immenses bassins de rétention d'eau qui empêchent l'inondation du camp. Et certains travaillent d'arrache-pied pour aider leurs parents tandis que des femmes déambulent dans les rues exiguës en portant d'énormes paniers sur leur tête.

— Regardez comme elle est mignonne ! s'émerveille Lana en pointant du doigt une gamine qui fabrique de jolis bracelets de perles sur le bord d'une allée d'habitations bon marché semblable à un bidonville.

Installée sur un petit tabouret de bois et vêtue d'une robe jaune soleil, elle manie les fils et les perles avec une dextérité hors pair. Une table improvisée constituée d'une chaudière et d'un carré de tôle est dressée à ses côtés pour présenter ses créations. Au-dessus de sa tête, une corde a été tirée pour permettre d'étendre plusieurs morceaux de vêtement coloré.

— Est-ce qu'on peut arrêter ? nous implore Lana avant de s'incliner vers le chauffeur. S'il te plaît…

Elle semble si touchée par la présence de la jeune fille qu'il nous est littéralement impossible de lui refuser cette demande. Nous descendons donc du véhicule pour nous approcher de l'apprentie artisane. Le soleil est ardent, la chaleur, écrasante, et la poussière rougeâtre, volatile.

— Bonjour ! lance Lana en nuer. Comment t'appelles-tu ?

Son accent n'est sans doute pas impeccable, puisque la gamine se contente de sourire de toutes ses dents blanches, sans répondre quoi que ce soit. Déterminée à connaître son prénom, Lana pose une main sur sa poitrine en articulant en nuer :

— Laaa-naaa… Mon nom est Laaa-naaa.

Ensuite, elle pointe l'enfant en ajoutant :

— Quel est ton nom ?

Cette fois, son interlocutrice donne l'impression de comprendre, hochant la tête plusieurs fois, une main sur la poitrine.

— Ruba… Ruba…

Enchantée d'avoir réussi à créer un contact avec Ruba, Lana lui offre un sourire des plus attendrissants. Respectant un écart sécuritaire pour veiller sur elle comme le fait le garde de MSF, je la contemple longuement sans pouvoir détacher mes yeux du tableau qu'elle forme tandis qu'elle interagit comme elle le peut avec Ruba. Elle est si belle. Si humaine. Elle est tout ce dont j'ai besoin… Plus les jours défilent, plus mes sentiments pour elle deviennent difficiles à gérer et plus je ressens le besoin de rester près d'elle, de la protéger.

Plus le temps passe, plus mon attirance devient puissante…

Au bout de quelques minutes de conversation mi-muette, mi-nuer, Lana revient avec un air comblé, le poignet orné de deux jolis bracelets de couleurs vives. Elle passe devant nous en admirant ses achats, puis lève sur moi un regard ému.

— J'ai eu droit à la plus belle des rencontres.

Sans pouvoir m'en empêcher, je passe un bras affectueux autour de ses épaules en la serrant contre moi, un geste qui pourrait paraître tout à fait amical, mais qui me procure un effet affectif infiniment plus important. J'en savoure chaque seconde, m'empiffrant de son doux parfum fruité.

— Cette gamine pourrait sans doute en dire autant, assuré-je en l'entraînant vers le VUS. Allez, viens, on doit mettre la main sur notre chèvre sinon notre méchoui ne sera jamais prêt à temps.

Étonnamment, dans le secteur commercial, nous pouvons retrouver des marchands de toutes sortes. Certains jeunes gèrent même de minuscules magasins de denrées alimentaires de base, distribuant leurs articles à travers un orifice taillé dans un grillage métallique. Histoire d'éviter les vols à main armée, j'imagine… Une réalité qui est bien loin de la nôtre.

31

Lana

— Si tu avais un *craving* de bouffe, ce serait quoi en ce moment ? me demande Ingrid tandis que nous sommes tous installés dans le jardin de repos.

Venant du barbecue, des effluves épicés de cuisson flottent jusqu'à nous. Ça donne l'eau à la bouche.

— Mmm, fais-je en réfléchissant à voix haute. Après dix-neuf jours loin de chez moi à vivre dans des conditions médiocres, je crois que ce qui me manque le plus, ce n'est pas la bouffe, mais le confort de mon matelas et le silence de la nuit. Vous savez, sans les chauves-souris…

Leonardo Bonanno se met à rire de bon cœur.

— Ces fameuses bestioles ! s'exclame-t-il en secouant la tête. Quand je suis arrivé ici, je me suis fait mordre par l'une d'elles durant la nuit !

— Tu *croyais* t'être fait mordre, le corrige William en levant un doigt en l'air, ce qui fait sourire tout le monde.

— Bah, OK…, reprend l'Italien avec un air coupable, je ne savais plus tout à fait si c'était vrai ou si c'était un cauchemar… Mais j'ai eu tellement peur que ce soit vrai que j'ai avalé un traitement d'immunoglobuline antirabique[7] en prévention… Pas de risque à prendre ! Oh non !

Je suis morte de rire. Je n'avais encore jamais entendu cette histoire. Par chance, sinon j'aurais eu encore plus de mal à m'adapter aux bestioles, ayant peur de me faire attaquer durant la nuit…

— En tout cas, moi, mon *craving* de bouffe, lance Ingrid après avoir

ri un bon coup, ce serait les *drops*. Bon Dieu que ça me manque ! s'exclame-t-elle avec conviction avant d'expliquer, lisant sans doute les points d'interrogation sur nos fronts. Un *drop*, c'est un bonbon à la réglisse à la fois sucré et salé, mais genre hypersalé ! Vous auriez l'impression d'avaler une méduse. Et pourtant, chez moi, on en mange au moins deux kilos par an !

Tandis que la discussion sur les *craving* de bouffe se poursuit parmi les expats, je profite de ce moment de détente pour composer un court message à publier sur mon groupe Facebook, histoire de tenir mes proches au courant de ce que je vis ici. Je télécharge également une photo de moi devant un *toukoul*. Enfin, j'essaie de la télécharger puisque c'est interminablement long.

Bon dimanche à vous. Les jours passent à une vitesse folle ! C'est épuisant pour tout le monde, mais on est tous ici parce qu'on le veut bien, alors on avance un peu sur le même mode : fatigué, mais tellement privilégié ! On a tous le même but, la même motivation. Donc, au-delà de la fatigue, il y a l'entraide. On se serre les coudes, on est tous soudés les uns aux autres. Ici, la solidarité humaine est ce qu'il y a de plus beau, de plus puissant. On habite ensemble vingt-quatre heures sur vingt-quatre, on crée des liens, on s'expose à des situations cliniques super complexes, on vit sur l'adrénaline et sur le Coca-Cola et, par-dessus tout, on aide des gens dans le besoin. Et ça, ça n'a pas de prix. Semaine deux, terminée !

Je souris en relisant mon message tandis que ma publication se télécharge depuis déjà trente minutes. C'est dingue comme l'Internet est lent… Tout pour nous décourager d'aller sur les réseaux sociaux. Et tant mieux, dans un sens, parce que ça nous permet de décrocher complètement, de communiquer avec les humains qui nous entourent ici, dans l'immédiat, au lieu de vivre dans un monde lointain…

Hier, durant la journée, j'ai réfléchi longuement. Très, très longuement. Et, en soirée, j'en suis venue à une conclusion : je ne me soucierai plus de Julien. Je suis en train de gâcher mon expérience humanitaire à cause de lui. Ou, plutôt, à cause de nos problèmes de couple qui m'ont suivie jusqu'ici. À quoi bon me casser la tête avec tout ça si je ne peux rien régler par téléphone ? Je traverserai le pont quand je serai rendue à la rivière, c'est-à-dire : une fois au Québec.

Il n'en demeure pas moins que, lorsque je lui ai téléphoné vendredi soir, Julien n'a pas été très convaincant. En tout cas, pas suffisamment pour me prouver son innocence concernant les malentendus entre Jackson et moi. J'ai eu le cœur gros toute la journée qui a suivi notre discussion, rien qu'à l'idée qu'il puisse être responsable de toute cette

merde que j'ai subie il y a trois ans. Puis, je me suis raisonnée. Je ne peux pas revenir dans le passé, ce qui est fait est fait. Et l'important, c'est que Jackson et moi savons tous les deux que ni lui ni moi ne sommes responsables de cette histoire. Une fois cette constatation faite, je me suis sentie plus légère, comme si je venais de me libérer d'un voyage de briques. Et depuis, je respire beaucoup mieux !

— Oh wow ! se délecte Ingrid en roulant des yeux extatiques, la bouche pleine de viande. Comment est-ce possible que ce soit aussi bon ?

Comme nous l'avions tous anticipé, le méchoui de Bakary est tendre, juteux et bourré de saveurs. Avec un tel festin, il n'est plus essentiel de satisfaire quelque *craving* de bouffe que ce soit. Toutes nos papilles gustatives sont comblées, sans exception.

— Bakary, tu es un magicien, annonce Jackson avant de lever son verre en direction du cuisinier qui sourit timidement derrière le comptoir. Santé, mon ami !

Tandis que tous les expats attablés lèvent leur verre à sa santé, Bakary se met à esquisser des gestes las de la main comme pour signifier que toute cette cérémonie n'est pas nécessaire. Visiblement, il ne s'attendait pas à une telle reconnaissance. Pourtant, il la mérite pleinement.

Vers la fin du repas, alors que tout le monde semble repu et amorti, je sens mon téléphone vibrer dans la poche de mon pantalon.

Élodie : Appelle-moi quand tu le pourras, stp.

Son message me surprend un peu. Élodie s'est toujours abstenue de m'écrire depuis mon séjour ici pour me permettre de vivre pleinement mon aventure. J'imagine que si elle prend la peine de m'envoyer un message, c'est que c'est important…

Un peu inquiète, je dépose mon verre d'eau et me dirige vers l'espace dédié aux appels téléphoniques. Même si je viens tout juste de recevoir son message, la lenteur du Wi-Fi rend le délai de téléchargement vraiment long, alors il est possible qu'elle attende mon retour d'appel depuis plus d'une heure. C'est pourquoi je ne perds pas une minute pour décrocher le combiné.

— Allô ! répond Élodie sur un ton difficile à cerner. Ça va ?

De plus en plus préoccupée, je tourne la tête sur le côté comme

pour analyser à distance le fil de ses pensées.

— Ou-ii…, hésité-je, sceptique. Et toi ?

— Oh ! Euh… ouais…

Un silence pesant s'installe dans le combiné et s'étire un peu trop longtemps à mon goût.

— Dooonc… ? m'intéressé-je pour l'inciter à parler. Tu voulais que je t'appelle…

— Oh ! fait-elle de nouveau comme si chacune de mes questions était une surprise. Ouais…

Un autre moment de silence embarrassant suit, ce qui commence à m'irriter un peu. Je me doute bien qu'elle ne voulait pas seulement savoir comment je vais…

— Pourquoi ? demandé-je enfin.

Cette fois, elle pousse un long soupir nerveux, ce qui ne me dit rien qui vaille. Élodie me connaît depuis suffisamment longtemps pour savoir qu'avec moi, elle peut tout dire. Il n'existe aucune barrière verbale entre nous. Aucun filtre n'est nécessaire.

— Ça me fait vraiment chier de t'annoncer ça au téléphone alors que tu es à l'autre bout du monde, mais je l'ai vu… hier…

Tendant l'oreille comme pour entendre la suite qui ne vient pas, je demande :

— Qui ?

Nouvelle surprise.

— Oh !… hum… Julien, précise-t-elle avant de se racler la gorge. Il était en train de… hum…

Là, c'en est trop ! J'ai beau être patiente, ces hésitations ont assez duré !

— Élo ! glapis-je plus fort que je ne l'aurais voulu. Arrête de tourner autour du pot et crache le morceau !

— Hier, je suis sortie au Stud avec une amie et… je-l'ai-vu-embrasser-Tony ! dévoile-t-elle dans un souffle – presque un cri –, comme si les mots lui brûlaient les lèvres. Voilà, c'est dit, ajoute-t-elle, soulagée. Je suis vraiment désolée, mais je ne pouvais pas garder ça pour moi jusqu'à ton retour au Québec.

J'ai cessé de respirer. Même mon cœur semble avoir cessé de battre

avant de se mettre à pulser à tout rompre sous mes tempes. J'essaie d'assimiler l'ordre des informations dans lequel mon cerveau les a enregistrées. *Julien… dans un bar gai… embrasser… Tony… !*

Même si ces sept mots sont clairs, je ne suis pas certaine de comprendre exactement ce qu'ils signifient. Trop d'images choquantes traversent mon esprit et j'ai du mal à réaliser que ça peut être vrai.

— Lana ? s'inquiète Élodie, au bout d'un moment. Es-tu encore là ?

— Mmm, acquiescé-je, à bout de souffle, le regard fixe voilé de larmes. Je…, tenté-je difficilement avant d'avaler la boule de colère qui s'est logée dans ma gorge. Je… hum… tu en es sûre ? Je veux dire : c'était peut-être quelqu'un qui lui ressemblait, non ?

Je l'imagine en train de secouer la tête.

— J'aimerais te dire que je me suis peut-être trompée, mais il n'y a aucun doute possible. C'était bien lui.

Je suis sans mots. Ma tête est tellement douloureuse que j'ai l'impression qu'elle est sur le point d'exploser et un énorme point me tord les tripes et l'estomac. Suis-je en train de faire une crise cardiaque ? On dirait que mon cœur est emprisonné dans un étau…

Rouge de haine, de dégoût et de chagrin, je porte une main sur ma poitrine pour atténuer le supplice que je suis en train de vivre, mais rien n'est suffisamment apaisant pour calmer ce mal qui me ravage l'intérieur.

— En même temps, reprend Élodie comme si elle essayait de dédramatiser son annonce, on va se l'avouer : Julien, tu ne l'as jamais réellement aimé. Tu as peut-être été attendrie par son charme au début, mais ça fait des mois que je ne t'ai pas vue épanouie avec lui… Je veux dire, ce n'est pas comme si c'était encore l'amour fou entre vous… Je comprends que tu dois forcément ressentir une forte trahison, par contre, c'est peut-être un signe que vous avez une décision à prendre, que vous êtes rendus là tous les deux, non ? Tu es allée en mission en partie pour prendre du recul par rapport à votre couple et, de son côté, Julien en profite pour… hum…, hésite-t-elle soudain, comme si elle réalisait à l'instant l'ampleur de ses propres paroles. Pour… euh… donner vraiment beaucoup d'affection à… hum…

— À son meilleur ami ? terminé-je pour elle. Son ami avec qui il pratique l'escalade depuis bientôt un an…

Suivant sans doute le fil de mes pensées, Élodie émet un « oh »

surpris, puis un « oh » dégoûté.

— Crois-tu qu'il… que ce n'était peut-être pas la première fois que… ?

Massant d'une main mes tempes douloureuses, je pousse un profond soupir exaspéré.

— Honnêtement ? Je ne suis plus sûre de rien… mais ça va mal depuis un certain temps déjà entre nous. Et avec tout ce que j'ai appris concernant Julien depuis mon arrivée ici, ma confiance s'effrite…

Retrouvant tranquillement mes esprits, je prends quelques bonnes respirations avant de me lancer dans un long récit. Celui du congrès, il y a trois ans, que je raconte aussi selon le point de vue de Jackson. Un point de vue qui semble refléter beaucoup plus la vérité que celui qui a été établi à travers les manipulations et les mensonges de Julien. Ça me fait du bien de pouvoir livrer cette histoire à quelqu'un en qui j'ai confiance.

— Woh ! fait-elle, déboussolée. C'est *big*, Lana ! C'est très, très *big* !

— Je sais… Tu comprends maintenant pourquoi ma confiance fait défaut ? En plus, j'ai bien essayé de lui faire avouer la vérité et il a sans cesse cherché à détourner mes questions. J'ai même failli douter de la version de Jackson…

— Je vois…, susurre Élodie, songeuse. Eh bien, il ne te reste qu'une chose à faire pour savoir s'il est sincère ou pas… Appelle-le et pose-lui des questions sur sa soirée d'hier. Demande-lui ce qu'il a fait de bon. Il ignore que je l'ai vu alors s'il te baragouine un paquet de platitudes, tu auras ta réponse.

Même si c'est bien ce que j'ai l'intention de faire, je sais déjà que cet appel téléphonique ne sera pas aussi simple que mon amie le présente. Avec Julien, rien n'est jamais simple…

Je prends tout de même le temps de terminer ma conversation avec Élodie pour ensuite m'accorder une toute petite pause. J'en ai plus que besoin avant d'affronter Julien. D'abord pour encaisser la nouvelle. Ensuite, pour réfléchir à un plan intelligent. S'il me ment, c'est le temps ou jamais de le démasquer. Étant donné que je me demandais si je pouvais avoir confiance à cent pour cent en Jackson, j'avais toujours un petit doute sur sa version. Mais Élodie, je la crois sur parole. Si elle me dit qu'il n'y a aucun doute possible sur ce qu'elle a vu, ça veut dire que c'est la vérité absolue.

Au bout d'une quinzaine de minutes à respirer lentement, ainsi qu'à

essuyer mes larmes, je décide d'attraper le combiné et de me lancer sans réfléchir une seconde de plus. De toute façon, même si je ne me sens pas tout à fait prête, je sais que je ne le serai jamais. Aussi bien prendre le taureau par les cornes. Le pire, c'est que même si j'ai besoin de valider avec lui ce qu'il a fait hier soir, j'aimerais repousser cette discussion éternellement et ne plus jamais avoir affaire à lui. Cette histoire avec Tony, c'est trop. C'est beaucoup trop… Non seulement il me trompe, mais il le fait avec un homme… ?

— *Babe ?* répond Julien au bout de quatre sonneries. Deux appels en trois jours… Tout va bien ?

Son timbre de voix… Il est d'un naturel tellement chiant ! J'ai une soudaine envie de vomir. Combien de fois s'est-il adressé à moi de cette façon après m'avoir joué dans le dos ? Son hypocrisie me pue au nez. J'ai envie de l'égorger rien qu'à l'entendre me parler comme si de rien n'était, avec un ton teinté de naïveté qu'il contrôle à la perfection.

— Ça va, parviens-je à articuler, ma lèvre inférieure tremblant légèrement. J'avais un peu de temps libre avant d'aller me coucher. Je me suis dit que ça te ferait plaisir de me parler… Que faisais-tu de bon ?

— Pas grand-chose, je relaxe dans le salon, répond-il avant d'échapper un bâillement sonore.

Je pince les lèvres, irritée. De toute évidence, il manque de sommeil…

— Tu as l'air fatigué… Tu as bien dormi ?

Étonnamment, j'arrive à jouer les hypocrites à mon tour. J'ignore d'où me vient ce talent… Sans doute est-il dû à ma motivation de découvrir jusqu'où il est prêt à aller pour camoufler la vérité.

— Bah… moyen…, marmonne-t-il sans développer davantage.

Agacée par ses réponses laconiques, je me creuse les méninges pour trouver une façon de lui soutirer un peu plus d'informations.

— Comment ça… ? Tu étais de garde cette nuit ?

Je sens une hésitation à l'autre bout du combiné.

— Non, je… j'ai juste mal dormi.

— Qu'as-tu fait de bon hier ?

Une autre hésitation. À moins que ce décalage ne soit le résultat de notre appel outre-mer ?

— Pas grand-chose…, finit-il par répondre. J'ai regardé le match de hockey et j'ai *gamé* une partie de la soirée.

Sa réponse, d'un naturel inné, provoque en moi un irrépressible frisson d'horreur qui me parcourt le dos en entier. J'ai l'impression de recevoir un seau d'eau froide en plein visage.

— Je n'en reviens pas…, chuchoté-je avant de me laisser envahir par la hargne, parlant de plus en plus fort. Je ne peux pas croire que je me suis laissé manipuler pendant toutes ces années ! Tu n'es qu'un sale menteur.

— Eh ! Je peux savoir pourquoi tu me traites de cette façon ?

— Pourquoi ? répété-je, incrédule. Tu… tu veux savoir pourquoi je te traite de sale menteur ? crié-je. Eh bien, imagine-toi que je sais tout ! Je sais pour Tony ! Je sais que tu entretiens une liaison avec lui ! C'est déjà difficile d'apprendre que tu me trompes, ce l'est doublement de savoir que tu le fais avec un homme ! Un homme, Julien ! Nom de Dieu !

Je serre les poings tandis que tous mes muscles sont bandés comme un arc. Si je l'avais devant moi, je lui grifferais le visage en entier comme une chatte enragée.

— Ce n'est pas de ma faute, c'est toi qui as décidé de partir et je…

Correction : si je l'avais devant moi, je lui tordrais les couilles, ensuite, je lui grifferais le visage en entier…

— Es-tu sérieux ? m'insurgé-je avant de me pincer l'arête du nez. Tu me trompes et tu trouves le culot de pelleter la situation dans ma cour ! Peux-tu seulement m'expliquer à partir de quel moment la cocue est responsable de l'infidélité de son partenaire ? Oh, et puis, tu sais quoi ? Je ne veux même pas entendre tes explications bidon !

Je suis tellement en colère que je crache littéralement sur le combiné.

— Voyons, *babe*… Tu peux surmonter ça. Ce n'était qu'une erreur de parcours causée par ton absence. Je t'avais demandé de rester et tu as quand même décidé de partir. Ça ne se reproduira pas, tu le sais bien.

Je suis sous le choc !

— M'as-tu vraiment dit : tu peux surmonter ça ? demandé-je, abasourdie. *Oh*… *God*… Non, non, non… Je ne veux plus rien entendre. *Anyway*, notre couple était déjà à la dérive, alors ton geste

ne fait que confirmer ce qui me trottait dans la tête depuis des mois ! À partir de maintenant, tu peux fourrer ta langue et ta queue dans l'orifice que tu veux ! Cette relation qui était tellement toxique entre nous est terminée !

Furieuse, je claque le combiné sur la base de téléphone. Une fois, deux fois, trois fois, pour être bien certaine que cette discussion est close à jamais. Pleurant de rage, je grogne un hurlement hystérique qui provient du plus profond de mes tripes.

Comment j'ai pu être aussi conne ? Comment j'ai pu tolérer cette relation malsaine aussi longtemps ? Par peur de l'affronter ? De me retrouver seule ? De devoir recommencer à zéro ? De devoir déménager ? Sans doute un peu de tout ça…

— *Oh God !* soufflé-je au bout d'un moment, comme si je voyais soudainement clair. Ce gars est juste un gros condensé de merde !

Ce n'est plus d'un voyage de briques que je me suis libérée, mais d'un voyage de merde ! Quelle ordure !

Fermant les yeux, je dois me concentrer pour ne pas faire de l'hyperventilation. J'ai l'impression d'être sur le point de perdre le contrôle. *Respire, Lana. Respire…*

Au bout de cinq minutes à me répéter que ma vie, ici, à Bentiu, va bien, que ce n'est qu'une partie de mon existence qui s'effondre et que mon retour au Québec n'en sera qu'un peu miné, je finis par réaliser que je demeure la même Lana Demers, mais en version allégée.

Autant j'ai été prise de court par cette rupture aussi brutale qu'inattendue, autant je me sens libérée. Plus je respire, plus je me dégage de mon *trailer* de bouette.

Comme je l'avais promis à Élodie, je décroche le combiné pour lui redonner des nouvelles. Je n'ai besoin que d'une seconde et quart pour lui faire un compte rendu.

— C'est terminé… Il a menti et il a eu le culot de me mettre sa tromperie sur le dos. J'ai assez donné… Je ne veux plus rien savoir de lui.

Élodie est sous le choc. Elle était loin de se douter qu'il pouvait être aussi manipulateur.

— Pourquoi tu ne m'en as jamais parlé ? Je veux dire, avant aujourd'hui… Tu ne m'as jamais mentionné qu'il était aussi immonde avec toi.

Je hausse les épaules en me calant dans ma chaise droite.

— Je ne sais pas… Ça ne s'est pas fait du jour au lendemain… Et puis, tout le monde le vénérait comme s'il était un saint, alors je…

— Eh bien, moi, je t'aurais écoutée. Et je t'aurais probablement suggéré de le laisser beaucoup plus tôt ! Je ne laisserais pas un chien se faire traiter de cette façon, encore moins ma meilleure amie !

Sa remarque me soutire un sourire fade.

— Je me trompe ou tu sembles soulagée ? fait-elle remarquer.

— Je ne sais pas… Je n'arrive même pas à savoir ce que je ressens. J'ai l'impression d'être alourdie par une boule de colère. Avec tout ce que j'ai appris sur lui dernièrement, je ne sais plus où j'en suis… Au final, je crois que je préfère ne pas savoir depuis combien de temps il me trompe ni combien de fois il m'a menti.

— En tout cas, tu auras Jackson pour te consoler…, lance-t-elle, faisant mine de rien, alors que son commentaire est tout sauf subtil. Je suis certaine que ses bras sont très réconfortants, tu devrais les tester.

— Ça, c'est un vrai CAM ! ne puis-je m'empêcher de lui dire avant de me mettre à rire à gorge déployée. Un vrai conseil d'amie de « marde » !

Elle se met à glousser comme une folle, réalisant sans doute qu'effectivement son commentaire était totalement déplacé.

— N'empêche que j'ai raison ! Je me souviens très bien comment tu te sentais à ton retour de Boston. Tu avais eu un gros coup de foudre pour ce gars. Tu as été chamboulée pendant des jours, puis Julien t'a contactée et tu connais la suite… Tu es célibataire maintenant. Majeure et vaccinée… Tu pourrais en profiter, non ?

Tordant la bouche dans tous les sens, comme si ça pouvait m'aider à réfléchir, je secoue la tête lentement. Presque méticuleusement.

— J'ai besoin de faire le point. Et puis, je ne sais même pas si Jackson est en couple ou non. Je n'ai jamais abordé ce sujet avec lui.

— Eh bien, moi, je pense que tu devrais sauter sur l'occasion… Après t'être assurée qu'il est libre, bien entendu…

Je fais signe que non, voyant difficilement comment je pourrais y arriver.

— Je ne peux pas faire ça. Tu as pensé à ce que diraient les gens ? J'aurais l'air d'une vraie traînée… En fin de compte, je ne vaudrais pas

mieux que Julien… Et puis, j'ai trop de choses à régler. À commencer par me trouver un nouvel appartement. Oh Seigneur, soufflé-je, découragée, en passant une main dans mes longs cheveux, comment veux-tu que je déniche un endroit où rester en étant ici… ? En plus, l'Internet est à chier et je…

— Ah ben, ça, c'est facile ! Tu n'as qu'à venir habiter chez moi le temps de voler de tes propres ailes.

Sa proposition, aussi inattendue que réconfortante, me fait monter les larmes aux yeux. Me retrouver à la rue était sans doute l'une de mes plus grandes craintes. Surtout qu'un retour chez mes parents n'est nullement envisageable vu la piètre relation que j'entretiens avec ma mère.

— Tu ferais ça pour moi ? m'étonné-je, incapable de camoufler les trémolos dans ma voix.

— Évidemment ! Les loyers à Montréal sont rares comme de la crotte de pape ! Je ne vais tout de même pas te laisser devenir une sans-abri alors que la pièce qui me sert de bureau est libre !

Cette fois, j'échappe un rire entre deux sanglots. J'ai tellement de chance de l'avoir dans ma vie ! Je paierais cher pour faire un aller-retour au Québec juste pour la prendre dans mes bras.

— Arrête de pleurnicher, m'ordonne mon amie avec, à son tour, un surplus d'émotion dans la voix. Sinon, je vais me mettre à pleurer moi aussi !

Sur ce, nous pouffons comme deux idiotes, hoquetant de temps à autre.

— Je t'aime, Élo… Vraiment beaucoup… Merci de me soutenir même quand tout ne va pas bien. Je te revaudrai ça…

— Aucun danger que je te laisse tomber dans les pires moments de ta vie… On trouvera une solution, OK ? Quitte à ce que tu squattes mon bureau pour une période indéterminée…

---

7. Traitement contre la rage.

32

Jackson

— Tu as vu Lana ? me demande Ingrid, allongée dans un hamac du jardin de repos.

Avec le temps, on devient une grande famille qui se soucie de chacun de ses membres. Tout comme moi, la pédiatre s'est aperçue que quelque chose n'allait pas lorsque Lana s'est levée de table sans rien dire à personne. J'ai tout juste eu le temps de la voir lire un message entrant sur son téléphone. La seconde suivante, elle avait disparu.

— Non, je crois qu'elle a dû passer un coup de fil.

Ingrid arque un sourcil blond en me dévisageant, incrédule.

— *Un* coup de fil ? Ça fait plus d'une heure qu'elle est partie.

L'évidence qu'elle énonce me fait presque rouler les yeux. J'ai envie de lui dire : « Je sais… si tu savais comme je le sais ! Je compte pratiquement les minutes depuis qu'elle est partie ! » Je crains que cette absence ait un lien direct avec Julien et ça m'énerve terriblement ! Lana n'aurait jamais manqué une soirée « familiale » comme celle-ci avec nous. Il y a forcément quelque chose d'important qui la retient…

— Ouais, je sais…

— Ça m'inquiète, me confie-t-elle en jetant un œil vers l'abri dans lequel Lana se cache sans doute. J'ai remarqué qu'elle n'était pas dans son assiette ces derniers jours. J'espère que tout va bien…

Ne sachant pas trop jusqu'où Lana est allée dans ses confidences avec Ingrid, je me contente d'esquisser un sourire crispé.

— Je l'espère aussi…

Mais quand je la vois enfin sortir de la « cabine téléphonique », marchant d'un pas décidé vers la cuisine et essuyant ce qui semble être des larmes sur ses joues, je suis mort d'inquiétude. Les yeux rivés sur la femme qui hante mes pensées, je dois faire un effort surhumain pour ne pas la rejoindre au pas de course. Du coin de l'œil, je vois Ingrid s'agiter dans son hamac. Sans doute l'a-t-elle vue, elle aussi.

— Oh non, susurre-t-elle en se levant. Je m'en charge…

Mais au même moment, par l'entremise de la radio, on la demande d'urgence dans la tente d'isolement. Les épaules d'Ingrid se voûtent tandis qu'elle lâche un « merde » étouffé. Puis, elle se retourne vers moi avec un regard soucieux.

— Elle n'avait vraiment pas l'air d'aller… Tu crois que tu… ?

— Je m'en occupe, la rassuré-je en me levant à mon tour. Tes patients ont besoin de toi. Allez, file !

Soulagée, elle pousse un long soupir avant de déguerpir d'un pas pressant. Bien sûr, ce n'est pas une corvée pour moi de rejoindre Lana, je la rejoindrais à toute heure du jour ou de la nuit, mais ce soir, je me sens craintif. J'ai peur de l'état dans lequel je vais la retrouver, de ne pas choisir les mots pour la réconforter, de ne pas être assez pour elle, point. Après tout, en ce moment, c'est peut-être d'une amie qu'elle a besoin, pas d'un homme qui est fou d'elle.

Néanmoins, quand j'entre dans la cuisine après avoir tergiversé une dizaine de minutes et que je la surprends dans un état désemparé, de la farine plein le visage, je me sens fondre littéralement et j'oublie toutes mes craintes. J'ai juste envie de la prendre dans mes bras et de sécher les larmes qu'elle tente tant bien que mal d'effacer avec ses mains couvertes de poudre blanche.

Perdue dans ses pensées, elle n'a pas conscience de ma présence. Elle mesure minutieusement la quantité des ingrédients que contient sa recette.

— N'est-il pas un peu tard pour faire la popote ?

Elle sursaute en se retournant, ce qui entraîne une éclaboussure d'essence de vanille sur le comptoir.

— Oh ! Salut… je… j'avais juste besoin de…

— Tu n'as pas à te justifier, la coupé-je pour éviter de la rendre plus mal à l'aise qu'elle ne l'est déjà.

Je m'installe près d'elle, appuyant ma hanche sur le comptoir. Farine, œufs, sucre, poudre à pâte, lait… Visiblement, elle est en train de concocter un gâteau.

— C'est bientôt l'anniversaire de quelqu'un ? Le tien, c'est dans seulement deux semaines si je ne m'abuse ?

Comme si je venais de la piquer, elle maintient la coquille d'œuf cassée en suspens au-dessus de son bol pour mieux me dévisager.

— Tu te souviens de la date de mon anniversaire ?

— Bien entendu, dis-je en passant une main sur la surface de travail enfarinée pour éviter d'avoir l'air du gars beaucoup trop intense. Le 6 mai. Et si je suis encore capable de compter, tu auras trente ans… Il faudra fêter ton changement de décennie convenablement. Et je compte bien honorer ma promesse…

Je conclus mon intervention avec un sourire empreint de douceur, sachant que, cette fois-ci, personne de suffisamment manipulateur ne pourra m'empêcher de lui faire passer une belle journée.

Tandis qu'un court silence suit mes paroles, j'ai l'impression que le poids du regard que Lana a posé sur moi m'emprisonne. Je n'ose pas lever les yeux sur elle.

— Tu… je…, balbutie-t-elle avec des trémolos dans la voix avant de s'éclaircir la gorge. C'est pour Will… le gâteau… Il ne s'en vante pas, mais il aura quarante-trois ans demain… Enfin, à ce qu'il paraît… J'ai pensé que… qu'il…

Marquant une pause sans terminer sa phrase, elle dépose délicatement la coquille qu'elle vient de casser avant de prendre un autre œuf. Elle est pensive. Je crois que je l'ai surprise en lui avouant que je me souvenais très bien de sa date d'anniversaire. J'aurais peut-être mieux fait de me taire et de garder cette information pour moi. Qui de nos jours retient la date d'anniversaire d'une personne qui n'est pas d'une grande importance pour lui ?

Néanmoins, je poursuis la conversation sans me préoccuper de son air absent.

— Quarante-trois ans pour Will ? Espèce de cachottier. Il s'est bien gardé de me dire que sa fête approchait…

Amusée par ma remarque, Lana esquisse un faible sourire qui illumine en partie son visage triste. Dans le but de l'aider et de détendre l'atmosphère, je commence à ranger les ingrédients dont elle n'a plus besoin. Je me rends au frigo, les mains pleines, et reviens vers

elle au moment où elle se met à battre manuellement les œufs avec une telle vigueur que ça fait presque peur.

— Tu veux en parler ? demandé-je simplement. Qu'est-ce qui te rend dans un tel état ?

Je lui jette un œil de biais en m'étirant pour placer le contenant de farine sur la tablette du haut. Elle renifle discrètement et cesse ses coups de fouet pour lever ses yeux verts, un peu bouffis, sur moi.

— J'ai laissé Julien… Mon amie l'a vu dans un bar gai et il était en train d'embrasser un… un homme… Son… « ami d'escalade ».

— Oh ! fais-je, les yeux ronds.

C'est tout ce que je trouve de bon à dire. C'est nul, je sais. Mais, pour l'instant, aucun mot ne me vient à l'esprit. En tout cas, aucun qui soit suffisamment intelligent pour que je l'exprime. Si l'infidélité est la pire trahison possible pour un couple, être remplacé par une personne du sexe opposé doit être doublement choquant. Voire humiliant.

Les épaules voûtées, Lana pousse un long soupir, puis essuie furieusement une larme qui coule sur sa joue.

— Comment j'ai pu être aussi naïve ? Sérieux, je me sens comme la pire des connes…

— Je comprends très bien comment tu peux te sentir, dis-je enfin avec une moue navrée, mais tu es loin d'être conne, OK ?

Un regard insistant rivé sur elle, je lui enlève prudemment des mains le fouet pour reprendre la tâche qu'elle n'a pas la force de terminer.

— On n'est pas con parce qu'on a cru en notre partenaire, renchéris-je après une courte pause.

Elle acquiesce docilement comme si elle essayait d'assimiler mes paroles. Je donnerais tout pour avoir le droit de la prendre dans mes bras en ce moment, pour la presser contre moi et sentir son visage au creux de mon cou.

— Je le déteste tellement ! rage-t-elle. Pour ce qu'il m'a fait. Pour ce qu'il t'a fait… ce qu'il *nous* a fait… Je me rends compte que c'est plus facile d'être en colère contre lui que d'accepter de le laisser pour des raisons personnelles… Je n'aurais jamais dû attendre aussi longtemps avant de mettre fin à cette relation sans queue ni tête. Pourquoi est-ce si difficile de quitter quelqu'un qui ne nous correspond plus ? Pourquoi attendre d'avoir une raison valable avant

de le faire ? Pour se sentir moins coupable ? se questionne-t-elle, les iris roulant dans un voile de larmes. Mes sentiments pour lui n'étaient plus les mêmes depuis longtemps, c'est un signe qui aurait dû suffire à m'ouvrir les yeux.

— J'imagine que la vie souhaitait t'ouvrir les yeux autrement ?

Une grimace sur les lèvres, pensive, elle hausse une épaule désinvolte.

— J'imagine…, soupire-t-elle avant de marquer une courte pause. Au moins, je ne travaille pas dans le même hôpital que lui, alors une fois que j'aurai récupéré mes biens à l'appart, je n'aurai plus affaire à lui… En plus, Élo a la gentillesse de m'héberger le temps que je me trouve un endroit où rester.

— Wow, c'est un énorme coup de main ! Ça doit t'enlever un poids de sur les épaules ?

— Oui, vraiment… Une de mes peurs était de me retrouver à la rue… Ou de devoir cohabiter avec Julien le temps de me trouver un autre logement. Un cauchemar !

Ne sachant pas trop combien de temps je dois battre les œufs, je jette un œil au contenu de mon bol sans ralentir la cadence de mon coup de poignet.

— Le mélange doit tripler de volume, m'informe Lana, amusée par mes efforts. Tu cuisines souvent ?

Tirant la langue sur le côté pour l'amuser encore plus en exagérant mon épuisement, je redouble d'ardeur, histoire de faire concurrence à la puissance d'une mélangeuse électrique. Il semblerait qu'en cuisine c'est comme partout ailleurs sur le *compound* ; les ressources sont limitées…

— Je peux prendre la relève si tu veux, pouffe-t-elle en tendant les mains.

— Ça va, j'achève.

Je parle à travers un grognement saccadé, ce qui prouve tout l'effort que j'y mets. Continuant de ricaner, Lana répète :

— Tu cuisines souvent ?

— Chez moi, tu veux dire ? demandé-je tandis qu'elle approuve d'un mouvement de tête intéressé. Tous les jours. Je n'ai pas vraiment le choix si je veux me nourrir !

Le poignet presque engourdi, je teste la consistance du mélange sous le regard scrutateur de Lana. J'ai l'impression qu'elle est en train de réfléchir activement à mes dernières paroles.

— Tu habites seul ?

Sa question me surprend un peu. Je croyais pourtant que tous les expats connaissaient cette information. Quoique j'en aie peut-être parlé durant ma première semaine ici, avant que Lana arrive au camp…

— J'habite seul depuis des années…

— Tu…, hésite-t-elle en passant son doigt dans le tapis de farine qui a blanchi le comptoir, tu n'as jamais eu de relation stable ?

Je secoue la tête sans rien ajouter.

— Pourquoi ? demande-t-elle sans lever les yeux.

Cette fois, je prends une courte pause pour valider son intérêt.

— Tu veux vraiment connaître la vérité ?

Le doigt toujours dans la farine, elle me dévisage en haussant les sourcils comme si je devais pourtant savoir la réponse.

— Disons que j'ai eu ma dose de mensonges pour les trois prochaines années…

Je souris, hésitant néanmoins à lui révéler la véritable raison qui justifie mon célibat.

— Je ne crois pas que tu sois prête à entendre cette vérité. En tout cas, pas ce soir.

Dubitative, elle plisse les paupières et insiste :

— Je choisis tout de même cette option…

Le regard fixé sur elle, j'hésite un long moment, puis je finis par me résigner. Si c'est ce qu'elle souhaite, aussi bien le lui expliquer… Je l'aurai tout de même avertie.

Tâchant de prendre mon courage à deux mains, j'inhale un grand coup.

— Eh bien, commencé-je lentement, c'est tout simplement parce que nos chemins ne se sont jamais recroisés… Enfin, pas avant aujourd'hui.

Ceci dit, j'arrête définitivement de fouetter le mélange d'œufs et dépose le bol sur le comptoir, le regard braqué sur lui. Un silence

assourdissant s'est installé dans la vieille cuisine… Quand j'ose enfin lever le regard sur Lana, j'ai l'impression qu'elle a cessé de respirer, que le temps s'est arrêté. Je la vois avaler difficilement tandis que ses grands yeux verts me transpercent l'âme. Mal à l'aise, je lui adresse un sourire poli avant de glisser le bol devant elle.

— Je… je crois que je ferais mieux d'aller me coucher, annoncé-je d'une voix douce, ne sachant pas plus où me mettre. Le bon Dieu a été indulgent avec nous aujourd'hui, mais il ne le sera pas éternellement… Je préfère être bien reposé lorsque la radio se manifestera.

Sur ce, je tourne les talons pour me diriger vers la porte, le cœur rempli d'un malstrom d'émotions qui me sont difficiles à déchiffrer. C'est lourd. Très lourd…

— Jackson…, souffle Lana au bout d'un moment tandis que je tends la main vers la poignée.

Je m'arrête net. En prononçant mon prénom, sa voix, chargée d'autant d'émotions que mon cœur en contient, a presque sonné comme une question. Rien qu'à l'idée de devoir me retourner, je sens mes pulsations cardiaques grimper en flèche. Je n'ai toutefois pas le temps de faire quoi que ce soit. Volant à la rescousse de son amie, Ingrid entre en coup de vent par la porte que je m'apprêtais à ouvrir et se dirige tout droit vers Lana.

— Je suis là, lance-t-elle en ouvrant grand les bras pour l'accueillir contre elle.

Un geste si naturel qui me paraît pourtant si inaccessible. Je soupire, néanmoins soulagé que Lana ne soit pas seule après la bombe que je viens de lui lancer, puis je souris tendrement devant le charmant tableau que m'offrent les deux médecins.

— Bonne nuit, les filles…

33

Lana

À bout de souffle, je pose un pied devant l'autre en tâchant de me concentrer sur ma respiration pour ne pas prendre trop de retard sur le groupe. Jackson et William joggent à quelques pas de moi tandis qu'Ingrid est à plus de cent mètres… Une machine, cette fille ! Ça me fait sourire chaque fois que je la vois devancer tout le monde. Tous les matins, en s'échauffant, elle prend le temps de me dire combien elle est contente que je me joigne à elle, mais jamais elle ne m'attend ! C'est un non-sens qui m'amuse beaucoup. Parallèlement, je comprends qu'elle est nettement trop en forme pour gâcher une occasion de performer en trottinant à mes côtés !

— J'y pense, fait Jackson en envoyant une tape du revers de la main dans l'abdomen de son ami. Bonne fête, mec !

Ça me fait penser à la raison pour laquelle je me suis couchée aussi tard hier soir.

— Ouais, bonne fête, Will !

— Arrrgh, grogne notre collègue avec un air découragé. Merci, c'est gentil, mais je déteste souligner mon anniversaire… Oh non, souffle-t-il. Paresseux, mer, soleil…, marmonne-t-il ensuite comme un mantra sacré.

Il inspire profondément, les yeux mi-clos, et expire longuement sans ralentir son pas de course. Jackson et moi soulevons simultanément un sourcil inquisiteur en le dévisageant.

— Ça va ? demande mon ami tandis que William ouvre les yeux de façon exagérée comme pour revenir à la vie.

— Ouais… c'est juste que… vieillir m'effraie, vous voyez ? Et quand je sens mon niveau d'angoisse monter, je répète des mots qui me font du bien pour m'apaiser… Je me demande bien comment vous avez eu cette information à propos de mon anniversaire… Qui m'a trahi parmi le groupe ?

À tour de rôle, William nous dévisage, Jackson et moi, tandis que nous levons en même temps les mains en signe de reddition, comme pour nous décharger de toute responsabilité.

— Ouais… c'est ça, se rend à l'évidence notre collègue en haletant légèrement. J'imagine qu'il ne me reste plus qu'à prendre mon mal en patience. Le *compound* est si petit que tout le monde sera au courant de la nouvelle en moins de temps qu'il n'en faut pour claquer des doigts.

— Je peux t'arranger ça si tu souhaites abréger tes souffrances, propose Jackson avant de placer ses mains devant sa bouche pour créer un porte-voix. Eh, tout le monde, on souhaite tous un joyeux anniversaire à Will qui fête ses quarante-trois ans aujourd'hui !

— Enfoiré ! bougonne notre ami en adressant un sourire de reconnaissance totalement faux à tous ceux qui prennent le temps de se retourner à demi pour lui lancer les mots magiques qu'il déteste tant.

Je pouffe d'amusement en échangeant un coup d'œil complice avec Jackson. Un coup d'œil qui se voulait tout à fait inoffensif, mais qui se transforme vite en regard soutenu et beaucoup trop intense pour la situation. Le bleu de ses yeux me transperce et un frisson grisant me parcourt la nuque. J'en ai des tourbillons dans mon bas-ventre.

J'ai beau essayer de me concentrer sur autre chose que Jackson depuis mon lever, c'est impossible. Les mots qu'il a prononcés, hier soir, avant de me quitter, résonnent encore dans ma tête. J'ai même l'impression qu'ils ont vibré en moi toute la nuit. Chaque fois que je me réveillais, je les entendais de nouveau, comme si Jackson était à côté de moi pour les chuchoter encore et encore, afin de les imprégner au plus profond de ma mémoire.

« Parce que nos chemins ne se sont jamais recroisés. »

Bon sang, m'a-t-il réellement attendue pendant tout ce temps, sans même savoir s'il me reverrait un jour ? Si c'est bien le cas, ça signifie qu'il a éprouvé pour moi un sentiment d'amour-haine pendant trois longues années… J'ai le cœur en miettes rien que d'y penser. Et le pire, c'est que pendant ce temps, j'étais en train de mourir de

l'intérieur avec un homme que je n'aimais plus…

J'ai malheureusement été forcée de reconnaître que Jackson avait raison : je n'étais pas prête à entendre son aveu. Ou, plutôt, je n'étais pas prête à gérer son aveu. En tout cas, pas après une rupture aussi fraîche. Même qu'au début, j'ai été sous le choc, j'avais du mal à y croire. Puis, un sentiment de culpabilité m'a envahie, répandant ses tentacules empoisonnés partout dans mon corps et dans mon esprit. J'ai même ressenti de la honte, ce qui a fait en sorte que, lorsque je l'ai vu ce matin en sortant de mon *toukoul*, j'étais mal à l'aise. Comme si je ne méritais pas l'attention qu'il me porte toujours après le malentendu qui nous a séparés.

Le regard encore accroché à celui de Jackson, je lui souris tendrement avant de prendre une grande inspiration et de poser les yeux droit devant moi. Il me faut ramener mon attention là où je dois aller. Pas nécessairement au sens propre, mais surtout au sens figuré. À partir de maintenant, je dois *dépiner* mon *trailer* de merde et aller de l'avant. Oublier le passé qui m'a fait souffrir, oublier Julien et vivre le moment présent à cent mille à l'heure. Point barre. L'aventure Bentiu n'est pas encore terminée et elle n'est pas près de se reproduire, alors je dois profiter de chaque instant sans en gaspiller une seule seconde…

Lors de ma tournée quotidienne, j'ai le regret de constater que la médication ne fonctionne pas sur Mustafa. Il n'est pas soulagé, ou du moins, il ne l'est pas autant que je l'espérais. Ce qui me choque le plus, c'est que je sais pertinemment qu'un bloc plexique majeur pourrait l'aider en engourdissant le mal, mais les anesthésistes-référents de MSF m'interdisent d'en faire usage en raison de la non-disponibilité d'Intralipide. Ce qui veut dire que, en cas d'intoxication à la lidocaïne, on n'aurait aucune médication pour la renverser. Je comprends, car la raison pour laquelle on m'interdit d'utiliser cette technique est tout à fait logique, mais rien n'empêche que ça me met le feu au derrière ! Ce bloc aurait été une si bonne avenue dans le cas de Mustafa ! En outre, tous les jours, je m'efforce de discuter avec lui, de l'éduquer concernant sa nouvelle condition et d'intervenir psychologiquement afin d'améliorer sa capacité d'adaptation.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à essayer un médicament qui a pour effet secondaire de causer des étourdissements. Je m'entêtais à ne pas le lui administrer depuis le tout début parce qu'il est faible et qu'il est susceptible de chuter, mais je suis acculée au pied du mur ; je

n'ai plus le choix de l'introduire à faibles doses…

— On va aller dans cette direction et on verra bien dans quelques jours comment ça se passe pour toi, OK ?

Avec sa force mentale légendaire, Mustafa acquiesce d'un mouvement de tête accompagné d'un large sourire.

— Ça me va, docteure.

Autour de nous, c'est le chaos. Trois employés locaux font la chasse au serpent, donnant des coups de bâton contre le plafond de toile pour forcer la bête à descendre du toit.

— Là, il est là ! s'exclame l'un d'eux en pointant avec son manche à balai la légère proéminence que cause le poids du serpent sur la toile.

Aussitôt, il se précipite dans l'allée centrale.

Puisque le camp est entouré d'eau, les serpents viennent d'instinct s'y réfugier, c'est pourquoi plusieurs blessures courantes sont causées par des morsures. À ce qu'il paraît, depuis ce matin, le reptile ondule sans relâche dans le comble de la grande tente, ce qui effraie les patients… Et moi aussi ! Nom de Dieu, rien qu'à l'idée de savoir qu'un serpent est en liberté à quelques mètres de moi, j'en ai des frissons horripilants dans le dos…

Sans bâcler mon travail, je m'empresse de terminer ma tournée pour aller m'enfermer au bloc opératoire, un milieu clos qui nous tient loin des bêtes indésirables.

Plus la journée avance, plus le léger malaise qui s'était immiscé entre Jackson et moi depuis son aveu s'efface. Un peu comme si on s'était consultés tacitement pour se dire : « Eh, on oublie notre discussion d'hier et on reprend ça où on en était, OK ? »

Si bien que lorsque nous en sommes à opérer un patient en fin de journée – un homme souffrant d'une fracture du fémur causée par un trauma par balle –, notre relation semble redevenue la même qu'il y a vingt-quatre heures.

J'adore admirer Jackson lorsqu'il est à l'œuvre. Il doit sans cesse improviser. Si l'aventure Bentiu est pour moi un grand défi, ce l'est d'autant plus pour lui. Le matin, il porte les bottines d'un orthopédiste, en après-midi celles d'un ORL, et en soirée, il remet ses pieds dans ses propres souliers, et ce, en étant forcé de s'adapter aux outils archaïques qui sont disponibles ici, comme c'est le cas en ce moment alors qu'il installe un fixateur externe[8]. Il n'a accès à aucune perceuse chirurgicale pour effectuer la réparation de fracture. Donc,

pour percer l'os du patient, il doit utiliser une vieille chignole. Et, à voir la rougeur du visage de Jackson, j'imagine facilement que tous les muscles de son corps sont bandés sous sa blouse stérile à force de galérer à faire tourner la manivelle à engrenage qui aurait besoin d'un peu d'huile. Le mouvement est saccadé et ça semble très éprouvant. En plus, il fait terriblement chaud. Je vois la sueur perler sur ses tempes.

— *Chuo boum boum !* s'amusent à le taquiner les infirmiers sud-soudanais. *Chuo boum boum !*

Cela signifie « un garçon fort » en nuer.

— Allez, Jackson, tu vas y arriver, ajouté-je pour l'encourager tandis que je vois son énergie diminuer à vue d'œil. *Chuo boum boum*… Sers-toi de tes gros muscles !

Sur ce, je retrousse ma courte manche d'uniforme pour montrer mon petit biceps en le faisant gonfler de toutes mes forces et je répète :

— *Chuo boum boum !*

Au lieu de l'aider, mes encouragements produisent l'effet contraire. Coulant un regard badin vers moi, Jackson se met à rire à gorge déployée, complètement épuisé.

— Bon sang, c'est ridicule ! C'est comme essayer de visser un boulon dans du béton sans prendre la peine de le percer au préalable.

Ressentant sans doute son impatience, l'infirmier en externe tente de le rassurer :

— Mais non, vous y êtes presque, docteur. Ne vous découragez pas.

— C'est vrai, renchéris-je. Je rigole pour détendre l'atmosphère, mais ne lâche pas, tu vas y arriver… Allez, allez, on ne s'endort pas !

Je termine mon discours en tapant dans mes mains comme le ferait un *coach* pour donner de l'entrain à son équipe.

Baissant son attention vers l'outil qu'il tient entre ses mains, Jackson prend une courte pause comme pour se recentrer tout en chuchotant des mots inaudibles pour nous. Je le vois même fermer les paupières l'espace d'une seconde. Ensuite, poussant une longue expiration, Jackson opine doucement de la tête avant de se ressaisir. Puis, il reprend son entraînement musculaire de la journée.

Une fois le programme du bloc opératoire terminé, je rends visite à l'une de mes jeunes patientes dans la tente dédiée à la pédiatrie. Comme j'entre dans le département, j'aperçois Ingrid qui est assise sur le lit d'une malade au milieu de la grande salle. Elle est en train de lui chanter une mélodie en français, ce qui amuse la gamine au point de pousser des éclats de rire haut perchés. Un sourire spontané remonte sur mes lèvres tellement son euphorie est contagieuse. J'ai toujours adoré le rire des enfants, ici encore plus qu'ailleurs. C'est si précieux, surtout dans des conditions aussi extrêmes que celles qui prévalent à Bentiu. Chaque rire enfantin est comme un rayon de soleil dans ma journée.

Attentive aux paroles de mon amie, je les rejoins lentement, avançant dans l'allée centrale bordée d'une vingtaine de lits métalliques rouillés dont chacun est surmonté d'un filet moustiquaire blanc et au pied duquel reposent un pot d'entraînement et une paire de tongs. Celle de la mère, sans doute, car la plupart des enfants dorment avec un adulte. Quelques appareils électriques sont présentement fonctionnels pour délivrer un surplus d'oxygène aux malades, ce qui produit un ronronnement étouffé constant plutôt grave.

— Je n'avais jamais entendu cette chanson, dis-je, une fois que mon amie a poussé la dernière note.

— C'est une comptine très populaire chez moi, répond-elle avant de désigner sa jeune patiente d'un coup de tête discret. Elle ne saisit pas un traître mot de ce que je chante et ça l'amuse beaucoup.

Je souris, admirant la petite d'environ une dizaine d'années. Ses grands yeux noirs sortent un peu de leurs orbites à cause de sa maigreur et ses courts cheveux ont été adroitement tressés.

Je la comprends de rire, surtout si les paroles de notre langue sont chantées ! Moi-même, lorsque j'entends les patients parler le nuer avec le personnel infirmier local, je sens une envie de glousser me monter à la gorge. La phonétique de cette langue est si peu habituelle pour moi que j'ai du mal à garder mon sérieux.

Dans le lit voisin, une fillette d'environ cinq ans est allongée sous les minces couvertures. Elle est si maigre que j'ai mal pour elle. Une canule nasale lui a été installée pour lui administrer un surplus d'oxygène. Voyant mon regard dévier vers la gamine, Ingrid se déplace vers celle-ci.

— Elle s'appelle Felicia, elle a la malaria… Elle est arrivée au camp

avec sa mère il y a seulement deux jours ; son père a été tué durant un conflit et elles ont fui ensemble. Elle est malade depuis plusieurs jours déjà. On a commencé le traitement immédiatement, mais je ne sais pas si elle va s'en sortir, s'attriste Ingrid en posant une main sur le bras rachitique de sa patiente. Elle est brûlante, pauvre chérie, on a du mal à faire baisser sa fièvre.

Allongée à ses côtés, la mère soulève un peu la tête pour nous observer, mais puisqu'elle ne comprend rien à nos échanges, elle se contente de déposer un baiser sur le front de sa fille avant de s'étendre de nouveau.

Ingrid se penche pour attraper une chaudière remplie d'eau et de linges de coton, puis se met à tordre les bouts de tissu pour les étaler sur sa patiente afin de la rafraîchir. Un peu confuse, Felicia s'agite mollement avant de se mettre à tousser. Pour la rassurer, sa mère lui chuchote des mots doux à l'oreille.

Empathique, je lui souris tendrement, ravalant une montée d'émotion, et j'aide mon amie à couvrir Felicia de linges humides tièdes.

— À son arrivée, j'ai dû mettre en place une perfusion intra-osseuse dans son genou parce qu'on était incapables de trouver des veines. À peine si elle a bronché… Et elle a convulsé ce matin.

Je grimace, sachant comme elle que le pronostic est sombre. C'est si triste… Si elle perd son enfant, la pauvre mère va se retrouver seule ici. J'aimerais pouvoir faire quelque chose de plus pour les aider, mais je sais déjà qu'Ingrid offre le maximum de soins. Le retard de la prise en charge lui sera peut-être fatal. C'est malheureux de le dire, mais si elle était arrivée au camp quelques jours plus tôt, le pronostic serait sans doute plus positif…

C'est d'ailleurs vers l'heure du souper que Felicia décide d'abréger ses souffrances pour rejoindre son père au paradis. C'est ainsi que j'aime les imaginer, marchant main dans la main sur un beau nuage blanc, entourés des chauds rayons du soleil. Sinon, c'est trop dur sur mon moral.

Moral qu'Ingrid a dans les talons, de toute évidence, puisque je la vois s'isoler, grimpant sur le toit d'un conteneur d'entreposage, sa silhouette se dessinant dans la lueur crépusculaire. Le cœur à l'envers, je la rejoins sans tarder, m'agrippant à l'échelle fixée sur le côté de l'énorme caisse métallique, et vais m'installer à ses côtés, les pieds pendants dans le vide. D'ici, on a une vue globale sur notre hôpital de

campagne, sur la quinzaine de tentes et de conteneurs spécialisés qui le rendent si unique, ainsi que sur le soleil couchant qui se cache derrière une fine pellicule nuageuse. L'air est chaud et sec, mais la brise qui balaie délicatement nos cheveux est agréable.

— Ça va ? demandé-je simplement.

Songeuse, mon amie acquiesce lentement, levant les yeux vers le lointain.

— Ici, un enfant perd le combat presque tous les jours, susurre-t-elle d'une voix étouffée. Ailleurs dans le monde, c'est si rare que, si un enfant meurt, on en parle entre collègues, on se réconforte. C'est le genre de tragédie qu'on n'oublie jamais…

Elle prend une pause pour renifler, déglutir afin de dégager sa gorge nouée et tâche de mettre de l'ordre dans ses idées.

— Ici, ça fait carrément partie du quotidien. C'est un vrai cauchemar, souffle-t-elle, en essuyant une larme rebelle qui coule sur sa joue. Ces gamins… tu te rends compte qu'on pourrait facilement leur sauver la vie si on avait les ressources nécessaires ? D'où on vient, on ne meurt pas de la malaria ou de malnutrition… C'est tellement injuste ! Je commence à peine à arrêter de faire des cauchemars…

— Je sais…, dis-je avec une moue navrée. Et on a le culot de se plaindre lorsque notre steak n'a pas la bonne cuisson ou que le service au Starbucks est trop long…

Mon amie pousse un soupir découragé.

— *Oh God*… Ça devrait être une obligation pour tous les gens de ce monde de venir passer deux semaines ici. Pour qu'ils en retirent une leçon de vie. Pour remettre les pendules à l'heure. Les priorités aux bonnes places… Tu sais que la plupart de mes jeunes patients sont malades à cause des mauvaises conditions d'assainissement et d'approvisionnement en eau ? Quand l'eau potable n'est plus accessible à cause d'un bris, ils s'approvisionnent dans les bassins de retenue des eaux où certains résidents font leur toilette, leur lessive ou lavent leur vaisselle… C'est n'importe quoi…, s'insurge-t-elle en secouant la tête. Dans plusieurs bassins, l'eau est contaminée. Personne ne devrait s'y baigner et encore moins la boire. En plus, ça contribue à la multiplication des moustiques qui propagent la malaria. Comment veux-tu qu'on mette fin à ce fléau ?

Elle a la rage au cœur et je la comprends tellement ! Moi aussi, j'aimerais prendre chacune de ces personnes par la main pour les

cacher dans mes valises lors de mon retour. J'aimerais leur fournir toute l'eau et la nourriture nécessaires pour qu'elles boivent jusqu'à étancher leur soif et mangent à leur faim. J'aimerais intuber certains malades pulmonaires et les brancher sur un respirateur pour leur donner un répit. Le fait est que c'est impossible de faire tout ça. Tout simplement parce que cet hôpital a ses limites.

— Je sais…, susurré-je en passant un bras réconfortant autour de ses épaules. Je sais… Mais je crois que tout ce que nous pouvons faire, c'est de tenter de les soutenir du mieux que nous le pouvons…

---

8. Support métallique externe qui maintient l'os en place.

34

Jackson

On venait tout juste de déménager dans notre nouvel appartement. Ma chambre n'était pas très grande, mais j'ai dit à ma mère que ça serait suffisant. À quoi bon lui avouer que je la trouvais trop petite, puisqu'elle n'avait pas les moyens de louer un appartement plus spacieux ? Ça l'aurait encore plus démolie qu'elle ne l'était déjà. De toute façon, je préférais de loin dormir dans ce placard plutôt que de continuer d'habiter avec mon père. Je n'en pouvais plus de voir maman pleurer tous les soirs à attendre qu'il rentre alors qu'elle savait très bien qu'il était encore en train de flamber tout notre argent. On était déjà dans le rouge et il était incapable de se contrôler… Ça durait depuis le décès d'Eden. Maman croyait que je ne me rendais compte de rien. Comme si le simple fait de se cacher pour pleurer avait le pouvoir d'étouffer la réalité. Mais je comprenais tout. Enfin, j'en comprenais suffisamment pour savoir que notre vie ne rimait à rien.

J'ai soupiré en jetant un œil aux quelques boîtes qu'il me restait à déballer. J'en avais assez… Avec le déménagement, j'avais eu une sale journée. La plupart de mes vêtements étaient déjà rangés dans une vieille commode bon marché, mais tout le reste de mes trucs était encore dans les cartons. Et pourtant, je n'avais qu'une seule envie : m'étendre sur mon lit et ne rien foutre du reste de la soirée en écoutant Radiohead. Le hic, c'est que je n'avais toujours pas trouvé les draps, ni mon lecteur, ni mes disques compacts, d'ailleurs…

Ce n'est qu'une dizaine de minutes plus tard que j'ai réussi à dénicher la boîte sur laquelle était inscrit le mot DRAPERIE. Au même moment, un petit poing discret cognait trois coups à ma porte.

— Je peux entrer, Jacky ?

— Juste si tu m'aides à faire mon lit, ai-je plaisanté, même s'il y avait un fond de vérité dans ma boutade.

Ma mère est entrée avec un sourire amusé aux lèvres. Ses paupières étaient bouffies, ses cheveux, ébouriffés, ses yeux, cernés, mais elle trouvait tout de même assez d'énergie pour garder le moral. Sans dire un mot, elle a attrapé son côté du drap contour pour l'étendre sur le matelas. Elle était songeuse. Elle avait peur, ça se lisait dans son regard et sur les traits qui creusaient constamment le milieu de son front.

— Tu crois que ça va aller ? s'est-elle soudain informée avant de s'asseoir sur mon lit, une fois la douillette en place. Que… que tu vas te plaire ici ?

J'ai haussé une épaule désinvolte en m'installant à ses côtés.

— Bah, ici ou ailleurs…

On n'avait fait que changer de quartier. J'irais à la même école et fréquenterais les mêmes potes. En réalité, mis à part ma chambre qui rapetissait, ce n'était pas le changement du siècle.

— Ce n'est que pour un an ou deux, OK ? m'a-t-elle promis en posant une main fragile sur la mienne. Le temps que… que je renfloue mon compte en banque et que je me trouve un boulot plus payant.

— Je peux travailler, moi aussi.

— Toi ? a-t-elle glapi, horrifiée. Certainement pas !

Son refus m'a choqué. Elle n'avait même pas pris le temps d'y réfléchir, de peser le pour et le contre.

— Pourquoi ?

— Mais enfin… tu n'as que treize ans !

Mon petit cœur de jeune homme a fait un bond. Pour moi, treize ans, c'était l'âge de la maturité. J'étais sur le point de terminer le middle school, je faisais partie du monde des grands.

— Justement, j'ai treize ans, pas cinq. Je ne suis plus un bébé !

J'ai parlé plus rudement que je ne l'avais voulu. C'était plus fort que moi, sa manie de toujours me prendre pour un gamin me frustrait tellement !

Aussitôt, elle s'est mise à pleurer. C'était comme ça depuis des mois, elle était toujours à fleur de peau.

— Je ne peux pas te demander ça… Déjà que je t'ai imposé un divorce

et un déménagement, je…

— Tu ne m'as rien imposé du tout ! J'ai choisi de venir avec toi. Papa n'est jamais à la maison de toute façon alors pourquoi j'aurais choisi d'habiter avec lui ? Et puis, j'ai peut-être treize ans, mais je ne suis pas aveugle, j'ai bien vu qu'il te rendait malheureuse.

Elle était tellement émotive que je me demandais comment elle pourrait travailler lundi matin…

— Demain, ai-je continué avec détermination, je vais aller m'informer à la ferme des Rodriguez. Raph y travaille depuis quelques mois déjà et il adore ça, il pourrait sans doute leur dire du bien sur moi.

Les yeux que ma mère a posés dans les miens se sont attendris.

— Jacky…

— En plus, c'est bientôt les vacances d'été, ai-je repris sans tenir compte de son air inquiet, l'école sera terminée dans un mois. Je vais pouvoir y passer mes journées. Je vais ramasser beaucoup de pognon et ça va te permettre de respirer.

Sans que je comprenne pourquoi, elle a tiré un mouchoir de sa poche pour y plonger son nez, échappant un sanglot étouffé. J'étais confus. Pourquoi continuait-elle de larmoyer ? J'étais pourtant en train de régler une partie de notre problème d'argent…

— Ça va aller, maman, ai-je ajouté en lui tapotant la main. On va y arriver, OK ? Ce n'est pas la peine de pleurnicher…

— Je ne pleurniche pas…

— Oui, tu pleurniches…

Elle a secoué la tête en essuyant le coin d'un œil tout en tâchant de retenir tant bien que mal un hoquet.

— Non… C'est juste que… j'ai de la chance d'avoir un gamin comme toi. Tu me rends fière.

Après notre journée de travail, William et moi sortons de notre *toukoul* pour nous rendre au terrain de volleyball. Nous sommes tous les deux vêtus assez légèrement vu la chaleur accablante qui persiste dans le camp. La température frise encore les quarante degrés même si le soleil est sur le point de se coucher.

Jonglant habilement avec le ballon, je discute avec William des

problèmes que l'organisme aura à résoudre dans les prochaines semaines. Mon ami est inquiet.

— Avec cette guerre qui a éclaté en Europe, on aura de plus en plus de mal à recevoir suffisamment de denrées pour les habitants. Les coûts ont monté en flèche et on n'a plus…

Un hurlement strident nous fait sursauter tandis que nous passons devant le bloc sanitaire, puis la porte d'une cabine de douche s'ouvre à la volée, laissant Lana apparaître en coup de vent alors qu'elle s'enroule dans une serviette juste avant d'en dévoiler trop. Elle atterrit littéralement dans mes bras, terrifiée et tremblante de partout, les cheveux dégoulinants et couverts de mousse blanche. Elle sautille sur place comme si elle avait peur qu'on lui morde les orteils.

— Woh, woh, woh, fais-je en l'attrapant par les épaules pour capter son regard troublé. Qu'est-ce qui se passe ?

— Un sésé… un serppp… pent. Je… j'ai… il y a…

Elle rugit comme un lion en trépignant, donnant l'impression d'essayer de se débarrasser d'une sensation terriblement désagréable.

J'ai pitié d'elle.

Je laisse tomber le ballon et, sans me demander si j'en ai le droit ou non, je la serre contre moi en prenant soin de m'assurer que la serviette n'est pas sur le point de glisser.

Sans perdre une seconde, William se dirige dans la cabine pour y jeter un œil.

— *Holy shit !* grogne-t-il en maintenant le regard rivé sur le sol, on dirait bien que le serpent qu'on n'a pas réussi à capturer l'autre jour a joué au petit pervers…

Par l'ouverture de la porte, j'arrive à voir la silhouette d'un grand corps rampant le long du mur, tout au fond de la pièce. Repérant sans doute la même chose, Lana se blottit davantage contre moi, la joue appuyée contre mon torse :

— Fais gaffe…, marmonne-t-elle du bout des lèvres.

Concentré sur sa tâche, William fait la sourde oreille, retire discrètement son t-shirt blanc et s'approche avec prudence du reptile. Une fois à distance raisonnable, il lance le vêtement sur la tête et le haut du corps de la bête, ce qui l'incite à se rouler en boule pour se réfugier sous l'amas de tissu. Aussitôt, William accourt dans la cabine voisine des latrines et revient au pas de course avec un seau qu'il

dépose à l'envers sur le piège. Une fois cela fait, il prend une seconde pour souffler, comme s'il avait soudainement cessé de respirer.

— Ça y est… ? Tu l'as capturé ? demande Lana, toujours blottie contre moi, en étirant brièvement le cou pour avoir une meilleure vue d'ensemble sur la scène.

— Ouais…, approuve William, les poings sur les hanches. Maintenant, je dois seulement trouver un moyen de m'en débarrasser.

— Tu peux toujours demander à un infirmier local de venir t'aider, suggéré-je. Ils ont l'habitude avec ces bêtes.

— Ouais… pas fou, acquiesce-t-il avant de baisser un œil sur son torse nu couleur noisette. Je dois d'abord me trouver un autre chandail, sinon les patientes risquent d'être émoustillées devant autant de beauté !

Comme j'éclate d'un rire franc, William sort de la cabine de douche avec un sourire goguenard.

— Tu peux t'assurer qu'il ne s'échappe pas le temps que je suis parti ?

— T'inquiète, je m'en occupe.

Dans mes bras, je sens Lana remuer légèrement, ce qui me fait réaliser que je la tiens toujours aussi solidement. Sans vraiment s'écarter, elle lève doucement sur moi son regard de biche effarouchée. Ses magnifiques iris verts me procurent un soubresaut inattendu dans la poitrine.

Comme si elle avait arrêté de respirer depuis trente secondes, Lana laisse longuement glisser l'air de ses poumons par ses lèvres entrouvertes. Je suis incapable de détourner les yeux. J'ai l'impression que le monde a arrêté de tourner autour de nous. Comme s'il n'y avait plus de serpent ni de peur et qu'ils s'étaient tous les deux transformés en chaleur. Beaucoup de chaleur ! Un feu brûle à l'intérieur de mon être.

— Ça va ? chuchoté-je pour éviter de briser la magie du moment.

Elle se contente d'acquiescer d'un mouvement de tête presque imperceptible, accompagné d'un battement de cils sensuel. Je sens mon cœur s'emballer comme si j'avais quinze ans…

— Je…, tente-t-elle en créant une légère distance. J'ai toujours eu une peur bleue des serpents.

Tandis qu'elle s'assure du positionnement convenable de sa

serviette, je prends une seconde pour la balayer des yeux. C'est plus fort que moi… Ainsi enroulée du haut de sa poitrine jusqu'à mi-cuisse dans la fine microfibre fleurie, je la trouve exquise. Elle possède un corps menu avec de belles courbes affriolantes qui me font tourner la tête.

Je suis vite forcé de rectifier mon attitude déplacée, parce que, visiblement, je la rends mal à l'aise. Elle se met à piétiner sur le sol sablonneux avec ses Crocs rouges en forme de ballerine, puis finit par s'écarter complètement.

— Je… hum… ferais mieux de surveiller le serpent, l'informé-je en me penchant pour récupérer mon ballon.

— Et moi de me rincer les cheveux… Euh… dans une autre cabine, cette fois…

Ainsi, plongés dans un léger malaise, nous nous rendons d'un pas hésitant dans notre cabine respective. Enfin… « malaise » n'est peut-être pas le mot juste. En tout cas, pas en ce qui me concerne. Je ne suis pas embarrassé. Pas du tout ! Je suis plutôt troublé ou confus, parce que je réalise à l'instant que mes sentiments pour elle sont encore plus puissants que je l'avais imaginé.

35

Lana

Quand je me réveille, le mercredi matin, je prends quelques minutes pour flâner dans mon lit. J'essaie d'évaluer si ma nuit a été bonne en ouvrant grand les yeux et en les refermant de façon exagérée. Si j'en crois la légèreté de mes paupières, mon sommeil a été réparateur. En tout cas, pour le peu de temps que j'ai dormi.

Il faut dire que j'ai eu du mal à trouver le sommeil après l'épisode du serpent. J'étais encore sur l'adrénaline et j'avais constamment l'impression de sentir le glissement de son long corps sur le dessus de mon pied. Le simple fait de repenser à cette sensation, ma peau est parcourue d'un irrépressible frisson. Volontairement, j'accentue le tressaillement pour tenter de me débarrasser de ce sentiment désagréable et j'essaie de penser à quelque chose de plus plaisant. Forcément, c'est le beau visage de Jackson qui me vient en tête. Lui aussi m'a fait longuement réfléchir avant de m'endormir. La tempête d'émotions qui s'est élevée dans mon bas-ventre quand j'ai réalisé que je m'étais naturellement blottie dans ses bras était si intense que j'avais encore du mal à y croire.

À ce souvenir, je laisse échapper un profond soupir. Ses bras… *God*, je m'y sentais si bien que j'aurais pu y passer la soirée… Malheureusement, Julien s'est sournoisement immiscé dans mon esprit avec son venin toxique ainsi que ses messages malsains qu'il ne cesse de m'envoyer et je me suis soudainement sentie coupable d'être aussi confortable dans les bras d'un autre homme alors que notre rupture était aussi récente. Même si elle n'a eu lieu qu'il y a trois jours, j'ai l'impression que c'était il y a des mois tellement je me sens étrangement bien. Est-ce l'éloignement qui m'empêche de voir la

réalité en face ? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que je vis beaucoup mieux sans Julien qu'avec lui. Je n'aurai peut-être pas la même réflexion quand je serai forcée de lui faire face une fois au Québec, alors que je devrai préparer mon déménagement. Mais une fois là-bas, je trouverai bien le courage de faire ce qu'il faut. Pour le moment, je me sens libérée. Mentalement et physiquement.

Quand la deuxième alarme de mon téléphone résonne, je m'étire de tout mon long et me lève enfin pour rejoindre les autres expats.

— Cette malnutrition ! s'écrie Ingrid en colère. On n'en viendra jamais à bout !

C'est le premier bonjour qu'elle m'adresse en sortant du *toukoul*. Interdite, je m'arrête une demi-seconde sur le seuil de ma chambre avant de fermer derrière moi. Il est un peu tôt pour péter les plombs, non ? J'ai encore les yeux collés.

— Euh…, salut…

Faisant fi de ma formule de politesse, elle continue d'exprimer sa frustration en installant un écouteur dans son oreille.

— À partir de maintenant, les rations distribuées par le programme alimentaire mondial seront insuffisantes ! Et tu sais pourquoi ?

Je secoue la tête, un peu sous le choc de sa véhémence alors qu'il n'est que six heures. De toute évidence, elle a appris la nouvelle juste avant de se coucher… A-t-elle seulement dormi ou a-t-elle passé la nuit à ruminer en roulant d'un bord à l'autre de son lit ?

— Les conflits en Europe ont fait exploser le coût des denrées alors le programme n'a plus assez de financement pour maintenir la même quantité de nourriture. Les responsables ont été forcés de diminuer les rations. C'est une catastrophe… Les portions étaient déjà insuffisantes… Les habitants devront vivre chaque jour en sachant qu'eux et leurs enfants ne mangeront pas à leur faim. Comment on pourra arriver à combattre la malnutrition si nos patients retournent dans de si mauvaises conditions une fois soignés ? C'est un non-sens !

Au fur et à mesure qu'elle me fournit ses informations, je me sens aussi découragée qu'elle. Effectivement, c'est une catastrophe. Rien de moins. Ce combat contre la malnutrition est carrément le même que celui de David contre Goliath.

Je pousse un terrible soupir.

— Ouais, j'ignorais tout ça. Dire que chez nous, les gens jettent de la nourriture sans aucune conscience alors qu'ailleurs dans le monde,

on meurt de faim au sens littéral du terme.

Ingrid se masse les tempes, irritée comme jamais je ne l'ai vue, puis elle pousse un grognement qui provient du plus profond de sa cage thoracique.

— Courir… Je dois courir pour faire sortir le méchant, sinon je… je ne donne pas cher de ma peau.

Sur ce, elle décolle au pas de course en enfonçant l'autre écouteur dans son oreille. Lorsqu'elle passe devant le groupe d'expats sans s'arrêter, tous la regardent filer avec des points d'interrogation dans les yeux.

— Elle est en colère à cause du manque de denrées, expliqué-je simplement. Elle a besoin de décanter.

— Ah ! fait William avec une moue navrée. À ce que je peux voir, la nuit n'a pas été suffisamment longue pour atténuer la nouvelle que je lui ai annoncée hier soir…

— Pour être honnête, je ne suis pas certaine qu'elle ait seulement fermé l'œil.

Il grimace encore plus avant de hausser les épaules.

— C'est malheureusement le genre de frustrations qui font partie de l'aventure… Il faut apprendre à les accueillir et à les gérer. C'est hors de notre contrôle… Moi aussi j'aimerais accomplir des miracles, mais on ne peut pas faire plus que ce qu'on fait déjà… C'est impossible d'aider autant de rescapés avec les ressources et le budget restreint qu'on nous accorde…

— Je comprends ton point de vue, dis-je, le cœur retourné, mais je comprends aussi le sien.

À notre taille, la radio se met à grésiller, puis une voix masculine s'élève :

— Docteur Hill et docteure Demers, s'il vous plaît. Docteur Hill et docteure Demers, merci de transférer sur la trois.

— Oh ! fais-je en regardant Jackson. On dirait bien que le devoir nous appelle…

Sans même avoir le temps de commencer notre séance de jogging, nous répondons à l'appel et saluons William avant de nous diriger vers l'hôpital. Nous sommes demandés à l'urgence. Apparemment, une jeune fille a été agressée durant la nuit et une intervention chirurgicale est nécessaire.

En arrivant dans le département, j'ai un choc. La gamine qui est allongée sur le lit de fortune, c'est Ruba, la vendeuse de bracelets de perles. C'est la première fois qu'on fait appel à moi pour une consultation et que je connais mon patient. Enfin, « connais » est un bien grand mot pour décrire la relation que j'entretiens avec la fillette. Mais rien n'empêche que j'ai eu un petit coup de cœur pour elle lorsque je l'ai vue sur le bord du chemin, enfilant habilement chaque petite perle sur le bout de son fil. Elle et moi, on a eu une connexion.

En me voyant approcher, Ruba baisse les yeux sur mon poignet, comme pour valider si je suis bien celle qu'elle croit, tend la main vers moi et se met à pleurer en babillant des mots en nuer que je ne comprends pas. Je crois qu'elle est soulagée de reconnaître un visage parmi le personnel, de savoir qu'elle sera entre bonnes mains. Des mains bienveillantes, surtout. Car, pour faire un résumé de ce qui s'est passé, ce n'est ni plus ni moins qu'une histoire d'horreur. Elle a été violée, agressée, et une vilaine blessure au rectum nécessite notre intervention. Derrière moi, Jackson discute de l'opération avec Leonardo qui lui décrit plus précisément les lésions qu'elle a subies au rectum et qui ont été causées par un bâton de bois. Il s'abstient de l'examiner à son tour pour éviter d'aggraver son traumatisme psychologique. Aucun enfant n'aime écarter les jambes devant un étranger et c'est d'autant plus vrai après avoir vécu un viol.

Avec l'aide d'un infirmier-interprète, je questionne la mère à propos de l'état de santé général de sa fille afin de pouvoir déterminer le type d'anesthésie que j'utiliserai. Puis, quand vient pour moi le temps de m'éloigner afin de préparer ma salle, Ruba refuse de lâcher ma main. Elle se met à pleurer en fermant les yeux, puis défile une série de mots inintelligibles pour moi.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ? demandé-je à l'infirmier, inquiète.

— Elle parle d'une main couverte d'un tatouage… Une tête de serpent, je crois… et de… d'un regard sévère… Je pense qu'elle est en train de décrire son agresseur.

Un coup de poignard en plein cœur, rien de moins. Je dois prendre une grande inspiration pour camoufler une montée soudaine d'émotions.

Tentant de lui présenter le plus doux et rassurant des sourires, je m'adresse à Ruba après avoir demandé à l'infirmier de traduire mes propos :

— Je suis vraiment désolée pour ce qui t'est arrivé, mais je te

promets de tout faire pour que ton opération se passe bien, OK ? On va y aller doucement… Ça te va ?

Tandis que l'infirmier finit de traduire mes paroles, la gamine acquiesce brièvement, ses grands iris noirs rivés aux miens, comme si elle essayait de s'y accrocher.

— Très bien, susurré-je d'une voix réconfortante. Maintenant, je dois me rendre au bloc opératoire pour préparer tout ce dont j'aurai besoin avant de t'y accueillir. On se dit à tantôt ?

Une fois de plus, Ruba opine de la tête, puis libère lentement – presque à regret – ma main qu'elle tenait fermement.

Pour autoriser l'intervention chirurgicale, la mère de Ruba appose l'empreinte de son index au bas du formulaire de consentement en guise de signature. C'est une façon courante que nous avons de fonctionner ici. L'enseignement qui est offert dans le camp est très élémentaire et le vrai système scolaire est difficile d'accès. Les jeunes doivent aller au Kenya ou en Ouganda pour accéder à une meilleure éducation. Ça explique pourquoi il y a peu de locaux qui sont formés pour être médecins, ce qui crée une problématique importante. C'est en partie pour cette raison que je suis ici ; les médecins sont tous expatriés. Ça explique aussi pourquoi plusieurs de nos patients sont analphabètes, d'où l'empreinte digitale en guise de signature.

Quelques minutes plus tard, j'installe Ruba sur la table d'opération en lui chantant tout bas une douce comptine : *You Are My Sunshine*. J'aimerais réussir à l'apaiser le plus possible avant de l'endormir, histoire de lui faire oublier au moins pendant un instant les images d'horreur qui l'assaillent depuis des heures. Ensuite, je dépose un masque d'oxygène sur son visage en lui flattant la joue. Son grand regard noir est fixé sur moi pendant que je surprends tous mes collègues en récitant en nuer le discours opératoire que j'ai appris par cœur grâce au cuisinier et à mes infirmiers-anesthésistes. Aujourd'hui, c'est Shaker qui travaille avec moi à la place de Kariem. Je lui fais signe de commencer à injecter les médicaments dans la tubulure du soluté.

— Alors, Ruba, on est à l'aéroport de Bentiu, ma chérie… Les conditions sont favorables pour le vol et la tour de contrôle nous donne son accord pour le décollage. Il est temps pour toi de choisir la destination de tes rêves, on est sur le point de s'envoler…

Je ressens une certaine fierté en terminant mon monologue d'induction. Ce genre de discours me manquait tellement ! C'est

difficile de ne pas être autonome en ce qui concerne la communication. C'est pratiquement la seule méthode que nous avons de créer un lien de confiance avec nos patients.

Tranquillement, tandis que je caresse la joue de ma patiente, elle se met à cligner des paupières, puis elle s'endort enfin.

L'opération se déroule plutôt bien pour elle. Selon Jackson, les lésions ne devraient pas laisser de séquelles traumatiques trop importantes au niveau du rectum. Tant mieux, parce qu'à première vue, je ne l'aurais pas cru. Une fois la patiente endormie et ses pieds installés dans les étriers, j'ai fait la gaffe de vérifier les dégâts en compagnie d'Ingrid, qui est venue nous rendre une courte visite après avoir entendu parler de l'histoire de la fillette. Lorsque j'ai vu une traînée de sperme s'écouler de son vagin, j'ai eu un choc. Pourtant, c'était une évidence, elle a été violée… Il restait forcément des traces. Néanmoins, on n'est jamais totalement préparé à ce genre de drame.

Étant donné que nous avons procédé à la chirurgie de Ruba avant de suivre notre programme opératoire, nous devons sortir du bloc pour nous rendre dans les départements voisins afin d'effectuer notre tournée quotidienne. Lorsque nous croisons Ingrid et Leonardo entre deux tentes spécialisées, Jackson et moi sommes sans mots.

— La petite Ruba n'est pas la seule victime. Deux garçons ont été retrouvés morts de l'autre côté des remblais…, nous informe Ingrid, les yeux rougis. Ils avaient de graves traumas au rectum. Pires que la petite. Pas vrai, Leo ?

J'ai si mal à l'âme que je ressens un pincement dans la poitrine.

— Ouais… Selon les locaux, la mort aurait été causée par un serpent, mais Ingrid et moi avons vu les blessures, c'est de la cruauté humaine, rien de moins… Je… je n'ai jamais rien vu d'aussi odieux…

Cette fois, je suis anéantie. Mes oreilles, mon cœur et mes yeux n'en peuvent plus.

— C'est trop pour moi, chuchoté-je en tournant les talons pour m'éloigner. Je… j'ai besoin d'une pause avant d'attaquer le programme de la journée. OK ?

Sans attendre de réponse, je me dirige vers le conteneur du bloc opératoire et vais m'écraser dans le fond du vestiaire pour éclater discrètement en sanglots. Je laisse aller toute ma peine sans essayer de la retenir. Je dois me libérer, j'ai *besoin* de me libérer, sinon je sens que je vais exploser par en dedans.

— Eh, fait la voix douce de Jackson de l'autre côté du rideau. Je peux entrer ?

Tâchant de reprendre mon souffle, je renifle bruyamment avant de pouvoir haleter un faible « oui ». Il écarte le bout de tissu qui nous sépare pour venir s'asseoir à mes côtés. Il n'a besoin que de lever le bras pour que je saisisse l'invitation. Pleurant à chaudes larmes, je me love contre lui et enfouis mon visage dans le haut de son uniforme. Il referme son bras protecteur sur moi, puis se met à caresser mon épaule, comme pour essayer de me réconforter. Pour la deuxième fois depuis hier, je l'entends chuchoter une série de mots inaudibles. Ça ressemble à « maman, famille, avenir », mais je n'en suis pas certaine ; je me sens trop secouée par une tempête d'émotions.

— C'est si… cruel…, bredouillé-je entre deux sanglots.

Il pose sa tête contre le mur derrière lui en lâchant un soupir triste.

— Je sais… Moi aussi, je suis marqué…

— Comment peut-on faire une chose pareille à des enfants ? Comment peut-on faire une chose pareille tout court ? Je… je ne trouve pas les mots pour exprimer comment je suis retournée à l'intérieur…

— Inutile de mettre des mots sur ce que tu ressens, j'éprouve le même mélange de tristesse et de colère. Il faut se dire qu'on en a sauvé une… Es-tu en train de regretter le fait d'être ici ? Je sais que c'est difficile, mais il faut continuer…

Je secoue la tête, reprenant tranquillement le contrôle de ma respiration.

— C'est difficile, c'est vrai, je ne m'en cache pas. Mais malgré ces atrocités, je ne regrette pas d'être ici, assuré-je avant de tourner la tête pour le regarder. Au contraire, j'aime aller au lit avec le sentiment du devoir accompli.

— Eh bien, ce soir, encore plus que les autres soirs, tu pourras te dire que tu as fait une différence dans la vie de cette gamine. La façon dont tu l'as traitée était exemplaire.

Retenant les nouvelles larmes qui piquent le coin de mes yeux, j'acquiesce brièvement avant de me rendre compte que j'ai laissé une énorme trace sur son chandail.

— Oh mon Dieu ! fais-je en essayant d'essuyer mes dégâts, je suis désolée… J'ai morvé sur ton uniforme…

— Ça va… De toute façon, on doit se changer si on veut retourner dans la salle.

Il a raison. On peut sortir du conteneur avec notre uniforme, mais si on souhaite revenir dans la salle d'opération, on doit en enfiler un nouveau pour éviter de traîner avec nous un paquet de microbes indésirables.

— Merci…, dis-je avec un faible sourire. De m'avoir offert ton soutien. Ça fait du bien de pouvoir me vider de mon chagrin dans les bras de quelqu'un.

Plus particulièrement dans les siens où je me sens toujours aussi bien.

Il sourit à son tour, son visage à seulement quelques centimètres du mien. Il est si près que je sens son souffle me caresser les lèvres. Je n'aurais qu'à étirer le cou pour les déposer sur les siennes. Mais quelque chose m'en empêche… Cette culpabilité. Encore… La même qui me revient sans cesse. Qui continue de me hanter…

Julien.

Je ne comprends pas. Pourquoi a-t-il encore une emprise sur moi ? On n'est plus ensemble, je suis libre comme l'air et, pourtant, il continue de me jouer dans la tête…

Comme s'il luttait aussi contre une impulsion, Jackson inhale un grand coup avant de détourner le regard.

— On ferait peut-être mieux de retourner au boulot. Il nous reste tout le programme de la journée à attaquer.

Je le lui concède dans un hochement de tête.

— Vas-y, je te rejoins dans une minute.

36

Lana

On était en train de fêter nos six mois de couple dans un restaurant chic de Montréal. Il me restait seulement quelques mois de stage en anesthésiologie à l'Institut universitaire de cardiologie et de pneumologie de Québec, alors j'étais épuisée et stressée. À ce stade de ma résidence, j'étais autonome lors de la majeure partie des soins que j'offrais aux malades, j'adorais ça. Par contre, la préparation aux examens était vraiment intense. La fin de résidence en anesthésiologie rimait carrément avec rigueur et fatigue. Les études étaient si intensives que je passais le plus clair de mon temps le nez planté dans mes volumes. Je venais tout juste d'apprendre que j'avais réussi mon examen théorique de l'automne et j'en étais soulagée, mais il me restait tout de même l'épreuve orale du printemps à relever. Et si je veux être honnête, les études pour cet important test accaparaient toutes mes pensées.

Je m'étais tout de même accordé une courte pause pour me rendre à Montréal afin de célébrer avec Julien nos six mois de relation amoureuse. Une pause que je n'aurais jamais osé me permettre si mon chum ne s'était pas montré aussi insistant. C'était important pour lui, alors j'ai cédé. Après tout, il avait un peu raison : parfois, le cerveau a besoin d'un répit pour mieux enregistrer les informations par la suite. Mais même si j'étais heureuse d'être dans ce restaurant avec lui, je savais qu'une montagne d'études m'attendait à Québec et cette seule idée m'angoissait.

— Je vais nous commander une bouteille de Chardonnay. Ça va être parfait pour accompagner l'entrée de caviar qu'on prévoit manger, a-t-il annoncé avant de héler la serveuse pour lui transmettre sa demande.

Honnêtement, je me foutais un peu du vin. J'étais si épuisée que je savais qu'une seule coupe me serait suffisante pour me faire tourner la tête.

Une fois la commande passée, Julien s'est étiré le bras pour poser sa main sur la mienne.

— Et puis ? Finalement, as-tu décidé dans quel hôpital tu souhaitais travailler après tes stages ?

J'ai esquissé une grimace en soupirant :

— Pas encore…

— Qu'est-ce qui te fait hésiter ?

— L'équipe médicale et la spécialité de chaque hôpital. J'adore l'équipe de l'une, mais je préfère la spécialité de l'autre. Donc, je dois choisir entre l'ambiance de travail et le type de pratique et de clientèle que j'aurai à gérer…

— Je vois… Et pourquoi tu te limiterais à la ville de Québec ? Tu pourrais venir visiter les grands centres de Montréal.

Sa proposition m'a saisie au point que je me suis redressée en bégayant :

— Oh, je… je ne sais pas… Je… je n'y avais pas vraiment réfléchi…

Comme s'il ressentait mon inconfort, il a commencé à caresser le dos de ma main avec son pouce.

— Tu pourrais emménager chez moi, mon duplex est suffisamment grand pour nous deux.

Deuxième coup de théâtre !

J'étais loin de m'attendre à une telle demande. Bien sûr, il était nécessaire d'avoir cette conversation un jour ou l'autre si nous voulions devenir un couple sérieux sans entretenir à jamais une relation à distance. Mais… pourquoi ne pouvait-il pas considérer l'idée de venir habiter à Québec avec moi ? Je préférais de loin cette ville à celle de Montréal. J'ignorais pour quelle raison exactement, mais cela faisait tout simplement partie de mes goûts, de mes états d'âme, lorsque je me retrouvais au cœur de l'une ou de l'autre. J'aimais le charme et la singularité de la vieille capitale, point barre.

— Babe ? m'a relancée Julien au bout d'un moment.

— Hein ? ai-je fait en sortant de mes pensées dans un léger sursaut tandis que ses yeux marron cherchaient les miens.

Il avait enfilé une chemise blanche pour l'occasion, ce qui faisait ressortir son teint hâlé.

— Ça pourrait être bien, pas vrai ? a-t-il poursuivi. De toute façon, tu

n'as qu'un appartement, c'est beaucoup plus facile de le quitter que pour moi de vendre mon duplex. Tu n'aurais même pas de bail à résilier. Tu pourrais venir t'installer chez moi tout de suite après ta résidence et vendre les quelques meubles que nous avons en commun. Avoue que ce serait un bon plan !

Contrairement à moi, il était si enthousiaste que je ne savais pas trop quoi en penser. J'ai même dû forcer un sourire pour répondre au sien. C'était beaucoup d'informations en très peu de temps et j'avais du mal à les assimiler.

— Hum, je ne sais pas… Je t'avoue que je n'avais pas encore réfléchi à ce genre de plan… N'est-ce pas un peu tôt ? Je veux dire… on pourrait attendre encore un an, non ?

— Tôt ? a-t-il répété en fronçant les sourcils. Je ne pense pas… Tu as vraiment le goût de faire la navette entre Québec et Montréal pendant un an ?

J'ai secoué la tête sans trop savoir ce que je voulais vraiment.

— Non, je… Ce n'est pas ce que je voulais dire… C'est juste que… c'est une décision importante…, ai-je bredouillé. Je… je peux prendre le temps d'y réfléchir ?

Il a haussé les épaules avec une moue boudeuse, puis a retiré sa main de la mienne.

— J'imagine que oui. Mais tu seras bien forcée de faire un choix quand viendra le temps pour toi de renouveler ton bail…

— Oui, bien entendu… C'est juste qu'en ce moment, je suis un peu exténuée avec les stages et les études, et j'ai l'impression d'être plongée dans un brouillard mental. C'est une décision importante et je ne veux pas la prendre à la légère.

Voyant qu'il continuait de bouder en silence, les yeux braqués sur le menu, je me suis soudainement sentie égoïste. Il était emballé. Il souhaitait le meilleur pour notre couple et tout ce que j'avais trouvé de bon à faire, c'était de péter sa bulle de bonheur…

J'ai donc vite réfléchi à une solution qui lui apporterait du réconfort sans pour autant m'engager trop sérieusement. Délicatement, j'ai posé ma main sur la sienne pour attirer son attention. Les yeux qu'il a levés sur moi étaient sévères, mais j'y décelais une certaine forme de déception.

— Ça te dit de me faire visiter ton hôpital demain ? Après tout, je repars seulement en fin de journée.

Son regard s'est illuminé d'une lueur d'espoir si intense que j'ai tout de suite su que je m'embarquais dans une histoire qui comprenait seulement un aller simple.

Au bloc opératoire, les samedis sont toujours un peu plus modérés que les autres jours de la semaine. Je me suis donc réservé du temps pour rendre visite à la belle Ruba, comme je l'ai fait hier et avant-hier, à la différence que, cette fois, je me suis attardée à son chevet plus longtemps que les autres jours. Elle était en train de finaliser la confection d'un magnifique bracelet *miyuki*, puis avec l'aide de deux aiguilles, d'un fil et de jolies perles colorées, elle a tracé les lettres de mon prénom. LANA. Je suis devenue émue lorsqu'elle m'a dit en nuer :

— C'est pour toi.

Pour être honnête, je n'ai pas compris le moindre mot de ce qu'elle a dit, mais son intonation et sa gestuelle en révélaient assez pour que je saisisse le sens de ses paroles. Je suis donc restée avec elle jusqu'à ce qu'elle l'ait terminé. Je n'arrivais pas à la laisser, j'étais trop hypnotisée par ses doigts qui maniaient les aiguilles avec une dextérité exemplaire. Et, même après de longues minutes d'observation, je ne comprenais toujours pas comment elle faisait pour aligner les perles avec autant de facilité sans devenir toute mélangée.

Assise seule dans le jardin de repos après l'heure du souper, je suis encore en train d'admirer le cadeau de Ruba tout en tricotant un bonnet pour nouveau-né lorsque Jackson me rejoint avec sa guitare.

— Salut, lance-t-il avant de s'installer dans un hamac tout près du mien. Où sont tous les autres expats ?

Je hausse les épaules, me laissant tanguer librement.

— Aucune idée. J'imagine qu'ils viendront nous rejoindre plus tard.

Le soleil est déjà couché, ce qui laisse un mince bandeau jaune à l'horizon. Il fait donc plutôt sombre, mais j'arrive à suivre l'évolution de mon tricot grâce à la faible lueur du réverbère qui descend sur nous.

— Ça t'ennuie si je gratte un peu ? demande-t-il en désignant son pic et sa guitare.

Je fais non de la tête sans cesser de manier mes broches comme si ça m'était tout à fait égal alors qu'en vrai, je suis probablement sa plus

grande *fan*. Il faut dire que les guitaristes m'ont toujours follement attirée. Par contre, Jackson possède un petit quelque chose de plus que les autres. Quand il joue, il donne littéralement l'impression de se téléporter dans un autre monde, la tête penchée sur le côté, une mèche blonde lui retombant devant les yeux. Chaque fois, je trouve le tableau incroyablement séduisant.

Mais ce soir, c'est différent. Comme il commence à jouer une douce mélodie en pinçant agilement les cordes, je reste saisie.

Il s'agit de *Loml* de Taylor Swift.

C'était quoi les chances qu'il choisisse *la* seule chanson dans ce monde qui m'émeut au point de me faire pleurnicher comme une Madeleine dès les premières notes ? En plus, Jackson possède une voix éraillée, à la fois suave et apaisante qu'habituellement, j'adore écouter. Mais là, c'est tout l'inverse ; je suis beaucoup trop occupée à tenter de contrôler la montée d'émotions intenses qui fait rage dans ma poitrine. Pourtant, sans pouvoir les retenir, je sens des larmes se mettre à couler sur mes joues. Puis, un reniflement discret m'échappe de temps à autre.

Pas aussi discret que je le voudrais, apparemment, puisque Jackson s'arrête de chanter après seulement quelques secondes. Inquiet, il lève ses yeux bleu ciel sur moi.

— Euh… ça va ? C'est si pénible que ça à entendre ?

J'acquiesce en riant à travers mes larmes.

— C'est magnifique, je t'assure… Tu es vraiment doué. Mais cette chanson me fait pleurer à tout coup sans que je comprenne pourquoi. C'est la mélodie sans doute qui est directement connectée avec mon système limbique.

Il plisse les paupières, comme s'il essayait de comprendre, puis passe ses doigts sur sa courte barbe taillée en queue de canard pour la peigner pensivement.

— Je vois… Tu préfères que j'arrête ou que je change de chanson ?

— Si ça ne t'ennuie pas ! dis-je en pouffant entre deux sanglots. J'aimerais préserver mes larmes.

Il sourit, gardant le regard braqué sur moi quelques secondes avant de se remettre à jouer un air de Radiohead. Cette fois, je laisse de côté ma gêne et mon tricot pour mieux apprécier le spectacle. Car, oui, Jackson Hill muni d'une guitare sèche et portant une chemise en lin, c'est un mélange si impeccable que je considère comme étant un

spectacle qui vaut la peine d'être apprécié à sa juste valeur. Il chante tout bas, probablement pour ne pas déranger les autres expats qui ont choisi de se réfugier dans leur *toukoul*. Alors, je l'accompagne en chuchotant presque, ce qui le fait sourire davantage tandis qu'il suit le rythme avec sa tête.

Soudain, la notification typique de Messenger se fait entendre de mon téléphone, brisant un peu l'ambiance chaleureuse du petit cocon musical que nous avons créé. Comme je jette un coup d'œil rapide à mon appareil, j'ai le regret de réaliser que le message vient de Julien…

— Oh merde…, soupiré-je en roulant des yeux exaspérés.

Avec une certaine réticence, j'ouvre l'application.

Julien : On ne peut pas finir ça de cette façon, babe. Il faut qu'on se parle, appelle-moi. Tu ne peux pas juste fuir comme tu le fais… C'est vraiment trop lâche.

Je réponds sans réfléchir, même si je sais très bien qu'il recevra peut-être mon message dans seulement deux heures.

Moi : Ce qui est lâche, c'est de m'avoir trompée ! Et puis, j'ai fui à la base, parce que je n'en pouvais plus de notre relation. On n'était plus bien ensemble, on n'arrivait plus à se rendre heureux. Maintenant, je fuis parce que je préfère rester loin de toi, de tes manipulations et de tous tes mensonges. Ma décision est prise et rien ni personne ne me fera changer d'avis. Dès mon retour au Québec, je déménagerai mes affaires chez Élodie.

Envahie par une vague de colère, je me débarrasse de mon téléphone en le lançant à l'autre bout du hamac. Ensuite, j'échappe un grognement irrité en passant frénétiquement mes paumes sur mon visage.

— Un souci ? demande Jackson sans cesser de gratter sa guitare.

Je fais un geste las de la main.

— Un message de Julien qui ne valait pas la peine d'être lu…

Il grimace en arrêtant de jouer et appuie son coude sur l'éclisse de sa guitare pour mieux m'écouter. Je pousse un puissant rugissement de haine mi-retenu mi-assumé en mimant des serres d'aigle avec mes doigts.

— Une chance que je ne l'ai pas devant moi, parce que je ne donnerais pas cher de sa peau !

À la fois amusé et empathique, Jackson esquisse un sourire en coin.

— Et si tu m'apprenais le français ? lance-t-il tout bonnement, comme s'il essayait de trouver une façon de me changer les idées. Je

connais déjà la base des salutations, ajoute-t-il. Bonnnjourrr, salout, prononce-t-il avec un fort accent anglophone.

J'échappe un gloussement inattendu avant de lui présenter une moue épatée pour mieux le mettre au défi.

— Wow, c'est très bien… Connais-tu d'autres mots ? Sais-tu compter jusqu'à dix, par exemple ?

Tranquillement, pendant que Jackson me démontre ses talents cachés en français, j'en viens à oublier ma colère contre Julien. Je m'amuse à lui donner des cours, articulant de façon exagérée pour qu'il comprenne mieux la position de ma langue quand vient le temps de prononcer certaines syllabes qui lui donnent un peu plus de fil à retordre. Mais, somme toute, il se débrouille plutôt bien et je trouve son accent anglophone tout à fait charmant.

Nous passons une partie de la soirée à papoter et à rire de bon cœur en répétant de temps à autre des phrases qui pourraient lui être utiles advenant le cas où il aurait à opérer un patient francophone.

— Eh bien, maintenant, tu es prêt à venir travailler au Québec ! lancé-je pour plaisanter.

Jackson s'esclaffe aussitôt, puis laisse son amusement s'effacer tranquillement pour ensuite prendre un air sérieux. Presque étrange…

— Tu sais…, commence-t-il en jouant nerveusement avec son pic de guitare, je me suis longtemps demandé ce que nous serions devenus si tu m'avais rejoint à ma chambre comme prévu… Crois-tu que… ?

— Jackson, ça ne sert à rien de vivre dans le passé, le coupé-je doucement pour éviter de ramener les souvenirs indésirables de Julien qui risquent de raviver ma colère. Ce congrès est derrière nous.

Je me sens déjà suffisamment coupable d'avoir laissé une série de manipulations gâcher cette soirée, je n'ai aucune envie de ressusciter cette culpabilité.

Jackson secoue la tête, en se frottant le front.

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'entêtes à ne pas voir qu'on aurait pu être bien ensemble, chuchote-t-il, les yeux clos avant de couler sur moi un regard ombrageux. Jure-moi que tu ne t'es jamais demandé ce que nous serions devenus si… si nous avions fêté ton anniversaire ensemble comme on en avait convenu… Jure-moi que… que tu n'as jamais pensé à nous deux de cette façon…

Je reste muette, ravalant mes larmes, en fuyant son regard. La

réalité, c'est que j'ai dû y songer une centaine de fois… Et, chaque fois, j'avais l'impression de recevoir un coup de poing dans le ventre, parce que je pensais qu'à cause de lui, rien de tout ça ne s'était produit… Et maintenant, c'est encore pire de savoir qu'en réalité cette douleur que je ressentais à ce moment-là n'était pas à cause de lui, mais bien à cause de moi…

— Tu me plais, Lana…, poursuit-il franchement. Tu me plais toujours autant – sinon plus – qu'il y a trois ans… Je ne t'ai jamais oubliée ; tu as hanté mes pensées pendant des années. Et… corrige-moi si je me trompe, mais je crois que je te plais aussi. Ou, du moins, je t'ai déjà plu… Alors, j'ai du mal à concevoir que deux personnes puissent se plaire mutuellement sans qu'aucune d'elles tente quoi que ce soit. Tu sais… parfois, le destin peut se montrer lent et cruel, mais notre destinée finit toujours par nous rattraper. Et moi, fait-il avec émotion en pointant son doigt vers sa poitrine, je crois sincèrement que cette mission a été placée sur nos chemins pour nous réunir. Que tu le veuilles ou non… C'est le destin qui nous a réunis. Et *good Lord*… si tu savais comme je n'ai aucune envie de partir d'ici sans toi ! souffle-t-il avant de marquer une courte pause pour déglutir difficilement. Mais si, présentement, tu ne ressens pas ce même besoin, alors c'est inutile de penser plus longtemps.

J'ai l'impression d'entendre mon cœur s'arracher de ma poitrine pour s'écraser par terre comme une crêpe… Ou, pire, pour plonger au fond des latrines.

Alors qu'un silence de mort s'installe entre nous, Jackson se lève avec sa guitare dans la main. Ma poitrine est tellement douloureuse que j'ai du mal à respirer.

— Je…, tenté-je tant bien que mal avant d'avaler l'énorme boule qui obstrue ma gorge. J'ai été blessée – ma blessure est encore fraîche – et je… j'ai du mal à faire entièrement confiance.

Jackson s'arrête sans se retourner, puis baisse la tête comme s'il réfléchissait.

— Je comprends…, fait-il au bout d'un moment. Mais je ne suis pas Julien. Et je ne le serai jamais… Les hommes ne sont pas tous des ordures, tu sais…

Il a raison. Mais je suis trop au bord des larmes pour arriver à prononcer quoi que ce soit. Mes poumons brûlent comme du feu et j'ai l'impression d'étouffer.

— Si seulement on avait terminé ce week-end-là ensemble…,

souffle-t-il avec mélancolie avant de s'éloigner sans jeter un seul regard derrière lui.

Non seulement mon cœur s'est écrasé au fond des latrines, mais il vient en plus de se briser en deux. Pourquoi le fait de rompre avec Julien me procure-t-il moins de douleur que de m'imaginer vivre ma vie sans Jackson ? Est-ce la distance qui me rend insensible à ce point face à mon ex ? Ou le fait qu'il m'ait trompée avec un homme ? À moins que ce ne soit la puissance de mes sentiments pour Jackson ? J'ai l'impression d'être en train de mourir de l'intérieur à la simple idée de le perdre.

Mais j'ai si peur… Peur qu'il me trahisse comme Julien l'a fait. Peur de faire encore un mauvais choix. Peur que notre histoire foire sans crier gare…

La vérité, c'est qu'il semble si compatible avec moi que je suis morte de trouille, parce qu'après tout, Julien aussi me semblait tout à fait compatible avec moi.

Et pourtant…

37

Jackson

— Jackyyy ! s'est écriée ma mère en entrant dans l'appartement. Tu peux venir ici, s'il te plaît ?

Je ne comprenais pas pourquoi elle criait aussi fort quand elle voulait me parler, le loyer était grand comme ma main. Elle aurait chuchoté et je l'aurais sans doute entendue…

J'étais allongé sur mon lit à étudier une nouvelle partition que je m'étais payée grâce à mon argent de poche. Je me suis levé pour la rejoindre dans la cuisine.

— Devine quoi ? a-t-elle lancé, les yeux brillants de joie. Le loyer est payé et il nous reste encore assez de sous pour faire une épicerie qui a de l'allure.

— Sérieux ? ai-je fait en voyant les billets verts qu'elle tenait dans ses mains. Les clients ont été généreux cette semaine !

Moins d'un mois après avoir déménagé ici, elle s'était déniché un nouveau boulot qu'elle aimait beaucoup, mais qui impliquait de travailler le soir. Parfois, elle terminait à vingt et une heures, et d'autres au petit matin. Elle bossait dur dans un resto-bar et lorsqu'elle était du côté de la brasserie, elle revenait rarement avant trois heures. Mais c'était franchement plus payant. Ma mère était magnifique avec son sourire accueillant, et ce, même si tout n'était pas rose dans sa vie. Et les clients l'appréciaient, alors les pourboires affluaient. C'était exponentiel, surtout lorsqu'elle servait les hommes. Elle savait user de son charme sans jamais dépasser la barrière professionnelle.

— Vraiment ! s'est-elle exprimée en cachant son argent dans la jarre à

biscuits. Bon… je ne te dis pas que je vais faire ça toute ma vie parce que c'est plutôt épuisant, mais ce sera ma roue de secours pour quelques années si mes heures de travail ne te dérangent pas trop.

J'ai secoué la tête en faisant la moue d'un gars qui s'en fout. Pour être franc, j'aimais bien le train solitaire que je menais le soir. Je jouais de la guitare ou j'écoutais de la musique en chillant dans ma chambre. De toute façon, j'étais un peu claqué de mes journées à la ferme alors je n'étais pas d'humeur à entreprendre tout plein de projets.

— Oh, attends ! ai-je dit en me rendant dans ma chambre pour en revenir avec un rouleau de billets verts. J'attendais que ça vaille la peine avant de te les remettre. Tu peux ajouter ça dans ta jarre à biscuits, de quoi nous faire un petit coussin de sécurité. Je te l'avais dit qu'on y arriverait !

Aussitôt, elle a baissé les yeux sur mon argent de poche avec un air troublé.

— Woh, mais d'où te vient tout ce pognon ? C'est… c'est beaucoup de sous, Jacky… J'espère que tu…

J'ai froncé les sourcils avec un regard incompréhensif.

— J'ai ramassé de la roche avec Raph à la ferme des Rodriguez. Je t'avais pourtant dit que j'irais donner mon nom.

Elle a paru soulagée. L'espace d'une seconde, j'ai l'impression qu'elle a cru que j'avais gagné l'argent illégalement…

— Oui, mais tu ne m'as jamais confirmé qu'on t'avait engagé.

J'ai haussé les épaules.

— Je ne voyais pas l'utilité. De toute manière, tu n'étais pas vraiment d'accord pour que j'y aille, alors j'ai gardé ça pour moi.

Tous les soirs, je m'occupais de laver mon linge de travail pour éviter que l'appartement sente la vache, car il m'arrivait d'entrer dans l'étable même si j'étais dehors la plupart du temps.

— C'est vraiment payant, regarde ! ai-je ajouté en jouant avec le rouleau de billets.

Un sourire rempli d'espoir est apparu sur les lèvres de ma mère. Elle s'est approchée pour me prendre dans ses bras avant de déposer un baiser sur mon front.

— À partir de maintenant, toi et moi, on forme une équipe, OK ? Alors on doit se promettre de se dire les vraies affaires, a-t-elle décidé en

m'offrant son petit doigt pour que j'y accroche le mien comme pour sceller un pacte.

Ce que j'ai fait sans hésiter.

— OK, mais tu dois me promettre de me laisser t'aider…

Après avoir discuté avec Lana, hier soir, j'étais bouleversé. D'un côté, je savais qu'il était trop tôt pour aborder ce sujet, que sa rupture avec Julien était trop récente et que sa trahison la rendait vulnérable. D'un autre côté, c'était ce même Julien qui, par ses magouilles, nous avait empêchés de vivre une aventure qui aurait pu changer le cours de nos vies… Alors, rupture récente ou non, je m'en foutais royalement ! Je commençais à ressentir l'urgence de la situation, puisque je venais de réaliser qu'il me restait seulement deux semaines de mission ici avec elle. De plus, j'avais le sentiment qu'une fois que je serais parti, tous mes espoirs s'envoleraient. On passait du bon temps ensemble et je sentais que le moment était venu de nous dire les vraies choses. Depuis des années, je dis les vraies choses, c'est important pour moi. C'est ainsi que ma mère m'a éduqué. C'est pourquoi j'ai laissé libre cours à mes sentiments. Si une seule personne dans ce monde méritait ma franchise, c'était bien Lana.

Cependant, la suite ne s'étant pas déroulée comme je l'avais espéré, je me sentais un peu démuni. J'ai même dû me mettre à l'entraînement en entrant dans ma chambre pour éviter de penser au jeu. Installé sur le sol pour effectuer des pompes et des redressements assis, je me répétais comme un mantra les raisons pour lesquelles je refusais de flancher de nouveau pour le jeu.

Maman, famille, avenir. Maman, famille, avenir.

J'ai pris exemple sur William qui répète religieusement son mantra pour éviter d'être envahi par l'angoisse. Sur le coup, ça m'a aidé. Mais ce matin, je me sentais encore comme de la merde. Comme le con qui a parlé trop vite, qui a cru qu'une femme comme Lana pouvait s'intéresser à lui… Depuis mon lever, j'ai tout fait pour l'éviter. J'avais besoin de temps. Besoin de décanter. Mais je sais très bien que tôt ou tard, je serai forcé d'affronter le trouble dans son regard. J'ai été dur avec elle et je le regrette. Entendre les vraies affaires n'est pas bon pour tout le monde et j'ai le sentiment que Lana fait partie de ces personnes… J'ai été idiot de me précipiter ainsi. Après tout, elle est en train de vivre une rupture. Avec le pire des enfoirés, cela va de soi, mais rien n'empêche qu'une rupture reste une rupture.

Même si aucune chirurgie n'est prévue le dimanche, les urgences demeurent bien présentes. La réalité me rattrape donc plus vite que je ne l'aurais espéré. En fin d'après-midi, je suis demandé pour examiner un jeune patient de treize ans dont l'état nécessite une intervention d'urgence. Une dent pourrie a provoqué un immense abcès et tout le côté droit de son visage est enflé. Il est souffrant. Ses yeux sont vitreux et sa peau, brûlante de fièvre. De toute ma carrière, je n'ai encore jamais extrait de dent, mais je sais avec certitude que c'est ce que je devrai faire dans la prochaine heure.

Enfin, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que Lana arrive. Curieusement, elle n'est pas du tout de mon avis…

— Sa joue est enflée jusqu'en dessous de la mandibule et il ouvre à peine la bouche. On ne peut pas l'opérer… En tout cas, pas tout de suite.

J'ai presque du mal à en croire mes oreilles. L'urgence de l'opération me semble pourtant évidente ! C'est la première fois qu'on a une divergence d'opinions aussi importante concernant un patient et je doute sérieusement que ce soit à cause de moi.

— Mais enfin, Lana, on doit drainer l'abcès…, sifflé-je entre mes dents avec mécontentement. Tu le vois bien par toi-même, l'enflure est en train de descendre dans son cou. Si on attend et qu'il développe une obstruction respiratoire, il va m…

— Je sais, me coupe-t-elle sur le même ton, mais j'ai peur de ne pas être capable de l'intuber si on l'opère maintenant ! Toutes les observations m'indiquent une intubation difficile. Si on était au Québec, j'aurais plein d'autres options pour optimiser la laryngoscopie sans risquer la vie du patient. Mais ici, je n'ai accès à rien d'autre qu'à un vulgaire laryngoscope et une lame ! C'est trop dangereux de l'opérer maintenant.

Par chance, on a pris soin de se mettre à l'écart pour discuter, parce que je ne suis pas certain que le pauvre gamin accepterait de se faire opérer ou endormir par nous.

Ahuris par notre incapacité à s'entendre, nous nous dévisageons quelques secondes en silence. C'est moi qui ose le briser en premier.

— C'est quoi, susurré-je, furieux, tu m'en veux pour ce que je t'ai dit hier soir et tu cherches à me le faire payer ?

Cette fois, elle secoue prestement la tête en me dévisageant comme si je l'avais pincée.

— Bien sûr que non ! Je ne mettrais jamais la vie d'un patient en danger pour une simple discussion !

— Je l'espère, parce que c'est lui qui va payer le prix si on ne draine pas cet abcès à temps, pas moi ! Et ma conscience ne me le pardonnera pas.

— La mienne non plus ! glapit-elle avec une certaine retenue. Les règles sont claires avec MSF et tu le sais très bien : on ne doit pas opérer un patient si on risque d'empirer son état. Si mon plan A ne fonctionne pas, je n'ai aucun plan B ! Donc, si je suis incapable de visualiser les cordes vocales au moment de l'intubation à cause de l'œdème trop important dans sa gorge, il mourra ! Et faire l'opération sous sédation sans l'intuber, c'est impensable. Je dois protéger ses voies respiratoires pour éviter que des liquides infectés s'écoulent dans ses poumons… Là, il respire et il est calme, ça nous donne un peu de temps. Laisse-moi appeler Élodie, elle est chirurgienne maxillo-faciale, elle saura nous guider…

Les yeux rivés sur elle, je laisse mes épaules s'affaisser et me résigne avec regret à la laisser prendre la décision finale. J'ai trop mal pour continuer de m'obstiner avec elle. Deux fois en moins de vingt-quatre heures, c'est trop.

— Comme tu veux…

Prenant une profonde inspiration, je tourne les talons et tente de dégager ma gorge nouée.

Maman, famille, avenir…

Le temps d'inscrire une note détaillée au dossier, Lana revient pour m'aviser que, selon son amie, on doit le garder en observation et lui administrer pendant vingt-quatre heures un antibiotique intraveineux pour permettre à l'enflure de s'estomper. Ensuite, nous pourrons l'opérer.

Honnêtement, je trouve que nous jouons avec le feu, mais si Lana refuse de l'endormir, je ne peux pas la forcer ni l'opérer sans elle.

Alors, j'attends et je prie…

En revenant dans le *compound*, je décide de troquer mes vêtements pour un short et de me joindre au groupe de volleyeurs qui se démènent déjà sur le terrain sablonneux. J'ai besoin de dépenser mon énergie, de me concentrer sur une seule chose afin d'oublier tout le

reste. Il fait encore atrocement chaud même si une légère brise vient jouer dans mes cheveux à l'occasion. Je me donne tellement que je sue à grosses gouttes. La douche est donc plus que délicieuse lorsque j'ouvre le robinet et que l'eau tiède se met à couler sur mon corps.

Je reste là, sous le jet, deux bonnes minutes à savourer l'instant présent. Enfin, jusqu'à ce qu'on me demande de nouveau pour une consultation à l'urgence. Rien d'urgent, apparemment. Je me permets donc quelques minutes supplémentaires pour me laver au son de la chanson qui s'élève dans la douche voisine. *Beautiful Things* de Benson Boone.

C'est inévitable, les paroles me ramènent aussitôt à Lana et toutes mes pensées se dirigent vers elle. Ses yeux furieux qui me fusillent durant notre désaccord. Son visage triste. Son doux parfum qui titille constamment mes narines avec son effluve subtil de vanille et de fruit. Ses longs cheveux qui semblent sans cesse inviter mes doigts à y plonger. Ses lèvres charnues que je rêve de goûter depuis des années. Sa mâchoire en forme de diamant que j'aimerais effleurer avec le bout de mon nez…

— Seigneur, donnez-moi la force de ne pas la supplier de me donner ma chance.

Tâchant de retrouver mes esprits, je m'accorde cinq minutes supplémentaires pour fermer les paupières et respirer.

Maman, famille, avenir… Maman, famille, avenir.

Dans la cabine voisine, c'est maintenant *Try* de Pink qui s'élève du haut-parleur portatif d'Ingrid. Il n'y a qu'elle qui se douche avec de la musique. Et elle chante toujours à tue-tête.

— *Where there is desire, there is gonna be a flame… Where there is a flame, someone's bound to get burned… But just because it burns doesn't mean you're gonna die… You've gotta get up and try, try, try…*

Laissant aller un énorme soupir, je coupe l'eau et enroule ma serviette en microfibre autour de ma taille. Ensuite, je passe une main dans mes cheveux mouillés pour les lisser vers l'arrière avant de sortir de la cabine. Quand j'ouvre la porte de tôle ondulée, Pink est encore en train de chanter le refrain. Lana est plantée debout devant moi, sa serviette autour du cou et ses longs cheveux caramel brillant sous les rayons du soleil de fin de journée. Je m'arrête net, un peu sur mes gardes. Je n'ai aucune envie de me disputer de nouveau avec elle ; un accrochage par jour suffit.

Pourtant, ce n'est pas de la colère que je lis sur son visage. Une lueur étrange traverse le fond de son regard. Comme une étincelle ou un… éclat de désir ?

— Salut, dis-je sans bouger.

Comme je vois sa respiration s'intensifier et une larme pointer au coin de son œil, elle déglutit avant de bredouiller :

— Je… je ne t'en veux pas, j'ai juste… j'ai juste… vraiment peur…

Le dernier mot sort comme un chuchotement de sa bouche, se fondant aux paroles de la chanson. *You've gotta get up and try, try, try… Gotta get up and try, try, try…*

Tandis que son regard perçant me déshabille de la tête aux orteils, passant par mon torse nu, elle déglutit en calant discrètement une mèche derrière son oreille. Puis, sans crier gare, elle se jette sur moi pour écraser ses lèvres sur les miennes avec une telle passion que j'en perds le souffle. Je me retrouve projeté dans la cabine, la porte claquant derrière nous. C'est le dernier son externe que j'assimile, mes oreilles bourdonnant de désir pour elle. Je n'entends même pas le bruit de nos produits de beauté qui s'écrasent sur le béton. Tandis que ses mains s'enroulent autour de mon cou comme des lierres qui s'agrippent amoureusement à leur renfort, je l'empoigne par les fesses pour la soulever de terre. Ses jambes ceinturent instinctivement mes hanches pendant que je tournoie doucement avec elle dans mes bras.

J'ai l'impression de rêver, que chaque seconde qui s'écoule fait partie intégrante de mes hallucinations et que, tôt ou tard, je vais devoir affronter de nouveau ma triste réalité. Pourtant, c'est si bon. Si doux. Si vrai !

Where there is desire, there is gonna be a flame… Where there is a flame, someone's bound to get burned…

Sa langue me nargue et, chaque fois qu'elle effleure la mienne, un gémissement lui échappe. Elle est électrique et si quelqu'un se brûle ici, ce sera moi, pas elle…

Tranquillement – presque sournoisement –, je sens sa main s'infiltrer sous ma serviette pour me caresser une fesse tout en entreprenant de faire tomber le bout de tissu sur le sol. C'est un feu jaune pour moi.

— Non…, soufflé-je en me dégageant à regret de sa bouche. Pas ici, pas comme ça. J'attends ce moment depuis beaucoup trop longtemps pour qu'on brise le charme en faisant l'amour dans un endroit aussi

peu… à la hauteur, ajouté-je en balayant les alentours du regard.

Haletante, Lana rigole en enfouissant son visage dans mon cou.

— Tu as raison, désolée… J'ai un peu perdu le contrôle, susurre-t-elle, la chaleur de son souffle qui glisse sur ma peau déclenchant en moi un irrépressible frisson.

Je la presse contre mon torse comme pour la rassurer et me permettre de réaliser que je suis bien en train de vivre ce moment grisant. Puis, je me souviens qu'une consultation m'attend…

— Je n'ai aucune envie de te lâcher, mais… Leonardo a besoin de moi à l'urgence et…

— Ça va, murmure-t-elle avant de se redresser pour appuyer son front contre le mien en pouffant. De toute façon, je dois me doucher ; j'ai l'impression de sentir le chacal.

Je souris en secouant la tête.

— Crois-moi, tu es loin de sentir le chacal…

Je voudrais que ce moment ne s'arrête jamais. Néanmoins, je la dépose délicatement sur le sol en prenant soin de la maintenir contre moi.

— On se rejoint à la cuisine pour souper ? proposé-je avant de déposer un baiser sur son front.

Elle sourit, mordant un coin de sa lèvre, ses yeux verts perdus dans les miens.

— Sans faute.

Comme j'entre dans la tente dédiée aux urgences, je rejoins immédiatement Leonardo qui est en pleine consultation avec un patient.

— Oh ! fait-il en m'apercevant avant de faire signe à son patient d'attendre un petit instant pour se diriger vers une dame allongée sous une alaise bleue. J'ai besoin de ton avis, m'annonce-t-il en soulevant un coin de la couverture.

— Merde…, soufflé-je pour moi-même avant de m'approcher pour mieux examiner la dame.

Son corps est couvert de cloques purulentes et sanguinolentes, à partir du cou jusqu'aux pieds. Je dois faire des efforts surhumains

pour ne pas laisser transparaître mon dégoût.

— J'ignore ce que ça peut être. Elle n'a été en contact avec personne qui était infecté de cette façon, m'informe Leonardo. Elle est arrivée au camp il y a deux jours et les cloques étaient déjà présentes.

Je commence donc à questionner la patiente avec l'aide d'un interprète. Leonardo les lui a probablement déjà posées, mais comme il demande mon aide, je dois repartir de zéro. Des allergies connues ? Des antécédents de maladie de la peau ? Une nouvelle médication ? Des contacts avec des gens malades ? Une exposition au soleil, à des plantes, à des produits chimiques ? Une baignade en eaux contaminées ou non traitées ?

C'est lorsque je pose cette dernière question que les yeux de la pauvre patiente s'allument. Elle se met donc à nous raconter le récit de ses derniers jours avant d'arriver ici.

— Quand je suis partie de chez moi avec deux autres femmes, des soldats armés terrifiaient tous les habitants, alors on s'est cachées dans un marais pour éviter d'être tuées. Parfois, on y passait des journées entières, immergées dans l'eau comme le font les hippopotames en ne faisant que sortir le nez pour respirer. On ne se permettait d'en émerger que la nuit pour nous nourrir et nous sécher avant de trouver un endroit sécuritaire pour dormir. On a fait ça pendant des jours avant de décider de fuir pour de bon.

Un frisson d'horreur me parcourt le corps lorsque je lève les yeux sur Leonardo. Un frisson qui n'a rien à voir avec celui que me procurait la présence de Lana. Un seul regard suffit entre le médecin et moi pour qu'on saisisse que ces plaies sont le résultat d'une eau contaminée.

Comment peut-on vivre pendant des jours à jouer les hippopotames dans un marais ?

Même si je n'ai aucun doute sur les compétences de Leonardo pour trouver un traitement convenable pour la dame, je lui transmets mes recommandations, soit l'utilisation d'un antibiotique et d'une crème topique pour soulager les plaies, et je lui chuchote avant de partir :

— Si j'étais toi, je la placerais dans la tente d'isolement sous un filet moustiquaire pour lui laisser un peu d'intimité. Elle n'est pas forcément contagieuse, mais son apparence pourrait lui attirer énormément de jugement et effrayer certains patients. Il faut également la garder loin des mouches pour éviter qu'elles n'infectent davantage les plaies…

Comme il me remercie d'une tape amicale sur l'épaule, je tourne les talons pour rédiger une courte note au dossier en me disant que j'aurai besoin d'un peu de temps avant de me retrouver dans le même état d'esprit que tout à l'heure avec Lana…

Disons que, comme consultation, c'était difficile de faire mieux pour éteindre le feu du désir qui brûlait en moi…

38

Lana

À la base, je ne faisais qu'attendre mon tour pour me doucher, mais quand j'ai vu Jackson apparaître torse nu, le bas du corps enroulé dans une serviette, et Pink qui me suppliait de me lancer, j'ai flanché. Littéralement. Je retenais cette pulsion depuis si longtemps que le simple fait de me jeter sur lui pour l'embrasser m'a libérée d'une charge émotionnelle qui m'était devenue insupportable. Comme si j'étais coincée dans une cage depuis des semaines et qu'enfin, on m'offrait la chance de gambader à ma guise dans les prés. Une fois que j'ai senti le contact tendre et rassurant des lèvres de Jackson, j'ai oublié tous les doutes et toutes les peurs qui m'empêchaient de foncer. Je suis devenue avide de lui ; j'en voulais toujours plus. Jamais de ma vie je n'aurais pensé qu'un simple baiser, aussi langoureux soit-il, puisse être responsable d'une telle perte de contrôle. Moi, Lana Demers, celle qui, pendant des mois, s'est crue brisée sexuellement parlant, j'étais prête à faire l'amour, là, dans un lieu tout à fait inapproprié !

Gênée de m'être laissé emporter aussi facilement par mon élan de désir pour Jackson, j'enfouis mon visage dans mes mains en pouffant honteusement. Seigneur, j'espère que je ne l'ai pas traumatisé… Et qu'Ingrid n'a rien entendu dans la cabine voisine.

Je ricane un bon coup avant de me mettre à fouiller dans le coffre où je range tous mes vêtements. Ce soir, j'aimerais porter quelque chose de joli. Enfin, on ne peut pas dire que ma garde-robe ici soit la plus diversifiée, mais je trouve tout de même un morceau plus coquet que ce que j'ai l'habitude de porter depuis mon arrivée. J'enfile donc un pantalon de jogging noir avec un haut ample tricolore qui laisse à

découvert mon épaule gauche. Ensuite, je prends le temps de remonter une partie de mes cheveux en demi-queue-de-cheval, ce qui crée un effet décontracté. Le simple fait de me « préparer pour quelqu'un » me procure des papillons dans l'estomac…

Pourtant, même si la plupart de mes pensées appartiennent à Jackson, je vis avec un stress omniprésent. Je sais que j'ai pris la bonne décision en retardant la chirurgie de vingt-quatre heures concernant l'abcès dentaire – enfin, je l'espère. Néanmoins, je suis prise d'une peur bleue d'avoir fait une grave erreur. Si l'état du garçon empire et que l'œdème envahit ses voies respiratoires, ma décision pourrait lui être fatale.

Vers l'heure du souper, je me rends à la cuisine avec Ingrid en discutant de tout et de rien. La pièce à la décoration qui laisse à désirer, aux meubles des années quatre-vingt et aux chaises en résine jaune, est climatisée, alors ça fait drôlement du bien de s'y installer.

Quand Jackson entre dans la cuisine et qu'il vient tout bonnement s'installer à ma droite avec son assiette, comme si de rien n'était, je sens mon cœur s'emballer bêtement. Comment est-ce possible de perdre presque dix-huit ans d'âge mental aussi rapidement ? J'ai l'impression de m'être transformée en adolescente dans un claquement de doigts… De vivre ce moment où notre *crush* vient s'asseoir à nos côtés et qu'on réalise qu'on a enfin réussi à capter son attention. Ce moment qui arrive à nous faire rêver, à nous faire imaginer une tonne de scénarios possibles. Je suis en train de vivre cet état fébrile et ça m'amuse beaucoup.

C'est cent fois pire lorsque, discrètement, à l'abri des regards, il tend la main sous la table pour venir effleurer la mienne avec le bout de ses doigts. J'ignore si c'est le fait de savoir quelque chose que les autres ignorent, mais ce geste tout à fait inoffensif me procure une énorme bouffée de chaleur ! Je me trémousse sur ma chaise, étirant les doigts pour caresser les siens. Cette relation secrète m'aguiche beaucoup trop… J'ai du mal à comprendre comment il est possible de passer en si peu de temps d'une fille brisée à une autre qui n'arrive plus à gérer ses montées intenses de libido…

Cela dit, le reste de la soirée me paraît durer une éternité. Sans nous consulter, Jackson et moi nous rendons au jardin de repos pour éviter de changer nos habitudes le plus possible et ne pas éveiller les soupçons des autres expats. Fidèle à lui-même, Jackson se pointe avec sa guitare acoustique en bandoulière. Encore une fois, il vient s'asseoir près de moi, un sourire énigmatique s'attardant sur ses lèvres. Je dois

faire des efforts pour ne pas glousser de nervosité. Je sais que ma présence ne lui est pas indifférente, je le sens au centre de ma poitrine. Et ça m'excite terriblement.

Pourtant, on s'adresse à peine la parole. Le simple fait de voir son regard bleu s'attarder au mien me suffit pour me procurer des palpitations. Est-ce l'anticipation de la fin de soirée qui me rend aussi fragile ? Je l'ignore, mais j'aime croire que c'est le cas…

Contrairement à la veille, plus de la moitié des expats sont présents, alors la soirée est bien animée. Certains s'adonnent à un jeu de société, d'autres discutent tranquillement et le reste chante. Jouant au Uno avec Leonardo et Ingrid, j'essaie de ne pas porter toute mon attention sur Jackson, sinon l'agitation qui fait rage en moi me déconcentre énormément. Je le trouve si attirant lorsqu'il gratte les cordes de sa guitare que je ressens chaque fois une furieuse envie de me ruer sur lui pour l'embrasser, pour lui attraper la tête à deux mains et poser mes lèvres partout sur son visage.

Amusée par mes propres pensées, je baisse le regard sur l'éventail de cartes que je tiens dans mes mains pour tâcher de rationaliser l'attirance démesurée que j'éprouve soudainement pour lui. J'ai l'impression que mon corps et mon cerveau se sont permis de faire un virage de cent quatre-vingts degrés depuis que je me suis accordé le droit d'embrasser Jackson, comme si je leur avais enfin donné le feu vert pour assouvir leur besoin.

Comme je pioche une carte Uno en levant les yeux au ciel, je grimace.

— Oh zut, c'est la pleine lune ce soir…

Sentant soudain une série de regards se poser sur moi avec un mélange de jugement et de confusion, je deviens mal à l'aise.

— Et alors ? demande Ingrid, un sourcil arqué.

— Bah, chez moi, la pleine lune m'apporte toujours son lot de boulot, expliqué-je comme si c'était une évidence que tout le monde devrait connaître. Pas vous ?

À voir la moue déconfite de mes collègues, je comprends qu'il n'y a qu'au Québec que la pleine lune affecte les urgences.

— Euh… je ne sais pas trop, hésite Leonardo en grattant sa barbe de trois jours. Je dois avouer que je n'ai jamais vraiment remarqué.

— Moi non plus ! renchérit Ingrid avant de poser sa dernière carte sur le jeu. En tout cas, on dirait que cette pleine lune me porte

chance !

Surpris par la rapidité avec laquelle elle a vidé ses mains, nous nous mettons à marmonner notre mécontentement :

— Sérieux… ? C'est nul de jouer avec toi, tu gagnes toujours…

Amusée, Ingrid se met à rire aux éclats avant de se lever.

— Vraiment navrée, tout le monde, mais mes victoires m'ont épuisée. Je vous fausse compagnie, dit-elle en faisant une sorte de révérence royale. *Goedenacht !*

Je devine que la partie en néerlandais veut dire « bonne nuit ».

— Moi aussi, je vais me coucher, annonce Leonardo qui est vite suivi de la plupart des expats.

En moins de quinze minutes, Jackson et moi nous retrouvons seuls dans le jardin.

Histoire de s'assurer que nous sommes hors de portée des oreilles indiscrètes, Jackson jette un regard circulaire autour de nous avant d'écarter sa guitare et d'étirer la main pour saisir la mienne. Doucement, il m'attire sur ses genoux.

— Enfin seuls, souffle-t-il tandis que sa bouche vient à la rencontre de la mienne.

Je souris, savourant le moment. J'aime ses lèvres, sa façon tendre de m'embrasser, de me regarder… J'aime tout de lui, de ses cheveux à ses pieds. Mon ventre est pris de soubresauts chaque fois que ses yeux clairs rencontrent les miens.

Délicatement, je pose ma main sur sa joue en m'écartant dans l'intention de lui proposer de venir chez moi, mais il me devance en demandant :

— Ça te va si je t'invite à mon *toukoul* ? Il n'a rien de très romantique, mais c'est tout ce que je peux t'offrir pour l'instant.

Notre télépathie me fait pouffer nerveusement.

— Tu lis dans mes pensées… Si ce n'était que de moi, j'y serais depuis longtemps !

Cette fois, c'est lui qui s'esclaffe de bon cœur. Ainsi, nous nous rendons dans le *toukoul* de Jackson en prenant soin de ne pas trop faire de bruit avant d'avoir refermé la porte derrière nous. Selon lui, William est probablement déjà endormi dans la chambre voisine, mais comme rien ne nous l'assure et que les murs sont très minces, nous

préférons rester prudents.

— Je t'offrirais bien quelqu'un chose à boire, chuchote Jackson en rangeant sa guitare dans son étui, mais pour être franc, je n'ai même pas une goutte d'eau sous la main.

Il se tait une seconde pour mieux m'admirer avant de secouer la tête brièvement.

— *Geez*… je… j'ai encore du mal à croire que tu es vraiment là avec moi…

Ses yeux sont si pétillants que j'en ai le souffle coupé.

— Pour tout te dire, moi aussi, ricané-je doucement.

La pièce est très petite alors je suis debout devant lui, près de son lit, sans trop savoir quoi faire ni où m'installer. Le ventilateur derrière Jackson fonctionne, ce qui crée un courant d'air rafraîchissant.

Un peu nerveuse, je baisse les yeux sur mes mains jointes devant moi.

— Je… j'ai réalisé que toute mon existence des dernières années était le résultat d'une succession de mauvais choix, ajouté-je d'un air navré afin qu'il comprenne mieux mon lâcher-prise. Si seulement j'avais pu faire un seul choix différent, c'est fou comme ma vie en aurait été chamboulée… et sûrement pour le mieux…

Sans le vouloir, je sens l'émotion monter dans ma voix. De plus en plus, je regrette le cours qu'ont suivi mes trois dernières années.

Tranquillement, Jackson s'approche et pose sa main sous mon menton pour me forcer à le regarder.

— Peut-être, mais ce qui est fait est fait, me rassure-t-il en me couvrant d'un regard aimant. Par contre, le futur peut s'ouvrir devant nous et je suis impatient de savoir tout ce qu'il peut nous offrir.

Délicatement, il pose son pouce au coin de mon œil pour essuyer une larme qui menace de couler, puis s'approche de ma bouche pour tracer le contour de mes lèvres avec les siennes avant de m'embrasser. Il soupire d'aise en m'encerclant de ses bras pour me presser contre lui.

— Si seulement tu savais à quel point j'ai envie de toi, là, maintenant…

Il saisit ma lèvre inférieure avec ses dents, ce qui ravive une flamme au creux de mon ventre.

— C'est réciproque, soufflé-je sentant le feu du désir filer à toute vitesse dans mes veines. Mais tu… tu dois savoir que… je… je ne suis pas très douée au lit.

Comme si je venais de le piquer, Jackson s'écarte – juste un peu – pour me dévisager. Donnant l'impression de nager en pleine confusion, il secoue vivement la tête pour mieux riposter :

— Impossible… Pas avec ta façon de te comporter cet après-midi.

— Oh oui, c'est possible, répliqué-je tout bas, presque honteuse. Julien m'a fait le commentaire à plusieurs reprises et je t'assure que ce n'est pas le genre d'information qu'on oublie… Même si, à mon avis, il n'était pas meilleur que…

— Woh, woh, woh… *Primo*, Julien, c'est un gros tas de merde, alors tout ce qui sort de sa bouche sent mauvais, d'accord ? *Secundo*, je refuse de laisser cet homme s'immiscer entre nous en ce moment. Laissons-le en dehors du *toukoul*, tu veux bien ?

Comme j'acquiesce docilement, ses lèvres frémissent, effleurant les miennes. Je tressaille de partout. Mon désir pour lui est si fort que j'ai du mal à le tenir en bride. Au lieu de m'embrasser, il laisse glisser sa bouche et le bout de son nez le long de ma mâchoire, dégageant mes cheveux de ma nuque et de mon épaule gauche. Aussitôt, un frisson grisant se répand de ma colonne vertébrale à mon cuir chevelu. Je déglutis avec peine, poussant un soupir brûlant.

— Tu vas me faire perdre la tête, chuchoté-je, les yeux clos, en passant une main dans ses cheveux.

Son souffle chaud m'effleure la nuque avant qu'il y dépose un baiser.

— J'ai rêvé de ce moment pendant des années, je l'ai imaginé dans les moindres détails, alors je compte bien savourer chaque seconde de chaque minute passée avec toi.

Je sens presque mon entrejambe pulser tellement je le veux. Je ne me reconnais plus, jamais de ma vie je n'ai ressenti autant d'empressement à faire l'amour avec un homme. Avec Julien, tout était tellement différent. Tellement plus terne et sans saveur… Avec Jackson, c'est vital. Il n'a qu'à m'effleurer la peau pour que tout mon corps s'embrase.

Même si au premier abord, il semblait vouloir prendre son temps, il change vite d'avis. Après seulement quelques échanges de baisers enflammés, nos vêtements se mettent à voler à travers la pièce,

dénudant nos corps incandescents. Le sien est solide et puissant. Il me manipule comme si je ne pesais qu'une plume, ce qui m'enivre d'une infinie volupté. Tandis que nos deux corps fiévreux se mélangent, je me régale de ses abdominaux ondulés et du renflement ferme de ses fesses.

La situation est loin d'être parfaite : le lit est petit, la chaleur est écrasante, nos gémissements sont restreints par la proximité des autres expats ; pourtant, je ne me rappelle pas avoir déjà passé un plus beau moment. Ce don qu'a Jackson de me traiter comme si j'étais la reine des femmes me fait vibrer au plus profond de mon être. Alors, quand vient pour lui le temps de me pénétrer après avoir enfilé un préservatif, je perds carrément la tête. Un cri étouffé m'échappe tandis que Jackson écrase ses lèvres sur les miennes avec ferveur, ondulant des hanches entre mes jambes. Le cœur vibrant au même titre que mon corps, je l'agrippe sauvagement par les fesses pour l'inciter à maintenir le rythme de ses coups de reins endiablés.

Je suis en feu, avide, et de toute évidence, la fille brisée que j'étais est enfin réparée… à jamais !

— *Oh God…* Qu'est-ce que vont dire les autres expats ? murmuré-je, honteuse, en enfouissant mon visage dans le torse de Jackson. Je suis célibataire depuis une semaine et je suis déjà en train de batifoler avec un autre homme…

Allongé sur le dos, Jackson me maintient contre lui pour éviter que je tombe à la renverse en bas du lit. Il sent si bon, je pourrais le renifler pendant des heures ; j'ai l'impression que nos ébats ont accentué la fragrance enivrante de son gel douche. J'ai replié sans vergogne ma jambe nue sur les siennes tandis que, de ma main libre, je joue machinalement avec la chaîne robuste qui orne son cou. Il fait tellement chaud que nous avons retiré toutes les couvertures. Nous laissons au ventilateur le soin de nous aérer comme bon lui semble.

— Les autres expats s'en foutent, avoue Jackson en me caressant le dos avec le bout des doigts. On est ici pour aider, pas pour juger. Tu es célibataire, tu n'as trompé personne, alors tu feras bien ce qui te chante. En plus, ce qui nous arrive présentement aurait dû se passer il y a trois ans, alors je n'ai aucun remords. Les gens peuvent dire ce qu'ils veulent, je m'en fous royalement ! Mais si tu préfères que notre liaison reste secrète, ça me va aussi.

J'ai beau être d'accord avec une partie de ses réflexions, quelque

chose m'empêche d'aller de l'avant en officialisant notre relation devant les gens. Je n'ai aucune envie d'être le « bruit de couloir » des expats. D'être celle qui déclenche malgré elle les ragots. D'être celle qui se sent de trop dans une pièce lorsque les gens cessent de parler quand elle y entre de façon inattendue.

— Pour l'instant, je crois que je préfère vivre dans le secret, dis-je avant de l'embrasser langoureusement pour ensuite passer par-dessus lui, à quatre pattes, afin de sortir du lit.

— Tu pars déjà ? s'attriste-t-il en se soulevant sur un coude.

Comme j'enfile mon chandail, il tend la main pour m'encercler par la taille de son bras et m'attirer à lui.

— Je veux m'assurer que l'abcès n'a pas fait plus de ravage, dis-je en rassemblant mes cheveux défaits en queue-de-cheval.

— Sérieux ? Mais le personnel va nous informer si quelque chose ne va pas.

— Je sais, mais je suis inquiète. J'ai pris une décision importante, alors je préfère m'en assurer par moi-même… On se voit demain matin à la séance de jogging ? Si ça ne t'ennuie pas, je vais terminer la nuit chez moi pour optimiser mon sommeil. Ce sera mieux pour nous deux de dormir chacun seul dans ces petits lits.

— Argh, grogne-t-il en me forçant à m'allonger sur lui. Je comprends ton point de vue, mais je maudis ces satanés lits… J'aurais aimé passer la nuit avec toi.

Je souris, attendrie par le sentiment d'attachement qu'il éprouve déjà pour moi.

— Moi aussi j'ai hâte de passer la nuit, blottie contre toi… On finira peut-être par trouver une solution. Pour l'heure, il vaut mieux que je rentre chez moi.

39

Lana

Durant le jogging matinal, je veux mourir de rire à l'intérieur. L'attitude innocente de Jackson est tout à fait spectaculaire. Il arrive à m'envoyer des clins d'œil charmeurs et des sourires en coin très provocants avec une subtilité exemplaire, tout en ayant l'air du gars indépendant devant les autres expats. De mon côté, j'essaie de jouer le jeu également, mais je suis loin d'être aussi douée. Je démontre le summum de ma nullité lorsque William commence à questionner Jackson sur l'identité secrète de la femme avec qui il a passé une soirée torride. Je voudrais littéralement me fondre avec le sol sablonneux que je foule. Tandis que Jackson tente tant bien que mal de se dépêtrer de la question de son ami, je redouble d'ardeur pour semer un écart raisonnable entre nous. Premièrement, parce que je suis en train de rougir à vue d'œil jusqu'au cuir chevelu et que William ne doit absolument pas voir ça. Deuxièmement, parce que si je croise le regard désemparé de Jackson, je suis cuite. Mon fou rire incontrôlable me trahira et tout le *compound* saura en moins de deux que Jackson et moi nous envoyons en l'air sans aucune retenue… Je croyais pourtant qu'on avait été suffisamment discrets, mais semble-t-il qu'avec des murs à peine plus épais que des pans en carton, il est difficile de pousser un soupir sans énerver le voisin…

Une grande partie de l'équipe est en train de déguster le déjeuner préparé par le cuisinier lorsque nos radios se mettent à grésiller en chœur.

— Docteur Hill, docteure Demers, s'il vous plaît. Docteur Hill, docteure Demers, merci de transférer sur la trois.

Devant moi, Jackson lève la tête pour me consulter du regard. Déjà,

on sait que notre journée constituera un défi.

— C'est la pleine lune ! lui lancé-je, ce qui le fait sourire.

Il dépose sa fourchette pour saisir sa radio :

— Dr Hill et Dre Demers à l'écoute.

Le clin d'œil taquin qu'il m'envoie, alors qu'il a pris l'initiative de m'inclure dans sa réponse, m'extirpe un air flatté.

— Nous attendons cinq blessés par balle venant de Leer, annonce une voix féminine. On n'en sait pas plus sur leur état pour l'instant, mais on estime qu'ils arriveront en début d'après-midi.

J'arrête de mastiquer pour m'assurer d'avoir bien entendu.

— Bien reçu, nous serons prêts, termine Jackson sans ciller.

— Cinq ? articulé-je à peine, les yeux ronds, en ouvrant ma main pour déployer tous mes doigts.

De l'autre côté de la table, Jackson acquiesce dans le silence, les yeux perdus dans le vague. J'ai l'impression qu'il est déjà en train de préparer un plan.

De fait, il se met à défiler :

— Priorité numéro un, on vérifie l'état de la banque de sang et on prie tous les saints du ciel pour qu'elle soit pleine. Priorité numéro deux, on engloutit notre déjeuner pour commencer au plus vite notre programme opératoire de la journée. Avec un peu de chance, on aura le temps de terminer avant l'arrivée des victimes.

Pendant que je lui prête une oreille attentive, j'engloutis littéralement le restant de mon assiettée.

— Je suis retournée voir NaNomi, le gamin qui souffre de l'abcès dentaire, et je pense que le traitement d'antibiotique a porté ses fruits. La joue me semblait moins enflée, ce matin, nous pourrons l'opérer en fin d'avant-midi.

Jackson acquiesce, pensif, avant de se lever en vidant son jus d'orange cul sec.

— Très bien… Dans ce cas, on n'a pas une minute à perdre.

La matinée passe à une vitesse folle, car nous devons faire vite ; un patient n'attend pas l'autre. Selon les dernières nouvelles reçues, les personnes que nous attendons sont toutes des victimes d'une querelle sanglante qui a eu lieu durant la nuit. Elles atterriront vers quatorze

heures pour recevoir des soins chirurgicaux. On n'a aucune idée dans quel état se trouveront ces blessés par balle quand ils débarqueront ici. Le délai entre la nuit sanglante et notre intervention sera si important qu'il est même possible que l'un d'eux perde la vie avant même d'atterrir au camp.

Vers l'heure du dîner, nous sommes prêts à drainer l'abcès de NaNomi. Cette chirurgie me stresse depuis mon réveil. Même si l'enflure a partiellement diminué, elle reste tout de même présente et l'intubation demeure une boîte à surprises. C'est pourquoi la prudence reste de mise. J'induis NaNomi à l'ancienne méthode avec un agent anesthésique volatil plutôt qu'intraveineux afin de l'endormir profondément tout en maintenant une respiration spontanée. Advenant le cas où, à la laryngoscopie, l'intubation était impossible, le patient respirerait de lui-même et continuerait de respirer ainsi jusqu'à ce qu'il se réveille. Telle que je l'avais anticipée, la visualisation du larynx est partielle. Néanmoins, j'arrive à deviner où se situe l'ouverture de la glotte et à glisser, non sans difficulté, le tube endotrachéal entre les cordes vocales. La manœuvre est tout de même très laborieuse et l'aide de Shaker m'est précieuse, mais je m'en sors avec, en prime, quelques gouttes de sueur qui perlent sur mon front. La chirurgie est plutôt longue, la plaie est purulente et sanguinolente. Ce n'est rien pour aider que le chirurgien soit inexpérimenté en dentisterie, qu'une dent pourrie soit plus difficile à saisir et que les instruments soient peu adaptés pour la tâche.

Ainsi, nous sommes en train de sortir du bloc opératoire notre dernier patient de la journée lorsqu'on nous annonce l'arrivée des blessés venant de Leer. Par chance, durant les chirurgies de l'avant-midi, Shaker et moi avons eu le temps de préparer la médication et le matériel d'anesthésie qui nous seront utiles pour le reste de la journée. Il ne sert à rien de se mentir, on sait déjà qu'on en aura pour une bonne partie de la soirée à travailler.

Après avoir effectué un tour rapide pour évaluer l'instabilité de chaque patient, nous planifions d'un commun accord la priorité des interventions selon la gravité des blessures. Étant donné que nous ne pouvons opérer qu'un blessé à la fois, nous n'avons pas le choix de fonctionner de cette façon, et ce, même si nous risquons de voir se dégrader l'état de certains patients dont nous avons jugé les cas moins urgents à leur arrivée. Pour l'instant, seulement deux victimes sont dans un état critique.

Nous entrons donc en salle d'opération vers quatorze heures trente avec un homme de vingt-sept ans, qui a une balle coincée dans l'aine

et un trauma vasculaire secondaire à la blessure.

— Il est en choc hémorragique, susurré-je à Shaker en l'aidant à installer l'appareillage qui nous servira à suivre l'évolution des signes vitaux.

Sa fréquence cardiaque est à cent soixante et sa tension artérielle est à plat… La nature fait bien les choses ; c'est sans doute son hypotension qui l'a maintenu en vie jusqu'ici. Qui dit tension artérielle basse dit meilleur contrôle du saignement. À partir de maintenant, mon travail est de le garder vivant jusqu'à ce que Jackson localise le dommage vasculaire causé par la trajectoire de la balle et soit capable de clamper l'artère qui fait défaut.

La tâche s'avère plutôt sportive du côté anesthésique ! Je dois administrer en rafale une série de médicaments pour stabiliser son état autant que possible pendant que Shaker assure une ventilation adéquate avec le ballon manuel. Le moniteur affiche des signes vitaux alarmants et sonne sans arrêt. L'équipe chirurgicale s'active de l'autre côté du champ stérile, mais j'ai parfois l'impression qu'on va manquer de temps. Le sang sort presque aussi vite qu'il entre ! Les perfusions de solutions salines et de produits sanguins coulent à flots !

Chaque geste compte. Chaque décision est vitale. Une seule erreur peut lui être fatale, tandis que nous luttons corps et âme pour sauver la vie d'un homme qui danse sous nos yeux un ballet macabre avec la mort.

40

Jackson

Ça pisse le sang ! J'ai beau éponger, aspirer et éponger de nouveau, la plaie se couvre d'une mare rouge vif en un rien de temps. En outre, le trauma est trop haut sur la jambe, l'installation d'un garrot tourniquet pour stopper le saignement est impossible. Je dois donc trouver l'origine de l'hémorragie au plus vite.

Les sonneries du moniteur se mêlent à la tonalité des pulsations cardiaques qui pourraient s'éteindre à tout moment. Mon cœur bat la chamade et tout mon corps est submergé par une violente décharge d'adrénaline.

Affairé à explorer l'intérieur de la hanche du patient en écartant au maximum l'ouverture que j'ai effectuée avec mon bistouri, je tente tant bien que mal de dégager les muscles et les tendons.

De l'autre côté du champ, j'entends Lana et Shaker s'activer pour administrer le deuxième culot sanguin.

— As-tu trouvé l'origine du saignement ? s'informe Lana en jetant un œil par-dessus le champ stérile alors qu'elle change la poche d'une solution saline. Il se bat, mais il perd beaucoup de sang et j'ai du mal à maintenir une pression artérielle adéquate.

— Pas encore, dis-je avant de serrer les mâchoires.

Ça m'énerve… Je sais que je suis le seul à pouvoir régler l'hémorragie et je ressens une pression écrasante sur mes épaules. La balle a ravagé l'aine de cet homme, embrochant au passage l'artère fémorale, l'un des vaisseaux les plus importants des membres inférieurs. Ainsi, n'importe quelle lésion à cette artère peut entraîner

une hémorragie massive comme celle-ci. Chaque seconde, j'ai l'impression qu'un flot de vie jaillit hors de lui. Une vie qui refuse de s'éteindre. Du moins, pour l'instant…

Je suis pris d'un léger tremblement lorsque je dégage une partie des vaisseaux sanguins et du ligament, révélant enfin l'artère fémorale qui expulse un jet de sang à chaque pulsation. Ici, chaque seconde est comptée.

Tandis que je suis au beau milieu d'une lutte contre la montre pour sauver une vie précieuse, je donne libre cours à mes gestes rapides… presque instinctifs. Le sang gicle, éclabousse mes gants et macule mes lunettes de protection, mais je tiens bon. Je reste concentré, bien déterminé à dompter ce torrent écarlate.

Quand, enfin, je réussis à saisir l'artère rompue et à la clamper à l'aide d'une pince, un soupir de soulagement s'échappe de mes lèvres.

En nage, je jette un œil par-dessus le champ pour aviser Lana.

— Je l'ai… Maintenant, il ne me reste plus qu'à la réparer pour sauver sa jambe, sinon c'est l'amputation. Mais pour l'instant, le saignement est maîtrisé.

— Merci, mon Dieu, souffle-t-elle en s'approchant pour analyser l'état du site opératoire, qui est maculé de sang. Comment vas-tu t'y prendre pour réparer l'artère ? À ce que je sache, ici, on n'a pas ce qu'il faut pour faire un *shunt*.

Dieu sait à quel point elle a raison ! Je n'ai aucune prothèse qui me permettrait de réparer l'artère sectionnée. Je vais donc devoir user d'une petite touche de créativité, ce dont, pour être honnête, je me serais bien passé…

Je pousse un profond soupir épuisé avant de m'adresser à l'infirmier en externe.

— Tu peux m'essuyer le visage, s'il te plaît ? Je n'y vois plus rien.

La clim n'est toujours pas réparée et il fait si chaud que la sueur coule dans mon front jusque dans mes yeux. Non seulement je ne vois plus clair physiquement, mais aussi mentalement. Je suis si fatigué que j'ai l'impression de ne plus être capable de réfléchir. Comme si un gros trou noir avait pris la place de toutes mes connaissances en trauma vasculaire dans des situations aussi extrêmes que celles-ci.

— Faire de notre mieux avec les ressources limitées dont nous disposons…, dis-je tout bas en tâchant en vain de me creuser les méninges.

Le patient est peut-être sauvé en partie, mais l'adrénaline continue de fuser dans mes veines.

— *Welcome to Bentiu Paradise !* ironise Lana pour détendre l'atmosphère, ce qui déclenche en moi un irrépressible fou rire.

— On n'a pas la même vision du paradis !

Afin de préserver le secret de notre relation, je m'abstiens de lui décrire quel serait mon paradis à moi, soit une vie bien remplie avec elle qui se réveille à mes côtés tous les matins jusqu'à mes quatre-vingt-dix-neuf ans.

Comme je lève le regard sur Lana, elle me sourit avec ses magnifiques yeux rieurs.

— Que dit la littérature à propos de cas comme celui-ci ? tente-t-elle pour m'aider. Il doit bien y en avoir des cas répertoriés, non ?

— Oui, sans doute. C'est juste que je… je n'arrive plus à réfléchir… Donne-moi une minute.

Fermant les paupières, je prends une grande inspiration, puis expire lentement.

Maman, famille, avenir. Maman, famille, avenir.

Après trois ou quatre respirations, je sens mon cœur ralentir et mon cerveau se remettre à fonctionner.

— Un tube naso-gastrique, dis-je tout bas avant d'ouvrir les paupières pour plonger le regard dans celui de Lana. Je vais utiliser un tube naso-gastrique.

Je la vois sourire derrière son masque.

— Très bien, alors vas-y, m'encourage-t-elle en manipulant un troisième culot sanguin, parce qu'il nous reste une fillette de huit ans à opérer.

Sans perdre une seconde, je m'active pour installer un bout du petit tuyau entre les deux segments d'artère sectionnée. Maintenant que le saignement est contrôlé, les alarmes du moniteur ont cessé de sonner et Lana semble avoir repris le contrôle de l'hémodynamie. Chaque suture nous rapproche de la fin de la bataille ; une victoire inattendue contre l'ombre d'un sommeil éternel qui planait telle une épée de Damoclès au-dessus de mon patient.

Une fois l'artère réparée et l'hémorragie officiellement résorbée, un soupir de soulagement s'échappe de mes lèvres. Le front en sueur et le

dos en nage, je contemple mon œuvre avec une certaine fierté avant de ramener la peau sur la chair pour effectuer les dernières sutures.

Décidément, chaque instant passé sur cette table d'opération est tout sauf ennuyant…

41

Lana

C'est la radio qui me réveille à trois heures de la nuit. On demande à Ingrid de transférer sur la trois. Rassurée que l'appel ne soit pas pour moi, je me tourne sur le côté pour tenter de me rendormir. En vain, le bruit des chauves-souris m'empêche de sombrer de nouveau. Pourtant, je suis encore claquée ; mes paupières ne mentent pas. Elles sont si lourdes…

En arrivant à mon *toukoul* vers vingt-deux heures, je me suis glissée sous les couvertures, inquiète. J'espérais que la gamine passerait la nuit. Après la rupture de l'artère fémorale, nous avons enchaîné en nous occupant de la fillette de huit ans. Durant la nuit sanglante à Leer, alors qu'elle était sagement couchée dans son lit, elle a eu la malchance de recevoir une balle dans la jambe. Le projectile s'est ensuite logé dans son bassin, causant au passage une fracture pelvienne et un saignement important. Étant donné que le bloc opératoire n'avait pas le nécessaire pour effectuer ni une exploration pelvienne ni une réparation du bassin, Jackson s'est contenté de rétablir les dommages causés par le projectile dans la jambe pendant que je tentais de maintenir la gamine en vie. Le délai de la chirurgie avait entraîné la chute radicale de son hémoglobine alors j'ai eu beaucoup de pain sur la planche.

Malheureusement, Jackson a été forcé de laisser la balle dans le bassin étant donné que c'était impossible pour lui de la retirer. Nous avons donc immobilisé la fracture pelvienne avec un drap que nous avons noué solidement autour du bassin de la petite afin de tamponner l'hémorragie. Ensuite, nous avons prié pour que le saignement intrapelvien cesse, car si l'hémorragie reprenait de plus

belle durant la nuit, notre seule option était de lui offrir un paquetage hémostatique, soit insérer un pansement directement dans la plaie sans relâcher la pression, ce qui était peu rassurant…

Incapable de me rendormir et encore inquiète pour la fillette, je sors de mes couvertures pour lui rendre visite afin de m'assurer de sa stabilité hémodynamique. L'infirmière à son chevet s'étonne de me voir apparaître dans la pénombre de la salle dédiée aux soins postopératoires, mais saisit vite la raison de ma venue. Dans la tente, tout est silencieux et, avec le sourire réconfortant qu'elle m'adresse, je comprends que l'état de la petite est stable.

Cela dit, malgré mes inquiétudes en partie dissipées, je retourne la voir à l'aube avant le jogging matinal. Comme je traverse la clôture de roseaux qui sépare le *compound* du secteur hospitalier, une main d'homme protectrice aussi puissante que délicate se glisse au creux de mes reins. Un frisson me prend de court.

— *Rabbit, rabbit, rabbit !* susurre la voix enrouée de Jackson à mon oreille.

Un sourire aimant me vient instantanément. Avec l'instinct d'un agent secret, je me retourne vers lui en jetant un œil scrutateur autour de nous pour m'assurer qu'aucun expat ne nous épie. Le champ est libre. Rassurée, je passe une main dans ses cheveux châtain clair parsemés de blond pour les lisser davantage vers l'arrière et enroule mes bras autour de son cou pour mieux l'embrasser. Ses douces lèvres m'avaient manqué. Il y a plus de vingt-quatre heures que nous n'avons pas passé de temps en privé, lui et moi.

— Pourquoi « *rabbit, rabbit, rabbit* » ?

Il sourit, amusé par mon incompréhension de Québécoise qui ne saisit pas encore toutes les expressions anglophones.

— On est le premier mai, c'est une façon pour nous, Américains, de souhaiter à une autre personne un bon mois. La croyance veut que les lapins soient chanceux et que le chiffre trois soit magique.

Les bras toujours enroulés autour de son cou, je pouffe en déposant un dernier baiser sur ses lèvres et répète :

— Dans ce cas, *rabbit, rabbit, rabbit* !

Ça me fait réaliser que je suis partie du Québec depuis bientôt un mois. Parfois, j'ai l'impression que je suis ici depuis un nombre incalculable de lunes et d'autres fois, que mon arrivée remonte à hier. On perd vraiment la notion du temps ici.

— Tu rends visite à nos victimes de Leer, devine Jackson en se dirigeant vers la tente de soins postopératoires.

Je marche à ses côtés en prenant soin de préserver une certaine distance pour éloigner les soupçons des locaux, advenant le cas où les « bruits de couloir » du *compound* concernant la vie sexuelle de Jackson se rendent jusqu'à eux.

— Ouais, je veux m'assurer que tout va bien avant d'aller jogger.

Ralentissant ses enjambées alors qu'il entre dans la grande tente spécialisée, Jackson sourit.

— Eh bien, de toute évidence, la plus jeune des deux victimes se porte à merveille !

De fait, installée dans son lit métallique, elle sourit à pleines dents en fredonnant une chanson en nuer, une mangue juteuse à la main et le menton barbouillé de pulpe jaune. Je suis soufflée…

Chaque fois que je crains pour la vie d'un de mes patients et que j'assiste à une évolution miraculeuse, ça me scie les deux jambes… Comment cette gamine arrive-t-elle à être aussi rayonnante après tout ce qu'elle a subi ?

— Je n'en reviens pas, soufflé-je, émue, tandis que Jackson passe un bras empathique autour de mes épaules comme pour m'apaiser.

Les journées sont éreintantes tant physiquement que mentalement. Parfois, c'est extrêmement difficile de surmonter les embûches, mais grâce aux poussées d'adrénaline et aux belles histoires de patients qui s'en sortent aussi bien, tout prend son sens.

En outre, c'est aujourd'hui que je donne congé à la belle Ruba et au courageux Mustafa. J'ai à la fois le cœur gros et rempli de joie de les laisser partir, mais ils méritent de retourner auprès de leurs proches. Malgré le malheur qui lui est arrivé, Ruba va bien. Et pour ce qui est de Mustafa, son amputation a bien cicatrisé et sa douleur fantôme est enfin contrôlée grâce au bon dosage de la médication que je lui ai prescrite. Pour l'occasion, Jackson et moi prenons une photo souvenir avec notre patient, histoire de me rappeler le défi de la gestion de la douleur que j'ai eu à relever durant son séjour ici. Le soir venu, je publie la photo sur le groupe Facebook que j'ai créé, afin de donner signe de vie à ma famille et à mes amis, le tout accompagné d'un bref message leur signalant que je vais bien. *Plus* que bien, même. Un message qui fait réagir la plupart de mes proches, sauf ma mère, qui s'entête à vivre dans le silence.

42

Jackson

Quand j'ouvre le ventre rebondi de la patiente, un déluge rouge vif se déverse sur les champs stériles ; une vraie mare de sang.

Merde… il y en a partout !

Les yeux fixés sur l'abdomen ouvert, les mains tremblantes, mais précises, je tâche de ne pas trop porter attention à mes gestes et à ma vision. Même si la tristesse m'envahit, je dois rester concentré. D'instinct et avec une infinie délicatesse, j'extrais de la cavité abdominale ensanglantée le fœtus pâle et sans vie qui a été expulsé par la rupture utérine et le remets à l'infirmier qui se charge de disposer du minuscule corps dans les règles de l'art. La situation est critique. Les alarmes retentissent de tous les côtés dans la salle. Entre deux ventilations, Lana et Shaker s'activent derrière les champs pour maintenir les signes vitaux de la mère en lui transfusant des culots de sang complet et en lui administrant des médicaments puissants. Lana est directive, mais relativement calme.

— Succion, ordonné-je d'une voix ferme, sans lever les yeux du site opératoire. Compresses.

L'infirmier s'exécute en me remettant des compresses stériles et en aspirant tout le liquide. Je tente de retirer les morceaux de placenta collés aux parois de l'utérus et d'effectuer des compressions pour stopper l'hémorragie, mais ce n'est pas suffisant. Le sang continue de couler telle une cascade rouge perpétuelle. Je dois prendre une décision importante sinon elle mourra.

— On est en train de la perdre, annonce Lana d'une voix teintée de frayeur. Elle se vide de son sang.

— Je sais, je fais ce que je peux…, l'informé-je en installant les écarteurs de part et d'autre de l'ouverture de la peau pour me donner un meilleur accès à l'utérus. La déchirure est énorme, je n'arriverai pas à la réparer.

Une rupture utérine est sans doute l'un des plus rares et des pires scénarios catastrophes obstétricaux qui existent sur terre. Durant le travail, l'utérus de la patiente se déchire, provoquant une douleur sévère et expulsant par le fait même le fœtus qui se retrouve à flotter à travers les viscères abdominaux. Dans ce cas-ci, la déchirure est tellement importante que la seule solution envisageable, c'est l'hystérectomie. Si je ne retire pas l'utérus sur-le-champ, on est cuit. Tout le monde sera cuit. Et, pourtant, je sais que pour la patiente et son mari, retirer l'utérus peut s'avérer une option dévastatrice.

Comme je m'affaire à tirer sur l'organe ensanglanté afin d'avoir accès à son col, Lana se précipite vers la tête de la patiente pour l'examiner.

— Je n'ai plus de pouls ! J'ai perdu son pouls ! On doit commencer le massage cardiaque.

Aussitôt, l'infirmier qui m'assiste s'installe au-dessus du thorax de la patiente, par-dessus les champs, et commence les compressions thoraciques rythmées en comptant à voix haute. Pendant ce temps, je fais ce que je peux pour poursuivre la chirurgie afin d'arrêter l'hémorragie qui est la cause directe de son arrêt cardiaque. Pourtant, le saignement semble diminuer à vue d'œil. Non pas parce que l'hémorragie est rentrée dans l'ordre, mais bien parce que les vaisseaux se sont littéralement vidés de leur liquide écarlate… Autour de nous, c'est un vrai bain de sang. On pourrait croire à la scène d'un crime particulièrement cruel. Les champs stériles sont imbibés ainsi que ma blouse et mes gants. Un simple coup d'œil sur le carnage suffit pour estimer qu'il ne doit plus rester beaucoup de volume sanguin dans les veines et les artères de la patiente.

Après une quinzaine de minutes de réanimation, Lana et moi décidons d'arrêter les manœuvres. Débinée, Lana lève la tête vers l'horloge et déclare :

— Heure du décès : vingt heures trente-trois.

Une fois le moniteur fermé, un silence absolu s'installe dans la salle, le même qui, la plupart du temps, suit le saut vers l'au-delà d'un patient. Un silence pesant et douloureux pour chaque intervenant qui a tout donné de son cœur et de son âme afin de maintenir une

personne en vie…

De retour à mon *toukoul*, après être passée sous la douche, je me jette sur mon lit en soupirant. Mon cerveau cherche sans cesse à savoir ce que j'aurais pu faire de plus. Ce que j'aurais pu faire de mieux.

J'aurais dû être plus rapide, décider de retirer l'utérus dès le début. Si j'avais…

Perdu dans ce feu roulant de pensées malsaines, j'ouvre mon téléphone et entreprends de trouver un site Internet qui me permettra de jouer au poker en ligne. Le pouce tremblant et les yeux remplis de larmes, je clique, j'attends… Je clique une fois de plus et j'attends de nouveau… Puis, tandis que la page tente de se charger avec une lenteur interminable, je m'arrête de respirer avant de réaliser la gaffe monumentale que je suis en train de commettre. Mi-traumatisé, mi-dévasté, je me débarrasse de mon téléphone en le lançant sur mon lit comme s'il était soudainement devenu brûlant et me dirige instinctivement vers le *toukoul* de Lana.

Prenant soin de ne pas être vu, je m'immisce derrière le filet moustiquaire vert et toque trois coups à sa porte. Quand elle ouvre, vêtue seulement d'un t-shirt ample qui s'arrête sous les fesses, je constate qu'elle est à peu près dans le même état que moi, sauf qu'elle est dix fois plus *sexy*.

— Je peux entrer ? demandé-je tout bas pour éviter qu'Ingrid ne m'entende. J'ai besoin de parler.

Sans dire un mot, elle ouvre davantage la porte en tendant la main vers moi. Un simple geste, tout à fait futile, qui a l'immense pouvoir de me libérer d'une douleur incommensurable. Elle est là pour moi. Même si elle souffre également, elle est là.

Comme je pénètre dans sa chambre, je plonge le visage dans le creux de son cou et la prends dans mes bras pour la presser contre moi. J'ai besoin de sentir son cœur battre contre le mien, de humer son doux parfum de vanille, d'entendre sa respiration glisser au creux de mon oreille…

— Cesse de t'en vouloir, OK ? devine-t-elle sans que j'aie le temps de dire quoi que ce soit. Tu n'y es pour rien… Elle n'était même pas sur le site de l'hôpital quand la rupture s'est produite, le délai de prise en charge a joué contre nous.

Pour un médecin, la perte d'un patient pour lequel on a tout donné est un sentiment atroce très difficile à gérer. Je ne suis pas certain que j'arriverai un jour à m'y accoutumer.

— Tu as sans doute raison…, susurré-je dans son cou. Mais je me sens tout de même responsable de son décès. Si j'avais été gynécologue, j'aurais été plus rapide et je…

— Mais tu n'es *pas* gynécologue, me coupe-t-elle en écartant la tête pour planter son regard dans le mien. Et si tu l'avais été, tu ne serais pas ici aujourd'hui, parce que c'est d'un chirurgien général que nous avons besoin… Tu as fait tout ce que tu pouvais, ce n'est pas de ta faute si elle est morte. Il était déjà trop tard quand cette patiente est arrivée au bloc. Ni toi ni moi ne sommes responsables de son décès. La vie en a décidé ainsi pour elle, alors il ne sert à rien de laisser place à des « si »…

Fascinée par la couleur perçante de ses yeux, j'acquiesce doucement avant de m'asseoir sur le bord de son lit et de l'inciter à s'installer à califourchon sur moi. Elle glisse ses mains dans mes cheveux encore humides pour les lisser vers l'arrière comme j'ai l'habitude de les coiffer, puis s'incline pour m'embrasser de la plus tendre et délicieuse des façons.

— Mmm, ronronné-je en souriant contre ses lèvres. Fais attention… Si tu m'accueilles ainsi chaque fois, je pourrais devenir envahissant et tu te lasserais de m'avoir dans les pattes.

Elle éclate d'un rire franc en se jetant sur son lit. Comme je vais m'installer sur le côté face à elle, je m'aperçois que, même si elle est souriante, un air triste plane sur ses traits, contaminant tout le reste de son visage. Attentif, je lisse une mèche de ses cheveux derrière son oreille.

— Quelque chose ne va pas ?

Elle baisse le regard en soulevant une épaule.

— Ce n'est rien…

J'ignore pourquoi, mais elle a cette fâcheuse tendance à se refermer comme une huître au lieu de se confier…

Incrédule devant sa réponse, je hausse un sourcil peu convaincu en la dévisageant.

— À voir ta tête, ce n'est pas rien. Qu'est-ce qui te dérange ?

Cette fois, elle se résigne en poussant un long soupir de déception.

— C'est ma mère… Elle ne s'est toujours pas informée de mon aventure ici…, se confie-t-elle, mal à l'aise, en retirant des peluches imaginaires de mon chandail. Elle attend sans doute que je me plante pour pouvoir se réjouir de ma défaite… Et le pire, c'est que je me comporte comme si je n'en avais rien à faire, mais pour tout dire, ça me blesse profondément…

Comme si elle réalisait à l'instant que sa relation avec sa mère était plus désastreuse qu'elle le pensait, Lana esquisse un rictus fade. Empathique, je glisse une main réconfortante sur sa hanche pour la caresser doucement avec mon pouce sous le rebord de son chandail.

— Je n'attends pas après… enfin, corrige-t-elle aussitôt, je n'attends *plus* après son approbation… Avec les années, je me suis bien aperçue que j'attendrais toute ma vie. Mais n'empêche qu'elle ne croyait tellement pas en moi par rapport à ce projet que j'aurais aimé qu'elle se rende compte qu'elle avait tort et qu'elle soit enfin fière de moi. C'était sans doute trop lui demander…

— Pourquoi ne pas lui en parler ? suggéré-je.

Elle échappe un rire faussement amusé.

— Tu ne connais pas ma mère… Elle a un cœur de pierre et…

— C'est possible, mais au moins, ça te permettra de semer le doute en elle, de remettre les pendules à l'heure. Et si ça ne change rien, tu en seras au moins libérée. S'il y a bien une leçon que j'ai apprise dans ma vie, c'est qu'il faut dire les vraies choses. Sois sincère avec elle.

Réfléchissant à mes dernières paroles, elle opine imperceptiblement de la tête, le regard perdu dans le vague, loin derrière moi.

— Peut-être…, finit-elle par susurrer, émotive.

Pour compenser toutes les fois où j'aurais voulu le faire, mais que je n'en avais pas l'autorisation, je l'enveloppe de mes bras et l'attire contre moi pour lui transmettre une vague de réconfort. Je l'entends renifler de temps à autre dans mon cou pendant que je caresse ses longs cheveux. La journée a été difficile et la fatigue vient sans doute jouer sur nos émotions.

Tandis qu'un long, mais agréable silence s'installe entre nous, nous restons blottis dans les bras l'un de l'autre en ne faisant que prendre conscience de notre complicité.

— Je peux dormir ici ce soir ? demandé-je au bout d'un moment. Je me ferai petit, promis juré ! Et je passerai la nuit sur le côté pour être bien certain de ne pas te…

Elle étouffe un rire spontané en reculant la tête pour me regarder, puis pose un doigt en travers de mes lèvres avant de peigner délicatement avec son pouce la barbe qui couvre mon menton.

— Je crois que, dans les circonstances, on a tous les deux besoin de compagnie… Mais si tu as le malheur de ronfler, je te fous à la porte !

Devant son air goguenard, je feins de l'embrasser dans le cou, mais au lieu de ça, j'entreprends de la chatouiller tout près du nombril en reniflant comme un chien pisteur sous son oreille.

— Je ne ronfle pas, mais je mords ! grogné-je contre sa peau.

Prise de court, elle passe près de tomber à la renverse tellement elle se tortille comme un ver sous mes doigts .

— *Stop*, me supplie-t-elle dans un souffle en riant aux larmes. Je t'en prie… arrête.

Coincée dans l'état désagréable situé entre le plaisir et la souffrance, elle devient molle comme de la guenille, perdant la force de résister contre mon attaque. J'ai pitié d'elle…

Comme je la libère, elle tente de reprendre sa respiration, essuyant ses larmes, puis finit par lancer avec un regard féroce :

— Ordure ! Tu mériterais de dormir sur le sol avec les moustiques !

Cette fois, un rire fuse de ma gorge avant même que je puisse le contenir, puis j'attrape Lana par les hanches pour la tourner vers moi afin de satisfaire ce besoin intense de sceller nos lèvres. Un besoin vital. Un besoin que seuls deux êtres compatibles peuvent ressentir au plus profond de leurs tripes…

Une heure plus tard, je laisse un puissant soupir de plénitude s'échapper de ma bouche tandis que je passe un bras autour de Lana. Décidément, la meilleure récompense que je puisse avoir après cette journée pourrie, c'est de m'endormir en cuillère avec elle, en sentant l'odeur de sa peau et les courbes prononcées de ses fesses contre mes abdominaux.

43

Lana

Lorsque Jackson me rejoint sous le *gazebo*, je suis en train d'écouter le message vocal très peu flatteur que je viens de recevoir de la part de Julien. Avec l'air d'un zombie, Jackson se laisse choir dans un hamac qui fait face au mien, en exhalant un soupir semblable à celui d'un mourant. Ses traits sont tirés par la fatigue, ses yeux, rougis et cernés, résultat évident de notre longue nuit blanche à bosser dur au bloc opératoire. D'ailleurs, j'ai probablement la même tête que lui… Cette dernière semaine a été particulièrement rude ; les urgences majeures ont fusé de partout. Heureusement, jusqu'à maintenant, ce dimanche semble plutôt tranquille.

Le haut-parleur de mon téléphone encore collé sur ma joue pour écouter d'une oreille distraite les absurdités de mon ex, je souris en voyant Jackson placer sa casquette sur son visage pour se cacher de la clarté du soleil qui l'empêcherait de sommeiller comme bon lui semble.

— Ça fait partie du contrat d'apprendre à travailler efficacement même si on est submergé par un réel épuisement, lancé-je avec un brin d'humour dans la voix.

Jackson pouffe mollement sous son couvre-chef.

— Je crois que nous avons fait nos preuves. Le Ciel pourrait se permettre de nous laisser tranquilles quelques jours.

À bout d'entendre les stupidités de mon ex qui se résument à « tu es tellement égoïste… tu ne penses qu'à toi… tu te comportes comme un bébé », je mets fin au message de Julien et entreprends de dicter le mien :

— Écoute, Julien… on n'était plus heureux ensemble. On n'arrivait plus à se combler mutuellement… Quand as-tu préparé le repas pour la dernière fois dans le but de me faire plaisir, hein ? Ou quand ai-je fait ton lavage pour te rendre service et non pas par obligation ? Notre vie de couple n'a jamais été plus lourde qu'elle l'était ces derniers mois. Laisse-moi tranquille, OK ? Vis ta vie avec Tony ou… avec qui tu le voudras et oublie-moi…

Comme je laisse mon message vocal se charger, Jackson suggère sans lever la tête :

— Tu devrais me prendre en photo et lui dire de parler à ma main.

Allongé dans le hamac, le visage encore caché par sa casquette, il tend le bras vers moi et dresse bien haut le majeur.

Un puissant rire inattendu franchit mes lèvres.

— Je ne crois pas que ce genre de photo aiderait à ma situation.

— Peut-être pas, mais ce serait vachement plus amusant !

Je souris, me sentant étrangement zen malgré le message pourri que je viens d'écouter. De plus en plus, les insultes de Julien me passent dix pieds par-dessus la tête, ses paroles cinglantes me blessant de moins en moins. Je vis bien avec ma décision face à notre rupture. D'ailleurs, si je m'étais un tant soit peu respectée, je l'aurais quitté bien avant mon départ pour Bentiu. La peur et le manque de confiance m'ont empêchée de faire le saut, mais maintenant, avec du recul, je suis profondément convaincue que lui et moi, c'était voué à l'échec depuis le début. Julien était un conjoint toxique et j'étais littéralement en train de m'éteindre à ses côtés.



— C'est le septième qu'on doit soigner depuis mon arrivée à Bentiu, dis-je à Jackson en ouvrant la porte grillagée de la clôture de roseaux. Ce genre d'arme artisanale devrait être interdite sur le camp…

On était sur le point de se mettre au lit quand la radio nous a demandés en STAT pour intervenir auprès d'un homme transpercé par un javelot. Depuis quelques jours, on a pris l'habitude de dormir ensemble et de quitter le *toukoul* de l'autre avant que le *compound* se réveille.

Quand nous nous présentons au chevet de la victime, une infirmière est affairée à lui installer un deuxième soluté. Outre la lance artisanale qui embroche visiblement l'abdomen de l'homme,

Leonardo nous résume en vitesse les blessures qui s'avèrent plutôt sévères au niveau des parties intimes. Je grimace, imaginant facilement la douleur que le patient doit ressentir. Puis, baissant les yeux sur le membre supérieur que l'infirmière est en train de piquer, j'ai l'impression de recevoir un uppercut en pleine poitrine. Le regard figé sur la main couverte d'un tatouage singulier, je m'avance d'un pas prudent pour mieux voir. Un haut-le-cœur me prend de court lorsque je réalise qu'une tête de serpent a bien été dessinée à l'encre. Elle est difficile à distinguer vu la couleur sombre de la peau, mais je sais hors de tout doute que mes yeux ne me mentent pas.

Les jambes flageolantes, je recule de plusieurs pas sans regarder où je mets les pieds et passe près de trébucher sur le lit d'un autre malade.

— Ça va ? s'informe Jackson qui vient de mettre fin à sa discussion avec Leonardo. Lana ?

Comme je tourne les talons pour sortir de la tente au plus vite, Jackson m'attrape par la main.

— Eh, qu'est-ce qui ne va pas ? Tu ne te sens pas bien ?

Le souffle court, je me mets à trembler de partout.

— C'est lui, Jackson, chuchoté-je en levant sur lui des yeux embués de larmes.

Jackson fronce les sourcils.

— Qui, lui ?

— L'agresseur de Ruba ! m'exprimé-je dans un chuchotement rempli de colère.

J'ai l'impression de l'entendre cesser de respirer.

— Tu en es sûre ? Comment tu peux le savoir ?

— Parce qu'elle s'est confiée à moi avant qu'on l'opère. Elle m'a décrit son tatouage : une tête de serpent qui couvre la main en entier. C'est cet homme, Jackson… C'est l'enfoiré qui l'a torturée ! On doit le dénoncer…

Dehors, devant l'entrée de la tente, je fais les cent pas, allant et venant sur l'étroit chemin sablonneux qui sépare les départements.

— On ne peut pas, réplique-t-il en plaçant ses mains sur mes épaules pour m'arrêter de fouler le sol. C'est la devise de MSF. L'éthique médicale… Soigner sans discrimination.

Bouche bée, je le dévisage en déglutissant difficilement. Il fait noir, mais grâce à la faible lueur qui provient de la tente, je peux distinguer les traits sur son visage.

— Mais… il faut au moins en informer l'ONU…

Navré, il secoue la tête en pinçant les lèvres.

— Non… On ne peut alerter personne, on ne doit pas se mêler de ce genre d'histoires. On ne peut rien faire d'autre que de le soigner au meilleur de nos capacités, c'est notre mission, articule-t-il lentement pour me permettre d'assimiler chacun des mots horribles qu'il vient d'émettre. On n'a pas le droit. Notre devoir est de rester impartiaux.

Des larmes se mettent à couler sur mes joues sans que je puisse faire quoi que ce soit pour les retenir.

— Mais… mais… Oh mon Dieu…, soufflé-je avant d'échapper un hoquet. Je… On ne… Si seulement on le soignait pour qu'il pourrisse en prison ! Au lieu de ça, on le soignera pour qu'il recommence encore et encore à faire souffrir d'autres jeunes filles comme Ruba ?

Je suis outrée de devoir participer à son rétablissement. Cela va à l'encontre de mes valeurs et je déteste ça !

— Je sais, fait Jackson en me frottant les bras de ses grandes mains protectrices, mais on *doit* faire abstraction de son passé et, je le répète, agir en toute impartialité.

— Mais ça revient à accepter les atrocités qu'il a faites à ces enfants !

Sur ce, Jackson ferme les paupières en plissant le front, comme s'il réalisait à l'instant que mes paroles avaient énormément de sens. Ensuite, il les ouvre lentement en poussant un long soupir résigné.

— Je sais… que c'est injuste, mais il faut faire ce pour quoi nous sommes ici, lâche-t-il en pesant bien ses mots avant de déposer un baiser sur mon front et de filer vers le conteneur spécialisé qui nous sert de bloc opératoire.

Je suis dévastée… J'ai l'impression d'avoir le cœur en compote.

Sanglotant seule dans le noir, je suis confrontée au pire défi moral qu'il m'ait été donné d'affronter depuis le début de ma carrière. Comment être impartiale dans une telle situation ? Est-ce seulement possible de l'être ? Je ne crois pas… Suis-je capable de l'endormir et de le soigner sans lui administrer par « inadvertance » une dose mortelle de xylocaïne qui provoquerait un arrêt cardiaque instantané,

tout en sachant qu'aucun Intralipide n'est disponible pour renverser son effet ? Ça reste à voir…

Il est tout près de minuit trente lorsque nous sortons le patient du bloc opératoire pour le diriger vers la salle de réveil. En vie…

Évidemment, je n'ai commis aucun meurtre, même si ce n'était pas l'envie qui manquait. L'idée d'alléger l'anesthésie pour qu'il ait conscience des moindres gestes posés durant l'opération m'a également effleuré l'esprit, mais je n'ai pas succombé à la tentation… J'ai juste fait mon boulot tel un robot bien programmé en tâchant de maintenir une barrière entre mes actes et mes émotions.

— Tout à l'heure, chuchote Jackson en apparaissant à mes côtés près de l'entrée de la salle de réveil, tu parlais de le dénoncer à l'ONU…

Je tourne la tête vers lui, les bras croisés, l'épaule légèrement appuyée contre le conteneur. Son regard réprobateur est vrillé sur notre patient qui est alité un peu plus loin dans la salle.

— Et si la personne qui lui a fait ça avait voulu venger elle-même la petite Ruba… ? suppose-t-il avant de fixer son regard au mien. Faire sa propre loi.

Je n'avais pas pensé à cette possibilité. Il y a tant de violence sur le camp que j'avais simplement cru qu'il se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment. Mais maintenant que Jackson a lancé l'idée, cette simple supposition suffit à me redonner espoir.

Attentive, je me retourne complètement vers mon amoureux sans détacher les yeux des siens.

— Tu crois ?

Jackson soulève une épaule, ignorant autant que moi la réponse à cette question.

— On ne sait rien de cette attaque, aucune histoire ne nous a été racontée concernant ce patient. Tu ne trouves pas ça étrange ?… En tout cas, j'aime croire que quelqu'un s'est personnellement chargé de lui faire payer les actes qu'il a commis envers cette pauvre Ruba. Enfin, si j'avais été son père, c'est précisément ce que j'aurais fait…

Tandis qu'un voile de larmes vient brouiller ma vision, Jackson passe un bras apaisant autour de mes épaules pour susurrer à mon oreille :

— Si ça peut te consoler, je te garantis qu'avec les blessures qu'il avait à la zigounette, il n'aura plus jamais d'érection de sa vie ! conclut-il avec un air amusé. Plus jamais, c'est terminé !

Son attitude mi-moqueuse, mi-détachée devant le malheur de son propre patient me soutire un sourire.

— C'est bien fait pour lui ! ne puis-je m'empêcher d'exprimer tout bas en tournant le regard vers le principal intéressé, les bras toujours croisés, comme si ça me permettait de garder une certaine distance émotionnelle avec lui.

De loin, je le vois grimacer de douleur. De toute évidence, les calmants administrés ne font pas totalement effet… Mais quand l'infirmière lui demande s'il a mal, il fait signe que non, ce qui ne m'étonne pas vraiment. Les Nuers sont un peuple très peu plaintif, hypertolérant à la douleur. Alors, en temps normal, je me serais approchée pour le questionner davantage, histoire de lui tirer les vers du nez, car c'est certain qu'il souffre plus qu'il ne le démontre. Mais dans les circonstances, pour la première fois de ma carrière, je fais le contraire de ce que me dicte mon devoir et je suis la voie de mon cœur. Ce n'est pas éthique, je sais. Cependant, en ce moment précis, je m'en torche royalement ! Et ce, sans aucun remords. Si cet homme refuse de nous dire la vérité sur sa douleur, eh bien, qu'il souffre ! J'aurai au moins pu participer à cette vengeance tacite pour lui faire payer la torture qu'il a infligée à Ruba…

— Tu viens ? dis-je en refermant la porte avant de tourner les talons vers la clôture qui nous sépare du *compound*. On a du sommeil à rattraper.

44

Jackson

Quand je me réveille, le lendemain matin – jour d'anniversaire de Lana –, je me réjouis d'avoir ouvert les yeux avant elle. Je lui avais promis que, cette fois-ci, personne ne m'empêcherait de lui offrir une journée à la hauteur de la femme exceptionnelle qu'elle est. Évidemment, comparativement à il y a trois ans, je n'ai ni restaurant gastronomique à lui faire découvrir ni joli costume à enfiler, ce qui est un peu décevant pour une nouvelle trentenaire… Mais, j'ai plus d'une corde à mon arc ! Je dois seulement me montrer un peu plus créatif afin de tenir ma promesse…

Sans vouloir me vanter, j'ai la chance de posséder un certain talent avec ma langue. C'est un talent que j'ai acquis avec les années et l'expérience, cela va de soi, mais il n'en demeure pas moins qu'il fait partie de mon arc… Et puis, étant donné que j'arrive assez facilement à faire grimper Lana au septième ciel, je compte bien la sortir de son sommeil avec une sensation exquise qu'elle n'est pas près d'oublier. En plus, couchée de cette façon, sur le dos, les cheveux en bataille en travers du visage, un bras au-dessus de la tête et une jambe repliée, elle a adopté la position parfaite pour me permettre de mettre mon plan à exécution. J'espère seulement qu'Ingrid s'est levée tôt ce matin et qu'elle n'est plus dans la chambre voisine…

Délicatement, à la façon d'un ninja, je me déplace entre ses jambes et tire prudemment sur le drap blanc qui la recouvre jusqu'à la taille.

Oh my good Lord ! ne puis-je m'empêcher de penser aussitôt en voyant son intimité s'exhiber sans pudeur sous mes yeux telle une fleur qui s'épanouit au soleil.

Je souris, me délectant déjà de son odeur aphrodisiaque de femme. Après m'être assuré qu'elle est encore profondément endormie, je tire la langue et la glisse lentement sur son sexe. Elle possède un goût exquis : un délicieux mélange à la fois sucré et salé que je ne saurais décrire davantage et qui me fait tourner la tête chaque fois que j'y plonge sans vergogne. Je suis déjà bandé comme un étalon…

En moins de trois secondes, Lana se tortille sous mes caresses sans vraiment comprendre ce qui lui arrive, encore perdue entre les rêves et la réalité. Mais quand, enfin, elle ouvre paresseusement les paupières en poussant le plus érotique des soupirs, un sourire accompli remonte sur mes lèvres. C'est plus fort que moi. Cette sensation extraordinaire d'être pour elle un amant exquis m'envahit à tout coup. Julien l'a si mal traitée à ce sujet que tout ce que je désire, c'est lui montrer à quel point il est possible pour elle d'être épanouie sexuellement.

Les yeux vrillés sur la femme de ma vie, j'effleure longuement la langue sur son bouton de rose en la regardant perdre pied. Sa poitrine nue monte et descend tandis qu'elle cherche son souffle, poussant une myriade de plaintes sensuelles.

Les yeux légèrement entrouverts, elle se cambre contre ma bouche, attrapant ma tête à deux mains comme si j'étais sur le point de la rendre folle, alors que j'insère un doigt dans son étroite cavité.

— Jackson…, geint-elle avant de se mordre la lèvre inférieure pour s'empêcher de hurler mon nom.

La voir aussi belle et offerte est pour moi la plus adorable des preuves de confiance qui existe entre deux êtres humains. J'ai encore du mal à croire qu'elle a enfin accepté de m'accueillir dans sa vie, de me laisser une toute petite chance, de s'abandonner à moi malgré toutes les tromperies qu'elle a vécues.

Échappant de faibles gémissements de plaisir, elle ondule des hanches pour épouser le rythme de mon doigt qui va et vient en elle. Les muscles de son sexe se contractent frénétiquement tandis que je la sens au bord du gouffre.

— C'est si bon…, souffle-t-elle en m'enserrant intimement.

Je la sens tout près, sur le point de basculer dans le puits sans fond de la jouissance. Son plaisir m'excite tellement qu'une bouffée de chaleur inattendue me monte à la tête.

Après quelques autres mouvements d'index agile et trois ou quatre

coups de langue, je la vois fermer les paupières et creuser les reins, terrassée par un puissant orgasme. Tendue comme un arc, elle se met à trembler de partout sous mon regard ébloui, alors qu'elle jouit en tentant de retenir un cri.

Revenant doucement sur terre, elle me supplie :

— Viens, je veux te sentir en moi…

À la base, ce n'était pas le plan. Je devais lui donner du plaisir et me sauver ensuite comme un voleur avant que les autres expats se lèvent. Cependant, c'est son anniversaire et c'est si bien demandé qu'il est difficile de ne pas exaucer son souhait. Et, Dieu merci, il nous reste encore un des quelques préservatifs que je me suis procurés plus tôt dans une cabine de douche. Heureusement, car je ne suis pas certain que j'aurais trouvé le courage de m'abstenir…

Le temps d'enfiler le fin caoutchouc, je la pénètre lentement – langoureusement – en m'enfonçant en entier. Un soupir de satisfaction nous échappe tandis que je reste immobile en elle, le regard perdu dans le sien, savourant chaque seconde durant laquelle nous sommes unis. J'ai presque l'impression que mon sexe tressaute, comme s'il était trop impatient de la pilonner.

Puis, tandis que je me mets à aller et venir en elle avec tout mon soûl, je chante sensuellement, à la façon de Marilyn Monroe devant le président :

— *Happy birthday… to you… Happy birthday… to you… Happy birthday, beautiful Lanaaa… Happy birthday… to youuu…*

Comme si elle réalisait à l'instant que toute cette cérémonie matinale constitue en grande partie son cadeau d'anniversaire, un fabuleux sourire se dessine sur ses lèvres alors que je m'approche pour l'embrasser, taquinant sa langue avec la mienne.

Un vrai délice, cette femme…



— Je dois faire vite, dis-je en enfilant mon pantalon court et mon t-shirt. Les autres expats sont sur le point de se lever pour aller jogger…

Encore sous l'effet apaisant d'un second orgasme, Lana sourit en me regardant m'habiller en vitesse, remontant le drap pour recouvrir son corps menu.

— Tu es un vrai ninja, tu arriveras à sortir d'ici en douce.

Je secoue la tête, un peu moins confiant qu'elle.

— Sortir, oui. En douce, je ne suis pas convaincu, répliqué-je en jetant un œil par le minuscule carreau qui sert de fenêtre. OK, je crois que la voie est libre.

Sans perdre une seconde, je m'incline pour l'embrasser une dernière fois avant de la quitter.

— On se voit bientôt, à la séance de jogging ?

— Oui, laisse-moi juste le temps de me remettre de mes émotions, ricane-t-elle avant de me regarder faire un pas vers la porte.

Heureux qu'elle ait apprécié à ce point mon « cadeau », je lui envoie un clin d'œil enjôleur et tourne la poignée en prenant soin de ne pas faire de bruit. Au même moment, Ingrid ouvre la porte de sa chambre et nos regards se croisent. Un malaise, un silence. Et mon cœur manque un battement.

— Oh ! fais-je sur le coup de la surprise avant de la saluer d'un digne signe de tête. Ingrid…

J'ai tout juste le temps de la voir écarquiller les yeux lorsque je passe le filet moustiquaire et de l'entendre crier à Lana, quand je m'éloigne du *toukoul* d'un pas pressant : « Je le savais que vous forniquiez ensemble ! Pourquoi tu ne m'en as pas parlé, petite cachottière ? J'ai beau dormir avec des bouchons, je ne suis pas sourde, tu sais !… »

J'espère juste que Lana ne m'en voudra pas…

Somme toute, je crois qu'elle passe une merveilleuse journée pour ses trente ans, même si la rumeur selon laquelle nous entretenons une relation secrète se répand sur le *compound* comme une traînée de poudre. Apparemment, Ingrid n'est pas la seule à m'avoir vu sortir de chez Lana… Néanmoins, nous rions plus qu'autre chose de la situation embarrassante qui nous tombe dessus aujourd'hui. Après tout, ce n'était qu'une question de temps. Et, maintenant que la tornade causée par sa séparation avec Julien est derrière elle, Lana semble moins nerveuse d'entendre des ragots circuler sur elle, d'autant que la plupart des expats sont soit complètement indifférents à notre relation, soit très heureux pour nous. Pour être honnête, je suis ravi de ne plus avoir à jouer les ninjas au petit matin pour éviter de croiser une personne qui pourrait nous démasquer.

Hier, j'ai fait une demande spéciale à Bakary afin qu'il concocte un petit dessert pour l'anniversaire de Lana. Il n'a pas l'habitude de nous cuisiner des mets sucrés, mais étant donné qu'il estime beaucoup notre anesthésiste, il a eu la gentillesse d'accepter de faire une exception. À l'heure du souper, nous lui offrons donc un *basboosa* surmonté de trois chandelles – parce que c'est tout ce que nous avons sous la main –, accompagné d'une chanson d'anniversaire beaucoup plus adaptée à un rassemblement que celle que je lui ai chantée au matin. J'arrive à voir des étoiles dans les yeux de Lana. Non seulement le gâteau d'origine soudanaise est délicieux, mais en plus elle est profondément touchée par la délicate attention du cuisinier.

J'adore sa sensibilité, c'est en quelque sorte ce qui la rend si unique. J'ai hâte de la présenter à ma mère ; Lana est douce et naturelle, je sais qu'elle va l'apprécier. Elle est loin des petites perruches qu'elle déteste tant me voir fréquenter.

Nous terminons la soirée autour d'un feu, dans le jardin de repos, entourés de la plupart des expats. Grâce à ma guitare, je crée une ambiance mi-festive, mi-décontractée en proposant des classiques connus par la majeure partie du groupe. Pour l'heure, ma plus grande admiratrice est Lana ; elle n'a d'yeux que pour moi. Elle chantonne à mes côtés, se berçant au rythme de la chanson *Take Me Home, Country Roads*. Nous passons une merveilleuse soirée jusqu'à ce que je reçoive un message inquiétant de ma mère. Je lui ai téléphoné à quelques reprises depuis que je suis ici, mais jamais elle n'a ressenti le besoin de m'écrire pour que je le fasse.

> Maman : Bonjour, Jacky, j'aimerais que tu me téléphones dès que tu le pourras.Maman qui t'aime xxx

Même si la courte phrase me rend nerveux, je ne peux pas m'empêcher d'être amusé. Elle n'a jamais compris le principe de Messenger ; elle appose sa signature à la fin de chaque message qu'elle m'envoie comme si c'était une lettre formelle.

Rangeant mon téléphone dans ma poche, je me lève avec ma guitare en bandoulière.

— Désolé, *gang*, je reviens tout de suite, dis-je en me dirigeant vers l'endroit dédié aux appels téléphoniques. Je dois passer un coup de fil.

En moins de trois minutes, ma mère répond :

— Allô !

— Maman… est-ce que tout va bien ?

Je l'entends sourire dans le combiné.

— Moi, ça va, mon chéri… C'est juste que… ton oncle Burk m'a téléphoné ce matin, annonce-t-elle doucement. Il a essayé de te joindre à plusieurs reprises.

Je fronce les sourcils. Je n'ai pas adressé la parole à mon parrain depuis très longtemps. La dernière fois, je devais avoir treize ans.

— Ah oui ? Que voulait-il ?

Je sens une hésitation dans la voix de ma mère.

— Il… euh… il souhaitait t'informer que… que ton… père a été retrouvé mort il y a deux jours.

L'annonce me provoque un léger malaise. J'étais resté debout, croyant que l'appel ne durerait que quelques minutes, alors je prends le temps de m'asseoir lentement, déposant ma guitare sur le sol, à mes pieds.

— Que s'est-il passé ?

J'entends ma mère inhaler un grand coup avant de raconter :

— C'est un peu nébuleux… Il aurait été tabassé… gravement… et… on lui aurait tiré dessus.

— Tiré dessus ? m'étonné-je en sentant un pli se creuser entre mes sourcils.

— Oui, approuve-t-elle avec un ton embarrassé. Selon la police, tout laisse croire à un règlement de compte. Il croulait sous les dettes, tu sais… Et… il a emprunté de l'argent aux mauvaises personnes…

— Ça veut dire qu'il n'a jamais cessé de jouer…, constaté-je à voix haute avec un mélange de déception et de mécontentement.

C'est une question qui m'a longtemps trotté dans la tête ces dernières années et pour laquelle je n'ai jamais essayé de connaître la réponse.

— Je ne pense pas, mon chéri… Ton oncle aimerait que tu viennes aux funérailles. Elles auront lieu dans deux semaines, si jamais tu choisis d'accepter l'invitation pour faire tes adieux à ton père.

Je sens un soubresaut me percuter la poitrine.

— Mais, enfin, maman… Je lui ai fait mes adieux le jour où on l'a quitté.

— Je sais, Jacky… Mais il n'en demeure pas moins qu'il était ton

père.

Découragé, je m'adosse à la chaise grinçante en passant une main tremblante dans mes cheveux. Quelle merde…



— As-tu réfléchi à ce que tu souhaitais faire ? demande Lana, attentive à mon état d'âme.

Après la nouvelle que ma mère m'a annoncée, j'ai rejoint Lana au jardin de repos et, voyant que quelque chose n'allait pas, elle a simulé un manque de sommeil pour nous permettre de nous retirer. Bien entendu, des plaisanteries de toutes sortent ont fusé de partout, nous laissant entendre que je suis la principale cause de ce manque de sommeil. Néanmoins, nous avons réussi à nous éclipser sans trop de difficulté à travers de nombreux éclats de rire.

Nous sommes donc allongés sur mon lit depuis quelques minutes. Ma tête est appuyée sur le ventre de Lana alors que ses doigts de fée se promènent dans mes cheveux. Je me confie à elle comme le ferait un livre ouvert… Comme j'ai pris l'habitude de le faire lorsque je suis en sa compagnie depuis que nous sommes ici. J'ai confiance en Lana, en son jugement, et je tiens à ce qu'elle m'expose sa vision des choses.

— Non, dis-je, le regard fixé sur le ventilateur qui balaie l'air chaud de la pièce. Je n'ai aucune idée de ce que je devrais faire. D'un côté, je lui ai dit mes adieux il y a plus de vingt ans, alors je ne vois pas quelle serait l'utilité de ressasser le passé. D'un autre côté, je me dis qu'il est peut-être de mon devoir d'y aller…

Je pousse un long soupir en me massant les tempes avec mon pouce et mon majeur. Toute cette histoire m'a causé des maux de tête.

— Toi, que ferais-tu si tu étais à ma place ? ajouté-je en tordant légèrement le cou pour la regarder du coin de l'œil.

— Eh bien, commence-t-elle lentement avec un faible soupir indécis, c'est très délicat puisque je n'ai pas connu ton père, mais… je… je crois que tu ne pourrais qu'avoir des regrets si tu n'y allais pas. Enfin, bien sûr, c'est mon opinion et tu n'es pas forcé de suivre mes conseils, mais… selon moi, tu risques de t'en vouloir. Cet homme que tu as « détesté », en quelque sorte, reste ton père même si ce n'était pas rose entre vous dans le passé. Tu comprends ?

J'acquiesce, gardant le silence. Même si la conclusion de Lana ne me plaît pas, je sais qu'elle a raison. Le problème, c'est que me

présenter à ces funérailles me demandera beaucoup plus d'efforts que de rester tranquillement chez moi.

— Aussi, ajoute Lana tout en continuant de faire danser ses doigts dans mes cheveux, ça te permettrait de renouer avec tes oncles et tes tantes. J'imagine que tu n'as pas été en contact avec eux depuis des années… ?

Je fais une moue dubitative, tentant de me souvenir de notre dernière rencontre familiale du côté de mon père. Ça doit bien remonter à notre dernier Noël avec lui.

— La dernière fois que je les ai vus, c'était il y a plus de vingt ans.

— Avais-tu une bonne relation avec eux ?

Je prends le temps de réfléchir à sa question, mes souvenirs les concernant étant plutôt vagues.

— Je crois, oui…, dis-je au bout d'un moment. Avec oncle Burk surtout. Je suis son filleul, alors… avec lui, c'était un peu plus spécial qu'avec les autres. D'ailleurs, je devrai le rappeler, cette semaine, il souhaitait me parler.

Comme c'est le cas chaque fois, discuter avec Lana me procure beaucoup de bien. Elle m'aide à me concentrer sur ce qui semble le plus important, laissant tout le reste de côté.

— Dans ce cas, je crois que, même si ces funérailles risquent de brasser beaucoup d'émotions, tu pourrais en tirer un peu de positif. Qu'en penses-tu ?

C'est incroyable à quel point je suis plus à l'aise d'opérer des gens qui se vident de leur sang que de me présenter à ces funérailles ! Les lèvres pincées, perdu dans mes pensées, j'opine brièvement de la tête et laisse aller un profond soupir.

— Tu as sans doute raison…

45

Lana

J'ai du mal à croire qu'il ne me reste qu'une semaine à passer ici en compagnie de Jackson. Tout sera tellement différent sans lui. Non seulement il a su agrémenter nos soirées à l'aide de ses talents musicaux, mais en plus, il a été pour moi un précieux confident. Bien entendu, Ingrid continuera la mission avec moi, mais ce ne sera pas pareil. Jackson est… unique. Il a ce don particulier de toujours trouver les mots justes qui arrivent à me plonger dans les profondeurs de mon être. À me pousser à réfléchir encore plus loin que quiconque n'a jamais réussi à le faire auparavant. Oui, une semaine ici sans lui, ce sera long… Et c'est sans parler des fabuleuses nuits passées en sa compagnie, qui me manqueront…

Malgré le fait que les journées passent à une vitesse folle, je profite de chaque instant avec mon chirurgien préféré. Et je l'aide, aussi. Parce que, même s'il n'était pas proche de son père, son décès l'affecte inévitablement. En début de semaine, contacter son oncle Burk lui a demandé énormément d'énergie et de courage, mais lorsqu'il est ressorti de la cabine où nous passons nos coups de fil, il semblait libéré d'un lourd fardeau. Son oncle était ravi d'avoir de ses nouvelles. Il tenait tant à parler à son filleul parce qu'il devait le mettre au courant d'un détail important. Étant l'exécuteur testamentaire du défunt, Burk devait s'assurer du règlement de la succession aux héritiers et, apparemment, Jackson était le principal bénéficiaire même s'il n'entretenait plus aucun lien avec son père depuis des années.

Malheureusement, selon son oncle, les dettes sont si importantes que la succession sera fort probablement déclarée insolvable, ce qui

signifie que Jackson ne recevra sans doute aucun héritage ou très peu. Cependant, étant donné qu'il n'a jamais vécu en fonction de cette rentrée d'argent éventuelle et que, grâce à son métier honorable, il possède largement les moyens de se débrouiller, hériter ou non est le cadet de ses soucis. Mais le simple fait que son père l'ait laissé sur son testament l'a touché profondément. Si bien que, ces derniers jours, une tonne de questions ont assailli son esprit : et s'il avait essayé de le sortir de là, de l'aider à se trouver un nouveau passe-temps pour l'éloigner du jeu, de l'accompagner chez un psy pour qu'il comprenne qu'il avait un problème ? S'il était revenu dans sa vie et qu'il avait réellement essayé de l'aider, aurait-il réussi à le sortir de cette dépendance – la même que celle avec laquelle il était lui aussi aux prises ? Malheureusement, ce sont des questions qui resteront à jamais sans réponse.

Bien entendu, outre mon support apporté à Jackson, j'ai également dû affronter, lors de mes tournées quotidiennes, l'expression sévère de l'agresseur de Ruba. Impossible pour moi de le regarder dans les yeux. Je savais qu'avec lui, je ne donnais pas mon cent pour cent. J'en étais tout simplement incapable. Je m'assurais que sa douleur reste dans les limites supportables et je passais immédiatement au patient suivant. Pas de discussion inutile ou de flafla interminable. Je faisais le strict minimum pour qu'il se souvienne de son passage ici. Pas question de lui donner l'occasion de partir dans les vapes grâce à la médication. Oh que non ! Ma vengeance tacite devait se poursuivre. Mon désir était qu'au moindre mouvement, il se rappelle chacun des coups reçus aux parties intimes ainsi que l'endroit exact où s'était enfoncée la lance dans son corps. Pour les criminels dans son genre, je n'ai jamais éprouvé de pitié… Et, même si Jackson me paraissait plus préoccupé depuis le décès de son père, il a gentiment supporté mon plan machiavélique toute la semaine.

Cela dit, nous sommes maintenant jeudi soir, et son silence m'inquiète de plus en plus. Il est souvent parti dans ses pensées, comme s'il remuait sans cesse le passé. Installée dans mon lit avec lui, je lui transmets la citation que l'un de mes professeurs universitaires a jadis lancée en cours :

— Nous sommes des êtres humains imparfaits, qui font des erreurs et qui entretiennent des relations imparfaites. Alors, ne te mets pas autant de pression en te réprimandant ce que tu as fait ou n'as pas fait, OK ?

Allongé sur le côté, le bras replié sous la tête, il soupire longuement.

— Je sais, mais cette histoire de testament me ronge. J'ai toujours cru qu'il m'avait oublié. Qu'il avait fait un trait sur moi à partir du moment où ma mère et moi l'avions quitté. Je me rends compte que, finalement, il pensait peut-être plus à moi que je ne le croyais. À moins qu'il n'ait tout simplement pas changé son testament par manque d'intérêt… Je ne sais pas… Je me casse sans doute beaucoup trop la tête.

La profondeur de ses questionnements me touche. Je dépose un doux baiser sur son front pour lui transmettre tout mon amour.

— Dans ce cas, tu ferais peut-être mieux d'en parler à un professionnel pour qu'il t'aide à faire le ménage dans ta tête, proposé-je prudemment, sachant que ma capacité d'écoute et de donner des conseils a des limites.

Prenant une pause pour réfléchir, Jackson ferme les paupières avec force, ce qui entraîne une contraction complète de son visage. Ensuite, il pince l'arête de son nez comme si ça l'aidait à y voir plus clair.

— Ouais… je crois qu'un rendez-vous avec ma psy sera de mise à mon retour à New York.

New York…, soupiré-je en moi-même. Cette majestueuse ville me paraît si loin de Montréal tout d'un coup.

Nous n'avons pas encore eu le courage d'aborder ce sujet si épineux qui plane au-dessus de nos têtes depuis plus d'une semaine. Quelle sera la suite de notre relation après Bentiu ? Comment allons-nous faire pour continuer de nous fréquenter s'il vit à New York et moi à Montréal ? Cette relation me semble tellement surréaliste que j'ai du mal à croire que ce sera possible à long terme. Se taper six heures de route pour nous permettre de nous voir, c'est faisable – voire excitant – les premières fois, mais on ne pourra pas maintenir ce rythme pendant des années… Forcément, l'un de nous aura un choix déchirant à faire un jour ou l'autre. Un moment amer que je redoute inévitablement pour l'avoir déjà vécu avec Julien…

N'ayant pas envie que cette mission s'arrête et qu'elle brise par le fait même notre petit cocon magique, j'embrasse tendrement Jackson avant de lisser ses cheveux mi-longs derrière son oreille.

— Tu me manqueras, susurré-je en tâchant d'enregistrer dans ma mémoire chaque détail de son visage.

Jackson sourit.

— Tu passeras vite à autre chose comme on l'a tous fait avec nos

familles en arrivant ici.

Je secoue la tête sur mon bras replié.

— Aucun danger. Avec toi, c'est différent.

Il sourit de nouveau, sachant très bien que je dis la vérité.

— Toi aussi. Ces jolies petites fesses me manqueront ! corrige-t-il d'une voix grave en me prenant le derrière avec une main virile.

Un ricanement m'échappe tandis que Jackson reprend son sérieux, plongeant ses beaux yeux bleu clair dans les miens.

— Je me sens choyé d'avoir eu la chance de te revoir ici. Cette mission aura définitivement changé le cours de mon existence. Je peux enfin refaire confiance à la vie.

Plus je le regarde, plus je le trouve charmant. Jackson est le genre d'homme qui arrive à dégager un charisme naturel même en étant coiffé et vêtu de façon décontractée. Même nu, il est élégant, ce qui n'est pas peu dire !

— Je pourrais probablement en dire autant…

Sans lui, je serais sans doute encore coincée entre les griffes de Julien à me poser un million de questions sur moi-même, à me croire brisée au plus profond de mon être et à chercher un sens à ma vie… Avec Jackson, j'ai l'impression d'avoir retrouvé ma propre identité.

Passant mes doigts sur chaque trait de son ravissant visage, je m'imprègne de lui mentalement : ses larges sourcils châtain clair, ses magnifiques yeux qui me percutent toujours en raison de cette profondeur infinie, son nez étroit et pointu, sa barbe assidûment taillée en courte queue de canard sous le menton. Et ses lèvres… Mmm, je pourrais les embrasser toute une nuit…

46

Jackson

Le dimanche matin, comme j'ouvre les paupières, Lana est en train de me contempler en silence. Dès que nos regards plongent l'un dans l'autre, ses lèvres arborent un sourire des plus enchanteurs, la rendant aussi belle qu'un ange.

— Bonne dernière journée avec nous, chante-t-elle d'une voix ensommeillée avant de m'embrasser avec une infinie tendresse.

Je ronronne, ne sachant pas si je dois sourire ou grimacer. Mon départ est prévu pour demain midi et j'ai l'impression que quitter cet endroit sera aussi douloureux que si on arrachait une partie de mon cœur.

— Je n'ai aucune envie de partir…, avoué-je, le vague à l'âme. Je sais qu'il est temps, parce que mon corps a atteint sa limite de surmenage professionnel, mais je… je ne veux pas te quitter.

Je termine mon aveu en passant mon bras autour de ses hanches pour la presser fermement contre moi. Le doux contact matinal de sa peau satinée sur la mienne me manquera follement, et ce, même si mes nuits n'étaient pas optimales à cause du lit trop étroit.

— Dans ce cas, annonce Lana en me chevauchant habilement, ce qui me pousse à rouler sur le dos, arrangeons-nous pour que ton dernier jour passé avec nous soit des plus agréables.

Sur ce, elle entreprend de m'embrasser avec sensualité, taquinant ma langue avec la sienne. Surpris, je gémis dans sa bouche en enfouissant mes doigts dans ses cheveux. J'approfondis notre langoureux baiser, tandis que son bassin se presse lascivement contre

le mien. Nos corps semblent tellement faits l'un pour l'autre que j'aimerais prolonger ce baiser à jamais… Pourtant, je ne cherche pas à l'empêcher lorsqu'elle délaisse ma bouche pour descendre tranquillement sur mes pectoraux, les léchant et les mordillant avec envie avant de dessiner un sillon de baisers fougueux sur mon ventre, sans jamais me quitter des yeux, mi-coquine, mi-fiévreuse.

Tandis qu'un frisson grisant me parcourt l'échine, un début d'érection tend le drap qui me recouvre jusqu'à la taille et qui me sépare d'un contact direct avec l'entrejambe de Lana. Sentant une masse se durcir sous elle, Lana roucoule de contentement, continuant de suivre la fine traînée de poils dorés de mon torse à mon ventre et qui s'infiltre sous la literie. Plus elle me caresse de ses mains et me mordille avec fièvre, plus mon cœur s'emballe frénétiquement. Et quand, enfin, elle retire le drap pour me prendre délicatement dans sa bouche, mon corps s'embrase. C'est si bon, si doux et si puissant à la fois qu'une plainte gutturale de désir m'échappe malgré moi. Une flamme s'allume au creux de mon ventre, une brûlure vive qui monte jusqu'au centre de ma poitrine. Au fil des secondes qui s'écoulent, j'ai un peu plus l'impression de perdre la tête. Lana maîtrise si bien l'art de manier sa langue qu'à un certain moment, je crains que ma poitrine n'explose sous la pression de mon cœur qui bat trop fort.

— *Good Lord…*, haleté-je, cherchant mon souffle. Tu veux me tuer, c'est ça ?

D'une oreille distraite, je crois entendre Lana ricaner de satisfaction. Avec elle, tout est si intense que j'ai parfois du mal à croire qu'elle existe vraiment, qu'elle ne soit pas sortie tout droit de mon imagination…

Si cette femme n'est pas faite pour moi, si elle n'est pas née pour finir ses jours à mes côtés, que Dieu me pardonne, parce qu'aucune autre femme ne le sera jamais…

Malgré le fait que nous avions prévu de passer notre dernière journée ensemble, Lana et moi sommes forcés de le faire au bloc opératoire en compagnie de l'équipe une majeure partie de l'après-midi. Deux cas nous ont été annoncés : une amputation due à une morsure de serpent qui a entraîné une nécrose de la main et une fracture du fémur qui nécessite l'installation d'un fixateur externe.

Durant la chirurgie orthopédique, j'en suis à me dire que cette satanée chignole m'aura donné du fil à retordre jusqu'à la toute fin

quand nous recevons la visite surprise du nouveau chirurgien. Bataillant avec la manivelle à engrenage qui tourne de façon saccadée, je tente de maintenir tant bien que mal une conversation fluide avec Dr Wang et de percer par le fait même le fémur du patient, deux tâches futiles en apparence qui s'avèrent pourtant aussi difficiles l'une que l'autre lorsqu'elles sont exécutées en même temps…

Âgé d'une cinquantaine d'années et d'origine asiatique, Dr Wang me paraît être un chirurgien d'expérience. Enfin, si ce n'est pas le cas, il a tout de même trois missions à son actif avec MSF, ce qui est un gros avantage pour toute l'équipe. Je suis donc ravi de constater qu'avec lui, Lana sera entre bonnes mains. Il est du genre plutôt sérieux et peu bavard, mais si je me fie à ses yeux un tantinet goguenards, je crois qu'il a peut-être une tendance à se comporter comme un pince-sans-rire. L'équipe devrait bien s'entendre avec lui. Il commencera son service dès demain matin, donc, une fois ma chirurgie terminée, nous effectuons le transfert de tous les patients hospitalisés qui auront besoin d'un prochain suivi avec lui.

Ainsi, nous sortons du bloc opératoire juste à temps pour le souper. Je suis un peu déçu d'avoir manqué la partie de volleyball. J'aurais aimé pouvoir jouer une dernière fois avec mes habituels coéquipiers… Pour compenser mon manque d'activités sociales de la journée, je prends le temps de me rendre au jardin de repos avec ma guitare pour passer la soirée avec William, Lana et Ingrid autour d'un petit feu de camp. Je me sens nostalgique. J'ai l'impression d'être sur le point de tourner la dernière page de l'un de mes chapitres préférés. Une autre tranche de vie qui s'achève ; sans doute la plus gratifiante et enrichissante parmi toutes celles que j'ai connues à ce jour… Plus j'y songe, plus je me dis que je devrai vivre cette expérience de nouveau. Les six dernières semaines que j'ai vécues ici ont été au-delà de mes attentes. Non seulement j'ai beaucoup appris professionnellement parlant, mais j'ai également acquis une grande maturité mentale. Tout pour me donner le goût de partir en mission de nouveau…

Dès mon arrivée à Bentiu, j'ai été impressionné par le fait que je pouvais réussir à effectuer des chirurgies de qualité avec des ressources aussi limitées. Je dois avouer qu'avant de partir en mission, j'étais sceptique. Comment pouvait-on réussir un tel exploit ? Eh bien, maintenant, tous mes doutes se sont envolés, car cet exploit, je l'ai moi-même réalisé et j'en suis on ne peut plus fier. Aussi, j'ai tellement carburé à l'adrénaline que j'ai l'impression d'avoir une meilleure résistance au stress, ce qui est une excellente chose en soi ! Quand on est chirurgien, le stress fait littéralement partie de notre existence.

Nous avons la vie des patients entre nos mains. À partir du moment où ils s'allongent sur la table d'opération, ils s'abandonnent littéralement à nous, à notre expertise, à notre capacité à effectuer des manipulations délicates et à prendre des décisions critiques sans nous laisser affecter par la nervosité… Deux tâches qui nous paraissent parfois impossibles, mais qui sont tout de même réalisables avec un bon *self-control*. Le plus étonnant, c'est que malgré tout ça, la découverte qui m'a le plus sauté aux yeux, c'est l'importance d'être bien entouré. Le fait d'avoir habité avec des gens extraordinaires, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, m'a fait comprendre que je me sentais beaucoup mieux entouré de personnes de confiance que seul avec moi-même. L'entraide et la complicité entre expats étaient tout simplement géniales. Bien entendu, à elle seule, Lana peut s'approprier un large pourcentage de ce support qu'elle m'a apporté. Néanmoins, je suis convaincu qu'à mon retour à New York, je devrai songer sérieusement à me trouver un coloc… Ou *une*, c'est selon…

Lana et moi terminons notre soirée ensemble dans mon *toukoul*. Nous faisons l'amour avec passion, prenant soin l'un de l'autre avec tant de tendresse que j'en suis presque ému, comme si c'était la dernière fois que nous avions la chance de nous aimer avant que la Terre n'explose. C'est si doux que j'aimerais avoir la chance de lui faire l'amour toute la nuit. Je pourrais explorer son corps satiné encore et encore, m'imprégner de son odeur vanillée à jamais et la sentir gémir dans ma bouche autant de fois qu'elle le souhaite sans jamais me lasser.

Je me résigne tout de même à la laisser reprendre son souffle après l'avoir fait jouir à deux reprises plutôt qu'une.

Installé sur le côté, la tête enfouie dans ma paume, je la regarde mouvoir ses jambes repliées tandis qu'elle est allongée sur le ventre, en appuie sur ses coudes. De ma main libre, j'effleure la peau lisse de son dos jusqu'au creux de ses reins avec le bout de mes doigts, lui procurant de temps à autre d'irrépressibles frissons. Seule la faible ampoule du plafond nous éclaire de sa lumière feutrée.

Nous discutons de nos patients et de la prochaine semaine que Lana aura à passer ici sans moi. Elle semble un peu nerveuse, mais je la rassure vite concernant les compétences du nouveau chirurgien.

— Je me demandais…, commencé-je lentement après un court silence, as-tu réfléchi à la suite des choses entre nous ?

Traçant des formes abstraites sur son dos, je détourne le regard vers son visage pour tenter de suivre le cours de ses réflexions. Elle lève sur

moi de grands yeux surpris.

— À croire que tu lis dans mes pensées, je me posais exactement la même question !

Nous pouffons quelques secondes avant de reprendre notre sérieux, tous deux un peu mal à l'aise d'aborder ce sujet délicat.

— J'ai l'impression qu'on a fui cette conversation toute la semaine, mais tôt ou tard, nous devrons l'aborder…, dis-je pour ouvrir la discussion le plus habilement possible.

J'ai remarqué que Lana a plus de difficulté que moi à exprimer ses émotions, alors j'essaie de lui faciliter la tâche. Jouant nerveusement avec un fil qui dépasse du drap contour, elle tord la bouche en une grimace mignonne.

— Je sais…

Elle se tait, comme pour mettre de l'ordre dans ses pensées, puis reprend :

— New York… c'est à plus de cinq cents kilomètres de Montréal… Crois-tu qu'une relation à long terme est réellement envisageable, dans ces conditions ?

J'arque les sourcils, presque outré qu'elle en doute.

— J'espère bien !

Elle pousse un long soupir découragé en plaquant mollement sa tête contre mon torse.

— J'aimerais qu'on arrête le temps…, se lamente-t-elle. J'ai l'impression que dès que tu partiras d'ici, tout sera plus compliqué…

Voyant qu'elle semble vouloir que je reste auprès d'elle, je me risque à lui parler d'une option que j'ai envisagée ces derniers jours. C'est une solution radicale et très précoce, mais ça demeure une possibilité qui me plaît beaucoup. J'espère juste qu'elle sera de mon avis et que les sentiments qu'elle ressent pour moi sont aussi puissants que ceux qui me consument depuis des semaines.

— À moins que tu emménages avec moi ? lancé-je prudemment d'une voix douce.

Malgré mes précautions, Lana reste coite une seconde avant de tourner la tête vers moi pour me regarder avec ce qui me semble être de la stupeur.

— À New York ?

Je souris, passant une main nerveuse dans mes cheveux, puis soulève une épaule hésitante.

— Pourquoi pas ?

Je soutiens son regard dans l'espoir qu'elle se mettra à ricaner de joie ou à murmurer son accord, mais constatant qu'elle ne dit rien, je poursuis :

— Je… j'ai essayé de trouver une solution pour nous… Pour toi et pour ton appartement et… enfin, pour nous permettre de nous voir plus souvent… Je me suis dit que tu pourrais venir habiter avec moi à New York. Notre façon de soigner les patients n'est pas si différente de la vôtre, au Canada, alors tu n'aurais qu'à passer un examen pour recevoir ton droit de pratique aux États-Unis. Ce serait plutôt simple et…

Je la sens se raidir tout d'un coup, comme si elle se mettait sur la défensive. Je tente donc de me raviser en douceur, calant une mèche derrière son oreille :

— Écoute, c'est une proposition, rien de plus… Une proposition qui peut paraître un peu précipitée, j'en conviens. Même si j'y ai très bien réfléchi, ça demeure une simple possibilité. Fais-en ce que tu veux. Je ne voudrais surtout pas que…

Je m'arrête de parler lorsqu'elle se rétracte doucement et en silence pour s'extirper du lit et enfiler ses vêtements.

— Tu… tu ne passes pas la nuit avec moi ? m'étonné-je en me hissant sur une main, inquiet.

Elle secoue la tête tandis qu'elle émerge de son chandail.

— Je préfère retourner dormir dans mon *toukoul*…

De plus en plus inquiet, je la regarde attacher son pantalon avec l'impression que mon cœur va sortir de ma poitrine.

— Je croyais qu'on pourrait profiter de nos dernières heures ensemble…

— Je sais… je… je suis désolée, mais je crois que pour ce soir, je préfère réfléchir… seule… On se revoit demain. OK ?

Elle agit littéralement comme si mes paroles avaient eu sur elle l'effet d'une douche froide. À la fois déstabilisé et alarmé, je m'assois sur le bord du lit pour la prendre par les hanches afin qu'elle s'arrête une seconde pour me regarder.

— Eh ! Il n'y a pas de soucis si tu préfères rester à Montréal et moi à New York dans les premiers temps. Je…

Elle acquiesce.

— Je sais…

J'hallucine ou elle a le regard voilé de larmes ?

— Dans ce cas, pourquoi pars-tu aussi vite ?

Elle force un sourire crispé, donnant l'impression d'avaler de travers.

— J'ai juste besoin de réfléchir.

Tandis que mes yeux troublés tentent de s'accrocher aux siens, elle fuit mon regard. Après un long moment embarrassant, je la libère à contrecœur.

— OK…

Elle prend tout de même la peine de déposer un baiser sur mes lèvres avant de chuchoter :

— Bonne nuit…

Assis sur mon lit, je suis incapable de répondre quoi que ce soit. Je la regarde quitter mon *toukoul* avec le sentiment désagréable que ce baiser était aussi chaste et douloureux qu'un baiser d'adieu.

47

Lana

C'est l'alarme de mon téléphone qui me réveille. J'ai à peine eu le temps de dormir quelques heures. Je suis resté éveillée longtemps, les yeux rivés droit devant moi, analysant chaque imperfection de la toile qui sert de plafond à ma chambre et écoutant les bruissements paisibles des chauves-souris qui se cachent de l'autre côté. Je ne l'aurais jamais cru, mais avec le temps, j'ai réussi à trouver un charme apaisant à la présence de ces petites bêtes. Pourtant, cette nuit, rien n'arrivait à m'apaiser. Je ressassais sans cesse la conversation que je venais d'avoir avec Jackson. Ou, plus précisément, la proposition qu'il m'a lancée sans crier gare et qui m'a comprimé la poitrine au point que j'avais du mal à respirer. À réfléchir, aussi, parce que tout ce qui tournait dans ma tête, c'était : non, non, non, pas encore !

J'étais sous le choc. J'avais littéralement l'impression de revivre le même cauchemar qu'avec Julien. De devoir tout lâcher de ma vie actuelle pour aller vivre avec mon *chum* dans une ville qui ne m'intéresse pas. Des tonnes de questions horribles assaillaient mon esprit. M'étais-je trompée à ce point sur Jackson ? Avait-il si bien caché son jeu que je m'étais laissé prendre directement dans son piège ? Comment avais-je fait pour me fourvoyer sur lui sur toute la ligne ? M'étais-je naïvement laissé bercer d'illusions par ses belles paroles comme je l'avais fait avec Julien ?

Je remettais tout en question, même ce qu'il m'avait dit concernant ce qui s'était passé entre nous il y a trois ans. Était-ce vraiment la vérité ou l'avait-il tout simplement truquée comme Julien l'avait fait ? Je me sentais soudainement sotte de lui avoir fait confiance aussi facilement, de m'être fait avoir comme une débutante encore une fois.

J'ai eu la chienne, ce qui m'a fait perdre tous mes moyens. J'étais incapable de rester une minute de plus à côté de Jackson. Ma confiance en lui avait foutu le camp en un claquement de doigts. Ou, devrais-je dire, en quelques mots.

« À moins que tu emménages avec moi ? »

Roulant sur le côté, je soupire, aussi déconcertée que la veille lorsque je me suis mise au lit. Si je trouvais Julien précoce avec sa proposition de le rejoindre à Montréal après seulement six mois de fréquentation, Jackson le bat à plate couture… Pourtant, ce n'est pas l'engagement qui m'effraie. Non, ce qui me fait le plus peur, c'est qu'on me force de nouveau à faire des choix qui ne s'harmonisent pas avec ce que je veux vraiment. Pourquoi ce serait à moi de déménager et pas à lui ? Quand va-t-on se soucier de ce que je désire réellement ?

Trop fatiguée pour participer à la séance de jogging matinale – ou pour affronter Jackson –, je décide de rester au lit quelques minutes de plus avant de me rendre à la salle à manger pour grignoter une partie de mon déjeuner. Je n'ai pas vraiment faim, un énorme point me noue l'estomac. Et il s'intensifie davantage lorsque je vois Jackson entrer dans la salle après sa séance de jogging, les cheveux humides lissés vers l'arrière. À voir ses yeux cernés, je réalise qu'il n'a pas dormi plus que moi…

— Tu n'es pas venue jogger ? s'informe-t-il en s'assoyant à ma droite avec son assiette.

Il est allé se doucher. La fragrance enivrante de son gel douche m'incite à en prendre une grande bouffée. Cette action me rend tout de suite terriblement triste, parce qu'elle me rappelle non seulement que dans moins de quatre heures Jackson aura quitté le camp, mais également que j'ai été faible de me laisser charmer par cette délicieuse odeur qu'il dégage avec tant de virilité.

Je secoue la tête, aux prises avec un certain malaise qui plane entre nous. J'ai du mal à le regarder dans les yeux. Cet homme de qui j'étais en train de tomber follement amoureuse a semé un doute dans mon esprit. Et ce doute, je n'arrive plus à m'en débarrasser…

— J'étais trop fatiguée, j'avais besoin de prendre du repos.

Mordant dans un morceau de mangue, il opine vaguement, pensif, comme s'il doutait de la véracité de mes paroles. Je devrais sans doute revenir sur notre discussion d'hier, lui expliquer comment je me sens, lui faire comprendre que je ne veux pas tomber dans le même *pattern* qu'avec mon ex et que sa proposition m'a fait douter, mais j'en suis

incapable… J'ai peur qu'il me manipule, comme Julien avait l'habitude de le faire. J'ai peur de tomber dans ses filets et qu'il arrive à me convaincre de le suivre à New York contre mon gré. À partir de maintenant, je dois penser à moi. Rien qu'à moi. À ce que je veux dans la vie avant de me plier aux besoins des autres.

— Tu crois qu'on pourrait…, commence-t-il avant de se taire lorsque la radio nous demande dans un grésillement de transférer sur la trois.

Son désarroi me brise le cœur. Connaissant Jackson, je sais très bien que de son côté, il tient à mettre les choses au clair avec moi. À moins que je ne me trompe et qu'il souhaite seulement user de son charme pour me manipuler ? Je ne sais plus. Je me sens complètement perdue…

Quoi qu'il en soit, nous devons mettre notre histoire de côté, car nous sommes tenus de nous rendre de toute urgence au bloc opératoire pour effectuer une césarienne…

Le soir venu, je sors de la douche, l'âme en peine, foulant le terrain sablonneux avec mes Crocs rouges en forme de ballerine. J'ai sans cesse le goût de pleurer.

Je l'ai manqué…

J'ai raté le départ de Jackson… Je n'ai même pas pu lui dire au revoir ni le prendre dans mes bras une dernière fois.

Étant donné que Dr Wang commençait son service, ce matin, Jackson est venu l'assister durant la césarienne afin que son début de pratique ne soit pas trop rude. Ensuite, je ne l'ai plus revu. Dr Wang et moi avons poursuivi le programme opératoire et je n'ai pas eu la chance de me libérer suffisamment longtemps pour sortir du bloc. J'espérais qu'il reviendrait avant de prendre l'avion, mais il ne l'a pas fait. Il est sans doute en colère contre moi. Et avec raison… J'ai agi comme une enfant.

Bon sang ! Qu'est-ce qui cloche chez moi ? Pourquoi ai-je autant de difficulté à mettre des mots sur ce que je ressens ? J'aurais dû lui expliquer, il aurait sûrement compris. C'est encore cette satanée peur qui m'a empêchée d'agir…

Je pousse un long soupir de frustration et attrape mon téléphone pour lui envoyer un message. Je dois le réécrire à trois reprises

tellement je suis incertaine de ce que je devrais dire. Finalement, j'opte pour un bref message plutôt neutre. Je dois rester concentrée sur ce que j'ai à faire ici. Moi, moi et moi. Ensuite, je pourrai voir plus clairement quel genre de relation j'aimerais entretenir avec Jackson, advenant le cas où il veut toujours de moi après ce que je lui ai fait.

> Lana : Désolée d'avoir manqué ton départ, ce n'était pas volontaire. Je te souhaite un bon retour chez toi et j'espère que les funérailles se passeront bien. Pour ma part, j'ai besoin de faire le point. Bisous xxx

Je prends le reste de la semaine pour réfléchir à mon avenir. J'ai longuement discuté avec Élodie pour m'assurer que mon arrivée chez elle ne bouleversera pas trop ses habitudes de vie. Au contraire, elle a hâte que je revienne au Québec et elle est ravie d'avoir bientôt de la compagnie – surtout la mienne. Même si l'offre de m'héberger venait d'elle au départ, j'avais peur de me transformer en boulet. Je ne souhaite être le fardeau de personne et je dois dire que l'enthousiasme de mon amie me soulage terriblement. Cette solution m'offrira tout le temps dont j'aurai besoin pour faire le point sur ma vie, sur ce que je veux réellement.

Maintenant que c'est terminé avec Julien, plus rien ne m'attache à Montréal. Alors, cette question primordiale s'impose : dans quelle ville est-ce que je souhaite vivre réellement ? Québec, New York, Montréal, partout ailleurs dans le monde ? Dorénavant, une foule de possibilités s'ouvrent à moi pour me permettre de repartir à neuf avec mes propres valeurs. Est-ce que je désire louer un appartement plus minimaliste pour m'offrir la possibilité de m'engager régulièrement avec MSF et de partir en mission plus d'une fois par année sans créer un énorme trou dans mon budget ? Est-ce que j'aimerais commencer à faire du dépannage dans les régions éloignées du Québec pour me permettre d'acquérir une nouvelle expertise ?

Durant mon séjour à Juba, j'ai également entendu parler de la possibilité de suivre un *fellowship* en santé mondiale au département d'anesthésiologie de l'Université d'Oxford. Ce serait pour moi une merveilleuse opportunité de perfectionner mes connaissances afin d'être prête à toute éventualité lors de mes prochaines missions, de faire de l'anesthésie avec des ressources limitées partout dans le monde et d'ainsi poursuivre mon rêve en toute confiance en consacrant une partie de ma vie à l'aide humanitaire.

God… ce serait fabuleux…

Rien que d'y penser, je sens naître des papillons dans mon ventre et des frissons sur tout mon corps. De toute évidence, ce sont des signes qui ne mentent pas et que je devrai m'efforcer d'écouter. Dès mon retour au Québec, je vais considérer sérieusement la possibilité de m'inscrire à ce *fellowship*, car plus je me visualise en Angleterre, plus mon cœur palpite.

Maintenant, aurai-je l'ambition et le cran de plonger la tête la première dans ce doux rêve ?

48

Jackson

En chemin pour les funérailles de mon père à bord de ma BMW, je sirote un café en écoutant Radiohead.

Je n'ai fait qu'une halte de vingt-quatre heures à New York, le temps de vider mes valises et de rencontrer ma psy – je ressentais le besoin de discuter avec elle avant de me rendre au service. Ensuite, je suis reparti pour Springfield, ma ville natale.

Ma rencontre avec ma psy m'a énormément éclairé. Elle m'a amené à me questionner sur beaucoup d'aspects. Donc, sur la route, j'ai amplement le temps de réfléchir à la situation conflictuelle qui planait entre mon père et moi. En fait, je réalise que le désaccord remonte à si loin que j'ai du mal à comprendre exactement ce qui nous y a menés… De ce que je me souviens, j'ai toujours eu l'impression de ne pas être proche de mon père. D'abord, à cause de mon petit frère handicapé qui demandait énormément de temps et de soins. Ensuite, à cause de sa forte dépendance pour le jeu, qui l'a littéralement enseveli après le décès d'Eden. Évidemment, c'est à partir de ce moment-là que notre relation s'est véritablement détériorée. Tandis que je me rapprochais de ma mère endeuillée, mon père s'éloignait de nous à vue d'œil, passant des heures et des heures au casino. Le plus frustrant, c'est que nous aussi avions du chagrin et que sa présence à nos côtés nous aurait grandement aidés.

Lorsque ma mère et moi avons pris la décision de le quitter, je crois qu'intérieurement, je savais que je ne le reverrais plus. Enfin, quelque part, j'espérais qu'il ouvrirait les yeux et qu'il comprendrait la gaffe monumentale qu'il était en train de commettre en s'adonnant au *gambling*. Mais rien de tout ça ne s'est jamais produit. J'ai continué de

vivre sans lui en prenant soin de ma mère à sa place.

Ces deux dernières semaines, il m'est arrivé de me demander pourquoi nous n'avions pas renoué. Pour être honnête, je l'ignore encore… De mon côté, je n'ai jamais tenté de le revoir. Du sien, je resterai à jamais dans l'ignorance. Les années sont passées, notre situation financière s'est grandement améliorée et je me suis mis à obtenir des résultats académiques impressionnants, ce qui m'a permis d'intégrer la faculté de médecine de Stanford en Californie.

Bien entendu, il m'est souvent arrivé de m'imaginer en train de regarder avec lui un match de hockey à la télé, un verre de bière à la main. J'imaginais avoir une certaine complicité avec lui, comme un père devrait naturellement en développer une avec son fils aîné. Hélas, tout ça n'a jamais été que le fruit de mon imagination.

Debout devant les portes de la maison funéraire, je replace mon veston et inspire un grand coup avant d'expulser tout l'air de mes poumons.

Je pousse les portes du bâtiment en me laissant envahir par l'odeur typique de la bergamote, une essence aromatique utilisée par la plupart des maisons funéraires pour répandre ses propriétés à la fois énergisantes et relaxantes. Je m'attendais à voir une salle d'exposition bondée, étant donné que, selon mes derniers souvenirs, mon père était un homme plutôt apprécié de son entourage. C'est pourtant tout l'inverse. Seulement quelques membres de la famille proche sont présents près du cercueil de mon père. Je reconnais la plupart de mes tantes qui discutent entre elles et, dans un coin, tout près d'un arrangement floral, je repère mon oncle Burk. Avec ses cheveux grisonnants et sa barbe bien garnie, j'ai mis un peu de temps avant de le reconnaître. Il s'empresse de venir me serrer la main avec un sourire bienveillant.

— Jackson… Salut, mon garçon, me souffle-t-il à l'oreille durant une accolade bien sentie.

Je lui tapote amicalement le dos avec l'étrange impression de n'avoir jamais été séparé de lui malgré les deux décennies qui nous ont éloignés.

— Comment vas-tu, mon oncle ?

— Bien… Enfin, malgré les circonstances.

Nous discutons tranquillement de nos vies respectives avant de nous tourner vers le défunt.

— C'est triste, pas vrai ? chuchote oncle Burk, les mains dans les poches de son pantalon. Il a passé sa vie à flamber son argent pour essayer d'en gagner plus…

Je pince les lèvres en secouant la tête, les yeux rivés sur le corps qui repose dans le cercueil. Celui d'un homme qui me semble un parfait inconnu. Seuls quelques traits paraissent lui appartenir, selon les souvenirs qu'il me reste de lui.

— Il n'a jamais cessé de jouer ? m'informé-je sans détourner le regard.

Mon oncle pousse un long soupir.

— Il a bien essayé… après votre départ, mais… ça n'a pas duré. Il est retombé dans le vice en peu de temps. C'est un satané problème, cette dépendance… On a tous essayé de l'aider, me raconte-t-il en balayant du regard le cercle de femmes qui discutent ensemble sans vraiment se soucier de leur défunt frère, mais on était sur le point de se rendre malades pour lui. Alors, on a fini par lâcher prise… Enfin, mes sœurs plus que moi. Ses amis aussi… J'ai quand même gardé un œil bienveillant sur lui. Après tout, il était mon unique frère…

Tout en discutant avec mon oncle, j'en viens à la conclusion qu'il n'y aura pas d'autres visiteurs, que les quelques personnes présentes dans la salle sont les seules qui acceptent de lui adresser un dernier hommage. Le jeu prenait tellement de place dans sa vie qu'il a fait le vide autour de lui. Pas d'amis, pas de collègues de travail. Il ne lui restait plus rien que le jeu et une fratrie qui lui était liée par obligation.

Sur le coup, je suis choqué. Et puis, soudain, tout s'éclaircit en moi. Ce qui me semblait encore flou devient clair comme de l'eau de roche. Si j'étais encore fragile face au jeu jusqu'à aujourd'hui, je confirme qu'à partir de maintenant, je ne retoucherai plus jamais à un seul jeton de toute ma putain de vie… Je refuse de terminer comme lui, d'avoir une existence misérable et de finir sur mon lit de mort sans amis ni collègues près de moi pour me dire au revoir et, surtout, sans famille pour me pleurer. Je veux être un homme bon et attentionné pour les gens qui m'entourent et je ne veux surtout pas être un boulet pour les gens que j'aime. Au contraire, je souhaite être un pilier sur lequel mes proches n'auront pas peur de s'appuyer…

Mais surtout… surtout… ce que je désire par-dessus tout, c'est Lana. Je la veux dans ma vie. Bien entendu, ce n'est pas nouveau ; c'est une vérité que je savais déjà. Par contre, je suis bien décidé à ne

pas laisser les choses aller comme il y a trois ans. Je l'aime comme un fou et je suis prêt à tout pour arriver à mes fins. Après mon départ de Bentiu, j'ai attendu. Patiemment. Trèèès patiemment, priant pour qu'elle m'envoie un message positif, quelques mots pour me dire qu'elle était désolée de ne pas m'avoir dit au revoir.

J'ai fini par recevoir ceci :

> Lana : Désolée d'avoir manqué ton départ, ce n'était pas volontaire. Je te souhaite un bon retour chez toi et j'espère que les funérailles se passeront bien. Pour ma part, j'ai besoin de faire le point. Bisous xxx

Il y a bientôt une semaine que je suis parti du camp et c'est tout ce que j'ai reçu. Aucune autre nouvelle. Il faut dire que je ne lui ai rien répondu en retour. Elle avait besoin de faire le point alors je lui ai laissé tout le temps du monde pour le faire. Mais, maintenant, ma patience a atteint sa limite.

Sans perdre une seconde de plus, je m'excuse à mon oncle et m'éloigne de la salle d'exposition en sortant mon téléphone de la poche arrière de mon pantalon et compose le numéro de Lana.

— Salut, c'est Lana ! annonce sa boîte vocale en français. Je serai en mission avec MSF pour un mois et demi alors inutile de me laisser un million de messages, je te rappellerai à mon retour au Québec !

— Salut… Je savais que tu ne répondrais pas, dis-je en jetant un œil à ma montre. Tu es sans doute sur le point de te coucher à l'heure qu'il est… Je… j'avais juste besoin d'entendre ta voix, lui confié-je avant d'échapper un rire. Je n'ai à peu près rien saisi de ton message…

Je marque une courte pause, levant les yeux sur un mur rempli d'urnes cinéraires de gens inconnus. Dans mon empressement de lâcher ce coup de fil, je ne me suis pas aperçu que j'étais entré dans un columbarium. Je me gratte la nuque, soudain embarrassé de discuter devant les cendres de plusieurs défunts…

— Je…, continué-je en chuchotant presque, j'aurais tellement aimé pouvoir te prendre dans mes bras une dernière fois avant de partir. Je…

Je me tais, échappant un rire d'autodérision.

— … je suis pathétique, je sais… J'espère te revoir, Lana. Rappelle-moi, quand tu le pourras, OK ? J'aimerais qu'on discute de notre dernière soirée ensemble… Tu me manques…

49

Lana

De retour au Québec depuis moins de vingt-quatre heures, je suis déjà en train de remplir mes boîtes pour déménager. J'ai profité de l'absence de Julien pour m'infiltrer en douce dans le duplex et récupérer mes effets personnels. Je sentais encore les conséquences du décalage horaire alors, hier, je me suis couchée vraiment tôt pour recharger mes batteries. Élodie aurait aimé que je reste éveillée plus longtemps pour que je lui raconte mon aventure à Bentiu dans les moindres détails – elle était littéralement suspendue à mes lèvres –, mais j'étais trop claquée pour résister au divan-lit qui m'appelait.

Par chance, je n'ai pas grand-chose à empaqueter ; j'ai déménagé ici il y a seulement deux ans et la plupart des meubles appartenaient déjà à Julien. Je n'ai que trois valises de vêtements et une dizaine de cartons d'effets personnels. Les déménageurs devraient arriver d'une minute à l'autre pour récupérer mon vélo, mon matelas et ma base de lit qui servaient aux invités dans la chambre d'amis. Je ne tiens à emporter rien d'autre, je ne veux plus rien avoir en commun avec Julien. Je préfère de loin acheter la paix. Me battre avec lui pour récupérer la télévision ou le canapé ne m'intéresse pas du tout. Moins j'aurai de contacts avec mon ex, mieux je me porterai. De toute façon, je n'aurais nulle part pour les entreposer le temps que je resterai chez Élodie.

Dans un autre ordre d'idées, depuis mon retour dans le monde moderne, je suis outrée par tout le luxe qui m'entoure, par les gens qui se plaignent au restaurant parce que le serveur a versé deux sucres et une crème dans leur café au lieu de l'inverse. Hier, en sortant de l'aéroport, j'avais le goût d'entrer dans le premier Starbucks que j'ai

croisé, mais j'étais tellement mal à l'aise de devoir payer six dollars pour une boisson rafraîchissante que j'ai laissé tomber. Cachée dans un petit recoin de ma tête, une conscience acquise au cours du dernier mois me crie qu'ailleurs dans le monde, des gens doivent lutter pour ne pas mourir de faim. Je sais que cette restriction que je m'impose finira par s'estomper au fil des semaines, mais pour l'heure, mon expérience à Bentiu est trop fraîche. C'est pourquoi je préfère me défaire de certains de mes biens et d'en laisser à Julien. J'ai vécu pendant six semaines dans une chambre qui mesurait environ soixante-quatre pieds carrés, qui n'avait pour meuble qu'un petit lit, un ventilateur, une chaise en bois et un coffre de rangement alors je devrais pouvoir survivre encore quelques mois avec aussi peu comme ameublement. D'autant plus que mon matelas est vachement plus confortable que celui que j'avais à Bentiu et que le logement d'Élodie est beaucoup plus grand que mon *toukoul*.

Dehors, l'air sent bon la forte odeur du lilas. Comme je place dans mon coffre arrière la dernière boîte qu'il est possible d'entrer dans ma voiture, j'aperçois le camion des déménageurs se pointer au loin.

Sans perdre de temps, j'indique aux deux gars qui descendent du camion l'endroit où est rangé mon lit. Ensuite, je me rends à la cuisine pour écrire un bref message à Julien et dépose mon double de clés du duplex sur le comptoir, à côté du bout de papier.

J'ai pris ce qui m'appartient, je te laisse tout le reste.
Longue vie à toi,

Lana

À la fois nostalgique et enchantée de quitter cet appartement, je me retourne en croisant les bras pour appuyer mon dos contre le rebord du comptoir et balaie du regard l'espace que je m'apprête à laisser derrière moi. Même si mon histoire se termine mal avec Julien, j'ai tout de même vécu de bons moments avec lui. Tout n'était pas toujours rose, mais tout n'était pas toujours noir non plus. Mais *God*, ce désordre dans lequel il a tendance à vivre quand je ne suis pas là ne me manquera pas !

Ravie de pouvoir laisser le duplex sens dessus dessous, je me dirige vers l'entrée pour voir où en sont rendus les déménageurs. Mon cœur s'arrête et ma tête se vide de son sang lorsque je tombe nez à nez avec Julien.

— Qu'est-ce que tu fais là ? glapis-je d'une voix haut perchée dans un sursaut démesuré. Je croyais que tu travaillais !

Mon cœur bat si vite que j'en perds le souffle. J'avais vraiment espoir de pouvoir ramasser mes affaires sans avoir à le croiser.

— Je viens de terminer une garde de nuit.

De fait, ses traits sont tirés par la fatigue et son ton est sec et dur. Visiblement, il ne s'attendait pas à revenir chez lui et y découvrir des déménageurs qui sortent de son appartement les mains pleines.

— Ah ! fais-je, mal à l'aise.

— Tu aurais pu me prévenir que tu allais passer…

C'est vrai, il a tout à fait raison sur ce point, mais j'avais peur qu'il exige de me voir en même temps alors j'ai décidé de déménager en douce plutôt que de l'affronter. Le côté lâche l'a emporté sur le côté téméraire.

Je croise les bras en reculant d'un pas pour laisser passer les déménageurs.

— Je préférais ramasser mes affaires sans que tu sois présent…

Il arque un sourcil furieux en répliquant tout bas pour éviter qu'on nous entende discuter :

— Donc, c'est vraiment terminé ? Je croyais qu'on aurait pu discuter comme deux êtres civilisés, qu'on aurait pu se réconcilier, trouver une solution…

Ses yeux marron me dévisagent avec une intensité qui fait peur, mais je tiens bon. Quelques minutes encore et j'en aurai fini avec lui pour le reste de ma vie…

— Non, Julien, insisté-je d'une voix ferme. Aucun retour en arrière n'est possible, j'ai tiré un trait définitif sur notre relation. Tu devras te faire à l'idée… De toute façon, j'ai trouvé ma voie avec MSF. Je rêve de partir en mission tous les ans. Et ce rêve ne coïncide pas avec ce que tu recherches.

Il serre les mâchoires en passant une main brusque dans ses épais cheveux noirs.

— Il coïncide mieux avec un autre homme, j'imagine…, rage-t-il tout bas. Tu t'envoies en l'air avec lui, c'est ça ?

Je cille à plusieurs reprises, tâchant de me convaincre que j'ai sûrement mal entendu. Je ne peux pas croire qu'il vient de me cracher au visage un truc aussi cru. De un, parce que les hommes avec qui je couche ne le regardent plus, et de deux, parce qu'il a du front tout le

tour de la tête de me lancer une chose pareille alors qu'il ne s'est pas gêné pour s'amuser durant mon absence !

J'ignore si c'est la présence des déménageurs qui me rassure, mais je n'ai plus peur de lui. Je soutiens son regard sévère en grinçant les dents.

— Je vais m'abstenir de répondre à cette question, sifflé-je courageusement.

— Jure-moi que tu ne ressens rien pour lui. En tout cas, il y a trois ans, il t'allumait…

Je le déteste tellement que j'aurais envie de lui arracher les yeux avec mes dents, de lui envoyer mon pied dans la gorge et de lui arracher la tête pour la botter au loin !

Cette conversation est définitivement la dernière que j'aurai avec lui ! Je prends donc mon courage à deux mains pour lui cracher au visage toute la frustration que je ressens.

— Tu veux dire la fois où tu as magouillé pour que je termine dans tes bras au lieu des siens ? Oui, c'est vrai, il m'allumait. Et à cause de toi, de tes mensonges et de tes manipulations, j'ai été forcée de faire des choix… Des choix qui m'ont rendue malheureuse. Des choix qui m'ont éteinte à petit feu. Ce qui se passe maintenant, entre toi et moi, Julien, n'a rien à voir avec Jackson. Notre relation était vouée à l'échec. On n'était pas compatibles, toi et moi. J'étais déjà sur le point de te laisser lorsque je me suis inscrite à Médecins Sans Frontières.

— Qu'est-ce que tu dis, voyons…, fait-il avec une voix étrangement mielleuse. On était bien ensemble… Je t'aime, *babe*…

— Tu… tu m'aimes ? m'écrié-je presque, avant de me radoucir en raison de la présence des déménageurs qui passent avec mon matelas dans les bras. Dans mon livre à moi, on ne trompe pas ceux qu'on aime… Non, ne me touche pas !

Je m'écarte en pivotant brusquement pour l'empêcher de me prendre l'avant-bras. Je ramasse mon sac à bandoulière qui pèse une tonne et passe la ganse sur mon épaule. Le tissu est tendu comme un arc tellement je l'ai rempli.

— Au fait, ajouté-je en me retournant vers Julien, tu le sais depuis combien de temps que tu es gai ?

— Je ne suis pas gai, chuchote-t-il en jetant un œil inquiet aux deux gars qui reviennent vers le duplex.

— Ah non ? Tu te qualifierais comment, dans ce cas ?

Je soulève les sourcils, comme si ça me permettra de mieux entendre la stupidité qui sortira de sa bouche. Devant mon air condescendant, il soutient mon regard un long moment avant de se résoudre, contre toute attente, à pousser un soupir résigné. Il baisse des yeux honteux sur ses pieds.

— Je… Non… Tony…, balbutie-t-il. Enfin, j'avais un doute, mais je crois que je… refusais de le voir.

Je m'attendais tellement à entendre un autre mensonge que sa vérité me déstabilise. Même si j'étais prête à partir, je me ravise en faisant un pas en arrière.

— À cause de ton père, j'imagine ? hasardé-je en cherchant son regard.

Son père est sans doute l'homme le plus homophobe que je connaisse alors je pourrais comprendre pourquoi Julien refuse d'ébruiter la nouvelle. Mon ex hausse une épaule en avouant :

— Entre autres… Mais j'aime aussi les femmes ! s'empresse-t-il de rectifier en faisant un pas dans ma direction pour attraper une fois de plus mon poignet. Sérieux, tu ne peux pas partir, Lana. J'ai besoin de toi.

Crispant le front sous la prise rigide de Julien, je me dégage d'un mouvement sec et échappe un rire sardonique.

— Si tu crois que je vais rester pour t'aider à sauver les apparences ! Trouve-toi un autre appât ! lancé-je avant de le contourner pour quitter cet endroit une bonne fois pour toutes. Bye, Julien. Longue vie à toi et à Tony !

Après avoir déposé mes boîtes chez Élodie, je me rends chez mes parents pour leur remettre un petit cadeau que j'ai rapporté de Juba. Idéalement, il m'aurait fallu plus de deux heures pour me permettre de décanter entre ma rencontre avec Julien et celle avec ma mère, mais je ne les avais pas devant moi alors j'ai dû les voir l'un après l'autre.

Fidèle à son habitude, mon père m'accueille les bras grands ouverts et me presse contre lui avec tant de force que je sens presque mes os craquer.

Comme il s'écarte pour me regarder de la tête aux pieds, ma mère

apparaît à ses côtés.

— Deux bras, deux jambes, plaisante-t-il avant d'esquisser un sourire taquin. Il ne te manque aucun morceau !

L'une de ses principales craintes était de me voir revenir avec un membre en moins. Je pouffe doucement.

— C'est vrai que le Soudan du Sud peut paraître effrayant, mais grâce aux installations et mesures mises en place là-bas, je me suis toujours sentie en sécurité, dis-je avant de détourner le regard vers ma mère. Salut, maman…

J'essaie de me comporter comme si de rien n'était, mais au fond de moi, je garde une rancœur qui m'empêche d'aller ouvertement vers elle. Perchée sur ses talons hauts, elle semble vouloir garder ses distances également.

— Le Soudan du Sud ne paraît pas juste effrayant, ces gens sont de vrais barbares, lance-t-elle sans répondre à ma salutation. Ils sont tous en train de s'entretuer.

Comme j'ai pris l'habitude de le faire, je pince les lèvres pour peser mes mots avant de répondre quoi que ce soit de cinglant.

— Je sais que ça peut avoir l'air de ça, mais ils vivent dans des contextes très différents des nôtres… On ne peut pas se comparer à eux. Ils essaient de s'en sortir comme ils le peuvent…

Ma mère fait une moue sceptique en penchant la tête sur le côté.

— En tout cas, moi, je ne visiterai jamais un pays comme celui-là !

Petite pointe sarcastique pour me faire comprendre que j'ai été idiote d'y aller de mon propre gré…

Je fais fi de son commentaire et sors de mon sac à main un énorme œuf joliment décoré d'un paysage sud-africain.

— C'est un œuf d'autruche. Il a été peint à la main par des femmes que j'ai rencontrées lors d'une séance de magasinage à Juba.

— C'est très joli, lance mon père, impressionné, en admirant la coquille qu'il tient au creux de ses mains. Regarde, Charline ! ajoute-t-il en tendant le présent à ma mère.

Cette dernière le prend à son tour pour l'inspecter. J'ai du mal à déceler ce qu'elle en pense. Est-elle dégoûtée ou indifférente ?

— Un œuf d'autruche, tu dis ? demande-t-elle enfin sans lever les yeux. C'est spécial, quand même…

C'est spécial…, répété-je en moi-même. Une manière pour elle de dire qu'elle n'aime pas vraiment.

Retenant un soupir découragé, je prends le temps de m'asseoir quelques minutes sur un tabouret au comptoir-lunch de la cuisine, même si je devrai me rendre bientôt au CHUM pour prendre la garde de soir et de nuit de l'une de mes collègues. Nous discutons brièvement de mon expérience à Bentiu puisque mon père est très curieux, contrairement à ma mère qui passe de temps à autre des commentaires désobligeants très subtils que je m'efforce d'ignorer par amour pour l'homme qui m'a donné la vie. Voyant que le temps file, je décide de leur annoncer une nouvelle plutôt importante avant qu'ils ne l'apprennent de quelqu'un d'autre.

Je consulte ma montre en me raclant la gorge.

— Euh… Je… je voulais vous annoncer du nouveau… Julien et moi, c'est terminé.

— Pardon ? s'étrangle ma mère, les yeux ronds comme des billes.

— Tu as bien entendu, maman…, confirmé-je en soutenant son regard. Et, pour être honnête, j'aurais mieux fait de le laisser plus tôt… En fait, on n'aurait jamais dû être ensemble.

Tandis que mon père garde le silence, attentif à mes paroles, ma mère, n'en croyant pas ses oreilles, ne peut s'empêcher de dire tout ce qui lui passe par la tête.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'insurge-t-elle en fronçant les sourcils si fort qu'un énorme pli vient creuser le milieu de son front. Julien était parfait avec toi ! Si ça n'a pas fonctionné, vous deux, c'est tout simplement parce que tu travaillais trop…

J'adopte un air neutre pour la dévisager.

— Il m'a trompé, maman… avec un homme.

— Oh…, fait mon père en posant sur moi un regard tendre. Je suis désolée, ma chérie… J'imagine que tu…

— C'est ce que je disais, l'interrompt ma mère. Tu travaillais trop… C'est en grande partie de ta faute. Si tu avais été plus présente pour assouvir ses besoins, il ne t'aur…

— Ça suffit ! m'écrié-je presque en serrant les poings. J'en ai assez de t'entendre me dénigrer ! Tu n'es pas autorisée à me parler comme si j'étais une grosse merde sous prétexte que tu es ma mère.

J'ai parlé sans réfléchir, sous le coup de la colère. J'en suis moi-

même bouche bée.

— Quoi ? glapit maman avant de revenir à la charge. Ne me parle pas sur ce ton ! Je…

— Non ! Tais-toi ! dis-je avec toute la hargne qui m'habite depuis des années. Je ne veux plus entendre un seul mot blessant venant de ta bouche… Je me suis débarrassée de Julien en partie pour cette raison, alors je refuse d'être traitée de cette façon par ma propre mère seulement parce que tu m'as donné la vie ! Tu m'as mise de côté pendant des années. À tes yeux, je n'étais jamais assez… J'ai bien essayé de t'impressionner, de me tailler une toute petite place dans ton cœur de pierre… J'ai toujours fait comme si tes paroles ne m'atteignaient pas. Mais en réalité, elles me blessent au plus profond de mon être, maman… J'ai fait quelque chose de bien, à Bentiu, et tu n'as même pas su croire en moi. Je *suis* quelqu'un de bien, OK ? Alors, je mérite qu'on me traite comme tel lorsque je suis chez mes propres parents.

Touché, mon père se penche vers moi pour poser sa main sur la mienne.

— Bien sûr que tu es quelqu'un de bien, ma chérie, me rassure-t-il, le visage décomposé par la tristesse.

Ça me brise le cœur qu'il ait à vivre tout ça, mais Jackson avait raison : cet ajustement avec ma mère était nécessaire. Et ça me fait un bien fou !

— Je le suis à tes yeux, papa, mais je ne crois pas que maman pourrait en dire autant…, rectifié-je avant de détourner les yeux vers la principale intéressée. À partir de maintenant, c'est terminé. J'abandonne… Tu as un gros problème, maman. Un problème que j'ai porté avec moi toute ma vie, comme un boulet à mon cou. Mais c'est terminé… Je refuse de le traîner une journée de plus. Je te le remets, dis-je en lui lançant un truc invisible. Dorénavant, c'est à toi de vivre avec. De le trimballer partout où tu iras. Donc, je te souhaite la meilleure des chances, parce que c'est vraiment lourd à porter…

Outrée, ma mère prend un air confus, ouvrant et refermant la bouche comme une carpe qui vient d'être pêchée.

— Tu exagères ! se lamente-t-elle enfin. À t'entendre, je suis un monstre ! Bernard, dis quelque chose !

Mais au lieu de la défendre, mon père se lève de son tabouret pour s'approcher davantage de moi. Je tremble comme une feuille. Les

nerfs, sans doute.

— Lana… ma chérie…, souffle-t-il, les yeux larmoyants.

Essuyant mes propres larmes, je me lève à mon tour pour poser une main apaisante sur sa joue.

— Je suis désolée, papa, mais je suis épuisée de marcher sur des œufs, dis-je avant de porter de nouveau mon attention sur ma mère pour ne pas me laisser envahir par l'émotion. Je suis épuisée de ne pas être assez, d'être le mouton noir de nos rassemblements, de programmer des soirs de garde pour m'éviter de passer un Noël pitoyable avec ma famille… Tu préfères Corine à moi, maman ? Très bien, tu as le droit, après tout, elle a le privilège d'être le bébé de la famille. Mais, s'il te plaît, ne me traite plus comme si j'étais une moins que rien. Je suis une anesthésiste dévouée et appréciée de mes collègues. J'ai adoré mon expérience à Bentiu et je prévois déjà repartir en mission. Je veux continuer d'aider ces pauvres gens. Et, surtout, désolée de te décevoir, maman, mais je n'aurai sans doute pas d'enfant. En tout cas, pas pour le moment…

Je marque une courte pause, laissant mes rudes paroles résonner dans son crâne avant de reprendre avec une voix plus calme :

— Voici ce que je suis… Tout ce que je demande, c'est vivre ma vie comme je l'entends, sans jugement… Et si tu ne m'acceptes pas ainsi… alors… merci de sortir de ma vie…

J'ai eu du mal à terminer ma pensée. C'est dur, j'en conviens. Mais je crois que c'est un mal pour un bien. Maintenant, elle sait comment se comporter avec moi.

Pour la première fois en trente ans, ma mère est sans mots. Elle est bouche bée comme jamais auparavant. Quant à mon père, il paraît dévasté, mais j'ai le sentiment qu'il me comprend.

— Lorsque j'étais à Bentiu, ajouté-je en baissant le regard sur l'œuf d'autruche, j'ai rencontré une ancienne connaissance. Un homme bon. Un homme vrai. Qui m'a appris beaucoup…. et qui me fait sentir bien. Il m'estime pour ce que je suis… À plusieurs égards, il m'a ouvert les yeux… Il n'est pas parfait, mais je… je…

Plus je parle, plus je réalise que je suis en train de perdre l'une des personnes qui comptent le plus à mes yeux.

— *Oh God*, soufflé-je en ramassant mes clés. Je… je dois y aller.

Je m'approche de mon père pour déposer un baiser sur sa joue et lui glisser à l'oreille :

— Je t'aime, papa. Je te rappelle bientôt…

Comme si l'urgence de la situation me paraissait soudain impérieuse, je sors de chez mes parents en composant le numéro de Jackson. Je tombe sur sa messagerie.

— Eh, salut…, dis-je en tentant de ne pas démontrer mon irritation. J'espérais pouvoir te parler… Je suis désolée de ne pas t'avoir appelé plus tôt, je suis de retour au Québec depuis hier seulement… Je… j'ai eu peur, Jackson… Julien m'a presque forcée à le suivre à Montréal malgré le fait que je préférais Québec et je…

Je pousse un soupir découragé en me frottant les yeux.

— … J'ai paniqué… Pourtant, je sais bien que tu n'es pas comme Julien, mais je…

Je pousse un second soupir, rageant contre moi-même.

— Rappelle-moi, OK ? Je dois me rendre au travail pour remplacer une collègue malade alors je ne serai pas disponible avant demain matin… Mais je… j'ai besoin de te parler. Tu me manques aussi… Terriblement…

50

Jackson

J'étais affairé à aider ma mère avec son jardinage quand Lana m'a téléphoné. Lorsque j'ai pris son message, mon cerveau n'a fait qu'un tour. C'était pour moi un cadeau du ciel que je n'espérais plus. Je devais sauter à pieds joints sur cette ouverture que Lana venait de m'offrir, même si j'avais prévu passer un peu plus de temps avec ma mère. En voyant mes yeux s'illuminer tandis que j'écoutais en boucle le message de Lana pour m'assurer que je n'hallucinais pas, elle a vite compris que je devais partir même si j'étais déchiré à l'idée de la laisser. Je devais rejoindre la femme de ma vie.

— Va…, a-t-elle lancé pour me déculpabiliser. Rejoins-la… De toute évidence, tu es amoureux fou de cette Lana.

— Mais j'avais promis de passer du temps avec toi…

— Je sais, mais tu es ici depuis deux jours déjà… et je serai encore là demain et après-demain… Alors, va…, m'a-t-elle ordonné avant de me pincer affectueusement la joue. Fais craquer son cœur avec ton charme irrésistible et viens me la présenter. À condition qu'elle ne ressemble pas à…

— Elle est loin de ressembler à une petite perruche, maman, terminé-je à sa place. Lana est tout sauf superficielle.

Plissant des yeux amusés, elle a arboré un sourire de canaille.

— Alors je vais l'adorer…

Ça ne fait aucun doute, pensé-je en moi-même tandis que je me remémore les paroles de ma mère.

Jetant un œil au cadran de la console, j'estime rapidement que je

devrais arriver à Montréal en fin de soirée. Ça me laissera le temps de passer une bonne nuit de sommeil avant de rejoindre Lana demain matin. Puisque j'étais encore à Springfield, j'ai deux heures de route de moins à me taper que si j'étais parti de New York. C'est une chance que pour me rendre aux funérailles de mon père j'aie utilisé le même sac que celui dans lequel j'avais rangé mon passeport à mon départ de Bentiu, sinon je n'aurais jamais pu traverser les frontières sur le coup de l'émotion. J'ai si hâte de pouvoir prendre Lana de nouveau dans mes bras, de la sentir, la caresser, l'embrasser. Les quelques explications qu'elle a lancées rapidement au téléphone m'ont suffi à tout comprendre. Sa réaction déstabilisante, son isolement, sa froideur… Jamais au grand jamais je ne la forcerai à venir s'installer chez moi à New York si elle n'en a pas envie. À mes yeux, c'était une solution logique et facilement réalisable, mais aux siens, c'était tout le contraire. Avec du recul, je réalise que j'aurais sans doute dû attendre avant de lui faire cette proposition. Mais tout ce que je voulais, c'était poursuivre cette idylle amoureuse avec elle…

Le lendemain matin, je me tiens debout dans l'entrée du CHUM bien avant que les huit heures ne sonnent pour être certain de ne pas manquer son passage. Je prends même la peine de lui envoyer un bref texto, afin qu'elle ne quitte pas son lieu de travail par une autre sortie que celle où je l'attends patiemment.

Moi : Passe par l'accueil avant de partir de l'hôpital. J'y ai fait livrer une surprise pour toi.

Lana : Une surprise ? ? ?

Je souris sans répondre à son message, préférant laisser planer le suspense, tandis que je suis certain à cent pour cent que j'ai réussi à piquer sa curiosité.

Les minutes ne m'ont jamais paru s'écouler aussi lentement. Jetant un œil à ma montre tous les quarts d'heure, je soupire, tâchant de patienter sans m'impatienter. Puis, je la vois enfin sortir de l'ascenseur d'un pas pressé pour se diriger tout droit vers les agents de sécurité, histoire de s'informer si on a laissé un colis pour elle. Je souris en voyant son air confus lorsque les agents secouent négativement la tête.

— Eh, Lana ! l'interpellé-je avec amusement de mon poste d'observation.

Elle sursaute en entendant son prénom, fait volte-face, puis balaie l'espace du regard avant de le poser enfin sur moi. Je me tiens droit

avec un bouquet de roses rouges dans la main, souriant de toutes mes dents. Elle reste figée, me fixant un long moment, comme si elle avait du mal à en croire ses yeux. Puis, tranquillement, son expression faciale change. Elle devient émue, ce qui m'émeut à mon tour. D'un pas incertain, elle me rejoint en zigzaguant entre les employés et les malades qui entrent et sortent de l'hôpital. Elle remonte machinalement la bretelle de son sac de cuir sur son épaule. Ses yeux sont cernés par une longue nuit de garde, mais son sourire est radieux. Je ne crois pas l'avoir déjà trouvée aussi belle…

— Qu'est-ce que tu fais là ? susurre-t-elle en s'arrêtant devant moi.

Elle semble à la fois émotive et sous le choc. Je ne l'ai pas vue depuis tout juste deux semaines et j'ai pourtant l'impression que ça fait une éternité. Vivre dans le néant sans savoir si je la reverrais un jour a été pour moi une vraie torture… C'est entre autres pour cette raison si je suis resté chez ma mère après les funérailles, j'avais besoin de compagnie pour ne pas perdre la boule.

— J'avais besoin de te voir…, commencé-je en tâchant de ravaler les trémolos qui me montent dans la gorge. Après avoir écouté ton message, j'ai craqué…

Je prends une pause, espérant que je n'ai pas fait toute cette route pour rien…

— Oh, Jackson…, souffle-t-elle, la lèvre inférieure tremblante. Je suis tellement désolée… Je n'aurais pas dû te laisser seul ce soir-là sans te fournir une seule explication… J'ai douté de toi… de tes intentions… J'ai manqué ton départ et je… je te demande pardon. Je n'aurais pas dû te…

Incapable de rester loin d'elle plus longtemps, je l'enlace avec le bouquet dans la main, le plaquant au creux de ses reins.

— Chhhh, tu es toute pardonnée, chuchoté-je à son oreille, laissant son doux parfum vanillé m'enivrer. Je suis allé trop vite, j'ai brûlé des étapes… J'ai été égoïste en croyant que je pourrais te garder pour moi si facilement…

Je m'écarte dans le but de prendre son visage ruisselant de larmes dans mes mains avant de me rendre compte que je tiens toujours le bouquet qui nuit à mes mouvements. Je le laisse tomber sur le sol, ce qui amuse brièvement Lana, et encadre sa mâchoire de mes paumes pour me perdre dans la tristesse de ses yeux.

— Écoute… je sais que je ne suis pas parfait… J'essaie tant bien

que mal de « *dépiner* mon *trailer* de merde », comme tu sais si bien le dire, l'informé-je avec un faible sourire. Mais après avoir discuté avec mon oncle aux funérailles, ça m'a ouvert les yeux. Je veux être meilleur que mon père. Je veux être présent. Pour toi, pour nous… Je veux être un homme bon. Et je veux l'être avec toi. Peut-être que tu n'as pas besoin de moi pour t'épanouir, et c'est correct, je…

Elle secoue la tête entre mes mains, saisissant mes poignets avec ses longs doigts fins.

— Ce n'est pas que je n'avais pas besoin de toi, rectifie-t-elle en retenant un sanglot comme si elle avait de la peine que je puisse penser une chose pareille. Je devais seulement faire le point sur mes propres choix. Décider par moi-même de mon avenir. Sans l'influence de personne, que ce soit positif ou négatif. Trop souvent dans ma vie, j'ai été freinée par l'avis des autres, mais depuis j'apprends à me libérer de cette contrainte, et je me sens revivre.

Je hoche la tête pour lui signifier que je comprends, soutenant son regard inquiet. Elle est si près que je pourrais l'embrasser, mais j'essaie de me contrôler pour ne pas brûler les étapes cette fois-ci. On doit parler, ensuite, je pourrai me permettre de goûter à l'un de ses baisers…

— Et qu'est-ce que cette liberté t'a dicté ces dernières semaines ?

Elle prend le temps d'inhaler un grand coup, mettant de l'ordre dans ses pensées. Puis, elle lève les yeux vers le ciel, comme si ça pouvait l'aider à me confier ce qui lui paraît si lourd à déballer, comme si j'allais la juger sévèrement.

Elle déglutit difficilement avant d'ouvrir la bouche pour commencer à bredouiller avec hésitation :

— Mon… mon ambition est de me consacrer à l'aide humanitaire. Du moins, pour les prochaines années… Je veux repartir en mission. Tous les ans… peut-être même tous les six mois si mes collègues acceptent de me remplacer le temps de mon absence.

Une fois de plus, j'acquiesce, pas pour lui signifier que je comprends, mais pour lui démontrer que son rêve correspond en tout point au mien.

— C'est faisable, avoué-je avec une moue positive, en haussant mollement les épaules. J'aimerais continuer de faire de l'aide humanitaire également.

Comme si mes paroles la soulageaient d'un terrible poids, elle

esquisse d'abord l'ébauche d'un sourire optimiste avant de baisser des yeux piteux sur le sol.

— Ce n'est pas tout…

Je suis étonné, l'aide humanitaire est déjà un défi important dans la carrière d'un médecin, qui prend beaucoup de notre temps et de notre énergie. Constatant qu'elle ne dit rien, je l'incite à poursuivre :

— Quoi d'autre ?

Elle pousse un bref soupir nerveux, levant lentement la tête vers moi alors qu'elle fuit mon regard pour observer les gens qui entrent dans l'hôpital par les portes tournantes. J'avais presque oublié que nous n'étions pas seuls. Sa nervosité se répercute vite sur moi et un sentiment de peur me monte dans les tripes comme un raz de marée. Je m'attends au pire…

— Lana… ?

Elle détourne les yeux vers les miens, puis y lisant sans doute mon impatience, elle se résigne à lancer :

— Je souhaite m'inscrire à un *fellowship* en santé mondiale au département d'anesthésiologie de l'Université d'Oxford… en Angleterre.

Elle a débité la nouvelle si vite que je dois prendre quelques secondes avant d'en assimiler chacun des mots. Lana semble morte de peur, à un point tel qu'elle détourne de nouveau les yeux, comme si elle craignait que sa décision me déçoive au plus haut point. Quant à moi, je me rends compte que j'avais cessé de respirer. Je laisse donc échapper tout l'air de mes poumons comme le fait un ballon de baudruche qui dégonfle, réalisant que sa révélation est finalement beaucoup plus facile à gérer que je l'avais imaginé…

— Quand ? demandé-je, intéressé.

Ramenant ses yeux vitreux sur moi, elle prend un air navré comme si c'était la fin du monde.

— En septembre prochain.

Je pince les lèvres en opinant de la tête, plongeant à toute vitesse dans mes souvenirs qui remontent à trois ans.

— Je vois…, dis-je simplement.

Mal à l'aise – ou par réflexe parce qu'elle avait sans doute l'habitude de le faire avec Julien –, Lana se sent forcée de se justifier :

— Je sais que ça peut paraître intense, mais je veux me perfectionner pour être prête à toutes les éventualités, tu comprends ? Et je…

— Oxford…, la coupé-je, curieux, c'est tout près de Londres, pas vrai ?

Surprise, elle s'accorde une seconde, le temps de réfléchir.

— Ouais, je crois… Une centaine de kilomètres, tout au plus.

— J'ai déjà fait des recherches sur les *fellowships* avant de finalement adhérer à la traumatologie à Boston. Si je me souviens bien, à Londres, j'avais la possibilité de m'inscrire en chirurgie vasculaire et en chirurgie pédiatrique, l'informé-je avant de la couvrir de mon regard le plus tendre pour lui signifier que ses rêves ne me font pas peur, loin de là. Des *fellows*, je peux en faire à l'infini si je le souhaite, Lana…

Elle ouvre de grands yeux ébahis, comme si elle réalisait toutes les aventures qu'il nous serait possible de vivre ensemble.

— Tu… tu ferais ça pour moi ? Tu serais prêt à quitter New York pour me suivre là-bas ? Pour… pour que je poursuive mes rêves ?

Je souris.

— D'autres exigences, docteure Demers ?

Soudain très emballée, elle répond à ma bonne humeur avant de plisser timidement le nez, réalisant qu'effectivement, il y a encore une exigence qui pourrait freiner mes ardeurs.

— Après mon *fellow*, c'est encore loin, s'empresse-t-elle de préciser, mais… c'est possible que je retourne vivre dans le coin de Québec. J'adore cette ville et je crois que j'aimerais y travailler.

Soulevant son menton, je positionne ses lèvres tout près des miennes.

— Peu importe où tu iras, quand et comment, je te suivrai pour avoir la chance de me réveiller à tes côtés jusqu'à mes quatre-vingt-dix-neuf ans.

Ma réponse la fait sourire.

— Quatre-vingt-dix-neuf ans ?

— Oui… quatre-vingt-dix-neuf ans…, répété-je. Minimum, ajouté-je pour préciser.

Espérant avoir répondu en totalité à la liste de ses exigences, je la saisis par la taille pour l'approcher davantage de moi. Elle pose ses mains à plat sur mes pectoraux en clarifiant :

— Mon avenir est tout de même très indéfini pour le moment.

Le visage à quelques millimètres du sien, je réplique :

— Je m'en fous… je te suivrai où que tu sois et je te soutiendrai dans tous tes projets. Je préfère t'attendre six, huit, dix semaines par an plutôt que de regretter ton absence trois cent soixante-cinq jours par année. Ça fait déjà trois ans que je la regrette, je refuse de me morfondre une journée de plus…

Je suis si près de sa bouche que je sens son souffle chaud glisser sur mes lèvres. Je ne l'ai toujours pas embrassée, mais l'envie me consume à petit feu.

— Tu sais comme moi que cette vie peut mettre à rude épreuve la vie de couple et même empêcher une vie de famille, continue d'argumenter Lana. Souviens-toi de ce que Will a dit : MSF met les couples en péril.

— J'emmerde Will ! grogné-je avant de capturer sa bouche avec tendresse.

Je sens un sourire amusé naître sur les lèvres de Lana tandis que ses bras s'enroulent amoureusement autour de mon cou. C'est si bon de pouvoir enfin l'étreindre que je regrette soudain de ne pas lui avoir demandé l'adresse d'Élodie pour la rejoindre là-bas plutôt qu'ici, histoire de vivre des retrouvailles plus intimes.

Au bout d'un court moment à profiter de la douceur de sa bouche, je m'écarte, juste un peu, pour la regarder dans les yeux.

— Je t'aime, Lana… Je t'aime depuis que je t'ai aperçue dans cette file d'enregistrement au Sheraton, à Boston… J'ai quand même laissé passer une dizaine de personnes juste pour me retrouver devant toi, fais-je remarquer avec un œil goguenard avant de reprendre mon sérieux. Peu m'importe où j'habiterai. Au Canada, aux États-Unis, en Bolivie ! Si je suis avec toi et que tu es épanouie, je le serai aussi. À une seule condition, insisté-je en penchant un peu la tête sur le côté pour la dévisager. À partir de maintenant, on se dit tout. Plus de cachette. Si on veut que ça fonctionne, on doit se dire les vraies choses…

Je crois que je viens de toucher une corde sensible. Tandis qu'une larme s'échappe de son œil et se met à serpenter sur sa joue, Lana

renifle discrètement, son regard vert verrouillé au mien.

— J'ai aussi commencé à t'aimer à partir du moment où tu t'es matérialisé devant moi comme par enchantement, pouffe-t-elle en posant une main délicate sur ma joue avant de reprendre un air étrangement inquiet. Dorénavant, je promets d'essayer de discuter, mais… tu es bien certain de vouloir te lancer dans toutes ces folies surréalistes avec moi ?

En silence, je dépose longuement mes lèvres sur les siennes pour l'apaiser, puis chuchote à son oreille :

— J'ai déjà hâte de partir à tes côtés…

Le sanglot étouffé qui s'entremêle à son éclat de rire me procure un agréable frisson. Le visage enfoui dans ses cheveux, je la soulève de terre en poussant un grognement victorieux. Je me dis qu'au final, l'attente en valait la chandelle. Je crois que, parfois, la douleur est nécessaire pour nous permettre d'avancer, pour nous faire évoluer, nous faire réaliser que la vie peut se montrer belle et bien remplie si nous faisons des choix judicieux. Dans mon cas, cette douleur aura duré trois longues années avant de porter ses fruits. Mais maintenant que j'ai une partie de mon bonheur entre mes mains, je n'ai pas l'intention de l'abandonner…

Certes, mon avenir est loin d'être tracé et sera probablement parsemé d'embûches. Il y aura sans doute des hauts et des bas, des détours obligés et des chemins tortueux à parcourir, mais avec Lana à mes côtés, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour ne pas abandonner.

51

Lana

Six mois plus tard

— Oui, maman, je vais bien… Je suis juste un peu épuisée de ma semaine de travail. J'apprends tous les jours en bossant fort, c'est encore plus intense que les années de résidence. On prend tout sur nos épaules.

Parcourant les couloirs de l'hôpital John Radcliffe, à Oxford, mon sac de cuir sur l'épaule et mon téléphone dans la main en suspension devant mon visage pour jeter un œil à l'écran de temps à autre, je discute avec mes parents via un appel vidéo.

— Il ne faudrait tout de même pas que tu t'épuises non plus, s'inquiète-t-elle tandis que mon père approuve d'un mouvement de la tête.

C'est plutôt drôle de les voir ainsi en gros plan, leurs visages remplissant mon écran. J'arrive presque à voir à l'intérieur de leur nez.

— Je suis d'accord avec ta mère. Je comprends que ce *fellow* est important pour toi, mais tu dois aussi trouver du temps pour te reposer.

Je souris, plus émue qu'agacée par leurs inquiétudes. Il y a des années que ma mère ne s'est pas inquiétée pour moi alors je serais folle de m'en plaindre maintenant qu'elle me manifeste un peu d'intérêt.

— Oui, oui, promis. Je prends justement le week-end de congé pour rendre visite à une amie. Ne vous en faites pas pour moi, je connais

mes limites et il m'en faut beaucoup plus pour me rendre à bout.

Depuis mon passage chez mes parents, le lendemain de mon retour de Bentiu, mon père a eu une sérieuse discussion avec ma mère. Je ne connais pas tous les détails, mais selon ce que j'ai compris, il lui a donné un ultimatum. Si elle ne changeait pas d'attitude avec moi et qu'elle continuait de se comporter aussi égoïstement, il demanderait le divorce. Pourtant, il s'était bien gardé de prendre ma défense ce jour-là et tous les précédents depuis ma naissance… J'ai toujours cru que j'étais la seule à voir clair, dans cette famille, mais il faut croire que même si mon père ne réagissait pas, il remarquait ce qui n'allait pas. Bien entendu, ma mère a eu du mal à avaler la pilule, mais elle a bien été forcée de la digérer. Elle a même décidé de consulter une psy pour tenter de comprendre ce qui la rendait aussi aigrie envers moi. Apparemment, la rivalité mère-fille en était la cause. Certaines mères arrivent à être bienveillantes à l'égard de leurs enfants malgré la jalousie, mais la mienne adoptait un comportement agressif. Selon la professionnelle, le meilleur remède pour mettre fin à cette jalousie, c'est l'admiration. Ma mère a commencé à changer et à s'intéresser à moi au bout de quelques semaines d'effort et de thérapie. Et, depuis, elle m'admire… vraiment beaucoup !

Comme je sors de l'hôpital, j'aperçois Jackson, assis sur le capot de sa voiture, prenant un bain de soleil en m'attendant. La température est plutôt fraîche à ce temps-ci de l'année, à Oxford, et le soleil se fait rare, donc quand il se montre le bout du nez, on en profite. Une jambe allongée et l'autre repliée, le pied appuyé sur le pare-chocs, il arbore un sourire enchanteur en retirant ses verres fumés à la *Top Gun*. Mon cœur ne fait qu'un tour. Je ne l'ai pas vu depuis plus de deux semaines. On était tous les deux plongés dans nos travaux de recherche pour notre projet personnel respectif en lien avec notre *fellowship*, alors il était impossible de trouver du temps pour notre couple. Bien que nous ayons décidé de vivre séparément pour diminuer nos heures de route matin et soir, nous nous rendons visite dès que possible. Comme j'accours vers lui, Jackson se lève pour m'accueillir.

— Je dois vous laisser, annoncé-je à mes parents, éblouie par le portrait viril qui est exposé devant moi.

— Je parie un vingt que Jackson est dans les parages, chuchote mon père à ma mère, ce qui me fait sourire. Regarde comme son regard pétille.

Il sait à quel point je suis éperdument amoureuse du chirurgien

new-yorkais. Même s'ils ont un peu de mal à communiquer lorsqu'ils sont ensemble, mon père l'apprécie presque autant que moi. Et vice-versa puisque mon père est pour Jackson le modèle masculin qu'il n'a jamais vraiment eu.

Entendant la voix d'un homme surgir de mon téléphone, Jackson se pointe au-dessus de mon épaule pour annoncer avec son fort accent américain :

— Bonnnjourrr, m'sieur et m'dam Dimeursss !

Ça fait maintenant plus de six mois qu'il pratique le français régulièrement. Il est encore débutant, mais ses efforts me font craquer chaque fois.

— *Hi, Jackson !* lancent mes parents en chœur, secouant la main devant la caméra pour lui dire bonjour.

Leur niveau d'anglais n'est pas très approfondi, ce qui donne parfois des discussions un peu étranges, mais je m'en moque. Juste le fait de savoir que mes parents essaient de communiquer avec lui et qu'ils l'acceptent tel qu'il est me réchauffe le cœur comme jamais.

— On doit vous laisser, répété-je en leur soufflant des bisous. Bye, je vous aime !

Le temps de regarder mes parents envoyer des tatas à l'écran, je mets fin à notre conversation et me retourne vers Jackson.

— Salut, beau blond, chuchoté-je en l'encerclant par le cou pour l'embrasser langoureusement.

Il ronronne, passant ses bras autour de ma taille avant de me soulever de terre.

— *Good Lord* que tu m'as manqué ! grogne-t-il tandis que j'ai l'impression qu'il est en train d'essayer de broyer mes os tellement son étreinte est sincère.

— Toi aussi, tu m'as manqué…, susurré-je contre ses lèvres avec un sourire aimant. Tu es prêt ?

Comme il acquiesce, nous montons à bord de la voiture et nous faufilons dans la circulation de la magnifique ville d'Oxford. Jackson s'empare de ma main et y dépose un baiser. Je m'incline pour plaquer ma tête sur son épaule, déposant ma main libre autour de son bras pour l'étreindre affectueusement. J'aime nos retrouvailles. Chaque fois, je deviens comme une gamine excitée qui retrouve son copain après une longue période d'absence.

— Fatiguée ? demande-t-il en pressant sa tempe contre ma tête en guise de câlin.

— Un peu…

— Tu essaieras de dormir durant le vol.

Nous profitons de quelques jours de congé pour rendre visite à Ingrid à Amsterdam. Après mon aventure à Bentiu, je suis restée en contact avec elle. Pour moi, elle n'était pas qu'une simple collègue, j'ai trouvé en elle une véritable amie. Une amitié sincère qui, je l'espère, saura survivre malgré la distance qui nous sépare.

Dans moins de dix jours, j'irai en Ouganda avec une vingtaine d'anesthésiologistes pour y passer une semaine afin d'apprendre comment traiter les patients avec des ressources très limitées – encore plus que ce à quoi j'ai eu droit à Bentiu. Je suis vraiment impatiente d'y participer. Ces anesthésies plus complexes, j'en mange, à présent ! Je voudrais en savoir toujours plus à ce sujet. Je crois que j'ai réellement trouvé mon dada. En gros, plus je me retrouve dans la merde, plus je jubile, même si c'est difficile mentalement. Le sentiment d'accomplissement qui me submerge une fois que la tempête est passée est si puissant qu'il annule toutes les craintes qui me sont passées par la tête ainsi que toutes les sueurs froides que j'ai pu ressentir. Et tant et aussi longtemps que ce sentiment sera plus fort que les signaux de peur qui m'assaillent de temps à autre, je poursuivrai ma mission.

La tête blottie contre Jackson, je ferme les paupières en profitant de la fragrance fraîche qui émane de lui. Je ne lui ai encore parlé de rien, mais c'est possible qu'après Oxford, j'accepte d'aller vivre avec lui à New York. Du moins, pour un temps, histoire de faire une période d'essai. J'y ai passé quelques semaines, cet été, et j'ai bien aimé nos joggings matinaux dans Central Park. Jackson possède un joli appartement au cœur de Manhattan et, contrairement à ce que je pensais, c'est un endroit qui me plaît. En outre, grâce à Élodie, j'ai encore la liberté de vivre où je le souhaite puisque je n'ai toujours pas de « chez-moi » officiel. J'ai habité chez elle jusqu'à mon départ pour Oxford et elle a gentiment accepté de garder mes quelques effets dans son appartement, le temps de mon absence. J'ai de la chance d'avoir une amie aussi fidèle, mais je n'aurais jamais profité de son hospitalité si elle ne m'avait pas assuré que mon intrusion partielle lui était totalement égale. Je dois dire que ça m'arrange énormément, car ainsi, j'ai encore plus de temps pour réfléchir sérieusement à mon avenir. C'est pourquoi j'aimerais essayer de travailler quelques mois à

New York, histoire de voir comment je m'y sens…

Je me rends compte de plus en plus que ma relation avec Jackson n'a rien à voir avec celle que j'entretenais avec Julien. Et ce simple fait suffit à me faire réaliser que je pourrais être bien avec lui ailleurs qu'à Québec, tant que nous vivons dans le respect.

Cela dit, pour l'instant, rien ne presse, puisqu'on demeurera en Angleterre jusqu'en septembre prochain. On apprend, on se perfectionne, tout en avançant vers nos rêves qui consistent à partir en mission encore et encore en étant mieux outillés pour aider de façon toujours plus efficace.

Mais le plus important dans tout ça, c'est que nous nous aimons follement. Toujours plus chaque jour. Et nous nous foutons de tout ce que pensent les gens autour de nous concernant notre désir commun de nous perfectionner davantage afin d'aider les plus démunis. Parce que, oui, ce genre de choix dérange notre entourage. Mais nous ne le faisons pas pour eux, nous le faisons pour nous.

C'est tout ce qui nous importe.

Remerciements

L'idée d'écrire ce roman m'a sauté aux yeux après avoir eu la chance de travailler avec Pamela, une anesthésiste qui est venue faire du dépannage dans notre petit centre hospitalier. Pamela arrivait d'une mission à Bentiu. Nous avons longuement discuté de l'expérience extraordinaire qu'elle avait vécue là-bas, je buvais littéralement ses paroles. Son récit me parlait, me fascinait. Je devais m'en inspirer, raconter au reste du monde à quel point la vie peut être différente ailleurs, à quel point les professionnels qui consacrent une partie de leur existence à l'aide humanitaire sont des êtres attentionnés qui ont à cœur de faire une différence. Alors, sans Pamela, ce roman n'existerait tout simplement pas. Merci de m'avoir raconté ton aventure avec autant de passion et d'avoir répondu à mes mille et une questions. Tu es une personne exceptionnelle et je te souhaite tout le bonheur du monde dans la poursuite de ton rêve et de ta vocation humanitaire. Je tiens à préciser que, même si l'aventure de Lana est basée sur celle que Pamela a vécue lors d'une mission à Bentiu, tout ce qui concerne l'histoire d'amour est inventé de toutes pièces.

Merci également à Mélanie, une autre anesthésiste, qui a répondu à plusieurs de mes questions. Tu m'as fait sauver un temps fou en étant disponible pour moi, tu n'imagines même pas à quel point !

Merci à Eve, ma bêta-lectrice, qui continue de me lire aussi fidèlement après plus de quatre ans. J'adore *brainstormer* avec toi !

Merci à Daniel d'avoir accepté de publier cette histoire. Ta confiance en mes écrits me touche profondément.

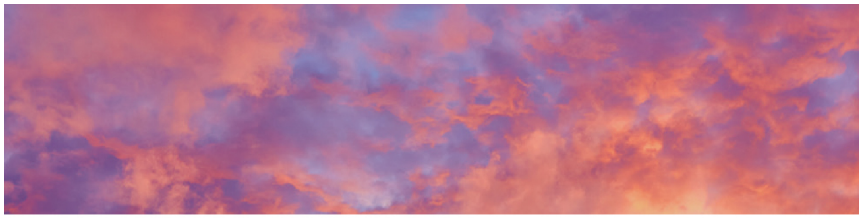
Et finalement, merci à toi, chère lectrice, cher lecteur. J'espère que les aventures de Jackson et de Lana ont captivé ton attention autant que la mienne en les écrivant. Le domaine de la santé est mon dada et

j’avais envie de mélanger mes deux métiers dans un seul projet. Un mélange qui, je le souhaite, aura su satisfaire tes attentes. Merci pour ta fidélité.

DE LA MÊME AUTEURE



Visitez editionsjcl.com pour plus de détails.



S'engager avec Médecins Sans Frontières, c'était le but de Lana. Un souhait qu'elle a vite laissé tomber pour mener une vie bien rangée auprès de Julien, son conjoint des dernières années. Mais quand vient le temps de fonder une famille, Lana remet tout en question.

Ainsi, lorsque son grand rêve se présente sur un plateau d'argent, elle saute sur l'occasion. Travailler chez MSF est l'une des principales raisons pour lesquelles elle a étudié en médecine. Comment a-t-elle pu se perdre en chemin au point d'oublier ses valeurs les plus profondes ?

Une fois en mission au camp de personnes déplacées de Bentiu, au Soudan du Sud, Lana est frappée par la chaleur étouffante, la poussière, les conditions précaires… et le regard d'ange de son collègue chirurgien. Sur le site, le matériel manque, les médecins carburent à l'adrénaline et au Coca-Cola, mais la communauté se tient les coudes.

Si la distance compromet encore plus la relation amoureuse de Lana, le charisme du Dr Jackson Hill l'achève à petit feu. Seulement, là où il y a du désir, il y a une flamme qui risque de tout brûler…



Photo: Caroline Allard

Après le succès éclatant de sa série Une romance country, *Chantale D'Amours nous offre une nouvelle histoire d'amour sur fond d'aide humanitaire. Une ode à la bonté, à la beauté du monde, qui nous envoûte et nous réconforte.*